This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES,

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

Les AVENTURES d'un Eſpagnol.

La RELATION DU NAUFRAGE d'un Vaiſſeau Hollandois.

Le NAUFRAGE ET LES AVENTURES de M. PIERRE VIAUD, Capitaine de Navire.

La RELATION DU NAUFRAGE de Madame GODIN, ſur la Rivière des Amazones.

N° 12

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

9785

TOME DOUZIÈME.

Première diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *romaneſques.*

A AMSTERDAM,
Et ſe trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

DRW

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
710453 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1934 L

AVENTURES
D'UN ESPAGNOL.

Nijhoff 22 Feb 1934 (vol 1-39)

D RW

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CE volume eſt conſacré à un choix d'hiſtoires qui ne peut manquer d'intéreſſer vivement les ames ſenſibles. Il nous paroît terminer heureuſement notre première claſſe des voyages purement romaneſques. On y trouvera toutes les infortunes que peut eſſuyer un malheureux voyageur, & des tableaux fidèles de tout ce que peuvent lui faire éprouver de plus cruel, l'inconſtance de la mer & la malice des hommes.

On voit dans les *Aventures d'un jeune Eſpagnol*, un capitaine de vaiſſeau trahi par les ſiens, abandonné, avec quelques amis, dans une île déſerte, où il éprouve, pendant pluſieurs mois, les beſoins les

plus preſſans. Indépendamment des tourmens que lui cauſe le dénuement le plus abſolu, il eſt encore obligé de défendre ſes jours contre les attaques des bêtes féroces & les pièges des ſauvages; & ce n'eſt que par une ſorte de miracle, qu'il parvient à conſerver ſa vie, & à retourner dans ſa patrie. Cette hiſtoire ~~intéreſſante~~ eſt tirée d'un ouvrage Eſpagnol, intitulé : *Mémoires de Don Varaſque de Figueroas*, dont nous ne connoiſſons pas l'auteur.

L'ouvrage qui ſuit, eſt la *Relation d'un Naufrage*; & des extrémités où ſe ſont trouvés les malheureux voyageurs. On y parcourera une ſuite d'infortunes encore plus cruelles que dans l'ouvrage qui précède. Il n'eſt pas poſſible de tracer un tableau plus terrible de la faim & des triſtes effets que produit en nous ce beſoin, lorſqu'il eſt extrême. Nous renvoyons

nos lecteurs aux détails que contient la relation.

Nous donnons enſuite le *Naufrage & les Aventures de M. Viaud.* Quelques perſonnes ſeront ſurpriſes de trouver cette relation dans un recueil deſtiné à de pures fictions; cependant on doit nous ſavoir gré de l'y avoir employée, & nous croyons quelle y trouve naturellement ſa place.

Nous ne penſons nullement à révoquer en doute l'exiſtence de M. Viaud, non plus que la réalité des aventures douloureuſes dont il nous a tranſmis le récit, quoique ces aventures ſoient accompagnées de circonſtances ſi extraordinaires, qu'elles ſembleroient avoir été imaginées à plaiſir.

Le but principal que l'on ſe propoſe, eſt d'amuſer, d'inſtruire & d'*intéreſſer*. Les

aventures de M. Viaud ont complettement la dernière qualité : ce ne ſeroit cependant pas une raiſon pour ſortir du genre que nous nous ſommes preſcrit; mais nous n'en ſortons point.

On a déjà vu dans les *Aventures de Robinſon*, dans *le Solitaire Anglois*, & dans les *Mémoires du Chevalier de Gaſtines*, de malheureuſes victimes de l'inconſtance de la mer, jetées ſur des côtes inconnues & abandonnées de tout ſecours humain; mais on a vu que, la néceſſité réveillant leur induſtrie, ils ont ſu, les uns & les autres, ſe ſuffire à eux-mêmes, &, ſans autres reſſources que celles que que leur fourniſſoit la nature, ils ſe ſont procuré les choſes néceſſaires pour ſoutenir leur exiſtence. A la ſuite de ces tableaux il en manquoit un, celui d'un homme abandonné de ſes ſemblables & de

la nature elle-même. Il falloit qu'il fût jeté dans une île non-seulement déserte, mais stérile, sur un sol sec & ingrat, & sous le ciel le plus rigoureux. Il falloit qu'il s'y trouvâ transporté sans habits, sans armes, sans instrumens d'aucune espèce; c'étoit alors qu'en proie aux tourmens les plus affreux, il pouvoit peindre les nuances qui conduisent au plus grand désespoir; c'est ce que présentent les aventures de M. Viaud, & sous ce point de vue, elles étoient nécessaires à notre recueil.

La préface qui précède cette relation, a été imprimée dans l'édition de 1780; comme elle donne des renseignemens sur M. Viaud, & des attestations de la réalité de ses aventures, nous n'avons pas cru devoir la supprimer.

Enfin ce volume est terminé par une relation de naufrage plus récente & non

moins intéressante que celle de M. Viaud, c'est celle du *Naufrage de Madame Godin, sur la rivière des Amazones.* Tableau également touchant & fait pour accompagner ceux qui précèdent.

AVENTURES D'UN ESPAGNOL.

LA ſombre triſteſſe où mes parens me voyoient plongé, les engagea à me faire voyager. Il fut convenu que je commencerois par l'Italie. Suivi de mon gouverneur, M. de Beaune, je me rendis à Carthagène, où le haſard nous fit trouver une frégate françoiſe qui devoit faire voile pour Gènes. Le capitaine nommé M. de Courmelles, nous plut tellement, que nous réſolûmes de paſſer ſur ſon bord, & de nous embarquer avec lui. De ſon côté, il fut bien aiſe de cette rencontre, & en peu de jours nous nous liâmes d'une amitié ſi étroite, que nous étions inſéparables.

De Courmelles étoit un homme d'environ trente-ſix ans, & bien fait de ſa perſonne. Ses manières inſinuantes lui donnoient plutôt l'air

LIBRAIRIE ANCIENNE

d'un homme de cour que d'un marin. Avec cela il étoit d'une ſageſſe à toute épreuve; en un mot, il nous parut tel qu'il le falloit, pour nous rendre agréable un trajet qui, ſans cette reſſource, nous auroit ſemblé très-long & très-ennuyeux. Nous eûmes le tems de nous munir des choſes néceſſaires pour la route; de ſorte qu'après un ſéjour d'environ trois ſemaines, nous ſaluâmes la ville de ſept coups de canon, & nous mîmes en mer.

Les premiers jours de notre navigation furent des plus heureux. Nous avancions beaucoup, ayant le vent en poupe, & ne reſſentions cependant aucune des incommodités de la mer. Je paſſois le tems avec une ſatisfaction infinie, que je n'aurois pas attendue de l'état de mon ame. Nous nous entretenions de mille choſes amuſantes; les jours bien ſouvent nous paroiſſoient trop courts, & nous ne nous ſéparions que pour aller attendre avec impatience le retour de l'aurore. Hélas! cette félicité ne dura guères; j'étois bien éloigné de voir la fin de mes traverſes, ou, pour mieux dire, j'avois à peine fait les premiers pas dans la triſte carrière à laquelle la fortune me deſtinoit.

Notre lieutenant étoit d'une humeur toute oppoſée à celle du capitaine, il étoit d'une brutalité inſupportable. Jamais rien d'obligeant ne ſortoit de ſa bouche; ſes diſcours étoient entre-

mêlés des plus affreux blasphêmes; il grondoit sans cesse & témoignoit un esprit turbulent & inquiet.

Ces mauvaises qualités étoient encore irritées par une noire jalousie qu'il avoit conçue contre l'aimable de Courmelles, parce qu'il s'imaginoit qu'on lui avoit fait un passe-droit en lui préférant ce brave homme, vu qu'il étoit plus ancien officier que lui. Craignant le ressentiment du capitaine, il s'étoit contraint pendant quelque tems; mais son chagrin augmentant de jour à autre, il avoit enfin levé le masque; tellement qu'il ne perdoit aucune occasion de découvrir la haine qu'il avoit tenu cachée jusqu'alors. Il ne rempliſſoit ses fonctions qu'avec une répugnance dédaigneuse; il tranchoit de l'important, & il suffisoit que le capitaine proposât une chose, pour qu'il refusât opiniâtrément d'y consentir.

De Courmelles prévoyant la fâcheuse conséquence qu'entraîneroit après soi une mésintelligence si préjudiciable aux intérêts du roi & des particuliers, tâcha de le ramener par la douceur: il lui remontra son devoir plutôt en ami qu'en maître, & il n'oublia rien pour le convaincre du tort qu'il avoit de tenir une conduite si déraisonnable à l'égard d'un homme qui ne l'avoit jamais offensé personnellement, & qui ne cherchoit qu'à s'acquitter avec honneur de l'emploi qu'on lui avoit confié.

Une manière d'agir auſſi obligeante, ne fit que redoubler l'inſolence de Nigri, c'eſt le nom du lieutenant; il s'imagina qu'on le craignoit, & dans cette idée, il n'en devint que plus brutal & plus revêche. Les choſes allèrent ſi loin, que le capitaine fut obligé d'employer ſon autorité; de ſorte qu'après avoir aſſemblé le conſeil de guerre, il fut condamné aux arrêts pour quinze jours; après quoi, s'il ne rentroit dans ſon devoir, il ſeroit mis à terre au premier port où l'on pourroit aborder, & chaſſé indignement du navire. Cette affaire l'obligea de ſe modérer. Le terme étant échu, il fut relâché, & après avoir promis de ſe mieux comporter à l'avenir, il reprit ſes fonctions ordinaires.

Nigri étoit trop outré pour oublier ſi-tôt une pareille mortification; il garda cependant les dehors, ménagea ſes termes & ſe montra aſſez docile, mais il gardoit au fond du cœur un noir venin qui ſe manifeſtoit au travers de toute ſa diſſimulation. On le voyoit rarement avec nous, il étoit preſque toujours en conférence avec le contre-maître & quelques autres jeunes officiers, qui ne valoient pas mieux que lui, & à voir l'empreſſement qu'ils témoignoient à s'entretenir enſemble, on eût dit qu'ils méditoient quelque grand coup. Tout cela ne nous auroit pas paru tirer à conſéquence; mais ce qui commença à

nous alarmer, ce fut que nous remarquâmes ces mutins parlant familièrement, tantôt avec les matelots, tantôt avec les soldats, & paroissant leur faire des propositions qu'ils avoient peine à leur faire accepter.

Le capitaine ne fut pas long-tems sans prendre ombrage de ces entretiens secrets; il remarquoit que la plupart des officiers étoient fort réfroidis à son égard, & qu'ils paroissoient prendre avec chaleur le parti du lieutenant. Voyant les esprits si animés, il n'osa plus agir ouvertement sans être au fait de ce qui se passoit. Il nous communiqua ses appréhensions : nous les trouvâmes bien fondées & nous lui promîmes de mettre tout en usage pour découvrir le fond de cette affaire.

Nous mîmes aussi-tôt la main à l'œuvre; nous affections de rechercher leur compagnie & de nous mêler dans leurs conversations. Toutefois comme ils n'ignoroient pas la bonne intelligence qui régnoit entre nous & M. de Courmelles, ils n'avoient garde de se découvrir à des gens qui leur devoient être naturellement suspects; de sorte que, malgré toute la peine que nous nous donnâmes, il nous fut impossible d'avoir la moindre ouverture; nous commençâmes donc à croire que nous pouvions nous être trompés, d'autant plus que chacun continuoit à s'acquitter de son emploi avec la dernière exactitude.

Cette perſuaſion n'empêchoit pourtant pas que nous ne fuſſions ſur nos gardes & que nous n'obſervaſſions de près la démarche des mécontens.

Une pareille diſſention fit bientôt changer les affaires de face; je ne goûtois plus ce doux repos qui m'avoit paru ſi charmant pendant les premiers jours de notre voyage; nos converſations n'avoient plus le même enjouement, nous étions dans des inquiétudes perpétuelles, d'autant plus fâcheuſes, que nous n'oſions les faire paroître, de peur que les autres venant à s'en appercevoir, ne nous mépriſaſſent ouvertement & ne ſe prévaluſſent de notre timidité. Mon gouverneur étoit celui qui montroit le plus de courage; il exhortoit le capitaine à changer de conduite, & à montrer une ſévérité extérieure qui fît trembler les mutins. Il lui fit comprendre que les grands maux demandoient de l'émétique, & qu'avec la ſoldateſque, on gagnoit peu par la douceur; que pour cet effet il devoit faire un exemple, & ne pas paſſer la moindre choſe à Nigri; qu'il devoit, au contraire, le punir ſévèrement, ſi on le trouvoit en faute, bien perſuadé que ſon exemple rendroit les autres plus ſages & les feroit rentrer dans leur devoir. Ce conſeil étoit certainement ſalutaire, mais il étoit trop tard pour l'exécuter; & bientôt M. de Courmelles ſe repentit d'avoir

donné la liberté à ſon indigne lieutenant, ce fut lui qui nous cauſa les calamités que nous eſſuyâmes dans la ſuite.

Nous paſsâmes de cette manière environ trois ſemaines, ſans voir aucun jour à quelque réconciliation ; ce n'eſt pas que Nigri nous témoignât la moindre choſe ; il nous étoit aiſé de remarquer que ce qu'il faiſoit n'étoit qu'une pure contrainte & que ſon cœur démentoit abſolument ſes actions.

Enfin M. de Courmelles remarquant le danger où il étoit, & craignant qu'on n'en vint à quelqu'extrémité funeſte, ſongea ſérieuſement à ſe mettre à l'abri de l'orage dont il étoit menacé, & pour ne donner aucun ombrage à ces ſéditieux, il prit la réſolution de diſſimuler ſon reſſentiment, juſqu'à ce qu'il eût trouvé quelque port où il pût porter ſes plaintes & y prendre les meſures convenables pour ſa ſûreté & celle de ceux qui paroiſſoient être les mieux intentionnés à ſon égard ; dans cette vue, il aſſembla le conſeil auquel il donna à connoître que des ordres ſecrets l'obligeoient à changer de route ; il ajouta qu'on devoit ſe conformer aux inſtructions dont il étoit muni, qu'on pouvoit compter qu'il ne feroit rien que ce qui lui étoit ordonné, & qu'ainſi il ne doutoit pas que ſes officiers ne concouruſſent avec lui pour s'acquitter avec hon-

neur de leur devoir & lui donner par là occaſion de ſe louer de leur zèle & de leur obéiſſance.

Tandis que le capitaine parloit, on voyoit regner un morne ſilence. Ils ſe regardoient d'un air qui témoignoit aſſez l'éloignement où ils étoient de condeſcendre à changer de route. Après que M. de Courmelles eut fini ſon diſcours, Nigri prit la parole & répondit au nom de la plus grande partie de l'aſſemblée : « ne » croyez pas, monſieur, lui dit-il, que nous » ſoyons aſſez ſtupides pour donner dans un » piége auſſi groſſier, qu'eſt celui que vous pré- » tendez nous tendre ; nous connoiſſons trop » bien la haine qui vous anime, pour ne pas » entrevoir vos perfides deſſeins ; il faudroit » avoir perdu l'eſprit pour ne pas remarquer » que vous ſeriez bien aiſe de vous défaire de » nous. Je conviens que le ſoin du navire vous » a été commis, mais ſachez que nous ſommes » chargés d'une autre part, de veiller ſur votre » conduite, & de vous empêcher de rien entre- » prendre qui ſoit contre les intérêts du roi. Si » vous avez des ordres ſecrets, vous pouvez » nous les communiquer, ſans quoi vous pou- » vez compter que nous ne conſentirons jamais » à ce que vous exigez de nous, & que nous » ſommes réſolus de maintenir hautement nos » droits & ceux de l'équipage ».

Une réponſe ſi fière fit trembler le capitaine ; il ſe reſſouvint du conſeil que lui avoit donné mon gouverneur, mais il avoit tardé trop long-tems à s'en ſervir ; il ſortoit de la chambre, & appelant du monde, il ordonna qu'on arrêtât Nigri, & qu'on le mît aux fers, en attendant qu'on ſongeât à lui faire ſon procès. Auſſi-tôt tout fut en alarmes ; les rebelles coururent ſur le tillac, & embraſſant les uns, ſuppliant les autres & animant tout le monde, ils ſe virent bientôt au nombre de quarante-cinq, prêts à tenter les dernières extrémités. M. de Courmelles, à la vue de ce déſordre, ne perdit pourtant pas courage, il ſe retira vers la cabine, où il fut d'abord ſuivi par ceux qui lui étoient demeurés fidèles : nous fûmes de ce nombre, & nous lui jurâmes de mourir plutôt à ſes côtés, que de l'abandonner à la rage des mécontens. Les choſes étoient trop avancées pour reculer ; les traîtres qui ne ſavoient que trop qu'il y alloit de leur tête, ne ſongèrent qu'à pouſſer leur pointe ; ils ſe moquèrent de toutes les propoſitions qu'on leur fit, & prêtèrent les ſermens les plus exécrables, de paſſer tout au fil de l'épée, en cas qu'on s'obſtinât à leur refuſer la ſatisfaction qu'ils exigeoient.

Leurs offres étoient trop déraiſonnables pour que nous puſſions les accepter ; ils vouloient en

premier lieu, que le capitaine ſe rendît à diſcrétion, & que Nigri occupât ſa place ; en ſecond lieu, ils demandoient que nous miſſions bas les armes, & qu'il leur fût libre de nous conduire à tel endroit qu'il leur plairoit ; outre cela ils prétendoient que nous fuſſions enfermés dans notre chambre, & qu'il ne nous fût point permis d'en ſortir ſans un ordre exprès du nouveau capitaine. Nous rejetâmes hautement ces indignes conditions & nous proteſtâmes de perdre plutôt mille vies que d'y acquieſcer. Cependant pluſieurs des nôtres intimidés par les menaces des rebelles, ſe rangèrent de leur côté ; & en moins d'une heure, nous nous vîmes réduits au nombre d'environ quinze hommes, dont même la plupart témoignoient plus de crainte que de réſolution. Le perfide Nigri voyant ſon parti ſi conſidérablement augmenté, ne voulut pas donner à ſes gens le tems de ſe repentir ; il les prépara au combat, & il le commença en nous ſaluant par une décharge terrible à laquelle nous répondîmes de notre mieux.

Le peu de diſtance qu'il y avoit entre les deux partis, rendit le combat des plus affreux, il n'y avoit preſque point de coup qui ne fît ſon effet, & quoique nous fuſſions poſtés derrière la chaloupe, nous fûmes bientôt enveloppés & contraints de céder la place. Il y eut de part & d'autre

d'autre plusieurs tant morts que blessés & je puis dire n'avoir jamais vu de spectacle plus triste & plus horrible. Nous espérions toujours de rencontrer quelque vaisseau qui pût nous secourir, mais nous fûmes trompés dans notre attente, de sorte qu'après avoir perdu plus de la moitié de notre monde, le reste jeta indignement les armes & demanda quartier.

Nous voilà donc exposés à toute la rage du vainqueur; néanmoins nous résolûmes de vendre chèrement notre vie, & de ne nous rendre qu'à la dernière extrémité. Nous avions déjà fait un grand carnage parmi les séditieux; déjà nous remarquions, que plusieurs d'entr'eux paroissoient moins animés; nous nous flattions même de quelqu'heureuse révolution, lors que tout d'un coup mon fidèle Gusman, qui ne m'avoit pas quitté jusqu'alors, tomba roide mort à mes pieds d'une balle qui lui perça le cœur. Le capitaine reçut un coup dans l'épaule, qui l'étendit sur la place, & M. de Beaune eut une profonde blessure au bras.

A cette vue je ne fus plus le maître de ma fureur; je me précipitai au milieu des ennemis, & portant de tous côtés des coups terribles, je tachai d'atteindre Nigri, pour avoir du moins, en mourant, la satisfaction de purger la terre de ce monstre. Mes efforts furent inutiles, je me

vis bientôt accablé par le nombre, on me désarma, après & m'avoir mis les fers aux pieds & aux mains, on me jeta sur le lit d'un des matelots.

Le capitaine & mon gouverneur furent portés dans un autre réduit; on eut même assez de pitié pour leur envoyer le chirurgien qui assura que leurs blessures n'étoient pas dangereuses, de sorte qu'après les avoir pansés, on les laissa reposer. On s'étonnera peut-être de la compassion que ces mutins témoignoient pour des personnes dont la perte leur étoit absolument nécessaire; mais il est bon de remarquer que ce fut le contre-maître qui empêcha qu'on ne nous fît mourir, soit qu'il eût véritablement regret de ce qui venoit d'arriver, ou bien qu'il crût pouvoir se tirer d'affaire par notre moyen, en cas que la chose vînt à éclater. Les rebelles se voyant ainsi les maîtres du vaisseau, commencèrent à donner les ordres nécessaires pour la conservation de leur conquête. Nigri fut élu, à la pluralité des voix, pour capitaine; le reste des emplois fut distribué parmi les autres; après quoi les soldats & les matelots vinrent prêter le serment de fidélité à leurs nouveaux chefs; ils s'engagèrent par les vœux les plus sacrés, à leur être toujours fidèles, & à sacrifier la dernière goutte de leur sang pour les maintenir contre tous

ceux qui voudroient leur nuire. Enſuite ils jetèrent les morts dans la mer, & ce qui ſurpaſſe toute croyance, c'eſt que pluſieurs malheureux, tant de leur parti que du nôtre, qui reſpiroient encore, eurent le même ſort, & furent livrés en proie aux ondes, où ils terminèrent le cours de leur déplorable vie.

Nigri ayant pourvu à tout ceci, fit la revue de ſon monde. Il trouva qu'ils étoient encore au nombre de cinquante-ſix hommes, dont dix-ſept étoient légèrement bleſſés; il leur aſſigna les différentes fonctions qu'ils auroient à remplir; les gardes furent réglés comme à l'ordinaire & tout fut exécuté avec aſſez d'ordre & de docilité. On fit, après cela, un état de la charge du navire; on s'empara de toutes les lettres & des papiers tant de M. de Courmelles, que des nôtres; nos effets furent confiſqués au profit de ces ſcélérats, qui les partagèrent entr'eux, ſans autre forme de procès.

Il n'étoit plus queſtion que de convenir de la courſe que l'on prendroit à l'avenir; car d'aller à Gènes, c'étoit une choſe impraticable, puiſqu'ils ne manqueroient pas d'être pris & traités comme des pirates. Il fut donc réſolu qu'on reprendroit la route de la grande Canarie; afin d'y faire des proviſions néceſſaires pour ſix mois; que de là on feroit voile pour l'Amérique, afin

d'y surprendre les bâtimens marchands qui alloient & venoient en grand nombre, & de faire ainsi un profit considérable : cette résolution étant prise, on la ratifia par de nouveaux sermens qu'on exigea de l'équipage, après quoi nous remîmes à la voile.

Comme les traîtres étoient dans des appréhensions continuelles d'être abordés par quelqu'autre navire, qui pût découvrir leur noire trahison, ils formèrent le dessein de nous massacrer & de feindre qu'une mort naturelle avoit tranché le fil de nos jours. Ils auroient exécuté ce détestable projet, si le contre-maître ne s'y fût de nouveau opposé ; il remontra la cruauté qu'il y auroit à se souiller du sang de trois malheureux que leur condition présente ne rendoit déjà que trop misérables ; il ajouta, qu'en cas de nécessité on pourroit toujours se défaire de nous, d'une manière ou d'autre, & qu'ainsi on ne risquoit rien en nous accordant une vie qui étoit le seul bien qui nous restoit & qui ne pourroit leur porter aucun préjudice, puisqu'ils étoient les maîtres de nous l'ôter dès qu'ils s'appercevroient qu'elle pouvoit leur être nuisible.

La providence permit qu'on approuvât ce conseil, de sorte qu'on se contenta de nous garder à vue, & pour prévenir toute surprise, on arbora le pavillon mortuaire pour signifier la

prétendu décès du capitaine. Lorſque je me vis traité d'une manière ſi indigne, pour avoir ſoutenu une bonne cauſe, je fus tellement outré, qu'il n'y avoit point de reproche dont je n'accablaſſe l'infâme uſurpateur; mais après que je me fus épuiſé en malédictions & en injures, ma rage fit place à la douleur la plus amère. J'avois vu bleſſés le brave de Courmelles & mon gouverneur, j'ignorois l'état dans lequel ils étoient, je craignois qu'ils n'euſſent ſouffert les plus indignes cruautés de la part des rebelles. Le ſort de M. de Beaune me touchoit particulièrement; je conſidérois que c'étoit encore à mon occaſion qu'il eſſuyoit cette diſgrace; je me regardois comme la cauſe de ſes malheurs & l'infortunée ſource de ſon déſaſtre: j'étois inconſolable de ne pouvoir lui parler; je n'avois perſonne à qui j'oſaſſe me confier; je ne voyois autour de moi qu'une troupe d'ennemis, que je mépriſois trop pour leur demander aucune grace. D'autre part, je prévoyois que dans les conjonctures préſentes, nous leur étions à charge, vu qu'ils riſquoient tout en nous conſervant, & qu'ainſi leur intérêt demandoit notre perte. Ces funeſtes idées me faiſoient frémir, je m'abandonnois à tout l'excès de l'affliction la plus douloureuſe, & je demandois ſouvent au ciel de mettre fin à une vie auſſi infortunée, qu'étoit la mienne.

Je passai en cet état trois jours qui me parurent autant de siècles ; je ne voulois prendre aucune nourriture, & je refusois d'accepter aucun soulagement. Néanmoins on m'avoit ôté mes liens, ainsi j'avois la liberté de me promener ; mais il ne m'étoit pas permis de monter sur le tillac ; on comprendra sans peine la raison de cette défense. Le matin du quatrième jour de ma captivité, Nigri, accompagné de deux officiers, vint me trouver ; il parut touché de me voir dans un état si pitoyable ; il commença par m'exhorter à prendre courage ; il me dit, entr'autres choses, que les armes étant journalières, je ne devois pas m'affliger de me voir prisonnier, qu'à la vérité j'avois eu tort de prendre avec tant de chaleur le parti de son concurrent, que j'aurois dû lui rendre plus de justice, & réfléchir combien il lui étoit désagréable d'obéir à un homme qui ne servoit le roi que depuis peu de tems, & qui ne devoit son élévation qu'à la faveur de quelque favori de ce monarque. « Cependant, » continua-t-il, je veux oublier le passé, pour » faire honneur à votre courage, vous vous » êtes défendu en brave homme, & je serois » charmé de devenir votre ami. Je viens vous » faire une proposition qui doit vous paroître » fort avantageuse dans votre situation présente ; » je ne crois pas que vous soyez assez ennemi

» de vous-même pour la rejeter. Voici de quoi
» il eſt queſtion : je viens d'être élu capi-
» taine de ce vaiſſeau, & je veux témoigner
» que cet honneur m'eſt dû, autant, du moins,
» qu'à de Courmelles ; pour cet effet, j'ai réſolu
» d'aller mériter ma grace par quelqu'action
» illuſtre, qui pût être utile à mon prince. Je
» veux entrer dans une carrière qui nous offre
» une riche moiſſon de lauriers, ſi vous aimez
» la gloire, vous pouvez vous joindre à nous :
» vos effets vous ſeront rendus, rien ne vous
» manquera, on vous témoignera la même
» déférence qu'à moi-même, en un mot, vous
» recevrez tous les honneurs que vous méritez,
» & l'on ne fera aucune choſe ſans votre par-
» ticipation ».

J'avois écouté le diſcours de Nigri avec une ſurpriſe, qu'il eſt plus facile de comprendre que d'exprimer ; j'étois outré que le traître ôsât me propoſer l'indigne parti d'exercer le métier de pirate, & d'attaquer indifféremment tout ce qui ſe recontreroit ſur notre route. Si je n'avois craint de faire tort à mes amis, je lui aurois fait ſentir toute l'horreur que m'inſpiroit ſon infâme conduite. Cependant, comme j'avois des meſures à garder avec ce rebelle, je fus obligé de me contraindre, & de ménager mes expreſſions ; je me contentai de lui repréſenter que je ne me ſentois

nullement disposé à embrasser le parti qu'il me proposoit, que mes affaires exigeoient ma présence; qu'ainsi, je le suppliois de ne m'en plus parler, & que j'aimerois mieux mourir que de porter les armes contre ma patrie. Nigri, que ma réponse avoit choqué, me donna à peine le tems d'achever, il m'interrompit tout d'un coup d'un air dédaigneux, & me regardant avec mépris: « Je ne vois que trop, me dit il, que vous » ne méritez pas l'honneur qu'on vouloit vous » faire, vous tranchez mal-à-propos du généreux; sachez qu'on n'est pas assez déraisonnable pour vous proposer rien qui pût blesser » votre délicatesse, & qu'on se soucie fort peu » de vos leçons; & puisque la mort vous paroît » avoir tant de charmes, vous serez satisfait; » car vous devez penser qu'il n'y a point de » milieu, & que vous devez vous résoudre à » périr, ou à suivre notre fortune. Nous ne vou» lons pas plus long-tems épargner des lâches » qui ne pourroient que nous nuire ».

Cet insolent discours me fit oublier le danger où j'étois; je ne pouvois souffrir de me voir traiter de lâche par un perfide, qui venoit de violer & de fouler aux pieds toutes les loix, & qui méritoit de souffrir les plus infâmes supplices. Je lui répondis fièrement que je m'inquiétois fort peu de toutes ses menaces, que je ne

devois mon malheur qu'à sa trahison, & que je ne doutois pas qu'il ne reçût tôt ou tard la récompense que méritoient les crimes qu'il avoit commis. Il ne daigna pas seulement m'entendre, & me regardant d'un air de mépris, il se retira.

Je n'entretiendrai pas mes lecteurs par le détail ennuyeux des chagrins que je fus obligé d'essuyer pendant ma captivité; je remarquerai seulement que notre vaisseau ayant changé de route, on mouilla à la rade de Mayorque, où les rebelles se munirent de rafraîchissemens, & des choses nécessaires pour une longue course. Ils ne s'y arrêtèrent que peu de jours, apparemment de peur d'être découverts; de sorte qu'ayant levé l'ancre, ils continuèrent leur voyage vers les Canaries, à dessein d'exercer le métier de corsaire, & de s'enrichir par leurs brigandages, ou bien d'y périr.

Il y avoit environ deux mois & demi que nous étions en chemin, lorsque j'entendis un murmure extraordinaire parmi l'équipage, je crus d'abord qu'on alloit attaquer quelque vaisseau, mais je ne fus pas long-tems dans l'erreur: une tempête furieuse qui nous assaillit avec une impétuosité terrible, m'apprit la cause du bruit que j'entendois. Les vents sembloient être conjurés contre nous, les ondes mugissantes élevoient

tantôt notre vaiſſeau juſqu'aux nues, & le replongeoient enſuite dans les abîmes : la conſternation étoit générale ; on n'entendoit par-tout que les cris les plus triſtes ; en un mot, la mort paroiſſoit inévitable, & notre perte certaine. Nous reſtâmes pendant deux jours dans ce déplorable état, lorſque nous entendîmes crier qu'on appercevoit la terre, & que même on n'en étoit qu'à une petite diſtance. Comme nous craignions d'échouer, nous nous mîmes au large, le plus qu'il nous fut poſſible, juſqu'à ce que l'orage ayant ceſſé, nous nous vîmes tout d'un coup ſurpris d'un calme paiſible, qui nous empêcha de continuer notre route. Nigri ayant fait mettre la chaloupe en mer, envoya un officier avec douze hommes, pour reconnoître l'endroit où nous étions ; la chaloupe revint fort tard, & l'officier rapporta qu'il avoit parcouru un eſpace aſſez conſidérable de pays, ſans trouver aucune trace d'homme, & que la ſtérilité du lieu lui faiſoit ſoupçonner que cette île étoit entièrement déſerte. Le lendemain Nigri voulut aller en perſonne pour voir ce qui en étoit, il trouva les choſes telles que l'officier les lui avoit rapportées, & il revint à bord vers le ſoir. Cette conjoncture lui ſuggéra un deſſein digne de ſon mauvais cœur. Il aſſembla le conſeil de guerre, & propoſa ſon projet ; perſonne n'eut garde d'y

contredire, & il fut exécuté dès la pointe du jour.

Pour cet effet, on m'ordonna de me rendre dans la caline, pour y entendre, disoit-on, l'arrêt de mes destinées. Cette nouvelle, je l'avoue, me consterna, je croyois fermement que l'heure de ma mort étoit venue, & que j'allois devenir la misérable victime de mes infâmes bourreaux. Néanmoins je m'encourageai autant qu'il dépendit de moi, & j'ose dire que je témoignai une intrépidité qui étonna les émissaires de mon persécuteur. Je leur demandai avec douceur, si messieurs de Courmelles & de Beaune étoient assignés de comparoître avec moi, ou bien si l'on se contenteroit de me faire mourir seul, & d'épargner les autres; car, en ce cas, la mort me paroîtroit moins rigoureuse, & je la subirois sans murmure. Cette demande attendrit mes gardes, qui me répondirent que nous devions comparoître tous trois, mais qu'on n'avoit aucun dessein de nous ôter la vie: cette assurance calma, en quelque sorte mes appréhensions; & je me laissai conduire au conseil sanguinaire.

Etant monté sur le tillac, j'y trouvai mon gouverneur & son ami qui attendoient ma venue; on nous donna la liberté de nous embrasser; les larmes que nous répandions de part &

d'autre, nous empêchèrent de nous parler ; toutefois je remarquai dans M. de Beaune cette même fermeté que je lui avois vue dans toutes les occasions : la joie de me voir étoit l'unique cause de ses pleurs ; il s'approcha de moi & me serrant la main : « Courage, monsieur, me dit-» il, voici la fin de nos épreuves, & le com-» mencement de notre victoire : mourons en-» héros chrétiens, & qu'il ne soit pas dit que » l'oppression ait triomphé de notre innocence. » En disant ces mots, il me conduisit dans la chambre où nous trouvâmes nos juges assemblés. Après les formalités usitées en pareilles occasions, on nous lut notre sentence, voici à quoi elle se réduisoit.

» Vu que de Courmelles s'étoit rendu indigne » de l'emploi qui lui avoit été confié en mal-» traitant sans raison ses officiers, & n'obser-» vant pas les loix de la marine, on avoit jugé » à propos de le dégrader de sa dignité, & de » lui substituer, par provision, le sieur Nigri : » que pour ce qui nous regardoit, nous avions » pris le parti de l'oppresseur, jusqu'à maltraiter » & tuer plusieurs de ceux qui n'avoient pris les » armes que pour conserver leur vie & leur li-» berté ; qu'en ce cas, le conseil de guerre fai-» sant droit, nous trouvoit atteints & convain-» cus de tyrannie & de malversation, crimes

» qui ne ſe peuvent expier que par le dernier
» ſupplice ; que toutefois on avoit bien voulu
» laiſſer agir la clémence, & qu'ainſi on nous
» laiſſoit la vie pour que nous euſſions le tems
» de nous repentir & d'appaiſer le ciel offenſé ;
» que pour cet effet, le conſeil nous condam-
» noit à être mis à terre dans l'endroit près du-
» quel on étoit à l'ancre, & qu'à la ſollicitation
» de pluſieurs officiers, on nous accordoit à cha-
» cun une hache, un fuſil, un ſabre, ſeize li-
» vres de poudre, des balles à proportion, &
» quelques autres proviſions qui nous ſeroient
» délivrées, & qu'enfin, à l'égard de nos effets,
» on trouvoit à propos de les confiſquer au profit
» du roi ».

C'eſt ainſi que ces malheureux ſe moquoient de la juſtice & abuſoient de l'autorité ſuprême, pour donner, s'il étoit poſſible, quelque couleur à leur trahiſon. A peine cet injuſte arrêt fut-il prononcé, que, ſans nous donner le tems de répondre, on nous traîna dans la chaloupe, & on rama vers le rivage ; auſſi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, on nous délivra les proviſions qu'on nous avoit accordées. Outre les choſes dont j'ai fait mention, nous reçûmes du linge, des biſcuits, une vieille voile qui pouvoit ſervir de tente, & quelques autres bagatelles de moindre valeur : tout cela nous ayant été remis, nos con-

ducteurs rentrèrent dans la chaloupe, qui ne fut pas plutôt arrivée au vaisseau, qu'on leva les ancres, & pour insulter à notre malheur, on nous salua de cinq coups de canon en partant.

Quelle situation étoit la nôtre! grand Dieu! j'en frémis encore quand j'y pense, & cet affreux souvenir renouvelle journellement mon ancienne douleur; nous voilà donc trois compagnons de la plus triste misère, exposés sur un rivage inconnu, qui paroît non-seulement désert & inhabité, mais même stérile & dépourvu de tout ce qui pouvoit nous donner quelque nourriture. Nous ignorons dans quel endroit nous sommes, & comme M. de Courmelles n'a ni bousſolle ni cartes marines, il ne peut s'orienter pour prendre la hauteur où nous nous trouvons.

Nous nous asseyons sur ce rivage, & à mesure que le vaisseau s'éloigne, nous sentons redoubler notre affliction; un morne silence qui règne entre nous, n'est interrompu que par de profonds soupirs. M. de Beaune fut le premier qui sortit de cette espèce de léthargie. » Mes amis, nous » dit-il, nous perdons ici le tems en plaintes » inutiles; s'il nous reste encore quelque cou» rage, voici l'occasion de nous en servir; notre » situation, je l'avoue, est des plus tristes; ce » climat sauvage sera peut-être bientôt notre

» tombeau ; nous avons à craindre la fureur des » bêtes féroces & les injures de l'air. Qui sait » même si ce pays n'est pas habité par des can- » nibales encore plus féroces que les tigres & » les lions ? Malgré toutes ces justes raisons de » crainte, il faut faire triompher la fermeté » chrétienne : si du côté de la terre toute espé- » rance nous est ravie, tournons nos regards vers » le ciel ; le Dieu que nous adorons est le pro- » tecteur des innocens, c'est dans l'adversité » qu'il aime à faire briller sa clémence, & sou- » vent, lorsque notre perte nous paroît inévi- » table, il emploie différens moyens pour nous » faire arriver au port desiré ».

Cette sage exhortation nous anime efficacement, nous commençons à envisager notre état avec moins d'horreur ; l'idée d'un être souverain dont la puissance est sans bornes, & dont nous avions éprouvé si souvent la divine protection, nous remplit d'une pieuse confiance, & nous fait espérer que sa bonté n'est pas encore épuisée à notre égard ; nous nous mettons à genoux sur le rivage, & élevant nos voix & nos soupirs vers le ciel, nous prions le tout-puissant de vouloir bien jeter un œil favorable sur trois infortunées victimes.

Après avoir rendu à la divinité l'hommage de nos larmes, nous délibérâmes sur la manière dont nous nous conduirions. Comme l'endroit

où nous étions étoit tout-à-fait inculte, & que nous ne voyions que des rochers & des précipices affreux, où il ne se trouvoit rien qui pût nous servir de nourriture, nous comprîmes aisément que nos provisions venant à manquer, nous nous verrions réduits à la dernière extrémité. C'est sur cette idée que nous résolûmes d'aller plus avant, afin de tâcher de rencontrer quelque place plus convenable; & voir si nous ne trouverions pas des lieux habités. Nous ne voulûmes cependant pas nous éloigner trop de la côte, afin d'être toujours à portée, en cas que quelque vaisseau vînt à passer; & pour que, ceux que le hasard conduiroit au même lieu pussent reconnoître qu'il y avoit des hommes dans cette affreuse solitude, nous fîmes une espèce de pyramide de plusieurs pierres, sur la plus grande desquelles je gravai ces mots en gros caractères: *Qui que vous soyez qui lirez ceci, ayez pitié de trois malheureux qui implorent votre assistance; vous les trouverez indubitablement en suivant le rivage du côté du sud.*

Durant ces entrefaites, la plus grande partie du jour s'étoit écoulée, de sorte que nous fûmes d'avis de passer la nuit dans l'endroit où nous étions, & de nous mettre en chemin dès la pointe du jour; nous mangeâmes quelques biscuits, & le soir étant venu nous étendîmes notre voile pour nous servir de matelas, car il

n'y

n'y avoit aux environs aucun arbre où nous puſſions l'attacher. Il fut arrêté que pendant que deux d'entre nous tâcheroient de prendre quelque repos, le troiſième feroit garde, de peur que nous ne fuſſions ſurpris à l'improviſte, ſoit par des animaux, ſoit par des ſauvages. Comme j'étois le plus jeune, & par conſéquent le plus robuſte, je m'offris de bon cœur à m'acquitter de ce devoir; cependant M. de Beaune & ſon compagnon étant trop pénétrés de triſteſſe pour pouvoir s'abandonner au ſommeil, nous paſſâmes la nuit à parler enſemble & à nous conſoler mutuellement. Nous n'entendîmes d'autre bruit que celui que faiſoient les vagues qui venoient ſe briſer avec impétuoſité contre les rochers près deſquels nous étions.

Le lendemain nous nous diſpoſâmes à commencer notre marche, laquelle fut fort lente & fort pénible, tant à cauſe de notre bagage, qui nous donnoit beaucoup de peine, que par rapport aux chaleurs exceſſives qui nous incommodoient extrêmement, de ſorte que nous étions obligés de nous arrêter de tems en tems pour reprendre haleine. Nous trouvâmes quelques tortues de mer, qui ſe tenoient ſur le rivage, mais n'ayant aucune matière combuſtible pour les préparer, & n'étant pas encore aſſez affamés pour les manger toutes crues, nous ne voulûmes pas nous

en charger. Après avoir fait, à différentes repriſes, quatre ou cinq lieues, nous fîmes halte, & nous prîmes les mêmes précautions que la nuit précédente : elles ſe trouvèrent inutiles, car nous n'apperçûmes pas le moindre veſtige d'aucun être vivant.

Après avoir erré de cette ſorte pendant ſept ou huit jours, nous apperçûmes quelques arbriſſeaux ; le terrein devenoit moins rude, & nous remarquâmes pluſieurs endroits où il y avoit de l'herbe d'une aſſez belle hauteur ; nous vîmes même des oiſeaux d'une eſpèce inconnue, mais ſi peu farouches qu'on pouvoit les prendre aiſément ſans qu'ils fiſſent aucun mouvement pour s'envoler ; ceci nous confirma dans l'idée où nous étions que cette côte étoit inhabitée. Lorſque nous nous vîmes en état de pourvoir à notre ſubſiſtance, nous reprîmes courage, & à l'aide de nos fuſils, nous allumâmes du feu & fîmes rôtir quelques oiſeaux que nous avions pris ; ils étoient très-délicats, & le goût en étoit à peu près de même que celui de nos faiſans.

Comme nous remarquions que la terre devenoit plus fertile à meſure que nous nous éloignions du rivage, nous fûmes d'avis de quitter notre premier deſſein & de pénétrer plus avant dans le pays : nous côtoyames une rivière aſſez large ; elle paroiſſoit avoir vingt pieds de profondeur :

nous suivîmes cette route pendant trois ou quatre jours, au bout desquels nous nous trouvâmes au pied d'une montagne extrêmement haute & escarpée ; elle étoit couverte de broussailles & d'arbres d'une grosseur prodigieuse ; nous ne jugeâmes pas à propos d'y monter ce jour-là, vu qu'il étoit déjà tard, & que la nuit nous surprendroit infailliblement avant que nous pussions arriver au sommet ; ainsi nous aimâmes mieux attendre au lendemain, que de nous exposer mal à propos pendant l'obscurité.

M. de Courmelles, qui avoit voulu veiller cette nuit, s'étant écarté de cinq ou six pas, un tigre d'une grosseur énorme se jeta sur lui, & l'alloit mettre en pièces, si je n'étois accouru promptement aux cris de mon compagnon ; il me pria de faire feu sans balancer, & de hasarder mon coup ; je le fis aussi tôt, & je fus assez heureux pour jeter l'animal par terre sans blesser mon ami, qui n'avoit d'autre mal, qu'une longue égratignure que lui avoit faite le tigre en l'assaillant : ceci nous fut une bonne leçon pour nous faire redoubler notre exactitude & nos précautions.

Les fatigues extraordinaires que nous essuyions journellement, les chaleurs du climat auxquelles nous n'étions nullement accoutumés, le chagrin, les veilles continuelles & la grosse nourriture,

tout en un mot nous accabloit extrêmement, & nous faiſoit craindre de n'y pouvoir réſiſter longtems. D'un autre côté nos proviſions diminuoient peu à peu, & nous nous voyions ſur le point d'être réduits à ne vivre que de chaſſe ; tant de circonſtances également triſtes & mortifiantes ne furent néanmoins pas capables de nous abattre, & ſi elles nous cauſoient quelques inquiétudes, nous tâchions de bannir ces idées par tout ce que le chriſtianiſme a de plus conſolant.

Dès la pointe du jour nous nous préparâmes à paſſer la montagne ; les difficultés ne nous rebutèrent pas ; nous nous mîmes en chemin avec la même ardeur que ſi nous avions cru trouver de l'autre côté la fin de nos misères. Notre bagage étoit ce qui nous incommodoit le plus ; pour ſubvenir à cet inconvénient, nous coupâmes quelques branches, pour nous ſervir en manière de brancard ; pendant que deux d'entre nous le portoient, le troiſième ſe tenoit à côté, autant qu'il lui étoit poſſible, afin de nous aſſiſter en cas de beſoin. Les brouſſailles étoient ſi entrelacées, que nous eûmes des peines infinies pour les pénétrer, & ſouvent nous étions obligés de nous faire un paſſage à coups de haches. Nous vîmes pluſieurs reptiles de différentes eſpèces ; mais nul d'entr'eux ne fit le moindre

mouvement pour nous nuire, excepté un ſerpent d'une monſtrueuſe groſſeur, qui nous effraya extrêmement ; ſes yeux étincelans auroient porté la terreur dans les cœurs les plus intrépides, & ſes affreux ſifflemens nous glaçoient d'effroi ; il n'étoit qu'à vingt-cinq pas de nous, lorſque nous l'apperçumes ; il s'élança d'abord avec tant de furie, que nous nous crûmes perdus. M. de Beaune, qui ſe trouvoit le plus avancé, nous pria de doubler le pas & de nous tenir ſur nos gardes ; en même tems il fit feu ; mais comme il s'étoit un peu trop précipité, il ne fit qu'effleurer la peau : à l'inſtant le monſtre, que la douleur anima de rage, redoubla ſes efforts pour nous joindre ; M. de Courmelles le couchant auſſi-tôt en joue, adreſſa ſi bien ſon coup, que la balle lui paſſa au travers de la tête, l'étendit roide mort par terre.

La frayeur nous avoit tellement ſaiſis, que nous fûmes plus d'un quart d'heure ſans oſer avancer ; néanmoins voyant que le ſerpent ne remuoit plus, nous en approchâmes pour le conſidérer de plus près. Jamais on n'a vu rien de pareil ; ce terrible animal avoit tout au moins douze pieds de long & environ deux & demi de circonférence ; ſa gueule étoit d'une groſſeur proportionnée au reſte de ce énorme corps.

Il étoit environ quatre heures après midi avant

que nous fussions arrivés au sommet de cette prodigieuse montagne; nous fûmes agréablement surpris de trouver une vaste plaine couverte d'arbres fruitiers, de mille espèces différentes; une infinité d'oiseaux voltigeoient sur les branches, & formoient un ramage des plus harmonieux; ce qui nous charma le plus, fut de trouver un ruisseau d'une eau claire & pure qui baignoit cette aimable solitude; il étoit bordé de citronniers, & d'orangers d'une beauté ravissante, & plantés avec tant d'ordre, qu'il nous sembloit impossible que ce pût être un simple ouvrage de la nature. Cette heureuse découverte nous remplit de joie; nous remerciâmes le tout-puissant de la protection divine dont il avoit daigné nous favoriser durant une longue & pénible marche, & nous le suppliâmes de nous en accorder la continuation.

Les différentes beautés que nous remarquions dans ce lieu enchanté, nous firent oublier notre fatigue. Nous parcourûmes une grande partie de cette charmante plaine, après quoi nous nous assîmes sur le bord du ruisseau, pour y prendre un repas champêtre. Nous cueillîmes quelques fruits, que nous trouvâmes d'un goût exquis; néanmoins nous en mangeâmes sobrement, de peur que l'excès ne nous devînt funeste. Comme nous jugeâmes à propos de rester quelques jours

dans cet endroit, pour nous y remettre de nos inquiétudes passées, nous pourvûmes à notre sûreté; pour cet effet nous coupâmes quelques grosses branches dont nous fîmes des pieux que nous enfonçâmes dans la terre, en forme de palissades, sur lesquels nous étendîmes notre voile; ceci nous fit une espèce de pavillon, dans lequel nous étions à l'abri contre les insultes des bêtes féroces. Notre ouvrage étant fini, nous mangeâmes de quelques biscuits, dont nous avions encore une petite provision, & nous étant retirés dans notre tente, que nous eûmes soin de fermer de tous côtés, nous goutâmes pour la première fois un repos assez paisible.

Nous nous levâmes de bonne heure, & nous allâmes nous promener à près de deux lieues de l'endroit où nous avions passé la nuit, & dans lequel nous enfermâmes notre bagage, excepté nos armes, pour que nous fussions moins embarrassés, & mieux en état de faire une bonne traite.

Le pays étoit par-tout également beau & riant; nous rencontrions à chaque pas quelque nouveauté qui attiroit notre attention, & nous fûmes contraints d'avouer que la nature surpasse de beaucoup tout ce que l'art peut produire de plus embelli & de plus parfait. J'ose dire, sans craindre d'exagérer, que la beauté de ce délicieux séjour

surpassoit infiniment tout ce que nous lisons de l'ancienne Tempé & des pâturages d'Arcadie. Nous étions surpris à la vue de tant de merveilles, dont les hommes ne peuvent faire aucun usage, & qui seroient plongées dans un éternel oubli, si quelque infortune n'y conduisoit des personnes qui en instruisent les autres.

Nous parcourûmes de cette manière un espace assez considérable, & nous trouvant fatigués, nous nous assîmes sous quelques arbres pour nous reposer ; là, nous commençâmes à réfléchir de nouveau sur notre situation présente, nous sentions diminuer la beauté de ces ravissans objets à mesure que nous envisagions le cruel avenir, que nous devions naturellement attendre ; éloignés de tout commerce humain, privés de mille choses nécessaires, en bute aux injures de l'air, dans un climat dont nous ignorions les diverses révolutions, que deviendroit celui qui survivroit à ses compagnons, & qui n'auroit plus personne pour l'assister ? Ces tristes idées nous faisoient répandre des larmes ; cependant lorsque d'un autre côté nous pensions à la manière miraculeuse dont le ciel nous avoit si visiblement protégés jusqu'alors, nous lui demandions pardon d'avoir osé l'irriter par nos téméraires murmures, & nous le suppliâmes de vouloir fortifier en nous les sentimens de confiance que nous devions avoir en sa divine bonté.

Nous revînmes à notre pavillon, que nous trouvâmes dans le même état où nous l'avions laissé, ce qui nous réjouit d'autant plus, que nous avions craint que quelque bête féroce ne l'eût endommagé. Nous passâmes environ trois semaines dans cette charmante solitude, & j'avoue que j'aurois voulu y demeurer tout le reste de ma vie, si notre société se fût trouvée plus nombreuse, & si nous eussions eu les choses dont nous pouvions avoir besoin.

Comme nous ne savions pas si les endroits par où nous devions passer seroient aussi fertiles que celui où nous étions, nous fîmes provision de quelques fruits & de racines que nous avions découverts, dont le goût étoit assez bon; nous nous en servîmes au lieu de pain, pour manger le peu de biscuits qui nous restoit : nous coupâmes une grande quantité de branches, dont nous fîmes une espèce de panier carré, sous lequel nous attachâmes deux roues; ainsi nous n'eûmes plus tant de peine à transporter notre bagage.

Ayant pris toutes ces précautions, notre petite caravane se remit en chemin; nous tirâmes du côté du sud-ouest, parce que M. de Courmelles conjecturoit, par les observations qu'il avoit eu le tems de faire, que nous étions dans l'une des péninsules de l'Amérique, & qu'en suivant la

route que nous tenions, il y avoit beaucoup d'apparence que nous rencontrerions quelque colonie. Quoique ceci ne fût qu'une supposition qui n'avoit aucune certitude, elle ne laissoit pas de nous encourager & de nous faire souffrir ces fatigues avec moins de répugnance, que nous n'aurions fait autrement. Nous marchâmes de cette manière durant plusieurs jours; il faisoit le plus beau tems du monde; les chaleurs mêmes devenoient plus supportables, & cette circonstance ne contribuoit pas peu à donner du poids aux conjectures de M. de Courmelles, puisque chacun convient que la plus grande partie de l'Amérique est fort tempérée.

Il y avoit environ quinze jours que nous avions quitté l'agréable plaine dont je viens de parler, lorsque nous entendîmes un bruit affreux, dont le son épouvantable nous fit frémir les sens. Jusques-là nous n'avions rien entendu de pareil; nous délibérâmes quelque tems si nous avancerions, ou bien si nous prendrions une autre route, & il fut résolu que nous nous arrêterions pour attendre le jour, vu qu'il nous seroit plus aisé de voir & d'examiner ce qui nous restoit à faire dans cette conjecture. Nous restâmes toute la nuit sans prendre aucun repos; ce même bruit continuant toujours sans aucune interruption, nous commençâmes à nous douter de ce que ce pouvoit être;

l'expérience nous fit voir que nous ne nous étions pas trompés. Nous étant remis en chemin dès la pointe du jour, nous arrivâmes, au bout d'une demi-lieue, à une pente escarpée d'où se précipitoit un torrent qui formoit la plus belle cascade qu'on puisse jamais voir; l'eau tomboit avec tant d'impétuosité, qu'on pouvoit l'entendre de fort loin, & c'étoit cette violente chûte qui nous avoit causé tant de frayeur.

Nous fîmes un petit détour, & nous descendîmes dans un vallon, dont les beautés égaloient tout ce que nous avions vu dans la belle solitude d'où nous venions. Etant fort haraſſés d'une si longue marche, nous résolûmes de nous y reposer quelque tems, à dessein d'y faire de nouvelles provisions & de nous mettre en état de continuer notre chemin. Nous tendîmes notre pavillon, comme nous l'avions déjà fait; & après avoir pourvu à notre sûreté, nous songeâmes à prendre quelque repos. Nous rencontrâmes plusieurs animaux d'une espèce inconnue; nous en prîmes un qui ressembloit à une biche, mais bien plus petite que celles que nous avons en Europe: nous en fîmes rotir un morceau que nous mangeames avec nos racines, & dont nous nous régalâmes comme d'un excellent mets.

M. de Courmelles se confirmoit de plus en plus dans ses conjectures, vu que si nous avions

été dans quelqu'île, il eſt naturel de penſer que nous en aurions déjà trouvé la fin & que nous ſerions arrivés à la mer : ce qui n'étant pas, il eſt probable que nous étions dans quelque continent qui ne pouvoit être que celui de l'Amérique; l'effet fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé.

Au bout de quelques jours nous reprîmes notre route ; l'eſpérance de trouver bientôt des ſecours, nous donna de nouvelles forces, & à nous voir, on nous auroit pris plutôt pour des gens qui voyageoient à leur aiſe, que pour des infortunés qui n'aſpiroient qu'à leur délivrance & qui ſe voyoient expoſés à tout ce que la misère a de plus affreux; mais hélas! notre courage diminua beaucoup, lorſqu'après une traite d'environ onze jours, nous nous trouvâmes ſur le bord d'une rivière très-profonde, qui avoit plus d'une demi-lieue de large ; nous fûmes dans une étrange perplexité, ſans ſavoir quel parti prendre; car de retourner ſur nos pas, c'étoit nous ôter pour toujours tout eſpoir de ſalut. D'un autre côté, nous ne ſavions comment faire pour arriver à l'autre bord : M. de Courmelles étoit le ſeul qui ſavoit nager, & quand nous l'euſſions ſu tous trois, comment étoit-il poſſible de paſſer notre petit bagage que nous ne pouvions abandonner qu'au péril de notre vie, d'autant que c'étoit une des dernières reſſources qui nous reſ-

soient? Nous nous regardions les uns les autres avec des yeux où la douleur étoit peinte, les larmes couloient sur nos joues, & nos soupirs étoient les interpretes de nos cœurs affligés.

Nous nous assîmes sur les bords de ce fleuve fatal, qui sembloit mettre des bornes à nos espérances; dans ces mortelles inquiétudes, nous eûmes notre recours vers l'Être suprême, comme étant le seul qui pût nous tirer du triste état où nous étions, bien persuadés qu'il se tient près de ceux qui l'invoquent dans leurs détresses, & que du fond de nos calamités, nos voix plaintives pourroient fléchir son juste courroux. Nous le priâmes avec toute la ferveur dont nous étions capables, & nous le suppliâmes de nous suggérer les moyens convenables pour parvenir à notre but. Nous délibérâmes ensuite pour trouver quelque expédient qui pût nous tirer d'affaire. M. de Courmelles proposa de faire seul le trajet à la nage & de revenir nous joindre après qu'il auroit reconnu le terrein. Nous ne voulûmes jamais acquiescer à cette proposition, parce que nous appréhendions qu'il ne fût dévoré par quelque animal amphibie qui pourroit le surprendre dans l'eau, & mettre, par ce moyen, le comble à nos infortunes.

Ce projet ne pouvant nous plaire, nous pensâmes à faire un radeau; les difficultés nous re-

butèrent; vu que les bords opposés étoient si escarpés, & le cours de la rivière si rapide, qu'il nous auroit été impossible de la traverser de cette manière. Nous crûmes donc que le seul parti que nous avions à prendre, seroit de faire un canot qui fût assez grand pour nous contenir tous trois; ce dessein fut généralement approuvé, & dès le même jour nous mîmes la main à l'œuvre. Nous choisîmes un cotonnier d'une grosseur convenable, & nous commençâmes à l'abattre à coups de haches & de couteaux. Il y avoit une grande quantité de ces arbres dans cet endroit : nous le préférâmes à tout autre, parce que le bois en est assez tendre, & qu'il est facile à mettre en œuvre. Quoique nous travaillassions avec toute l'ardeur possible, le manque d'outils nécessaires fut cause que nous fûmes près de deux jours à renverser cette masse énorme; nous en vînmes pourtant à bout, & après un long & pénible travail, nous l'ébranchâmes & le coupâmes à la longueur qu'il falloit.

M. de Courmelles, comme expert dans ces sortes d'ouvrages, faisoit les fonctions de directeur & conduisoit notre travail; nous le secondâmes vigoureusement, & en moins de quatre semaines notre canot se trouva en état d'être lancé à l'eau. Nous le fîmes sans gouvernail, car il nous étoit absolument impossible d'y en atta-

cher un; mais quatre rames & un mât auquel nous attachâmes notre voile, suppléèrent à ce défaut. L'attente d'une prochaine délivrance fit que nous ne regrettions pas le tems que nous avions employé à la construction de ce petit vaisseau; nous sentions au contraire redoubler notre ardeur à mesure que nous avancions, & quoique nous ne fussions guères accoutumés à faire le métier de charpentier, la nécessité nous rendoit habiles & nous faisoit faire des choses qui nous auroient fort embarrassés & rebutés dans d'autres circonstances; car n'ayant pour tous outils que des haches & des couteaux, ces derniers nous devoient faire perdre patience, puisque nous n'avions pas d'autres vrilles pour percer les trous où nous insérions des chevilles de bois au lieu de clous; & je crois même que sans une espèce de gomme que nous trouvâmes en quantité aux arbres de la forêt, nous n'aurions jamais pu faire notre ouvrage; cette découverte nous fut d'un très grand secours pour boucher toutes les jointures de notre petit bâtiment.

L'incertitude où nous étions de trouver de l'autre côté les fruits & les racines dont nous avions vécu jusqu'alors, fut cause que nous en fîmes une ample provision, de façon que tout étant prêt, nous nous abandonnâmes à la con-

duite de la providence, & nous nous embarquâmes.

Notre passage fut très-heureux; mais lorsque nous fûmes de l'autre côté, nous trouvâmes le courant si rapide, & les bords tellement escarpés, qu'il nous fut impossible d'aborder à terre. Nous côtoyâmes le rivage pendant près de deux heures, sans trouver aucun endroit où nous pussions débarquer; le courant devenoit plus rapide à mesure que nous descendions; c'est pourquoi nous craignîmes qu'il n'y eût aux environs quelque gouffre qui eût pu nous entraîner & nous perdre sans ressource; pour éviter ce funeste malheur, nous voulûmes remonter la rivière, pour tâcher de découvrir quelque port ou baye de l'autre côté; mais il ne nous fut jamais possible de remonter: le courant nous entraînoit avec une impétuosité terrible; nos foibles efforts ne faisoient que nous fatiguer sans produire aucun fruit, de sorte que nous nous vîmes contraints de quitter les rames, & de nous laisser flotter au hasard.

Ce fut alors que nous crûmes que le ciel alloit terminer le cours de nos misères, en nous ôtant une vie, pour la conservation de laquelle nous faisions d'inutiles efforts. Dans cette idée nous nous dîmes les derniers adieux: nous nous embrassâmes

embraſsâmes mutuellement, & après avoir recommandé nos ames à celui qui devoit décider éternellement de notre ſort, nous attendions la mort qui nous paroiſſoit inévitable. Le ciel touché de nos larmes, eût pitié de nous. Déjà nous appercevions de loin des rochers à fleur d'eau, qui nous menaçoient d'un prochain naufrage, & vers leſquels nous étions entraînés avec une force incroyable; lorſqu'étant venus à un endroit où la rivière formoit une eſpèce de coude, M. de Courmelles, qui voulut faire une dernière tentative, pour nous ſauver, tourna ſi à propos le canot avec la rame, qui lui ſervoit de gouvernail, que le faiſant pirouetter adroitement, il entra dans l'embouchure. Nous nous ſervîmes auſſi tôt de nos autres rames avec tant de ſuccès, qu'en moins de ſix minutes nous nous vîmes hors du courant, dans un canal paiſible, qui n'avoit tout au plus que cinquante pas de large.

Ravis & émerveillés d'une délivrance auſſi miraculeuſe, nous ne pûmes méconnoître la main puiſſante de celui qui nous protégeoit. Nous élevâmes nos voix de concert, & remerciâmes le ciel du plus profond de notre ame, pour une faveur ſi ſignalée. Les deux rivages étoient bordés de palmiers & de macaws, ſous leſquels

nous étions à l'ombre contre les ardeurs du ſoleil, de ſorte que voguant le plus agréablement du monde, nous fûmes d'avis de conſerver notre canot & de ſuivre ce canal auſſi long-tems qu'il nous ſeroit poſſible. Nous deſcendions de tems en tems à terre pour y chercher de quoi nous nourrir : nous y trouvâmes des noix de coco, des bananes, & pluſieurs autres excellens fruits que nous n'avions pas encore vus juſques-là. Cette découverte nous fit un plaiſir que perſonne ne ſauroit comprendre, ſinon ceux qui ſe ſont trouvés dans le triſte état où nous étions. Après une navigation de trois jours, & d'autant de nuits, nous nous trouvâmes à la ſource de ce détroit : ne pouvant donc paſſer outre, nous prîmes notre bagage, & ayant tiré notre canot hors de l'eau, nous l'abandonnâmes & continuâmes notre chemin par terre.

Le trajet que nous venions de faire n'ayant pas été fort pénible, nous avions eu le tems de nous repoſer ; auſſi nous marchâmes avec moins de peine ; d'un autre côté nous n'avions d'autre fardeau à porter que notre voile & nos armes, car pour des fruits nous en trouvions en abondance ſur notre route ; il auroit été inutile de nous en charger.

Il y avoit environ quinze jours que nous avions

quitté notre canot, lorſque nous arrivâmes à l'entré d'un bois qui nous parut avoir beaucoup plus d'étendue que tous ceux que nous avions déjà paſſés. Nous fûmes d'avis de nous arrêter & d'attendre juſqu'au lendemain pour continuer notre route; à peine eûmes-nous dreſſé notre tente, que nous apperçûmes qu'on avoit allumé du feu ſur une coline qui étoit à un quart de lieue de l'endroit où nous étions: cette vue produiſit ſur nos cœurs pluſieurs effets différens; d'un côté nous appréhendions de tomber entre les mains des Cannibales, deſquels nous ne devions attendre aucun quartier, & d'autre part nous eſpérions trouver quelque peuple plus civiliſé, qui pût nous accorder ſon aſſiſtance, & nous indiquer la route pour arriver aux habitations des Européens, ſi tant eſt qu'il y en eût dans cette contrée.

Une alternative ſi périlleuſe nous fit prendre diverſes réſolutions; tantôt nous voulions faire un détour pour éviter le danger, & tantôt nous penſions qu'il ſeroit plus ſûr de nous tenir tranquilles dans l'endroit où nous étions. M. de Beaune, après avoir péſé toutes nos raiſons, nous fit comprendre que nous avions tort de nous alarmer, ſans connoître l'objet de notre terreur. Il nous remontra que nous n'avions ſouffert tant

de veilles, de fatigues & de périls, que dans l'espérance de trouver des hommes, avec le secours desquels nous pussions obtenir les moyens de revoir quelque jour notre patrie; qu'ainsi il n'étoit nullement raisonnable de vouloir éviter ce que nous cherchions avec tant d'ardeur. Il nous fit ensuite considérer que nous trouverions peut-être quelque compagnon de misère, qui implorerait le secours de ceux que la providence pourroit conduire dans ces déserts, & qu'enfin, supposé que ce fussent des Cannibales, nous étions tous trois bien armés, que nous viendrions facilement à bout d'une troupe de Sauvages qui n'avoient d'autres armes que des massues & des flèches, & qu'un coup de fusil jeteroit indubitablement dans la dernière consternation. De toutes ces réflexions, il conclut qu'il étoit de la prudence d'approcher de la colonie, vu qu'en nous cachant derrière les arbres, nous pourrions voir tout ce qui se passoit, sans être apperçus.

Encouragés par des raisons aussi solides, nous laissâmes dans notre tente tout ce qui pouvoit nous embarrasser, & nous marchâmes dans l'endroit où nous appercevions la lumière. Nous étant approchés jusqu'à environ cent cinquante pas, nous vîmes sept ou huit sauvages qui paroissoient fort empressés autour d'un grand feu;

l'éloignement néanmoins étoit cauſe que nous ne pouvions diſcerner au juſte ce qu'ils faiſoient ; nous avançâmes encore quelques pas, lorque tout d'un coup nous entendîmes jeter des cris lugubres qui faiſoient retentir les échos d'alentour ; ils prirent chacun un tiſon à la main, & coururent comme des forcenés. Ils firent enſuite pluſieurs fois le tour de la coline, après quoi nous les perdîmes de vue.

Pour moi qui n'étois pas accoutumé à ces ſortes de ſpectacles, j'eus une frayeur mortelle ; nous retournâmes au plus vîte à notre pavillon, & nous nous tînmes toute la nuit ſous les armes, ſans oſer prendre aucun repos ; dès que le ſoleil reparut ſur l'horiſon, nous pliâmes bagage, & nous allâmes à la coline pour voir ce qui s'y étoit paſſé le ſoir précédent. Nous ne trouvâmes rien qui pût nous en donner le moindre indice ; ce qui nous fit conjecturer qu'on y avoit peut-être célébré quelques myſtères nocturnes.

Après avoir fait environ trois lieues nous montâmes ſur une montagne aſſez haute ; étant arrivés au ſommet, nous apperçûmes dans un vallon pluſieurs cabannes qui ne reſſembloient pas mal à des ruches d'abeilles. Elles étoient couvertes de grandes feuilles, & rangées d'eſpace en eſpace ſans ordre ni ſymmétrie. Nous vîmes

même quelques sauvages, dont les uns à l'entrée de leurs maisonnettes, & les autres plus éloignés, s'occupoient à différentes choses; ils alloient tout nuds, excepté une ceinture de peau, dont ils couvroient ce que la nature nous ordonne de cacher. Tandis que nous délibérions sur la manière dont nous nous conduirions dans une conjoncture aussi délicate & si dangereuse, nous fûmes découverts par un sauvage qui étoit couché sur l'herbe, à quelques pas de nous.

Il se leva brusquement, & courut à grands pas vers ses compagnons; un moment après nous vîmes tout en rumeur, & en moins d'un quart d'heure nous fûmes environnés par plus de cent de ces barbares; ils nous considéroient avec un peu de crainte mêlée d'admiration; ils s'entre-regardoient en faisant les grimaces & les contorsions les plus étonnantes. Cependant ils se tenoient à une certaine distance, sans oser faire le moindre mouvement pour nous insulter. Si les Indiens étoient émerveillés de voir des hommes d'une autre espèce que ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors, nous n'étions pas moins surpris qu'eux, en nous trouvant parmi une nation dont nous ne connoissions ni le naturel, ni les coutumes.

Nous restâmes quelque tems à nous regarder sans qu'aucun de nous osât se remuer; nous nous

tenions prêts à faire feu au moindre signal, & nous attendions avec impatience la fin de cette étrange entrevue ; le nombre de nos spectateurs augmentoit à vue d'œil, ce qui redoubloit nos appréhensions, lorsque nous en vîmes arriver un, que nous prîmes pour le roi du canton ; c'étoit un grand homme bien fait ; son air paroissoit moins féroce que celui des autres ; il avoit sur la tête une espèce de couronne, composée de plumes de différentes couleurs, & il étoit armé d'une massue qu'il portoit sur l'épaule avec une fierté martiale. A son abord, les autres jetèrent un grand cri, & s'inclinèrent à terre jusqu'à trois fois.

Le nouveau venu nous regarda avec la même surprise que le reste ; il parcourut des yeux notre habillement, & surtout nos armes qu'il paroissoit regarder avec une attention surprenante ; en même tems, il fit signe à celui qui étoit le plus proche, & témoigna lui donner quelques ordres ; l'Indien courut de toute sa force & revint un moment après avec une coupe faite d'une noix de coco, dans laquelle il y avoit une liqueur blanchâtre ; il la porta à la bouche, & en ayant bu quelques goutes, il la posa sur le bout de sa massue, & la tendit à M. de Courmelles : celui-ci ayant été plusieurs fois aux Indes comprit

d'abord la ſignification de cette cérémonie, qu'il nous expliqua en peu de mots : il nous dit d'avoir bon courage & de ſuivre ſon exemple, puiſque les ſauvages vouloient ſavoir ſi nous étions amis ou ennemis ; ce qu'ils expérimentoient en nous faiſant boire dans le même vaſe, comptant pour ennemis ceux qui refuſoient de leur faire raiſon.

Il fit auſſi-tôt le même ſalut qu'il avoit vu faire aux Sauvages, & prenant la coupe, il la porta à ſa bouche, puis la donna à M. de Beaune, qui, après avoir bu, me la tendit avec les mêmes formalités. Je fis comme les autres ; & mettant la taſſe ſur la croſſe de mon fuſil, je la rendis au chef. A peine l'eût-il repriſe, que les Sauvages jetèrent leurs armes & commencèrent à faire différentes poſtures pour marquer leur joie ; au bruit qu'ils faiſoient, nous vîmes arriver pluſieurs femmes & enfans, d'où nous conjecturâmes qu'ils s'imaginoient de n'avoir rien à craindre de notre part, & qu'ils nous regardoient comme leurs amis. Ils ſe familiariſèrent peu à peu, & s'approchant de plus près, nous eûmes bien de la peine à les empêcher de ſe ſaiſir de nos fuſils : pour les tenir dans le reſpect, nous voulûmes leur faire voir l'effet que faiſoient nos armes, de ſorte que M. de Courmelles voyant un oiſeau perché ſur un arbre, à quelque diſtance de l'endroit où nous

étions, il le coucha en joue, & adreſſa ſi bien ſon coup, qu'il le fit tomber roide mort par terre.

A l'ouie de ce bruit, qui leur devoit certainement paroître fort extraordinaire, ils furent ſaiſis de terreur, ils couroient çà & là, comme un troupeau de brebis; & ils furent plus d'un quart-d'heure avant que d'oſer ſe rapprocher de nous: M. de Courmelles voulant les raſſurer, alla ramaſſer l'oiſeau & le préſenta au prétendu roi, qui le reçut en tremblant. Il le conſidéra attentivement avec admiration, & le voyant tout ſanglant, il ne pouvoit comprendre ce qui pouvoit avoir cauſé cette bleſſure. Les Sauvages étant un peu revenus de leur frayeur, ſe raſſemblérent de nouveau, & nous firent ſigne de deſcendre dans le vallon; nous les ſuivîmes auſſi-tôt; cependant nous nous tenions toujours près l'un de l'autre, pour éviter toute ſurpriſe. Dès que nous fûmes arrivés à leurs habitations, on nous mena à la cabane du roi, qui n'étoit diſtinguée des autres, qu'en ce qu'elle étoit plus haute & plus ſpacieuſe. Là, on nous donna de nouveau à boire de la même liqueur; cette boiſſon étoit aſſez agréable; elle étoit compoſée de riz & de jus de citron; on nous préſenta auſſi pluſieurs ſortes de fruits, dont nous mangeâmes avec beaucoup d'appétit.

Nos hôtes étoient charmés de nous voir, ils exprimoient leur contentement par mille geſtes ſi groteſques, que malgré nos inquiétudes, nous avions toutes les peines du monde de nous empêcher de rire. Le ſoir étant venu, la plus grande partie ſe retira chez ſoi, & nous reſtâmes avec le chef & ſept ou huit autres. Ils nous firent pluſieurs queſtions par ſigne que nous ne comprenions pas, & auxquelles nous répondîmes de notre mieux; je ne ſais s'ils nous entendoient; mais ils parurent contens de nos réponſes. Quelque tems après ils ſe couchèrent par terre, & s'endormirent tranquillement.

Lorſque nous nous vîmes en liberté, nous commençâmes à raiſonner de notre condition préſente. Nous ſentions vivement la douleur de nous voir éloignés de notre patrie, expoſés aux caprices & aux trahiſons d'un peuple ſauvage, de la bonne foi duquel nous n'avions aucune ſûreté, puiſqu'il pouvoit nous perdre dès que l'envie lui en prendroit. Ce qui augmentoit nos inquiétudes, c'eſt que nous ne ſavions comment faire pour nous dégager de nos hôtes, en cas que nous n'en puſſions retirer aucune utilité pour parvenir à nos vues. Nous appréhendions qu'ils ne s'oppoſaſſent à notre départ, & que notre éloignement pour reſter avec eux venant à

leur donner des soupçons, ne les excitât à se défaire de nous, ou du moins à nous retenir par force dans un dur esclavage. Si l'on joint à tout ceci la crainte où nous étions de tomber parmi quelque nation plus féroce qui exerceroit sur nous tout ce que la barbarie peut inspirer de plus cruel, on sera obligé de convenir que les expressions les plus énergiques ne sont pas capables de dépeindre les mortelles angoisses que nous devions ressentir.

Nous attendîmes le jour avec une impatience extrême, & comme nous étions dans des appréhensions continuelles, nous n'osâmes fermer l'œil. Le lendemain, un grand nombre de sauvages s'assembla autour de notre cabane, soit pour recevoir les ordres de leur chef, soit par curiosité, pour nous voir. Le prince & ses compagnons s'étant levés, ils sortirent tous ensemble; nous remarquâmes que se tournant vers le soleil, ils s'inclinèrent profondément, comme pour rendre hommage à cet astre, d'où nous conclûmes qu'ils avoient quelqu'idée de religion, & qu'ils connoissoient une divinité qu'ils adoroient; nous ne voyions parmi eux ni temples, ni idoles, ni prêtres; leur culte étoit fort grossier & ne consistoit que dans l'adoration matinale dont je viens de parler. Cette cérémonie étant

achevée, le chef nous fit ſigne de le ſuivre; nous obéîmes ponctuellement. Il prit un arc & des flèches, ce que pluſieurs firent à ſon imitation; il nous mena dans un bois qui étoit à une demi-lieue de là. Nous admirâmes leur habileté à tirer de l'arc; ils tuèrent pluſieurs chèvres. Nous n'osâmes cependant pas encore nous ſervir de nos fuſils, de peur d'effaroucher nos conducteurs. Nous chaſsâmes pendant trois ou quatre heures, après quoi nous retournâmes au hameau.

La proie fut diviſée parmi les chaſſeurs, qui laiſſant au chef ce qu'il y avoit de meilleur, s'en retournèrent à leurs cabanes, excepté ceux qui avoient paſſé la nuit avec nous, & qui paroiſſoient être les domeſtiques du chef; ce qui nous étonna, ce fut de voir qu'il y eût pluſieurs femmes dans une cabane, ſans qu'il s'en trouvât aucune dans celle où nous étions: ceci nous fit faire pluſieurs conjectures, mais il nous fut impoſſible d'en découvrir la véritable raiſon. On éventra les chèvres, & nos gens prenant chacun un morceau, le dévorèrent tout cru avec un appétit inconcevable. Ils nous firent ſigne de prendre notre part, ce que nous refuſâmes unanimement; mais notre refus ſembla les fâcher; ils nous offrirent néanmoins quelques fruits que nous acceptâmes avec plaiſir. Après le

repas, ils se couchèrent sur l'herbe, & firent la méridienne.

Nous vécûmes ainsi pendant trois mois, & nous nous accoutumâmes si bien aux mœurs de nos Indiens, que nous bannîmes toutes nos craintes, & que nous n'avions plus la moindre méfiance; ils se firent aussi à nos manières, & nous laissèrent une entière liberté de vivre à notre fantaisie. Comme nous avions horreur de leur voir manger la viande crue, nous essayâmes de les corriger : pour cet effet nous fîmes rôtir un quartier de chèvre, dont nous leur donnâmes une partie; la plupart de nos convives n'en voulurent pas goûter, & s'en tinrent à leurs mets ordinaires; les autres qui mangèrent ce rôti, en témoignèrent du dégoût, de sorte que nous fûmes obligés de renoncer à ce dessein.

Nous admirions en secret la simplicité de ces peuples, qui ne vivoient que selon les idées de la nature. Leur état nous parut des plus heureux; on ne voyoit jamais parmi eux ni disputes ni querelles; ils croyoient ne manquer de rien, & aucune inquiétude ne troubloit leur repos. Nous étions charmés de la fidélité avec laquelle ils agissoient à notre égard, & nous leur donnions la préférence sur bien des nations policées, dont la perfidie & la cruauté font toute la puissance.

Il y avoit plus de quatre mois que nous formions différens deſſeins, ſans pouvoir en exécuter aucun, lorſque la bonté divine, fléchie par nos larmes & nos ſoupirs, nous tendit une main ſecourable & nous procura une délivrance d'autant plus merveilleuſe, qu'elle étoit inopinée & inattendue.

Un jour que nous étions dans notre cabane, où nous converſions enſemble; le chef, accompagné de plus de cinquante de ſes ſujets, vint nous trouver avec un air effrayé qui ne nous preſageoit rien de bon. Nous crûmes qu'on en vouloit à notre vie; nous prîmes d'abord nos armes & nous mîmes en devoir de nous défendre. Les Indiens nous firent ſigne de ſortir, ce que nous n'oſâmes faire, de peur d'être accablés par le nombre. Ils nous faiſoient pluſieurs geſtes pour ſe faire entendre, mais nous n'en pûmes jamais découvrir le véritable ſens. Un moment après, nous fûmes fort ſurpris d'entendre un ſon lugubre, ſemblable à celui d'un cornet. Ce bruit étrange nous étonna d'autant plus, que nous remarquions dans nos gens un air de crainte & de terreur, plutôt que d'animoſité. Nous nous doutâmes enfin de ce que ce pouvoit être, & ſortant de notre retraite, nous vîmes une troupe de plus de deux cens Sauvages qui s'avançoient à grands pas vers nos habitations.

Notre réſolution fut bientôt priſe; nous fîmes ſigne au chef, en montrant nos fuſils, que nous allions chaſſer & tuer ſes ennemis; il nous comprit d'abord; nous nous appercûmes qu'il reprit auſſitôt courage, & qu'il parut beaucoup plus réſolu qu'auparavant. Il aſſembla ſes gens & les rangea en ordre à ſa manière. Nous laiſsâmes approcher nos ennemis juſqu'à environ cinquante pas. Les deux partis étant en préſence, ils pouſsèrent de part & d'autre des cris affreux & ſe diſposèrent au combat. Lorſque nous les vîmes ſur le point d'en venir aux mains, nous crûmes qu'il étoit tems de faire jouer notre petite artillerie. Pour ménager nos bales, nous avions chargé nos fuſils de petites pierres, de ſorte que dès notre première décharge, il y eut plus de dix hommes, tant bleſſés que tués.

Jamais on ne vit une pareille conſternation; les deux armées couroient chacune d'un côté oppoſé, & dans un moment nous nous vîmes ſeuls ſur le champ de bataille. Nous pourſuivîmes les fuyards, & comme nous voulions leur ôter l'envie de revenir de long-tems, nous les ſaluâmes d'une ſeconde décharge qui ne fit pas moins d'effet que la première; nous en terraſsâmes encore quelques-uns à coups de ſabre, le reſte ſe ſauva dans le bois, où il nous fut impoſ-

sible de les atteindre. Ayant rechargé nos fusils, nous revenions en triomphe, lorsqu'étant arrivés à l'endroit où l'action s'étoit passée, nous entendîmes un sauvage que nous avions blessé, qui nous demandoit la vie & du secours.

Emerveillés de ce prodige, nous crûmes entendre la voix d'un ange tutélaire que le ciel nous envoyoit. Nous songeâmes d'abord à soulager l'Indien; il n'avoit qu'une légère blessure au genou; nous lavâmes sa plaie, nous le prîmes sous les bras, & le conduisîmes à notre cabane pour lui laisser prendre du repos.

Bientôt nous vîmes revenir nos gens de différens côtés. Il me seroit impossible de décrire toutes les actions que leur reconnoissance & la joie de se voir si heureusement délivrés de leurs ennemis, leur fit faire. Ils se mettoient sur-tout à genoux, & prenant nos pieds, ils les posoient sur leurs têtes, pour nous désigner leur soumission & leur gratitude.

Etant revenus à notre demeure, ils apperçurent notre prisonnier, s'imaginant, peut-être, qu'il s'y étoit glissé à notre insu, ils vouloient le tuer; mais nous les empêchâmes d'entrer, & leur fîmes comprendre que ce n'étoit pas notre dessein qu'il mourût. Dès que nous nous vîmes seuls, nous interrogeâmes notre Indien,

il

il parloit un espagnol un peu corrompu; toutefois nous pouvions entendre tout ce qu'il nous disoit. Il nous apprit qu'il étoit de la nation des Amixocores; qu'à l'âge de quinze ans il fut fait esclave & vendu à un marchand Portugais de Sainte-Foi; que celui-ci l'ayant cédé à un de ses amis, la cruauté de son nouveau maître l'avoit forcé de prendre la fuite; qu'après avoir erré long-tems au travers des bois & des forêts, il avoit enfin rencontré une troupe d'Indiens qui sont les naturels du pays; que ces peuples l'ayant reçu avec beaucoup d'humanité, il les avoit suivis dans leurs différentes expéditions, jusqu'au jour où nous les avions rencontrés. Il ajouta qu'il nous aideroit en tout ce que nous exigerions de lui, pourvu que nous ne le livrassions pas au pouvoir de nos hôtes, & que nous le prissions sous notre protection.

Une conjoncture aussi favorable nous fit songer d'abord à en profiter le plutôt qu'il nous seroit possible. Pour cet effet nous demandâmes à l'Amixocore s'il y auroit moyen que nous pussions parvenir aux plantations dont il venoit de parler. Il nous répondit que la chose étoit fort difficile, mais non pas impossible, que nous aurions à traverser une vaste étendue de pays coupée de plusieurs rivières rapides & profondes,

hériſſée de forêts pleines d'animaux féroces, & ſur-tout habitée par des hordes de ſauvages qui ne manqueroient pas de nous maſſacrer, ſi nous tombions entre leurs mains. Tant d'obſtacles ne furent point capables de nous rebuter, pourvu qu'il conſentît à nous ſervir de guide. Il accepta la propoſition, & nous nous préparâmes au départ. Il fallut tromper nos hôtes, en leur faiſant accroire que nous allions donner la chaſſe à leurs ennemis. Huit jours après, nous prîmes congé d'eux, & nous nous mîmes en route.

Il me ſeroit impoſſible d'exprimer notre joie, à meſure que nous avançions vers l'endroit où nous eſpérions trouver la fin de nos malheurs. Tantôt nous marchions au travers de belles plaines & de bois agréables, tantôt nous nous trouvions dans des déſerts affreux, ou ſur des montagnes eſcarpées, dont le ſeul aſpect effrayoit. Quelquefois nous perçions des forêts immenſes & épaiſſes, que le rugiſſement des lions & autres animaux carnaciers faiſoit retentir à nos oreilles. Enfin, après pluſieurs mois de fatigue & de périls, nous arrivâmes au pays des Amixocores, patrie de notre guide. Quels furent nos tranſports à la vue de leurs habitations, qui n'avoient rien de ſauvage, & d'un peuple qui parloit notre langue! Un vieillard, chef de la nation, nous reçut avec

beaucoup d'humanité, & nous remarquâmes bientôt que tous les habitans de cette contrée partageoient les mêmes sentimens. Nous apprîmes qu'il nous restoit encore cent lieues à faire pour parvenir à Sainte-Foi, ville appartenante aux Espagnols, où nous trouverions mille occasions de retourner en Europe. Des nouvelles si consolantes redoublèrent notre joie & notre courage. Au bout de quelque tems, nous prîmes la route de Sainte-Foi, où nous arrivâmes enfin. Nous n'y fûmes pas moins bien accueillis que chez les Amixocores. Plusieurs personnes de qualité, qui connoissoient ma famille, s'empressèrent, à l'envi, de nous rendre service. Le gouverneur lui-même, don Gonsalvo de Vélez, à qui nous étions recommandés, nous fit l'accueil le plus favorable. Le climat de Sainte-Foi est très-agréable, & la température très-douce. Les sociétés y sont plus enjouées qu'en Espagne, & il y règne une douce liberté qui me charmoit. Un séjour si délicieux m'auroit fait desirer d'y finir mes jours, si un sentiment plus fort ne m'eût attiré vers ma patrie. Nous écrivîmes d'abord en Espagne, pour donner avis à nos parens de notre situation; nous leur marquâmes le tems où nous avions dessein de quitter le Mexique. Don Gonsalvo eut la bonté de faire partir nos lettres avec celles qu'il

écrivoit en cour. Ainſi tout concouroit à l'accompliſſement prochain de nos vœux les plus chers.

Nous étions depuis près de ſix ſemaines à Sainte-Foi, lorſque don Gonſalvo nous apprit qu'il venoit de recevoir avis qu'il y avoit à Portobello une flotille deſtinée pour Cadix; qu'elle partiroit infailliblement vers la fin du mois ſuivant, & qu'il ne tiendroit qu'à nous d'en profiter. Comme nous n'avions pas de tems à perdre, nous nous diſposâmes à partir ſans délai. Nous prîmes congé de toutes les perſonnes qui avoient ſi généreuſement contribué à ſoulager nos infortunes. Nous allâmes recevoir les ordres de notre illuſtre protecteur don Gonſalvo, & nous nous mîmes en chemin.

Arrivés à Portobello, il nous fallut encore attendre quinze jours le départ de la flotille pour Cadix. C'eſt là que nous fîmes une perte qui nous fut extrêmement ſenſible. Il y avoit dans la rade un vaiſſeau françois, dont le capitaine, qui devoit ſe rendre à la Martinique, conçut tant d'eſtime & d'amitié pour M. de Courmelles, qu'il forma le deſſein de ſe l'attacher. Il lui en parla pluſieurs fois, & lui fit des propoſitions ſi avantageuſes, que, malgré ſa répugnance à nous quitter, il ſe détermina enfin

à prendre le parti qu'on lui offroit. Quoique cette séparation nous fût très-dure, nous ne pûmes cependant le blâmer. Il se trouvoit dans un pays étranger, sans autre argent que celui qu'on lui donnoit en notre considération; il n'y avoit pas beaucoup d'apparence qu'il pût recouvrer son vaisseau, & il espéroit d'être employé dès qu'il seroit arrivé dans les colonies. Il étoit même certain d'y trouver un grand nombre d'amis qui le serviroient ardemment. Toutes ces raisons le portèrent à suivre M. de Fontaigre, c'étoit le nom du capitaine. Nous aurions été charmés de pouvoir nous embarquer avec lui; mais la chose n'étoit point praticable, à cause du détour considérable que nous aurions été obligés de faire, & qui eût retardé de plusieurs mois notre retour en Espagne. Nous accompagnâmes notre ami à bord du vaisseau, où le capitaine nous retint pendant deux jours, & nous régala de son mieux. Il fallut se séparer, nous nous embrassâmes avec larmes, nous nous jurâmes une amitié éternelle, & nous promîmes de nous écrire mutuellement, dans quelque partie du monde que le sort nous plaçât.

Quelques jours après, la flotille se trouva prête à partir, & nous nous embarquâmes. Quoique la route que nous devions faire semblât ne nous

offrir qu'une navigation heureuſe & facile, cependant le ſort qui ne ceſſoit de nous pourſuivre, voulut encore la traverſer par des évènemens malheureux. Nous étions à la hauteur des îles de Gallapagos, lorſqu'un calme nous ſurprit. Il fut ſuivi d'une tempête affreuſe qui diſperſa tous nos vaiſſeaux, & jeta celui que nous montions, M. de Beaune & moi, vers l'île de Tortuga. A peine étions-nous entrés dans la rade, que deux vaiſſeaux anglois vinrent nous y attaquer. Malgré la plus vigoureuſe réſiſtance de notre part, nous devînmes leur proie. Mais le courage que nous avions montré nous les rendit favorables. Nos vainqueurs nous traitèrent généreuſement, & & nous conduiſirent à la Jamaïque.

Ne pouvant aller en droiture à Cadix, nous obtînmes du capitaine Anglois qui nous avoit pris, la liberté de partir ſur un vaiſſeau qui faiſoit voile pour la Méditerranée, & qui devoit ſe rendre à Veniſe. Il reſtoit encore quelques difficultés qui furent enfin levées par la paix conclue entre l'Eſpagne & l'Angleterre. Ainſi, redevenus libres, nous partîmes, & après une courſe qui n'offrit plus que les évènemens ordinaires de la navigation, nous arrivâmes à Veniſe. Quelle joie pour moi de me voir ſi près de ma patrie! Quantité d'amis que nous trouvâmes dans la

capitale de cette puissante république; nous reçurent à bras ouverts; & j'aurois goûté quelques plaisirs dans ma nouvelle situation, si le ciel, par une dernière épreuve, n'eût renouvelé tout le sentiment de mes maux. M. de Beaune, le digne compagnon de mes longues infortunes, mon sage gouverneur, mon fecond père fut attaqué à Venise d'une maladie mortelle qui le mit en peu de jours au tombeau. Je ressentis si vivement cette perte, qu'elle me replongea dans la plus profonde mélancolie. Quelques amis résolurent, pendant qu'on feroit les obsèques de M. de Beaune, de me mener aux environs de la ville, dans une campagne de notre Ambassadeur. On n'eut pas de peine à m'y déterminer. J'étois convaincu que les douloureuses circonstances où je me trouvois, me rendoient la retraite nécessaire; & je me laissai conduire.

On faisoit de vains efforts pour me retirer de la noire tristesse dont j'étois accablé. Je formai dès-lors le dessein de quitter absolument le monde, & d'aller passer mes jours loin du commerce des hommes. Quoique je me visse dans un âge où l'on commence à peine à goûter les douceurs de la vie, je me sentis néanmoins un dégoût intérieur pour les vanités mondaines. Mes malheurs m'en avoient entièrement détaché. Je

ne tardai pas à exécuter mon projet ; & je me retirai dans ce hameau, le seul asyle où j'ai pu jouir d'une tranquillité qui m'a toujours fui parmi les agitations de la société.

Fin des Aventures d'un Espagnol.

[Hamel, Hendrika, fl. 1653.]

RELATION
DU NAUFRAGE
D'UN
VAISSEAU HOLLANDOIS.

DRW

RELATION
DU NAUFRAGE D'UN VAISSEAU HOLLANDOIS.

Nous partîmes de Batavia avec les vaiſſeaux nommés Wéſop, Brouwers-haven, & Nieuwenhove, le troiſième Septembre de l'année mil ſix cent ſoixante & un, & fîmes voiles vers Onguoli, dans le royaume de Bengala. Notre vaiſſeau nommé Ter-Schelling étoit monté de quelques pièces de canon de huit; l'équipage étoit de quatre-vingt-cinq hommes, & ſa charge d'argent monnoyé, de cuivre & de planches.

Le vingt-troiſième, notre contre-maître nommé Hillebran étant deſcendu entre les ponts pour en tirer quelques cordages dont il avoit beſoin, vit ou crut voir nager dans la mer des perſonnes pâles & défaites, & même quelques morts à flot. Au retour de ce lieu, il parut demi-troublé, &

quand sa triste rêverie fut un peu dissipée, il nous dit ce qui la causoit. Soit que sa vision fût réelle, ou un pur effet de son humeur sombre, plusieurs en tirèrent mauvais augure, & commencèrent à se préparer à quelque chose de funeste. Pour lui, depuis ce moment-là il fut toujours triste & rêveur, au lieu qu'auparavant il étoit gai & aimoit à rire. Sa mélancolie devint telle qu'il ne pouvoit souffrir ni gestes, ni paroles libres, ni s'empêcher de nous exhorter à la prière, pour détourner les maux dont il sembloit que l'équipage fût menacé. Comme il y en avoit qui se moquoient de ses visions, & qui en faisoient des railleries, il demandoit souvent à dieu qu'il lui plût de faire voir à ces libertins, ce qu'il avoit vu, ou chose semblable; afin que cela les fît un peu rentrer en eux-mêmes, & réprimât leur libertinage.

Le huitième Octobre nous fûmes à la vue de la côte de Bengala, mais nous la vîmes sans la connoître, n'y ayant pas plus d'apparence que ce fût elle, que les terres d'Arakan qui en sont proches. Dans cette incertitude nous gouvernâmes de ce côté-là, & donnâmes fond à deux lieues de terre, où notre maître de navire nommé Jacob Janſz Stroom, natif d'Amsterdam, fit mettre la chaloupe en mer, & dépêcha vers les habitans le pilote, sept ou huit matelots & le sommelier qui savoit un peu la langue du pays,

pour s'informer de la nature du parage, & du nom des terres que nous voyions. Nous ſavions que celles de Bengala ſont ſemées d'écueils dangereux où pluſieurs vaiſſeaux avoient fait naufrage; mais nous n'avions pas les connoiſſances néceſſaires de leur giſement, & ſans cela nous ne pouvions les éviter. Depuis qu'on eut envoyé de nos gens à terre, nous les attendions d'heure à autre; & trois jours s'écoulèrent en les attendant de la ſorte. Au bout de ce tems nous craignîmes qu'ils n'euſſent été, ou dévorés, ou faits captifs; & dans cette crainte nous levâmes l'ancre & cherchâmes un port où nous puſſions nous en informer. Après avoir long-tems cherché, nous découvrîmes trois petites barques qui venoient à nous du côté de terre. Nous en fûmes fort réjouis, eſpérant que par leur moyen nous apprendrions des nouvelles de ceux que nous cherchions, & qu'ils nous aideroient à ſortir de notre embarras. Ces barques s'arrêtèrent à un jet de pierre de notre bord, comme pour aviſer enſemble s'ils devoient y entrer, parce que c'étoit un navire de guerre. Après avoir balancé plus d'un gros quart-d'heure, leur chef que les autres nommoient Orangkai, où le capitaine de leur village, fit approcher ſa barque, & nous fit ſigne que les deux autres qui le ſuivoient étoient

toutes pleines de poules, de pisangs, de sorlaques, & d'autres fruits de leur terroir.

Nous lui fîmes entendre le mieux que nous pûmes, qu'il n'avoit rien à craindre, & nos signes l'encouragèrent. Si-tôt qu'il fut dans notre bord, il fit approcher les autres barques, & décharger leurs provisions qui nous vinrent fort à propos; & le maître de notre navire le fit entrer dans sa chambre où il lui fit fort bon accueil. Comme ils commençoient à s'entretenir du pays, après avoir demandé des nouvelles de nos gens, notre vaisseau toucha contre un terrein qui mit l'alarme dans l'équipage. L'ordre que l'on mit pour nous relever, ne se pouvant faire sans bruit, l'Orangkai s'épouvanta, & crut que c'étoit un signal pour le maltraiter. Dans cette appréhension il ne songea qu'à s'évader, & il le fit si adroitement que nul de nous ne s'en apperçut qu'après qu'il fut un peu éloigné. Il s'arrêtoit de tems en tems, & nous pensions qu'il retourneroit, mais quand nous vîmes qu'il avoit oublié l'argent qu'on lui avoit compté, nous ne doutâmes plus que sa frayeur ne fût extrême; en effet il ne revint pas, & quand notre vaisseau fut à flot, nous nous trouvâmes aussi avancés que nous étions auparavant. Dans l'extrémité où nous étions, la plupart opinèrent qu'il falloit attendre

nos gens, & durant huit jours nous fîmes des courſes autour du parage, dans l'eſpérance de les retrouver; mais l'ayant fait inutilement, nous nous mîmes au large & cherchâmes nos vaiſſeaux de conſerve.

Après les avoir long-tems cherchés nous allâmes heurter contre un banc d'où nous étant relevés, nous retombâmes ſur un autre plus dangereux que le premier. Cela nous obligea de mettre notre eſquif à l'eau, & de prendre la ſonde, tant pour ſavoir la profondeur du parage où nous étions, que pour connoître la nature & la qualité du fond. Fort loin aux environs, nous ne trouvâmes que baſſes & batures, & par tout ſi peu d'eau que nous ne ſavions par où paſſer. Dès-lors nous nous crûmes perdus, & tout l'équipage s'affligea, excepté les pilotes qui, au plus fort du péril coururent à leurs tonneaux, & burent à la ſanté l'un de l'autre. Cependant nous mouillâmes par l'avant & en croupière; & comme la mer étoit agitée & le vent forcé, nous ne pûmes empêcher qu'il ne ſe fît une ouverture à notre vaiſſeau, qui couroit riſque de couler bas, ſi nous n'euſſions coupé le beaupré. Pour l'eſquif il fut abîmé, & un ſeul homme qui étoit dedans ſauvé, avec le ſecours qu'on lui donna.

Ainſi nous étions ſans eſquif, ſans chaloupe, hors de la vue de terre, & dans une mer incon-

nue. Ces malheurs étoient grands & suffisoient pour nous accabler, mais nous n'étions pas encore au bout, & peu après nous nous trouvâmes dans un état bien plus pitoyable. Comme nous songions aux moyens de réparer le désordre, un coup de vent rompit nos deux cables. Nous en jetâmes promptement deux autres, qui n'empêchant pas que le vaisseau ne heurtât contre le banc, nous les coupâmes à coups de hache sur l'écubier, & abandonnâmes les ancres. Et pour les voiles, outre que le vent avoit emporté le petit unier, il fallut mettre le vaisseau à sec, & les avoit toutes pliées. De plus, le vent avoit si fort grossi les vagues, que le navire faisoit eau par ses sabords, & il sembloit à tous momens qu'il dût se briser contre l'écueil. La consternation étoit grande, mais elle n'étoit pas générale : & tandis que la plupart songeoient à leur conscience & à prier dieu, devant lequel ils alloient paroître, les pilotes se réjouissoient & chantoient le verre à la main, que toute furieuse & terrible qu'étoit l'eau de la mer, ils l'empêcheroient bien d'occuper le lieu où ils mettoient de l'eau-de-vie. Ainsi ces galans morguoient le péril & la mort même, qu'ils appeloient la terreur des ames communes, & le mépris de ceux qui la connoissoient en elle-même. Tandis qu'ils buvoient d'un côté, & que nous priions dieu de l'autre, un

coup

coup de vent nous pouſſa au travers des bancs, & mit notre vaiſſeau à flot. Nous commencions à bien eſpérer quand nous nous apperçûmes qu'il faiſoit eau de tous côtés. D'abord nous fîmes jouer nos pompes, mais nous ne la pûmes épuiſer, quoique nous fiſſions par horloge plus de cinq cens bâtonnées d'eau. Peut-être néanmoins que nous y euſſions réuſſi ſi tous nos gens qui étoient au nombre de ſoixante & dix, euſſent pu s'entr'aider, mais la plupart étoient ſi foibles qu'à peine pouvoient-ils marcher.

Cet inconvénient fut ſuivi d'un autre qui acheva de nous déſoler; nul d'entre nous ne ſavoit la route, & ni le maître ni les pilotes ne ſavoient à quoi s'arrêter. Après pluſieurs conteſtations ils ſe trouvèrent d'opinion contraire, ceux-ci voulant aller d'un côté & le maître d'un autre, ſon opinion fut ſuivie. Nous n'allâmes pas loin ſans connoître qu'elle étoit la meilleure, au lieu que celle des pilotes nous eût éloignés de la côte. Encore que nous fuſſions en repos de ce côté-là, nous avions aſſez d'autres choſes qui nous embarraſſoient, car nous étions gagnés par l'eau qui entroit dans le navire, nous fûmes long-tems ſans voir la terre, & nous n'avions plus de proviſions. Ajoutez que nous étions tous accablés de ſommeil, de foibleſſe & de l'aſſitude. Nous étions dans cet état, lorſque celui qui faiſoit ſentinelle

s'écria terre, terre, & qu'on n'en étoit pas loin. Cette bonne nouvelle donna cœur à tout l'équipage; chacun fit de nouveaux efforts, & commença à mieux espérer de l'avenir. Cette douceur ne fut pas de longue durée, & trois ou quatre heures après nous eûmes la marée contraire qui nous empêcha d'avancer; de sorte que le soir nous fûmes contraints de jeter l'ancre à trois ou quatre lieues de terre, sur un fond de quatre brasses. Ce dernier accident acheva de nous désoler, car nous ne pouvions plus pomper, & l'eau nous gagnoit à vûe d'œil. Les plus robustes néanmoins se voyant prêts d'échouer au port, firent des efforts extraordinaires, & s'encourageant les uns les autres mirent la main à l'œuvre, dans la résolution de couper le cable le lendemain pour nous approcher avec le flot, le plus près de terre que nous pourrions. Mais à peine six horloges s'étoient écoulées dans ce travail, qu'on s'apperçut que d'un sceau d'eau, plus de la moitié étoit du sable dont nous avions lesté, ce qui rompit toutes nos mesures.

Depuis ce facheux accident on ne songea plus qu'à s'abandonner à la providence divine, & toute ressource nous étant ôtée, les uns cédèrent à la violence du sommeil, les autres y resistèrent, ne pouvant se résoudre à fermer les yeux à la clarté qu'ils étoient sur le point de perdre;

& quelques-uns à qui ce ſommeil & la mort faiſoient moins de peur que la faim, demandèrent à manger avec tant d'inſtance, que le maître ordonna de donner à chacun un peu d'eau de vie & de chair fumée. Le ſommelier accoutumé à l'économie, obéit avec peine ; mais enfin s'y voyant forcé, il diſtribua ſi peu de l'un & de l'autre, qu'il ſembloit que nous euſſions encore une longue route à faire.

Cependant les veilles & les fatigues avoient tellement épuiſé nos gens, que pluſieurs devinrent troublés, & firent des extravagances dont on eût ri dans un autre tems. Le cuiſinier monta à la hune & en deſcendit fort échauffé de la peine qu'il dit avoir eue à pêcher des plongeons dont il ſe vantoit de faire un régal qui feroit revivre les morts. Quelques autres ne pouvoient comprendre le péril où nous étions, ne ſe ſouvenoient plus du paſſé, & ne parloient que du profit qu'ils prétendoient faire dans leur voyage. Dès que nous eûmes ceſſé de pomper, la grande vergue & celle d'avant que nous avions baiſſées, ſe trouvèrent remplies de plongeons qui étoient fort aiſés à prendre, & c'eſt où le cuiſinier qui avoit été le premier à s'en appercevoir, les avoit pris.

De ceux qui reſtoient dans leur bon ſens,

pluſieurs firent cuire un reſte de fèves nommées Kirſeri, qui ſe trouvèrent au fond du coffre d'un matelot qui repoſoit. On les mangea avec aſſez de tranquillité, quoiqu'on jugeât bien que ce ſeroit le dernier repas qui ſe feroit. Peu de tems après il entra tant d'eau par le ſabord de la chambre du cuiſinier, où la violence des houles avoit fait une ouverture, qu'il fallut faire des trous au tillac pour la faire couler à fond de cale, & on les reboucha avec peine avec des plaques de plomb garnies d'étoupes. Après cela les plus robuſtes furent contraints de ſe retirer, n'y ayant plus moyen de vaincre l'envie qu'ils avoient de dormir. Pour moi qui juſques-là y avois pu réſiſter, je me laiſſai tomber ſur un coffre attaché ſur le tillac, ne pouvant me réſoudre de me mettre plus à mon aiſe, dans un tems où je me croyois ſi proche de la mort.

A peine avions-nous repoſé une heure, que les cris de ceux qui s'apperçurent les premiers que le vaiſſeau penchoit d'un côté, nous éveillèrent & nous firent voir le danger où nous étions. Ce fut alors que la confuſion augmenta, & que chacun trouva des forces pour ſe retirer de preſſe, ou pour chercher un lieu commode pour ſe mettre à nage dans la dernière extrémité: & quand tout l'équipage fut ſur les hauts de

l'arrière, il se trouva de moins trois de nos matelots : & il y avoit apparence qu'ils s'étoient noyez à fond de cale où ils dormoient profondement.

Nous fûmes deux heures dans cet état, la plupart à demi-morts & n'ayant plus aucune espérance, quand le vaisseau se releva. Ce changement nous surprit, de sorte qu'à peine le pouvions-nous croire, & quand on en fut bien assuré, le cœur revint, & la tristesse fit place à la joie. Plusieurs coururent à leurs coffres, se vêtirent de leurs beaux habits & demandèrent de l'eau-de-vie. On ne la leur épargna pas, & ce que l'on en but produisit bientôt un plaisant effet ; d'autres débitoient leurs pensées grotesques, s'imaginoient être grands seigneurs & ne parloient que de millions. Ces visions étoient supportables au prix des excès des pilotes qui continuoient à braver la mort. Soit que ce fût un effet du vin ou de la mauvaise compagnie, quelques uns de ceux qui avoient pris plus de peine à s'ajuster, allèrent avec eux dans la Dunette, d'ou sortant de tems en tems le verre à la main & le chapeau sur l'oreille, ils invitoient les autres à les imiter en chantant des chansons profanes ; & peu s'en fallut qu'ils ne dansassent. Il y en avoit qui étoient plus mornes ; mais qui ne laissoient pas de boire, afin disoient-ils de s'assoupir, & d'être moins susceptibles de l'émo-

tion qu'on éprouve dans ces rencontres Ceux-là gardoient quelques meſures, mais d'autres plus brutaux ſe gorgeoient comme des cochons juſqu'à perdre le jugement, malgré les remontrances que les plus ſenſés leur faiſoient

Cependant la mort approchoit, & l'unique reſſource étoit de faire une machine où nous puſſions nous mettre quand le vaiſſeau nous manqueroit. Le maître charpentier s'offrit d'en faire une, & avec l'aide de quelques autres il prit les vergues, les mâts & autres bois ronds dont il fit un aſſemblage qui pouvoit porter quarante hommes. Nous étions davantage ; mais les libertins ſe moquèrent de notre précaution, & ne voulurent pas nous aider, ſi bien que, faute de ſecours, nous ne pûmes en faire une qui fût ni plus forte ni plus ample. La dureté de pluſieurs de nos gens fut telle, qu'ils ne vouloient pas même prêter ni les haches ni les coûteaux dont nous avions beſoin. Le ſous-cuiſinier fut un de ceux là. Cet homme nommé Guillaume Ysbrants, en avoit quantité, & bien loin d'en donner, il diſſuadoit ceux qui en avoient, de s'en défaire, diſant qu'il avoit un moyen plus court & plus ſûr de ſauver ceux qui le voudroient ſuivre. Enfin malgré ce cœur endurci, & les diſciples des Pilotes qui continuoient à ſe divertir, nous vînmes à bout de notre radeau que nous atta-

châmes au vaiſſeau en attendant que l'on eût fait des avirons pour le conduire. Quand tout fut prêt on donna à chacun de ceux qui s'y voulurent mettre dix pièces d'argent qui étoient de miſe au royaume de Bengala, pour s'en ſervir dans leurs beſoins, lorſqu'ils ſeroient à terre. Avant que de ſe ſéparer il fallut boire tout de nouveau, & l'on but ſi imprudemment, que la plupart perdirent le peu de raiſon qui leur reſtoit. Je voulus me mettre avec ceux qui ſortoient du vaiſſeau, mais un ami m'en empêcha; il me dit qu'il n'étoit pas juſte que je l'abandonnaſſe, & qu'il ne pouvoit me céler qu'il n'avoit pas bonne opinion de cette machine, ou plutôt de ceux qui la conduiſoient, parce qu'ils étoient preſque tous ivres, & ſur le point de ſe quereller; joint que la machine étoit à fleur d'eau & plus chargée qu'il ne falloit. Ainſi je reſtai dans le vaiſſeau avec le maître & quelques autres dont le nombre étoit fort inférieur à celui de ceux qui en ſortoient. A peine ceux-ci avoient-ils démaré, que pluſieurs d'entr'eux ſe repentirent de nous avoir quittés & ſe mirent à la nage pour nous rejoindre; ſi bien qu'à leur retour nous nous trouvâmes au nombre de trente deux hommes; & à ce compte il falloit qu'il y en eût quarante ſur le radeau, où ils tâchèrent d'appareiller la voile de la chaloupe: mais outre qu'elle

étoit trop lourde le vent tomba demi-heure après, ſi bien qu'ils avancèrent fort peu.

Quand nous les eûmes perdus de vue, on pria Dieu pour l'heureux ſuccès de leur entrepriſe, afin que, ſuivant leur promeſſe, les habitans nous vinſſent bientôt ſecourir. Après, le maître du vaiſſeau fit apporter un ſac de biſcuit de Zélande & un peu de chair fumée que l'on mangea avec appétit. Pendant ce tems-là nous vîmes encore nos gens fort loin, mais ce ne fut que pour un moment, & depuis on ne les vit plus, ce qui nous fit croire que le radeau avoit coulé bas par quelque accident imprévu; à quoi il y a quelque apparence, puiſqu'on n'a jamais pu ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Les fortes conjectures que nous avions de leur perte, ayant ruiné notre eſpérance (car nous faiſions fond ſur les bons offices qu'ils avoient promis de nous rendre quand ils ſeroient à terre), nous ſongeâmes à faire un autre radeau; & quand il fut achevé, nous trouvâmes qu'il n'étoit propre que pour dix ou douze hommes. C'eſt pourquoi nous prîmes d'autres meſures, & commençâmes par faire ſauter la hune du grand mât que l'on avoit déjà coupé & dépouillé de tous ſes agrès. Enſuite il nous falloit la vergue; mais comme elle étoit fort avant dans l'eau, embarraſſée de ſa voile & de ſes cordages, nous ne la pouvions

dégager. Après avoir cru la choſe impoſſible, l'ami dont j'ai parlé, nommé Guillaume ou Willem Baſtians, ſe fit nouer une corde autour du corps, ſauta dans la mer, & alla couper tous ces embarras qui nous empêchoient d'achever ce que nous avions commencé. Cependant la nuit & les vagues nous incommodoient également; l'une par ſon obſcurité, & les autres par leur violence; ainſi nous étions à tous momens ſur le point de périr.

Comme la plupart étoient occupés à couper le mât d'avant qui étoit le ſeul qui fût debout, ſix de nos gens complotèrent de s'évader ſecrètement ſur le radeau qu'on venoit de faire, &, ſans ſe ſoucier de ce qui pourroit arriver aux autres, ils ſe mirent en devoir d'exécuter leur lâche deſſein. Ils avoient même déjà coupé les deux cordes où il étoit attaché, & commençoient à s'éloigner du vaiſſeau, lorſque le mât que l'on coupoit tomba dans la mer devant le radeau, & par ſa chûte le fit retourner auprès du bord. Sans cela il eſt certain que nous euſſions péri cette nuit, car le mauvais tems augmentoit; les ſecouſſes étoient violentes, & le vaiſſeau ne les pouvoit plus ſoutenir. Nous nous hâtâmes donc d'ajouter à notre radeau le mât qui venoit de tomber, ce qui le rendit propre à porter vingt hommes & nous étions trente-deux. Sur le mi-

nuit la marée étoit à demi-retirée ; nous eussions bien voulu pouvoir attendre le vif de l'eau & le retour de la clarté pour nous mettre sur le radeau ; mais le danger étoit trop pressant, & nous ne le pouvions sans courir risque de la vie.

On songea donc sérieusement à sortir du vaisseau, & l'on commença par distribuer quelque argent à ceux qui en voulurent alors, car plusieurs ne l'acceptèrent qu'en descendant sur le radeau, où nous ne portâmes que très-peu de vivres, deux compas de mer, deux coutelas, une épée, une hache d'armes, quelques rames faites à la hâte, une lanterne & quelques livres de chandelles pour achever de passer la nuit.

Avec ce peu de précaution nous abandonnâmes le vaisseau, & nous mîmes sur le radeau, où chacun, la rame à la main, nous tâchâmes d'approcher de terre. Je ne puis exprimer combien nous souffrîmes dès que nous y fûmes ; mais il est aisé de s'imaginer qu'étant dans l'eau jusqu'à la ceinture par un tems extrêmement froid, & dans une nuit fort obscure, nous devions être fort incommodés. Lorsque le jour parut nous eûmes la marée contraire, & n'ayant rien à lui opposer, elle nous entraîna si loin que nous ne vîmes plus la terre. Une heure après nous l'apperçûmes & usâmes de toutes nos forces pour

la joindre ; mais les courans qui étoient rapides rendoient nos efforts inutiles, & cela penſa nous décourager. Cet accident fut ſuivi d'un autre, la plupart tombèrent en délire, & donnèrent beaucoup de peine à ceux qui purent réſiſter à tant de fatigues. Les uns vouloient aller à leurs coffres & les demandoient opiniâtrément pour en tirer du linge. D'autres cherchoient la cuiſine pour ſe chauffer. Mais un des plus fâcheux, fut Guillaume Baſtians mon ami, qui, s'imaginant comme les autres être encore dans le vaiſſeau, demanda où nous le menions; & ramant tout-à-coup de l'autre côté & tout au contraire des autres : Hé laiſſez-moi faire! dit-il, je vous menerai où il faut; je vois la tour de Hellevoutſtuys, bon courage, nous y voilà. Le fou, dit un autre, il voit une tour? Oui nous y ſommes comme j'ai le dos. C'eſt une égliſe, dit le charpentier, la belle pièce & la riche voûte! Ce n'eſt par-tout qu'or & azur : que les étoiles en ſont brillantes! D'où viennent ces fous, dit un quatrième? & quelle extravagance à eux de prendre les mâts d'un navire pour une tour & pour une égliſe! Ces pauvres gens ont le cerveau creux. Je fis quelque tems de ces folies, & peu après j'y tombai comme eux. Hé bon dieu m'écriai-je, on ſe divertit au château d'avant, & je n'irai pas avec eux! Le maître auprès de

qui j'étois voulut me retenir ; je me dégageai bruſquement, je courus de toute ma force, & n'allai pas loin ſans tomber dans l'eau. On m'en retira promptement ; mais ni le froid ni l'appréhenſion ne me firent revenir l'eſprit. Je me ſentois néanmoins pénétré du froid, & voulois que le maître ôtât ſes habits pour me les donner ; comme le mal continuoit, je pris un tonneau pour la cuiſine & m'allai aſſeoir auprès, pour me ſécher & pour me chauffer. Ce feu imaginaire me fit peut-être autant de bien que s'il eût été réel, car j'y ſentis autant de plaiſir ; je m'y endormis fort doucement, & je trouvai, à mon réveil, que la raiſon m'étoit revenue.

Cependant les courans nous avoient pouſſés ſi loin que nous perdîmes toute eſpérance : nous priâmes Dieu de tout notre cœur d'abréger nos misères, ou de nous inſpirer les moyens de les éviter. Quelque tems après nous crûmes voir terre, & l'on s'écria que ce pouvoit être un effet de nos prières, & qu'il falloit donc les continuer ; puiſque ſi le peu que nous avions fait nous en avoit procuré la vue, infailliblement la continuation nous en feroit approcher. On prie donc, on chante, & l'on croit voir une prairie où des vaches paiſſent. Je ne puis exprimer la joie que nous donna cette viſion, car c'en étoit une, & des plus groſſières, de prendre un banc de

ſable où la mer briſoit avec violence, pour une prairie & du bétail. Cette triſte mépriſe nous fit retomber dans le chagrin; & ce qui l'augmenta, ce fut de voir que notre machine, qui commençoit à s'enfoncer, ne nous porteroit pas bien loin. Les plus déterminés de la troupe, voyant que le péril croiſſoit, réſolurent, pour la décharger, de pouſſer la nuit dans la mer le plus qu'ils pourroient de leurs compagnons. Le ciel ne permit pas qu'ils exécutaſſent leur cruel deſſein, & avant qu'ils le puſſent, le maître charpentier s'aviſa qu'on avoit quantité d'argent qui peſoit beaucoup, & dont on pouvoit faire une ancre ou un contrepoids qui ſeroit doublement utile. Car, outre que la machine n'en ſeroit pas plus occupée, ce contrepoids nous pourroit ſervir quand nous aurions la marée contraire. On ſuivit ſon avis, & chacun donna ſans répugnance ce qu'il avoit d'argent. On mit le tout dans un haut de chauſſes qu'on lia avec une corde, puis dans un autre qu'on ſerra de même; on mit le ſecond dans un troiſième, & celui-ci dans un quatrième que nous laiſſions tomber à fond au bout d'une corde quand nous voulions nous arrêter. Nous fîmes un autre petit paquet de cet argent, & nous en ſervîmes au lieu de ſonde, pour reconnoître de quel côté nous jetoient les courans. L'un & l'autre nous furent ſi utiles, que peu de

» tems après nous nous trouvâmes assez près de terre pour ne craindre plus de la perdre.

Sur les deux heures après midi on défit l'ancre pour rendre à chacun ce qu'il avoit donné, & tous le prirent sans le compter, tant la joie de se voir hors de péril les occupoit. Ainsi plusieurs qui y avoient le plus contribué, se contentèrent de très-peu de chose; & ceux qui avoient donné le moins se trouvèrent les mieux partagés. Il y eut même tant d'indifférence à cet égard, qu'il y eut de l'argent de reste, que nul ne voulut s'approprier; c'est pourquoi on le distribua à ceux qui n'en avoient point, étant fort assurés que de toutes les espèces que nous avions apportées, il n'y en avoit pas une qui n'eût cours dans le royaume de Bengala. Après cette distribution il s'en trouva encore un sac dans un tonneau où il y avoit eu du biscuit qu'on ne daigna pas regarder; & on l'eût laissé où il étoit, si notre maître de navire n'eût pris le soin de s'en charger.

Nous allâmes ensuite si près du rivage, que nous crûmes voir des pêcheurs qui étendoient leurs filets, & qui sembloient fort occupés à les faire sécher au soleil. A mesure que nous aprochions, nous vîmes d'autres hommes qui nous parurent vêtus comme nous, & que nous prîmes pour l'autre moitié de notre équipage. Ils avoient tous les mêmes habits, les mêmes chapeaux,

les mêmes bonnets, excepté quelques-uns qui n'étoient couverts que de toile à voile, & quelques autres qui ne l'étoient que depuis la ceinture juſqu'en bas. Ce fut ainſi qu'ils nous parurent avec des lunettes de longue vue, & tous ceux qui s'en ſervirent, crurent voir fort diſtinctement ce qu'ils n'avoient vu qu'imparfaitement ſans cela. La marée qui nous entraînoit, ne nous porta pas de ce côté-là, & ne nous fit pas approcher de terre auſſi-tôt que nous ſouhaitions. Cette lenteur nous fit craindre que le ſuccès ne fût pas encore bien certain; & il y en eut un aſſez impatient pour vouloir tenter d'aller à la nage vers le rivage; il le tenta en effet, mais à peine fut-il dans l'eau qu'il ſe repentit de ſon entrepriſe, & revint ſur ſes pas, ſoit que la frayeur l'eût ſaiſi, ou qu'il ſe ſe crût trop foible pour l'exécuter. Cependant on ſe ſouvint que les habitans de Bengala avoient une extrême averſion pour la chair de pourceau, & nous en avions encore de reſte; c'eſt pourquoi nous convînmes de la jeter dans la mer. Mais ce qui nous fit mal au cœur, ce fut de voir que l'on ſe défaiſoit auſſi d'un baril de biſcuits qu'on pouvoit garder ſans conſéquence, & diſtribuer entre ceux qui étoient preſque morts de faim, de fatigues, & de misère. Pluſieurs s'y oppoſèrent; mais la plupart y conſentirent, par la raiſon qu'on alloit à terre où l'on n'en auroit plus beſoin.

Ainſi, nous gâgnâmes le rivage & ſortîmes de la machine que nous abandonnâmes aux courans. Dès que nous fûmes à terre, le maître du navire, & dix ou douze autres des moins incommodés coururent à la découverte ; les autres les ſuivoient de loin, & les prioient de ſe hâter de leur trouver un lieu commode pour ſe ſécher, étant également preſſés du froid & de la faim ; & marchant, nous nous entretînmes des maux que nous avions ſoufferts, & du bonheur que nous avions d'être ſortis d'un ſi méchant pas. Nous en parlions avec autant de ſécurité, que ſi nous euſſions vu les habitans du lieu s'empreſſer à nous bien recevoir. Les uns diſoient que ceux que nous avions vus en mer, tant les Hollandois que les Indiens ne pouvoient pas être loin de-là. Les autres diſoient que ces Indiens étant à la pêche pour leurs maîtres, avoient fait rencontre de nos gens qu'ils avoient conduits dans leurs huttes, & que nous les pourrions trouver dans un bocage que nous voyions. En parlant de la ſorte, nous allions gaiement à ce bocage où nous ne doutions pas que les habitans ne nous reçuſſent comme nous ſouhaitions : mais notre opinion étoit mal fondée ; en arrivant à ce bocage nous n'y trouvâmes ni hommes ni bêtes, ni voies, ni ſentiers qui y conduiſiſſent, ni la moindre marque qu'il eût jamais été habité.

Quelques-uns

Quelques-uns des plus fatigués ayant fait fond sur le secours qu'ils pensoient trouver dans ce bocage, ne pouvoient croire ce qu'ils voyoient ; & criant de toute leur force, s'imaginoient qu'on dût leur répondre, mais ils s'égosillèrent en vain, on ne leur fit point de réponse ; & il fallut continuer la marche par un bois sombre, épais, & peut-être rempli de bêtes dont nous pouvions être la proie. Cette pensée jointe au mal présent, & aux fatigues précédentes acheva de nous accabler. Comme nous avancions le cœur serré, plein d'amertume, & nous demandant les uns aux autres ce que pouvoient être devenus le maître & ceux qui l'accompagnoient, nous les trouvâmes fort profondément endormis ; & le besoin que nous avions d'en faire autant, nous obligea de les imiter.

A notre réveil nous nous entretînmes des Indiens & des Hollandois que nous pensions avoir vus proche du rivage ; & ne les trouvant point, où apparemment ils devoient être, nous ne doutâmes plus que cette vue qui nous avoit paru si distincte, ne fût une vision. Le jour étant fort avancé, nous résolûmes de passer la nuit où nous étions, & nous employâmes quelques heures à faire provision de bois, dont nous fîmes trois piles en triangle, où nous mîmes le feu avec la chandelle que nous avions laissé brûler dans la

lanterne. Proche de chaque feu on posa une sentinelle pour nous assurer contre les surprises des bêtes, & par ce moyen nous nous chauffâmes plus tranquillement que nous n'eussions fait.

Les nuits étoient si froides & nous étions si mal vêtus que nous ne pûmes reposer; & quand nous l'eussions pu, notre lecteur étoit si troublé qu'il nous eût tous mis en desordre. Quoique nous pussions dire pour le remettre en son bon sens, il étoit toujours en furie; & demandant d'où diable venoit ce changement à Batavia, & comment il se pouvoit faire que l'on y fût si mal servi, il jetoit aux uns ses pantoufles, aux autres son bonnet, & menaçoit d'exterminer ces canailles d'esclaves qui faisoient si mal leur devoir.

Ainsi nous passâmes tristement la nuit & dès le point du jour nous songeâmes à décamper, pour chercher un gîte plus commode que n'étoit celui-là. Un des derniers à se réveiller fut notre chirurgien qui, en se levant brusquement, cria comme un désespéré qu'on lui avoit volé son argent, & qu'il falloit qu'on le lui rendît. Les cris qu'il fit ébranlèrent le pauvre lecteur, qui le prenant pour un esclave révolté, cria au meurtre & au secours contre cette race maudite. Le chirurgien qui ne savoit pas que cet homme eût perdu l'esprit (car il avoit dormi avec assez de tranquillité) prit ce qu'il disoit au pied de la

lettre, & étoit prêt à s'emporter, lorſqu'on lui fit voir la folie de l'autre. Hé bien, repliqua-t-il, s'il eſt fou, je ne le ſuis pas, & il n'eſt que trop vrai que de ſix ſacs d'argent que j'avois on m'en a pris trois cette nuit; n'eſt-il pas juſte qu'on me les rende? D'abord nous le crûmes auſſi fou que l'autre, mais dans la ſuite on le reconnut plus ſenſé, & ſoit que ſa perte fût réelle ou imaginaire, il s'obſtina à demander ſatisfaction, à quoi l'on ne répondit rien, & ſans l'écouter davantage nous quittâmes ce lieu où le pauvre lecteur, qui n'eut pas l'eſprit de nous ſuivre, demeura ſeul, nul n'ayant voulu s'en charger.

Nous marchâmes donc vers le rivage, dans l'eſpérance d'y trouver ou des pêcheurs ou d'autres gens capables de nous redreſſer. Le premier objet qui ſe rencontra fut une grande tortue ſans tête, & peu après nous trouvâmes un buffle étendu par terre, dont la tête étoit à demi-pourrie & rongée des vers. Quantité d'animaux que les habitans nomment Léganez étoient autour de cette bête, dont l'odeur étoit ſi mauvaiſe que nous ne pûmes en approcher. Mais nous n'eûmes les jours ſuivans ni la même averſion ni la même délicateſſe.

A un grand quart de lieue delà nous nous trouvâmes près d'une rivière, au-delà de laquelle nous vîmes huit Mores arrêtés, que nous prîmes

710453 A

pour des Bengalois. Nous fîmes dès-lors ce que nous pûmes pour la paſſer, mais ſa trop grande profondeur rendit nos efforts inutiles. Une heure après elle nous parut plus guéable, & nous la paſsâmes en effet avec autant de joie que ſi nous euſſions été certains d'un heureux ſuccès. Quand nous fûmes de l'autre côté, ces Mores coururent au-devant de nous, ſe jetèrent à nos pieds, les baisèrent, & demeurèrent long-tems à genoux, levant les yeux au ciel en parlant, comme pour le prendre à témoin de leur innocence & de l'injuſtice qu'on leur faiſoit. Ces gens qui étoient au nombre de huit, à ſavoir quatre hommes, deux femmes, deux enfans, nous paroiſſoient fort affligés, mais nous ne les entendions point : & tout ce que nous pûmes faire, en voyant flotter certaine machine qui les avoit portés juſques-là, fut de comprendre que c'étoient de malheureux eſclaves que la dureté de leurs maîtres avoient obligés de s'enfuir.

Ces pauvres gens n'étant donc pas ce qu'il nous falloit, nous repaſsâmes de l'autre côté de la rivière, où, après avoir fait bon feu, nous allâmes chercher la tortue que nous avions négligée & la fîmes cuire dans ſon écaile. Chacun enſuite en prit un morceau qui ne pouvoit pas être grand (car nous étions trente & une bouches), & le mangea de bon appetit, ou pour mieux dire,

le dévora. Comme la faim nous preſſoit encore, nous regrettâmes les proviſions que nous avions jetées dans la mer, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous étions juſtement punis de la folie que nous avions faite. Ces lamentations furent ſuivies d'un morne ſilence, & enfin de la prière, après laquelle on s'accommoda le mieux qu'on put pour repoſer.

Le lendemain le maître, avant que de marcher, donna à chacun une tranche d'un fromage de trois livres qu'il avoit apporté du vaiſſeau; & par l'ordonnance du chirurgien qui étoit auſſi notre médecin, nous bûmes là-deſſus une taſſe d'eau à demi ſalée, & nous nous en trouvâmes fort bien.

Après une marche de cinq ou ſix heures nous nous trouvâmes au bout d'une pointe de terre qui nous fit connoître que ce lieu étoit une île; & qu'elle pouvoit être éloignée de la terre ferme de huit ou neuf lieues. Ces conjectures achevèrent de nous troubler, & nous commençâmes à nous réſoudre à mourir de faim & de misère dans un lieu ſtérile & déſert. Nous ne voyions par-tout que des arbres, les uns ſecs & les autres verts, qui n'étoient chargés que de feuilles; triſte & amère nourriture, dont néanmoins nous jugions qu'il faudroit nous contenter.

Nous nous arrêtâmes ſur cette pointe autant de temps qu'il en falloit pour nous déterminer; &

nous convînmes que le plus sûr étoit de retourner au lieu où nous avions passé la première nuit dans cette île. En y allant, nous passâmes proche de l'endroit où nous avions mangé la tortue, dans l'espérance d'y trouver de ces léganez dont nous avons parlé. De peur de les effaroucher, deux de nos gens armés d'une hache & d'un coutelas marchèrent les premiers & nous les suivîmes de loin. Ils revînrent bientôt après avec un de ces animaux que nous portâmes au lieu où nous avions résolu d'aller. Comme on y avoit laissé le lecteur, on le chercha, on l'appela & tout cela ne servit de rien, car il ne parut, ni ne répondit.

Nous cherchâmes ensuite un lieu commode pour y fixer notre demeure, tandis que nous serions dans cette île; & nous jugeâmes qu'il valoit mieux que ce fût proche du rivage que vers le milieu du bois, où nous serions très-mal postés pour découvrir les bâtimens qui pourroient passer, la seule & unique espérance que nous eussions de sortir de ce triste lieu.

Ensuite on amassa du bois, on fit du feu, & l'on coupa le léganez avec sa peau en autant de portions que nous étions d'hommes. Chacun prit la sienne & la fit cuire à sa fantaisie; les plus affamés presque point, de peur que le feu ne la diminuât, & les autres un peu davantage, par la même raison, n'étant déjà que trop petite à leur

gré, à cauſe que cet animal n'eſt que de la grandeur d'un chat. La chair en eſt fade & déſagréable, mais la grande faim la fit trouver bonne; auſſi bien que l'eau, toute amère & ſalée qu'elle étoit. Demi-heure après on prit la bible, car nous en avions encore deux, & le pilote fit la prière; puis tour à tour on dormit auprès du feu, tous ne pouvant pas y être enſemble.

Le lendemain nous commençâmes la journée par prier Dieu qu'il lui plût nous regarder d'un œil de compaſſion, & finir des misères qui nous ſembloient déjà au deſſus des forces humaines; puis chacun alla où il voulut. Le chirurgien s'aviſa, en ſe promenant, de goûter aux feuilles des arbres. Il en mangea, il les trouva bonnes; & à ſon exemple, tous les autres en voulurent goûter. D'abord on les mâcha long-tems avant que de les avaler; mais peu après on les trouva bonnes, puis excellentes & ſi délicates, que nous n'avions jamais éprouvé que le meilleur pain fût ſi bon.

Quoique les feuilles nous ſemblaſſent un mets fort délicieux, nous n'y étions pas ſi fort attachés que nous euſſions renoncé aux autres: & ſi des ſangliers, des cerfs & des bufles qui ſe promenoient dans le bois, & qui ſe veautroient dans les marais, avoient voulu ſe laiſſer prendre, car nous n'avions point d'armes à feu pour les arrêter, je ne doute pas qu'on n'y eût goûté & même

avec plaisir ; mais ces animaux avoient bonnes jambes, & couroient plus vîte que nous. Un jour, en marchant le long du rivage, nous apperçûmes deux gros serpens qui nous firent peur. Nous nous en éloignâmes un peu, mais comme la faim nous pressoit, & jugeant que nous pouvions en faire un bon repas, nous nous assemblâmes autour d'eux, chacun un bâton à la main, & en vînmes bientôt à bout. On leur coupa la tête & la queue, & après les avoir écorchés, vidés & lavés, on en fit des portions égales qui furent mangées avec plaisir, & nul n'en fut incommodé.

A la fin de chaque repas nous retombions dans la même peine, & allions par petites bandes, les uns d'un côté, les autres de l'autre, d'où la plupart revenant souvent les mains vides, se jetoient sur les feuilles d'arbres qu'ils mangeoient avec appetit, mais qu'ils ne trouvoient pas capables de les nourrir suffisamment. Nous allâmes, mon ami & moi, plusieurs fois sur le rivage, pour voir si la mer n'auroit point jeté quelque chose à bord qui pût nous servir de nourriture ; mais toujours inutilement. En un jour, entr'autres, que la faim nous pressoit plus que de coutume, nous rejoignîmes nos compagnons avec tant d'amertume que je ne la puis exprimer. Elle se dissipa peu à peu à la vue de certaines fèves que les

autres avoient trouvées. Jamais rien ne fut mangé de meilleur appétit, ni trouvé d'un goût plus exquis. La gaieté nous revint enſuite, & après avoir fumé une pipe ou deux de feuilles d'arbres en guiſe de tabac, nous nous exhortâmes les uns les autres à nous repoſer ſur la providence divine. La joie d'avoir fait un ſi bon repas ne fut pas de durée; & une heure après que nous les eûmes dans l'eſtomac, nous ſentîmes des douleurs ſi vives que nous les jugeâmes mortelles. Notre plus grande peine étoit la difficulté de reſpirer, & il ſembloit à chaque moment que nous dûſſions rendre le dernier ſoupir. Après avoir ſouffert trois heures, la reſpiration devint plus libre, & nous commençâmes à nous relever, mais nous étions ſi foibles, qu'à peine pouvions-nous marcher.

Depuis ce moment-là nos forces ne revinrent plus; & ſoit que ce fût un effet de ces méchantes fèves, ou du peu de nourriture que nous prenions depuis ſi long-tems, nous n'avions pas la force de porter du bois pour nous chauffer. Cette incommodité fut ſuivie de quelque dégoût pour les feuilles que nous avions trouvées ſi bonnes, & nous n'en pouvions plus manger qu'avec quelque ſorte de répugnance, parce qu'après les avoir mangées, nous ſentions dans la bouche une odeur forte comme de punaiſes qui nous étoit

insupportable. Au lieu de ces feuilles, j'essayai souvent de manger de l'herbe, mais je la trouvai encore pire, & il me fut impossible d'en avaler.

Nos forces diminuant toujours, & ne voyant nulle apparence de sortir de ce méchant lieu, on tint conseil, & l'on convint qu'il falloit faire un radeau pour aller dans une autre terre; pour cet effet l'on coupa de petits arbres qui étoient le long du rivage, & auxquels on ôta l'écorce, dont on se servit pour les assembler. Ce radeau ne se trouva propre que pour porter cinq hommes au plus, & chacun vouloit être de ce nombre : car quoique l'ordre de ces cinq hommes fût de se hâter de revenir au secours des autres avec des rafraîchissemens, ce devoit être un avantage pour ceux-là, qui, avant que de revenir, prendroient apparemment le tems de se rafraîchir les premiers. Pour nous mettre d'accord, on s'en rapporta à l'avis du maître qui les nomma comme il lui plut, & qui leur conseilla de côtoyer l'île jusqu'à ce qu'ils fussent à la pointe où nous avions été; & que delà, ils commençassent à faire la traversée; qu'en se laissant conduire au flot, il les pousseroit vers deux îles, au dessus desquelles ils trouveroient la terre ferme, qu'il jugeoit ne pouvoir être éloignée de celle d'où ils partoient que de quelque huit ou neuf lieues. Outre ces instructions, il leur donna un compas de route; & après avoir pris des

feuilles d'arbres pour se nourrir, ils partirent le treizième jour de notre arrivée en cette île, & protestèrent que si le ciel faisoit réussir leur dessein, ils seroient bientôt de retour avec les choses nécessaires pour nous tirer de ce labyrinthe. Ils avoient chacun une rame, mais nulle ancre ni autre chose qui pût arrêter la machine quand ils auroient la marée contraire. Ils partoient néanmoins pleins d'espérance d'un heureux succès, que nous leur souhaitâmes, en les priant de se hâter de venir à notre secours.

Dès qu'ils furent partis nous nous enfonçâmes dans le bois, où ayant cherché inutilement de quoi nous nourrir, nous fûmes contraints de nous contenter de nos feuilles d'arbres que l'on ne pouvoit presque plus avaler seules, & sans quelqu'autre chose qui adoucît une partie de leur amertume. Ainsi la faim nous pressa si fort que nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de chercher le corps du lecteur que nous croyions mort infailliblement, & nous eûmes un chagrin sensible de l'avoir cherché en vain; car après avoir mangé deux serpens impunément, & sans en avoir été malades, nous ne pouvions croire que la chair humaine nous pût incommoder.

L'envie de manger quelque chose plus solide que des feuilles d'arbres continuant de nous presser, il fut aussi proposé de tuer un des gar-

çons de l'équipage ; mais graces à Dieu on n'insista pas, & ce fut un bonheur pour tous les autres ; car si l'on avoit commencé, il est certain qu'on eût continué à proposer la même chose, & même qu'on se fût tué ou par surprise ou par violence. Quoique la chose n'eût pas réussi, nous ne laissâmes pas de nous défier les uns des autres, & depuis ce tems-là on ne dormit plus qu'en tremblant, chacun ayant peur que les autres ne conspirassent contre lui, & ne pressent pour l'égorger le tems de son repos.

Sur le soir nous apprîmes que deux de nos gens qui avoient suivi par terre ceux qui étoient partis le matin par eau, les avoient joints le soir à la pointe, où ils avoient demandé avec tant d'instances qu'on les prît, que l'on n'avoit pu s'en défendre ; mais qu'auparavant l'on avoit joint à leur radeau quelques arbres.

Sur ces entrefaites quelqu'un vint dire qu'il venoit de voir un serpent d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuses : qu'il n'avoit osé l'attaquer tout seul, mais qu'étant tous ensemble, il seroit aisé de l'assommer. D'abord chacun prit un bâton, & courut au lieu où il devoit être, avec une joie incroyable. Nous tuâmes chemin faisant un léganez qui tomba d'un arbre à nos pieds, & ravis d'avoir déjà dequoi mêler avec nos feuilles, nous poursuivîmes notre route. Mais par malheur le

ſerpent étoit diſparu ; & nous eûmes le déplaiſir de le chercher l'ong-tems en vain. On partagea le léganez, dont les portions étoient ſi petites, que, ſans le ſecours des feuilles d'arbres dont on mangea beaucoup, nous n'euſſions pu dormir la nuit. Depuis ce repas on fut long-tems ſans rien trouver ; & notre foibleſſe étoit extrême, quand le charpentier apporta plein ſon bonnet de limaçons. Ces petits inſectes n'avoient ni cornes ni coquilles, & nous les prîmes pour des limaçons, faute d'avoir un nom plus propre à leur donner. Mais, ſans nous informer du nom, ni ſi c'étoit un aliment qui nous fût propre, nous nous fîmes mener au lieu où le charpentier les avoit trouvés, & le dépleuplâmes de ſorte qu'il n'en reſta pas un. Lorſque nous fûmes de retour nous les jetâmes en divers endroits qui nous parurent, un moment après, d'un bleu celèſte : ce qui nous fit croire que ces inſectes étoient pleins de venin, & qu'il n'étoit pas sûr d'en uſer. Ce fut l'opinion de quelques-uns, mais la plupart raiſonnèrent tout autrement, & dirent que beaucoup de bêtes qui paſſoient pour venimeuſes, ne l'étoient qu'en idée ; témoins les ſerpens dont on diſoit que le venin étoit ſi ſubtil & ſi dangereux, & qui, néanmoins, ne leur avoient point fait de mal ; qu'après cette épreuve qui leur avoit ſi bien réuſſi, ils pouvoient ſans riſque en faire une

autre ; & qu'au reſte, s'ils en avoient, le feu le pourroit diſſiper.

Ce raiſonnement l'emporta ; nous convînmes tous d'en manger, & pour les cuire nous fîmes un grand feu, ſous les cendres duquel nous les mîmes, & quand ils furent cuits, on les mangea, on les trouva bons ; & pour achever le régal, on but de l'eau à demi-ſalée, puis on ſongea à ſe repoſer. Une heure ou deux après, le charpentier commença à ſe trouver mal, & tomba enfin en défaillance. Dès que nous le vîmes en cet état, nous nous crûmes prêts d'y tomber, & cependant nous nous entretînmes de toutes les ſortes de contrepoiſons dont nous avions entendu parler. Tous ces diſcours furent inutiles, & l'on ne dit rien qui fût aiſé à exécuter, ainſi nous réſolûmes d'attendre patiemment l'effet de ce fatal repas.

Demi-heure après nous tombâmes comme le charpentier, & nous eûmes les mêmes ſymptômes. Durant deux heures nous ſentîmes dans les entrailles des douleurs aigues, mais la plus grande étoit la difficulté de reſpirer ; & nous étions ſi oppreſſés ; que nul n'eſpéroit en guérir. Peu à peu néanmoins les plus grandes douleurs ceſsèrent, mais la foibleſſe continua ; & dès que nous pûmes marcher, la faim nous preſſant comme de coutume, nous allâmes nous gorger

de feuilles. Depuis que nous en uſions nous ne ſavions ce que c'étoit d'avoir le ventre libre, & pas un même n'avoit ſatisfait aux néceſſités de la digeſtion. Nous ne laiſſions pas d'avoir des tranchées qui nous déſeſpéroient ; & quand nous les avions, ce qui arrivoit fort ſouvent, il n'y avoit point de tourmens que nous n'aimaſſions mieux ſouffrir. Après avoir fait inutilement ce que nous pûmes pour nous ſoulager, nous nous abandonnâmes à la divine providence, à qui ſans ceſſe nous recommandions nos beſoins.

Notre misère augmentant toujours, & ſentant diminuer nos forces, nous nous aſſemblâmes pour conférer des moyens d'en ſortir. Après que chacun eut dit ſa penſée, il fut arrêté qu'à moins que de faire une machine qui pût nous porter de l'autre côté, il falloit ſe réſoudre à périr où nous étions. Tous opinoient que ce moyen étoit l'unique qui nous reſtât, particulièrement depuis que nous n'eſpérions plus le retour de nos compagnons. Ceux qui les avoient obſervés, aſſuroient que dès leur départ ils devoient avoir fait naufrage ; qu'ils n'avoient pu ſurmonter la force des courans, & qu'ils devoient être ſi loin de la côte, qu'ils mourroient de faim infailliblement avant que d'en approcher. C'eſt ſur cette opinion que l'on fondoit l'envie de faire un autre radeau ; mais l'entrepriſe étoit difficile,

& quand nous eûmes consulté nos forces, nous nous en trouvâmes incapables. Ainsi nous jugeâmes qu'il falloit céder à la nécessité, & avoir encore patience quelque tems, puisqu'aussi bien le remède dont on parloit n'étoit pas des plus assuré.

Après que chacun eut dit son avis, le maître du navire dit que les feux de nuit se voyoient de loin, & qu'il jugeoit fort à propos qu'on en fît un grand sur le rivage, d'où il se faisoit fort qu'on le verroit de dix ou douze lieues. On choisit pour cela un lieu entouré d'arbres secs qu'on entassa les uns sur les autres, & dont on fit un feu qui, selon notre supputation, se pouvoit voir de plus de dix lieues. Nous en fîmes durant quatre jours avec assez d'ardeur : mais au bout de ce tems notre zèle se ralentit, ou plutôt les forces nous manquèrent, & nul d'entre nous n'en eut plus pour un travail si rude. Le maître du navire qui étoit grand, robuste & fort sain écouta nos plaintes d'un sang froid, mais il n'y eut aucun égard; & mesurant nos forces aux siennes, il voulut qu'on l'aidât à continuer ces feux, par conséquent à porter du bois; & nous lui obéîmes avec une peine incroyable. Pour nous encourager il alléguoit plusieurs exemples qui avoient réussi en d'aussi facheuses rencontres que celle où nous étions; qu'il falloit donc faire quelque

quelque effort pour tenter le même ſuccès, d'autant plus que nous n'avions point de reſſource plus aſſurée. On prit donc courage, on porta du bois, & l'on fit encore les jours ſuivans de ces grands feux; mais enfin les forces & le courage manquèrent tout d'un coup, & quoiqu'il pût dire on ceſſa de travailler à un ouvrage dont on ne voyoit point l'effet qu'on s'en étoit promis.

Depuis ce tems-là on n'entendit plus que des plaintes & des regrets; la langueur étoit générale, & pluſieurs même ne pouvoient marcher ſans ſecours. Mon ami étoit de ce nombre; il étoit ſi foible & ſi abattu qu'il ne pouvoit ni parler ni lever la tête. Il y avoit entre nous deux une liaiſon ſi étroite, que j'endurois ſes maux & les miens, & j'étois doublement à plaindre, de voir ſouffrir un ami ſincère, & de ne pouvoir le tirer de peine. Dans ſes grands intervales d'abattement & de langueur je demeurois auprès de lui, & ſi je ne pouvois rien faire qui pût le ſoulager, je diſois, pour le conſoler, tout ce que je ſavois; & il m'avouoit quelquefois que mes diſcours le fortifioient.

Un jour, après nous être entretenus quelques heures du malheureux état où nous gémiſſions depuis tant de tems, il ſe leva gaiement & dit qu'il alloit à la chaſſe, d'où il eſpéroit ne revenir pas les mains vides. Son eſpérance ne fut pas

vaine, il apporta un crapaud de grandeur énorme que nous fîmes bouillir dans un pot que nous avoient prêté les nègres dont nous avons parlé. Quand il fut cuit il m'invita à son festin, & je le remerciai d'abord à cause du mal que nous avoient fait les fèves & les limaçons; mais quand je vis que ces réflexions ne l'épouvantoient point, je crus le pouvoir imiter, & de concert nous allâmes quérir des feuilles avec lesquelles nous le mangeâmes. La première heure se passa ensuite avec quelque sorte d'appréhension; mais enfin le crapaud ne nous fit pas plus de mal que les serpens, & ce fut pour nous une joie extrême, dans l'espérance de retrouver des uns ou des autres dont nous pourrions faire de bons repas.

Le lendemain le charpentier se mit en tête de trouver le corps du lecteur, & il chercha si exactement qu'il vit dans un arbre une des pantoufles du défunt, il l'abattit avec son chapeau, & en nous la montrant d'un air gai, *bon courage* dit-il, enfans nous le tenons ou peu s'en faut & apparemment il n'est pas loin du lieu où j'ai pris ce que vous voyez. A cette nouvelle nous accourûmes, & un quart de lieue à l'entour il n'y eut point de petit coin où il ne fût cherché; mais nous ne fûmes pas plus heureux cette fois que les autres; après avoir cherché quelques heures avec une ardeur incroyable nous nous

retirâmes ſi mélancoliques & ſi chagrins que nous ne pouvions nous ſouffrir.

Cette mauvaiſe humeur qui ne nous quittoit preſque plus, étoit ſouvent ſuivie de certaines petites riotes qui altéroient la charité. Peut-être qu'en un autre tems on eût tâché de les empêcher; mais dans ce triſte & fâcheux état on ſouhaitoit que les querelleux s'échauffaſſent, & ſe battiſſent juſqu'à la mort, afin d'avoir de quoi faire quelques bons repas. Par bonheur on n'en vint pas-là, & quelque démêlé qu'on eût, il ſe terminoit ordinairement par quelques petites injures. Un jour étant fort attentifs à l'un de ces petits différens, le chirurgien qui étoit un des plus alertes, nous vint dire qu'il avoit trouvé des feuilles d'arbres bien plus agréables que toutes celles qu'on avoit mangées juſques-là. Elles étoient bonnes toutes crues; mais étant cuites ſous les cendres par petits pelotons, c'étoit encore toute autre choſe. Lorſque nous en eûmes goûté, nous le priâmes de nous indiquer l'arbre qui les portoit: à Dieu ne plaiſe reprit-il, que je vous le montre; comme il eſt ſeul en ſon eſpèce, du moins que je ſache, ſi je vous diſois où il eſt, dès la première raſle il n'y reſteroit pas une feuille, & je ſerois alors auſſi avancé que je l'étois avant que je l'euſſe trouvé. Nous ne fîmes pas grande inſtance, car nous prétendions l'épier, de ſorte que, malgré

lui nous découvririons ſon tréſor. Mais nos prétentions furent vaines, le chirugien fut plus fin que nous, & quelque ſoin que nous priſſions, ſon arbre ne fut point viſible.

Nous eûmes donc recours a notre remède ordinaire qui étoit la patience. Nous nous y exhortâmes mon ami & moi en nous promenant ſur le rivage, où notre promenade fut ſi longue, que nous parvînmes au lieu où étoit le bufle que nous avions trouvé mort le premier jour que nous mîmes le pied dans l'île. La mauvaiſe odeur de cette charogne étoit telle que nous fîmes d'abord quelque pas pour nous en éloigner; mais la faim étant la plus forte nous nous demandâmes où nous courions, & ſi nous étions ſages d'avoir encore ces délicateſſes; retournons, dis-je à mon ami, paſſons auprès de cette charogne, & apprenons à nous vaincre en toute manière. Je taiſois l'homme fort & il ſembloit que je le fuſſe, mais ce n'étoit rien moins que cela: j'étois entraîné vers ce bufle par la violence de la faim; & je voulois tenter ſi en le voyant de plus près je pourrois me réſoudre à y chercher de quoi l'appaiſer. Mon ami me crut, nous retournâmes, & en regardant la charogne; que vous en ſemble lui dis je en riant, l'odeur en eſt extrêmement forte, mais penſez-vous que le goût en ſoit ſi mauvais? Pour moi, continuai-je,

je m'imagine que ſi le feu y avoit paſſé elle ne feroit point de mal. Il ne crut pas d'abord que je parlaſſe ſérieuſement; mais quand il connut ma penſée, il dit tant de choſes pour m'en diſſuader, que je fus obligé de feindre que je n'y penſois plus.

Nous nous éloignâmes donc inſenſiblement de ce lieu, & en cherchant attentivement quelque choſe de plus ſortable, nous gagnâmes la pointe de l'île qui avance le plus vers la terre. Notre peine fut inutile, nous ne vîmes rien qui nous ſatisfît, & faute d'un mêts plus ſolide, nous dîmes, pour nous conſoler, tout ce que nous ſavions.

Après avoir épuiſé toutes nos raiſons, nous nous ſentîmes l'eſprit auſſi foible, & auſſi peu diſpoſé à ſouffrir la faim qu'auparavant. Ainſi nous quittâmes ce froid exercice, & nous nous remîmes à chercher tout de nouveau; ſur quoi la nuit étant ſurvenue, nous nous rendîmes à jeun auprès de nos gens que nous trouvâmes occupés à faire un de ces grands feux dont nous avons parlé. C'eſt où le maître du navire mettoit toute ſon eſpérance, & le ſeul ſignal, à ſon avis, qui pût avertir que nous étions-là. Auſſi étoit-il extrêmement âpre à ce travail, & il portoit lui ſeul ce que quatre autres ne pouvoient traîner. Cet homme étoit ſi fort & avoit tant d'embon-

point, qu'à peine s'appercevoit-on qu'il eût jeûné auſſi-bien que nous. Lorſque le feu fut auſſi grand qu'on le vouloit, chacun ſoupa avec des feuilles d'arbres qu'il avoit amaſſées, & après avoir fait la prière, nous tâchâmes de mieux dormir que nous n'avions mangé.

Le lendemain deux de nos gens apportèrent un petit léganez qu'ils avoient trouvé à demi-mort. Sans s'informer d'où venoit ſon mal qui pouvoit être contagieux, ils le donnèrent au maître, car ils n'oſoient faire autrement; l'ordre établi portant que tout ce qui ſe trouveroit ſeroit partagé également. Juſques-là cet ordre avoit été aſſez bien gardé; mais, en cette rencontre on commença à ſe relâcher, & l'équité fut mal obſervée. Ceux qui avoient pris cet animal, dirent qu'il falloit conſidérer qu'il étoit fort petit, & que ſi on en vouloit faire vingt-quatre portions, chacune ne ſeroit que de la groſſeur d'une noix; que ſi peu de choſe ne feroit qu'aiguiſer l'appétit, qui n'étoit déjà que trop violent, c'eſt pourquoi il valoit mieux n'en faire que cinq ou ſix parts pour cinq ou ſix hommes qui furent nommés & à qui on les diſtribua. De ces ſix favoris il y en eut un à qui l'injuſtice fit peur. Ce fut le chirurgien qui donna généreuſement la moitié de ſa portion à ceux qui n'avoient rien eu. Ceux-ci affamés au dernier point, & outrés du tort qu'on leur fai-

soit, s'en plaignirent d'abord doucement, & peu après ils éclatèrent, & reprochèrent tous ensemble au maître, que pourvu qu'il fût bien, il ne songeoit pas au mal des autres; qu'au reste il avoit fait cette loi, & qu'il devoit rougir d'être le premier à l'enfreindre. Pour se défaire de ces importuns, le maître leur fit jeter la peau qu'ils demandoient avec instance. Ce fut néanmoins contre le gré de ceux qui avoient mangé la chair, & ils la cédèrent avec peine; mais enfin elle fut cédée. Celui à qui on la confia pour la partager alloit le faire de bonne foi, lorsque quelques-uns des plus affamés se jetèrent dessus, & la lui ôtèrent par force. D'autres qui ne l'étoient pas moins, étonnés de cette violence, se jetèrent sur ces derniers, & s'étant trouvés les plus forts, eurent aussi les plus gros morceaux. Pour mieux conserver leur butin, ils s'enfoncèrent dans le bois où ils mangèrent en repos. Ceux qui eurent moins de précaution ou qui se fioient en leurs forces, se virent bientôt assaillis par d'autres qui leur ôtèrent une partie de ce qu'ils avoient. On commençoit à s'échauffer, & sans doute que les coups eussent suivis de près les injures, si ceux qui avoient arraché un peu de cette peau ne s'étoient hâtés de l'avaler.

Lorsqu'on ne vit plus rien à espérer de ce côté-là, chacun courut ailleurs; & l'un des plus âpres

à chercher, trouva les reſtes des deux ſerpens que nous mangeâmes les premiers jours de notre arrivée en ce lieu. Les entrailles de ces reptiles étoient devenues bleues, gluantes, & s'étoient tellement gâtées, qu'on ne les pouvoit voir ſans horreur. La moindre de ces circonſtances dégoûta d'abord les plus affamés; mais ce dégoût ne dura pas : & quand on vit qu'un de la troupe en avoit mangé ſans accident & ſans avoir uſé d'autre précaution que de les laiſſer un moment ſur les charbons, nous courûmes voir ſi celui qui venoit de faire un ſi bon repas avoit tout emporté, & nous trouvâmes un million de vers qui couvroient ce que nous cherchions. Nous écartâmes ces eſcadrons, & trouvâmes que leur pâture étoit bleue comme de l'azur. Quelques-uns dirent que cette couleur étoit une marque d'un violent poiſon, & qu'ils aimoient mieux mourir de faim que d'en manger. Un autre repartit qu'ils raiſonnoient comme des innocens qui ne ſavoient pas que le poiſon n'a point de couleur affectée ; que celle qu'ils voyoient étoit une impreſſion de l'air qui agiſſoit différemment ſuivant la nature des ſujets où il ſe rencontroit. Mais ſans aller ſi loin, reprit-il, comment voulez-vous que le poiſon qui de ſoi eſt mortel, donne la vie à tant d'animaux qui n'ont point d'autre nourriture que ce que vous voyez? Croyez-

moi, dit-il, mangeons-en, & je vous réponds du ſuccès. Comme il achevoit ces paroles il ſe jeta ſur ces méchans reſtes qu'il prit avec une âpreté qui nous fit craindre qu'il n'en laiſsât point. Nous avions trouvé ſes raiſons ſi juſtes, ou plutôt la faim nous preſſoit de telle ſorte, que nous ne pûmes nous réſoudre à manquer l'occaſion de l'appaiſer en partie. Nous partageâmes donc avec lui ce petit tas d'ordures, & le portâmes au lieu où nous couchions. Quelques-uns de ceux qui avoient vu avec horreur ce que le premier avoit mangé, nous voyant revenir chargés de la même proviſion, nous demandèrent ſi nous avions tout enlevé, & ſans attendre la réponſe, ils coururent ſur les lieux pour en être plus aſſurés. Cependant nous fîmes de ces ſaletés une grillade que nous trouvâmes excellente, & nous la mangeâmes d'un air ſi content, que ceux qui peu auparavant ne la pouvoient voir ſans horreur, eurent un dépit ſenſible de n'être pas de notre écot.

Entre ceux ſur qui notre joie fit le plus d'impreſſion, il y en eut un qui, oubliant qu'il faiſoit cuire ſur les charbons un peu de la peau du léganez, courut chercher de notre ragoût. A dix pas delà il s'en ſouvint & retourna pour prier quelqu'un d'en prendre ſoin; puis, continuant ſa

pointe, il se hâta de voir s'il trouveroit encore quelque chose, mais il retourna les mains vides, parce que ceux qui étoient allés immédiatement après nous, s'étoient hâtés de tout emporter. Le déplaisir d'avoir couru inutilement, fut suivi d'un autre qui acheva de le désoler : l'ami à qui il avoit confié sa pitance avoit succombé à la tentation & l'avoit dévorée. Celui à qui elle appartenoit la redemanda à son retour ; & quand on lui eut répondu que les charbons l'avoient consumée, il s'emporta contre son ami, lui fit des reproches sanglans, & peu s'en fallut qu'il ne l'assommât.

Quand sa bile fut dissipée, chacun alla de son côté & s'empressa à trouver de quoi lui aider à avaler les feuilles d'arbres qui, sans quelque secours avoient de la peine à passer. Pour moi, lorsque je me vis seul, je m'enfonçai dans un marais où j'eus le bonheur de trouver de petits limaçons dont je remplis mon bonnet, mes poches & les manches de ma chemise. Mes compagnons me voyant chargé de ce précieux butin, me demandèrent où je l'avois fait. Je les satisfis, ils y volèrent ; & cependant mon ami & moi nous fîmes cuire sous les cendres une partie de ces animaux que nous mangeâmes, & que nous trouvâmes parfaitement bons. Tant qu'ils

durèrent nous ne cherchâmes point autre choſe ; mais nous étions ſi affamés, que nous n'en eûmes que pour ce jour-là.

Le lendemain mon ami & moi nous allâmes encore en chercher, & en trouvâmes dans un autre endroit. Nous n'en prîmes que plein nos poches parce que la nuit s'avançoit ; & nous étions ſi foibles, qu'il nous falloit beaucoup de tems pour nous rendre auprès de nos compagnons. Quand nous y fûmes, qu'apportez-vous-là, dit le maître ? Et quand il vit ce que c'étoit, ah fi ! reprit-il, que voulez-vous faire de ces ordures ? Nous fûmes ſi ſurpris de l'entendre parler de la ſorte, que nous crûmes qu'il étoit troublé. Mais ſans s'émouvoir de notre ſurpriſe, venez, venez, dit-il, mes enfans, j'ai quelque choſe de meilleur pour vous. Il nous montra au fond d'un panier de petits poiſſons qu'il nous abandonna, en diſant que nous les mangeaſſions, ſans nous informer d'où ils venoient. Ce n'eſt pas là de quoi il s'agit, repliquai-je, ni de quoi nous ſommes en peine ; de quelque part que ce poiſſon vienne, il eſt le bien venu, & je prétends en faire un des meilleurs repas de ma vie. En même-tems nous coutûmes aux feuilles qui nous ſervoient de pain, & nous choisîmes les plus grandes pour envelopper le

poiſſon que nous fîmes cuire ſous la cendre. Il eſt inutile de dire que nous le trouvâmes excellent, & que ſans autre ſauce que celle du bon appétit que nous avions depuis ſi long-tems, il fut trouvé plus délicat que le mieux apprêté & le plus exquis de tous les mets dont nous euſſions jamais mangé. Pendant le repas nous reſolûmes, mon camarade & moi, de ne rien omettre pour découvrir d'où venoit ce poiſſon; & dès qu'il fut fini, nous allâmes trouver notre bienfaiteur que nous priâmes de nous dire en quel endroit il l'avoit pêché. Il n'en fit pas de difficulté; il dit qu'il avoit fait une foſſe ſur le bord de la mer que le flux avoit remplie; qu'à ſon reflux il l'avoit épuiſée avec ſon chapeau, & qu'il y avoit trouvé ce poiſſon. Je ne puis exprimer la joie que nous cauſa cette nouvelle, dans la penſée que ſi la choſe avoit réuſſi une fois, nous pourrions avoir le même ſuccès, en uſant des mêmes moyens; cela étant, nous eſpérions que l'avenir ſeroit moins amer, & nous goûtions par avance un plaiſir qui ne devoit point être qu'en idée. En effet, nous fîmes tout ce que nous pûmes, & dans aucune des vingt foſſes que nous creuſâmes, il ne ſe prit pas un poiſſon. Ce malheureux ſuccès nous fit retomber dans notre première détreſſe; car ayant fondé nos eſpérances ſur

un mets plus solide que les feuilles d'arbres, nous ne pûmes nous y voir réduits, qu'avec une peine inexprimable.

Le peu de secours que nous en tirions, nous fit chercher quelqu'autre chose avec tant de soin & d'exactitude, que nous trouvâmes, mon ami & moi, un gros crapaud dont la vue nous réjouit. C'est une étrange chose que la faim, elle rend plaisans & agréables les objets les plus affreux; & ce qui fait peur hors delà, devient, quand on en est saisi, précieux, utile & charmant. Dès que nous l'apperçûmes, nous le prîmes sans aversion, & plus ménagers que l'autre fois, nous le mîmes, sans le vider, & tel qu'il étoit, sur les charbons; d'où un moment après, nous le retirâmes & en fîmes un fort bon repas.

Ce mets fut trouvé excellent & n'eut aucune suite fâcheuse; mais il étoit en si petite quantité, qu'il ne dura guères dans nos estomacs. Un quart d'heure après, la faim nous reprit, nous tombâmes dans la même peine, & n'y voyant point d'autre remède que celui de sortir de ce triste lieu, nous résolûmes d'amasser le plus que nous pourrions d'arbres secs, & d'en faire un radeau qui pût nous porter en terre ferme. Le maître, ayant su notre dessein, eut bien de la peine à y consentir. Il nous représenta le péril où nous nous exposions, puisque nos camarades,

qui avoient tenté la même fortune, y étoient demeurés ; que nous ne pouvions pas eſpérer d'être plus heureux qu'eux, puiſque nous n'avions pas de meilleurs moyens d'en ſortir ; au lieu que dans peu de tems nous verrions peut-être paſſer le long de ce rivage quelques barques de pêcheurs où nous pourrions être reçus. Ces raiſons étoient vraiſemblables & nous en demeurions d'accord ; mais le ſort en étoit jeté, quoiqu'il arrivât nous voulions ſortir de cette affreuſe ſolitude, & le maître enfin nous permit de faire ce que nous pourrions pour cela.

Dès que nous eûmes ſon conſentement, nous coupâmes des arbres ſecs, & nous fîmes de leurs écorces de petites cordes qui ſervirent à les lier enſemble. Nous n'y avions travaillé que trois ou quatre heures, quand nous commençâmes à trouver que cet ouvrage excédoit les forces de quatre ou cinq ſquelettes qui, à tout moment plioient ſous le faix, & que les autres ne voulurent nullement aider. Ceux-ci alléguoient que leur foibleſſe n'étoit pas moindre que la nôtre, qu'ils avoient rendu vainement ce ſervice à d'autres, & qu'ayant perdu toute eſpérance, ils ne ſe ſoucioient plus de rien.

Le refus qu'ils firent de nous aider ne nous rebuta pas, nous continuâmes notre ouvrage, & plus nos forces diminuoient, plus nous nous

hâtions de l'achever. Avec tout cela, je ne crois pas que nous en fussions venus à bout, si deux des plus jeunes & des plus forts de l'équipage, ne s'étoient joints à nous. Leur secours vint si à propos que nous achevâmes le radeau, à la réserve de très-peu de chose à quoi le vif de l'eau nous empêcha de travailler durant quelques heures.

En attendant le reflux de la marée, nous nous mîmes tous à fumer des feuilles autour d'un petit feu; & en fumant je pensai qu'on avoit souvent vu des léganez acharnés après le bufle, & que s'il y en avoit encore je pourrois en prendre quelques-uns. Je pris cette pensée pour une espèce de révélation; j'allai me cacher derrière un arbre où j'attendis long-tems en vain. Cependant je songeai que si le bufle étoit un ragoût pour ces animaux, il falloit que sa chair ne fût pas encore si mauvaise que nous nous le figurions. De ces réflexions je vins aux effets; & à l'un des endroits que je crus le moins gâté, j'en coupai un gros morceau & rejoignis mes camarades.

Dès que l'on vit ma provision, chacun ouvrit de grands yeux pour la regarder, & tous ensemble me demandèrent confusément quelle chair c'étoit, où je l'avois prise, & s'il y en avoit encore. Ils furent un peu surpris quand je leur dis que c'étoit de la chair du bufle, car jusques-là,

nul autre que moi n'avoit eu la penſée d'en venir à cette extrémité; mais quand ils virent que cette chair, qui ſentoit ſi mauvais, ne choquoit pas ſi fort la vue, pluſieurs y coururent à mon exemple & en prirent le plus qu'ils purent. Avant que ceux-ci fuſſent de retour, je mis ma portion ſur la braiſe, d'où la voulant tirer avec un bâton fait exprès, il ne ſe trouva qu'une humeur gluante qui ne pouvoit nous être utile.

Cette expérience me fit tout quitter pour courir à nos gens à qui je conſeillai de laiſſer le gras & de ne couper que du maigre. En même-tems nous mîmes tous la main à l'œuvre, & en coupâmes quarante livres qui furent miſes ſur des arbres ſecs, comme étant plus propres, à notre avis, pour leur faire perdre une partie de leur mauvaiſe odeur. Nous en fîmes rôtir un morceau qui fut diſtribué également. L'odeur en étoit ſi mauvaiſe que pluſieurs crurent qu'ils alloient crever, & cependant ils en mangèrent & la trouvèrent paſſablement bonne.

Comme toute la bande n'avoit pas été du régal, nous en portâmes une portion au rendez-vous & fîmes en ſorte que le reſte ne fût pas découvert. Nous la donnâmes au maître & lui dîmes que c'étoit du buſle. Il n'étoit pas, dit-il, néceſſaire de me dire ce que c'eſt, à l'odeur je l'ai reconnu; de grace, reprit-il, portez votre préſent

préſent ailleurs. Comme il achevoit ces paroles, je voulus m'approcher de lui pour lui dire qu'il n'étoit pas ſi mauvais qu'il s'imaginoit; mais il me dit que mon haleine étoit inſupportable, que j'infectois l'air qu'il reſpiroit, & qu'il avoit déjà mal au cœur. En diſant cela il ſe retira & alla chercher un autre gîte.

Les autres un peu moins délicats s'approchèrent de nous, & nous prièrent de leur en donner. Nous leur en donnâmes, ils en mangèrent; & ces premiers morceaux irritèrent tellement leur appetit, qu'ils ſembloient être poſſédés. Lorſque les plus ardens eurent dévoré leur portion, ils vouloient de celle des autres: ceux-ci n'y vouloient point entendre, & ce refus mêlé daigreur émut une conteſtation qui nous fit craindre qu'ils ne ſe mangeaſſent les uns les autres. Pour les appaiſer, nous leur donnâmes de ce que nous gardions pour nous, mais cela ne fit que les enflammer, il leur en falloit davantage, & quoiqu'il fût nuit ils vouloient aller où étoit cette charogne pour en manger tout leur ſoul. On leur repréſenta que la nuit étoit trop obſcure, & que c'étoit pendant ce tems-là que les caymans & les crocodiles ſe promenoient ſur le rivage. Ils ſe rendirent à cette raiſon, mais ils dormirent peu, nous nous ſentîmes tous des effets de leur avidité, & il fallut acheter la paix au prix de ce qui

I

nous restoit. Après qu'ils eurent tout mangé, quelques-uns d'entr'eux s'assoupirent; les autres dirent que la faim les tourmentoit plus qu'auparavant; & sur-tout, il y en eut un qui dit que la nuit lui duroit un siècle, qu'il lui étoit impossible de reposer, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eût un mal comparable à la faim qu'il sentoit. Cependant il avoit mangé plus de trois livres de cette charogne; & quelques heures avant la nuit, la moitié d'un grand poisson qu'il avoit trouvé à demi-rongé sur le rivage. Ce poisson étoit si grand qu'il croyoit d'abord s'en nourrir deux jours; mais depuis qu'il y eût goûté, il n'en fit qu'un repas, & il assura qu'il eût pu en manger quatre fois autant. Ainsi cet affamé troubla par son inquiétude le repos de toute la bande; si bien que dès le point du jour nous nous levâmes tous; les affamés, pour courir au buffle, & nous pour achever le radeau que nous avions commencé.

Quelque méchant & gâté que fût ce que nous avions mangé le jour précédent, il nous avoit donné des forces que nous ne sentions point quand nous ne mangions que des feuilles d'arbres. C'est pourquoi une demi-heure après que nous fûmes à notre travail, nous le quittâmes pour en faire quelques grillades qui achevèrent de nous fortifier. Quelques heures avant la nuit, notre ra-

deau ſe trouva fait ; & après nous être un peu promenés, nous retournâmes vers nos compagnons, que nous trouvâmes tous occupés, les uns à mettre leur pitance à l'air, les autres à la tourner, quelques-uns à la faire cuire, & à la manger d'un air de gaieté qui eût fait venir l'appetit aux plus délicats.

Lorſque le maître ſut que notre radeau étoit prêt ; il nous remontra, comme auparavant, la grandeur du péril où nous allions nous expoſer ; puiſque ſans voiles, nous ne pouvions aller à terre, ni réſiſter aux courans ſans ancre. Nous lui répondîmes qu'il n'y avoit rien de ſi dangereux pour nous que cette île, où nous courions riſque de mourir de faim dès que nous n'aurions plus de buſle ; que ſi nous n'avions ni voiles, ni ancre, nous nous ſentions aſſez de forces pour réſiſter aux courans ; & que nous eſpérions rencontrer quelques Bengalois qui nous recevroient dans leur bord.

Après quelques autres raiſons il nous ſouhaitta un bon voyage, & conſentit que nous menaſſions avec nous un jeune homme de l'équipage qui parloit portugais. Comme cette langue eſt fort uſitée dans les royaumes de Bengale & d'Aracan, nous en eſpérâmes un grand ſecours & ne ſongeâmes plus qu'à partir. Sur ces entrefaites, un des nôtres propoſa de faire une ancre à

crochet, & dit que pour cela il ne falloit que quatre petits bois crochus, qu'il lieroit ſi proprement avec des écorces de jeunes arbres qu'ils pourroient mordre le terrein. Cela ſe pourroit, lui répliquai-je, ſi nous avions dequoi faire aller à fond, mais comme vous ſavez, il n'y a pas une pierre dans cette île. J'ai pourvu à cela, reprit-il, nous remplirons de ſable deux ou trois manches de chemiſes que nous attacherons à l'ancre, & vous verrez qu'elle nous rendra le même ſervice que ſi elle étoit de fer. Nous vîmes à cela tant d'apparence, que les uns allèrent chercher de l'écorce, les autres des branches courbées, & en moins de deux heures notre ancre fut telle qu'on la ſouhaitoit.

Cet ouvrage ainſi diſpoſé, n'étoit encore qu'à demi-fait, il nous falloit vingt braſſes d'amares, & nous ne ſavions où en prendre dix. Comme nous y penſions, nous vîmes venir deux de nos gens chargés de lierre & d'écorce de jeunes arbres. Ils mêlèrent l'un avec l'autre, & en firent une corde auſſi longue qu'il la falloit.

Le lendemain nous prîmes congé de ceux qui reſtoient, dans le deſſein de revenir bientôt à eux ſi nous arrivions à bon port. Ils nous ſouhaitèrent un heureux ſuccès, & vinrent avec nous juſqu'au rivage, où, après nous être embraſſés, nous nous mîmes huit ſur le radeau, & gagnâ-

mes la pointe de l'île qui regarde la terre-ferme.

Là nous fîmes encore une pause, nous nous y pourvûmes de feuilles d'arbres, nous y allumâmes du feu, & y fîmes encore un repas. Nous démarâmes ensuite, & peu après à force de rames, nous nous trouvâmes assez loin de l'île. D'abord, nous tachâmes d'avoir la marée de ce côté, ce qui nous réussit assez bien; mais à mesure que nous avançions, il nous fut impossible de surmonter la force des courans. Par bonheur il faisoit calme, ce qui nous donna lieu de nous servir d'un sachet de sable en guise de sonde. Par ce moyen, ayant reconnu que la marée nous étoit contraire, nous jetâmes l'ancre sur un fond où le radeau ne pouvoit arer. Cependant, la faim nous reprit, & nous convînmes de manger; mais auparavant, il fut arrêté que les provisions seroient partagées, afin que chacun mangeât la sienne, de peur que notre voyage ne fût plus long qu'on en pensoit. On commença donc le repas, dans le dessein de manger très-peu: mais à peine eut-on goûté à la viande, qu'il fut impossible à la plupart de s'empêcher de la manger toute. Quand ils se virent réduits aux feuilles, ils eurent recours aux souhaits, & à prier Dieu de tout leur cœur que la corde rompît pour re-

tourner à l'île, dont nous n'étions encore éloignés que d'une lieue.

Leurs prières furent exaucées, il s'éleva une tempête, dont le radeau fut si tourmenté que la corde rompit; les houles enlevèrent nos provisions qui consistoient en quelques feuilles, & nous poussèrent vers le même endroit d'où nous étions partis le matin.

Deux des plus jeunes de la troupe furent destinés à garder le radeau pendant que les autres allèrent à terre. D'abord, nous courûmes vers le feu que nous avions laissé en partant, & y trouvâmes une des femmes de ces nègres dont nous avons parlé. Dès que cette femme nous vit, elle se jeta à nos pieds, nous découvrit son corps tout meurtri & taillade, & nous fit entendre que c'étoient ses gens qui l'avoient mise en cet état. Outre cela, cette misérable n'avoit que la peau & les os, nous jugeâmes que son sort n'étoit pas meilleur que le nôtre. Comme nous ne l'entendions point, nous lui fîmes signe de se r'asseoir, & nous nous chauffâmes tous ensemble, dans le dessein de nous reposer dès que nous le pourrions. Une heure après, la faim nous pressa de telle sorte, qu'il fut impossible de dormir. Ce qui acheva de nous désoler, fut l'odeur d'un peu de viande que, malgré la tem-

pête, un de nos gens avoit conservée, & qu'il mangea en notre présence, sans en faire part à personne, quelqu'instance qu'on lui en fît. Nous allâmes donc chercher des feuilles, mais nul de nous n'en put avaler à quelque sauce que nous les missions. La chair du buste nous avoit rendus trop délicats, & depuis qu'on y eut goûté, les feuilles d'arbres étoient devenues insipides.

Cependant la faim continuoit avec tant de violence, que nous étions hors de nous-mêmes. Les uns avoient la vue égarée, & se regardoient d'un œil affreux comme des gens qui méditoient quelque mauvais dessein. Les autres alloient & venoient, & marchoient en désespérés, criant de tems en tems qu'ils souffroient comme des damnés. Pendant que l'on se tourmentoit, un des plus malades dit aux autres qu'il venoit d'avoir une inspiration. Mais avant, dit-il, que je vous la dise, il faut m'avouer que c'en est une; & sans nous donner le tems de répondre: Admirez, reprit-il, les effets de la providence, Dieu qui a pitié de notre misère vient d'y pourvoir si visiblement, que nous ne pouvons en douter; cependant nos péchés nous avoient obscurci les yeux, & nous ont empêchés longtems de voir le remède qu'il nous envoie. Le discours de cet homme que nous traitâmes d'insensé nous ennuya, de sorte que nous ne pûmes

ſoupir. Dès le point du jour, ils ſe levèrent & me ſommèrent de ma promeſſe. J'étois ſi foible, que je ne pouvois preſque marcher ; & de-là, au lieu où étoit le bufle, il y avoit plus d'une lieue. Je les priai donc de me diſpenſer d'un voyage ſi incommode ; mais j'eus beau dire, ils voulurent abſolument que je fuſſe de la partie, & il me fallut les accompagner. Les quatre plus foibles demeurèrent-là, & nous promirent cependant de faire une corde neuve pour amarer à une autre ancre que nous ferions au lieu de celle qui étoit perdue.

A vingt pas de là, Charles Dobbel retourna vers les quatre autres, & leur recommanda de prendre garde que cette femme ne leur échappât, étant réſolu à ſon retour, de lui faire paſſer le pas, en cas que le bufle fût tout mangé. Nous nous hâtâmes enſuite de nous rendre où étoit le bufle, & nous y trouvâmes beaucoup de chair, mais ſi gâtée que nous n'en pouvions approcher. Après avoir cherché la meilleure, & vu qu'elle étoit toute égale, nous en coupâmes deux ou trois morceaux que nous mîmes ſur les charbons, & que nous dévorâmes avant qu'ils fuſſent à demi-cuits.

Il vint pendant que nous les mangions deux de nos gens qui étoient demeurés avec le maître ; & nous vîmes bien, à leur contenance, qu'ils al-

loient à la proviſion. Cela nous déplut infiniment, car nous craignions qu'ils ne priſſent tout. En effet, c'étoit leur deſſein, & la ſuite nous fit bien connoître qu'ils ne vouloient pas nous en laiſſer. Après les avoir obſervés environ une heure, nous les joignîmes pour reconnoître leur intention. Lorſque nous vîmes qu'il ne reſtoit plus que les os, les larmes nous vinrent aux yeux, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous méritions de mourir de faim, pour avoir attendu ſi long-tems à nous mettre en devoir de les empêcher de tout prendre. Il eſt un peu tard, dit Charles Dobbel; pour avoir de la chair, puiſqu'ils n'y en ont point laiſſé; mais il reſte encore un peu de la peau, tâchons de l'avoir de gré ou de force. En même tems il les pria de ſe contenter de ce qu'ils avoient, & de leur laiſſer ce qui reſtoit. Ho! dit l'un d'entr'eux d'un ton ironique, ces meſſieurs là ne ſont ni ſots, ni dégoûtés: nous avons pris de la chair pourrie, & nous leur laiſſerons la peau qui eſt ce qu'il y a de plus ſain, & par conſéquent de meilleur! Penſez-vous, nous dit-il, que nous ayons travaillé pour vous, & que nous ayons pris la peine de tourner la bête, pour vous faciliter les moyens de prendre ce qui reſte? Nous ſouhaiterions bien que vous ne manquaſſiez de rien; mais nous ſouhaitons encore moins de

manquer nous-mêmes ; & ſi nous ſommes condamnés à périr ici, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour périr le dernier.

Le diſcours de ce babillard nous échauffa la bile, principalement à Charles Dobbel qui, ſans ſe ſoucier de ces raiſons, voulut d'abord uſer de violence : mais je lui remontrai qu'il ne falloit pas aller ſi vîte, & qu'il ne falloit nous emporter que le plus tard que nous pourrions. Je leur dis donc que notre demande n'étoit ni injuſte ni ridicule ; que nous étions tous d'un même équipage, compagnons de même fortune ; & qu'ils devoient avoir égard que nous allions haſarder nos vies, auſſi bien pour eux que pour nous. Ces raiſons furent mépriſées, & Charles Dobbel indigné de ce procédé, allons, dit-il, camarades, travaillons auſſi-bien qu'eux, qu'avons nous beſoin de leur permiſſion ; chacun de nous tira ſon couteau, & nous leur ôtâmes leur proie.

Les autres qui étoient inférieurs en nombre, ſe regardèrent quelque tems comme pour s'animer l'un l'autre. Ils nous demandèrent s'il étoit juſte qu'ils euſſent travaillé pour nous, & en diſant cela, ils levèrent l'un une hache, & l'autre un couteau pour nous en frapper. De notre côté nous nous mîmes en état de nous défendre ; & celui qui avoit la hache, ayant juré qu'il fen-

droit la tête au premier qui approcheroit, je lui dis que s'il étoit ſage il y penſeroit plus d'une fois, & qu'il feroit mieux d'écouter la raiſon que de s'emporter de la ſorte. Quelle raiſon, reprit-il, peut-on eſpérer de gens qui n'en ont point. Vous voulez que nous vous cédions ce qui nous appartient, pouvions-nous moins faire que de nous défendre ? Nous repartîmes ſur le même ton, & nous convînmes enfin qu'ils auroient ce qu'ils avoient coupé, & que le reſte nous demeureroit.

Lorſque nous eûmes preſque tout ôté ſans couteau, tant la pourriture étoit grande, nous le lavâmes en pluſieurs eaux, nous en fîmes cuire une partie, & gardâmes le reſte pour les autres. Enſuite on ſongea à refaire une ancre, pour mettre en la place de celle que nous avions perdue, & pour cela, deux des nôtres furent dépêchés vers le maître pour demander la hache. Il nous l'envoya auſſi-tôt, nous trouvâmes ce que nous cherchions, & quant l'ancre fut achevée, nous réſolûmes d'aller tous quatre remercier le maître. A moitié chemin, un de ceux qui avoient emprunté la hache nous dit, qu'il avoit vu en allant, le linge du maître ſur des arbres, & que ſon compagnon & lui, qui étoient preſque tout nus, avoient été tentés de prendre chacun une chemiſe & un pourpoint, mais qu'ils n'a-

partie de leur pitance : & pour nous lier plus fortement les uns aux autres, nous jurâmes de faire les derniers efforts pour nous entr'aider en cas que l'on nous attaquât. Nous demandâmes enſuite ce qu'étoit devenue la femme qu'on leur avoit laiſſée en garde, & nous apprîmes que peu après notre départ elle s'étoit ſauvée ſi ſubtilement qu'on n'avoit pu la retrouver. Nous ſouhaitâmes alors ſon retour, & nous réſolûmes unanimement de lui ôter la vie & de la manger, quelque décharnée qu'elle fût.

Dès qu'il fut nuit la ſentinelle fut poſée & les ſept autres ſe mirent à dormir. A peine avions-nous repoſé deux heures, que notre ſentinelle vit un nègre armé d'un gros bâton qui venoit doucement vers lui. Lorſqu'il le vit à la portée de ſon aviron, il le lui rompit ſur la tête, & de ce coup, ce miſérable tomba comme mort. Le bruit qu'ils firent nous éveilla, & ayant ſu ce que c'étoit, nous courûmes après les autres nègres, qui voyant leur homme abattu s'étoient enfoncés dans le bois. Dès qu'ils ſentirent que nous les ſuivions, ils firent, en s'enfuyant, un bruit que l'on eût dit être de vingt perſonnes, quoiqu'ils ne fuſſent que ſept ou huit. Après les avoir ſuivis en vain nous retournâmes au lieu où leur camarade étoit tombé, & où nous penſions

le

le trouver mort : mais nos conjectures nous trompèrent, ce malheureux s'étoit ſauvé, & il s'étoit ſauvé ſi vîte qu'il avoit oublié ſon bâton.

Nous raiſonnâmes ſur cette aventure, & ne doutâmes point que la femme qui s'étoit chauffée avec nous n'eût donné avis à ſes gens de ce qui ſe paſſoit parmi nous. Elle avoit remarqué, à notre départ, qu'il n'étoit reſté que quatre des nôtres, qui ſeroient peut être aiſés à défaire ſi on les ſurprenoit la nuit. C'eſt aſſurément ſur ce pied qu'ils étoient venus, mais par bonheur, au lieu de quatre hommes, ils en avoient trouvé huit, l'un deſquels veilloit à la ſûreté des ſept autres.

Auſſi-tôt que le jour parut nous fîmes pour notre ancre une corde ſemblable à la première, & quand nous fûmes prêts à partir, nous trouvâmes que le radeau étoit devenu ſi peſant qu'il ne pouvoit porter que ſix hommes. Il fallut donc en renvoyer deux, & le ſort tomba ſur les deux plus jeunes, à qui nous promîmes, pour les conſoler, de revenir à eux avec un bateau, dès que nous ſerions en terre ferme.

En attendant que la marée nous fût favorable, nous nous mîmes autour d'un petit feu, où, une heure après, nous entendîmes des cris réitérés qui troublèrent notre repos. Quelque frayeur que nous euſſions, on jugea à propos de répondre ; & un moment après nous vîmes revenir les deux

jeunes hommes dont nous avions voulu nous défaire. Ils étoient si troublés qu'ils trembloient encore en nous disant qu'ils n'avoient trouvé ni le maître, ni aucun de ceux qui l'accompagnoient: qu'ils les avoient cherchés non-seulement où ils avoient accoutumé de passer la nuit, mais même en beaucoup d'autres endroits, & qu'apparemment il avoit passé quelques barques où ils avoient été reçus. La répugnance qu'ils avoient à demeurer dans l'île nous fit croire qu'ils nous en imposoient; nous les prîmes donc séparément & leur fîmes des demandes dont les réponses furent conformes. Cela nous fit résoudre de demeurer là jusqu'au lendemain, pour aller nous-mêmes sur les lieux, & de ne point sortir de l'île que nous ne fussions où ils étoient.

Sur le minuit le flot étant propre à notre dessein, nous levâmes l'ancre pour aller vers les arbres secs, de quelques-uns desquels nous avions besoin pour renfoncer notre radeau. Après avoir couru une demi-heure, nous nous apperçûmes un peu tard que la marée nous poussoit impétueusement vers un grand arbre dont les branches étoient en quantité & fort étendues. Quelques efforts que nous fissions il fut impossible de l'éviter; & le radeau y fut poussé avec tant de violence, que quelques-uns de nos gens tombèrent dans l'eau, d'autres demeurèrent suspendus aux branches de

l'ancre, & je fus le seul inébranlable. La secousse fut si violente, que chacun de nous crut que tous les autres s'étoient noyés ; & je n'en doutois presque pas lorsque Charles Dobbel parut, demanda aux autres s'ils vivoient encore, & fut ravi de me revoir sur le radeau. Peu après les autres se firent connoître, & tous enfin se retrouvèrent. Il faisoit froid, & ces pauvres gens étoient tout mouillés : c'est pourquoi nous tâchâmes de descendre à terre pour faire du feu.

En sortant de cet embarras, nous entrâmes dans un autre qui ne fut guères moins sensible. L'ancre, & la moitié de la corde qui s'étoit rompue dans la secousse, ne se trouvèrent point, & nous manquions de moyens pour réparer cette double perte. Nous ne savions même si nous pourrions approcher du rivage, la force des courans nous en éloignant avec violence ; & quoi que nous fissions, nous ne le pouvions surmonter. Comme le mal étoit pressant & qu'il étoit tems d'y remédier, deux de nos gens prirent le reste de la corde, & nagèrent vers le rivage où ils tirèrent le radeau sans peine.

Il étoit nuit, nous mourions de faim & de froid, & nous n'avions ni pain ni feu. Ajoutez à cette misère que du lieu où nous étions jusqu'à celui où nous nous étions chauffés le jour

précédent, il y avoit une demi-lieue. Il falloit néanmoins y aller, si nous voulions avoir du feu, & nul d'entre nous n'étoit disposé à faire une si longue traite. Comme nous gémissions sans savoir que devenir, Charles Dobbel, le plus dispos, & peut-être aussi le plus courageux, prit les deux plus jeunes de la troupe & alla chercher ce qui nous manquoit. En les attendant nous nous entretînmes des malheurs qui nous accabloient, & du peu d'apparence qu'il y avoit d'en sortir heureusement, toutes choses nous étant contraires dans une terre stérile & barbare, où il sembloit que le ciel nous eût jetés pour nous faire souffrir les peines dues à nos offenses.

De ces entretiens nous tombâmes dans un morne silence; & je crois que nous fussions morts si nos compagnons n'étoient revenus un quart d'heure après. Le feu qu'ils apportèrent nous fit autant de bien, en dissipant les ténèbres dont l'horreur aidoit à nous affliger, qu'en chassant le froid qui étoit extrême. Ces pauvres gens nous contèrent, à leur retour, qu'ils avoient presque toujours marché sur des ronces & sur des épines, qu'ils s'étoit égarés, & qu'après avoir trouvé le feu, ils avoient presque perdu l'idée du lieu où ils étoient; qu'ils étoient tombés dans des fosses pleines d'eau, où leur feu s'étant éteint, ils avoient été obligés d'en

aller quérir d'autre, & qu'en cherchant un chemin plus doux, ils en avoient trouvé un plus difficile que le premier, d'où ils n'étoient sortis qu'avec une peine incroyable; ils avoient les pieds tout en sang, les jambes & la tête toutes meurtries, & une amertume d'esprit qu'il est mal-aisé d'exprimer. Nous les consolâmes le mieux que nous pûmes, & après nous être encouragés les uns les autres, nous tâchâmes de reposer.

Le lendemain nous envoyâmes deux de nos camarades au quartier du maître & aux environs, pour savoir s'ils étoient partis; & cependant nous cherchâmes de quoi refaire une autre ancre & une autre corde. Sur le soir, nos gens rapportèrent que les autres n'étoient plus dans l'île, & qu'après avoir cherché dans tous les lieux où ils pouvoient être, ils n'avoient trouvé qu'un méchant reste de poisson pourri; un peu de la peau du buffle, quatre gousses d'ail & un pot.

A ces indices, nous reconnûmes qu'ils étoient partis, & commençames à croire qu'ils se ressouviendroient de nous. Cependant nos deux députés nous contèrent que chemin faisant, il avoient trouvé un tombeau que l'un d'eux avoit ouvert par une simple curiosité, à ce qu'il disoit; mais la suite fit voir qu'il avoit un autre dessein; car sitôt qu'il vit un cadavre que les vers rongeoient, il dit que le sort de ces insectes étoit plus heureux

que le sien, & qu'il mouroit de faim pendant qu'ils faisoient bonne chere. Après l'avoir regardé long temps, il dit qu'il avoit grande envie d'ôter leur proie à ces animaux, & que n'ayant pas d'autre moyen d'éviter la mort, il ne voyoit pas qu'on pût le blâmer de manger ce qui s'offroit. A peine eut-il parlé de la sorte, qu'il succomba à la tentation; il prit le cadavre & l'eût mis en pièces pour le manger, si son camarade ne lui eût fait voir l'énormité de cette action. Il eut de la peine à l'en dissuader, mais enfin il en vint à bout; & de concert ils remirent le cadavre en terre, & se hâtèrent de s'en éloigner de peur que la faim ne fût la plus forte & n'achevât de les séduire.

Si-tôt que nous eûmes le pot, nous y fîmes bouillir de l'eau, avec les restes du poisson dont nous avons parlé, & quantité de feuilles hachées. Après le repas, on mit en délibération s'il ne valoit pas mieux demeurer dans l'île que d'en partir. La première opinion étoit fondée sur la difficulté de résister à la marée qui étoit fort haute; sur la perte de nos deux ancres, & sur l'impossibilité d'en recouvrer une quatrième, en cas que celle que nous avions vînt à manquer. On ajoutoit que nos compagnons étant en lieu de sûreté, ils auroient soin de nous, & qu'apparemment ils n'omettroient rien pour nous tirer promptement

de là. Ceux qui avoient envie de partir, disoient que le secours dont on parloit étoit incertain; que sur cette frêle espérance, nous mangerions le peu que nous avions de reste; & qu'après avoir attendu en vain, nous serions enfin obligés d'avoir recours à nos propres forces, & de nous exposer au péril que nous pensions fuir. Après une contestation qui dura une demi-heure, on convint de s'en rapporter à l'opinion du plus ancien, & celui-ci dit qu'un plus long séjour dans cette fatale demeure, acheveroit de nous consumer; qu'il ne falloit que deux ou trois jours pour nous rendre incapables de conduire notre radeau; c'est pourquoi il concluoit qu'il ne falloit plus différer.

Ce dernier avis fut suivi : on employa le reste du jour à renfoncer le radeau, & le lendemain après avoir bien déjeuné du reste de la peau du buffle, & fait bonne provision de feuilles, nous nous mîmes sur le radeau.

Nous avions fait d'une chemise une petite voile qu'un petit vent frais fit d'abord enfler, & en moins d'une demi-heure, nous passâmes la fausse marée qui se fait sentir ordinairement autour des îles. Peu de tems après, le vent tomba & la voile étant inutile, nous nous servîmes de nos rames. Nous n'allâmes pas loin sans avoir besoin de manger; c'est pourquoi nous jetâmes l'ancre, dont le succès fut aussi heureux que si

elle eût été de fer. Quand nous jugions que la marée ne nous pouvoit nuire, nous le levions & mettions la voile ; & de cette manière, nous nous éloignâmes de l'île jusqu'à la perdre de vue.

Le lendemain, nous découvrîmes les deux îles dont le maître nous avoit parlé, & profitant des instructions qu'il nous avoit données, nous allâmes si loin que nous les passâmes aussi. Six ou sept heures après, nous crûmes voir la terre ferme, & nous la voyions en effet, mais nous en étions assez loin ; & dès que nous la découvrîmes, la marée nous devint contraire. Nous jetâmes donc l'ancre avec une crainte inexprimable que la corde ne vînt à rompre, car c'étoient sur quoi nous fondions toute notre espérance ; & durant ce temps-là, un des plus affamés proposa d'augmenter la pitance, puisque nous étions si proche de terre. Bien que les autres fussent aussi foibles que lui, ils ne furent pas de son avis, alléguant qu'il ne falloit qu'un coup de vent pour rompre la corde qui tenoit à l'ancre, & pour nous jeter en pleine mer. Il fallut donc se contenter de très-peu de chose, & attendre paisiblement le succès de notre entreprise.

Comme nous n'avions point de compas, le soleil & les étoiles nous servoient de guides, & par leur moyen, nous distinguions de jour & de nuit les gisemens & situations de notre radeau.

Le lendemain ayant vent & marée pour nous depuis le matin juſqu'au ſoir, nous aprochâmes fort près de terre, mais nous ne pûmes gagner le rivage. Il fallut jeter l'ancre & paſſer encore une nuit avec beaucoup d'incommodité & de crainte, les courans étant fort rapides.

Le jour ſuivant, le tems nous fût ſi favorable que nous prîmes terre de bonne heure. Nous laiſſâmes le radeau à l'ancre, dans le deſſein de le retrouver, en cas que le pays où nous étions ne fût pas celui que nous cherchions. Après avoir marché quelque tems, nous trouvâmes deux chemins, l'un qui étoit le long du rivage, l'autre le long de la rivière de Sondiep, & ces deux chemins étoient oppoſés. Nous connoiſſions ſi peu l'un & l'autre, que nous ne ſavions lequel prendre; & après avoir épuiſé toutes nos raiſons, nous marchâmes au haſard vers la rivière & nous nous trouvâmes dans le bon chemin. La faim, le froid & les fatigue nous avoient ſi fort affoiblis, que nous ne pouvions faire vingt où trente pas ſans nous repoſer: ainſi nous avancions fort peu, & nous marchâmes plus de trois heures ſans rencontrer perſonne qui nous pût mettre l'eſprit en repos. Peu après, nous vîmes des arbres dont il ſembloit que les branches vinſſent d'être coupées. A vingt pas de-là, nous vîmes une barque dont nous nous approchâmes; & dès que ceux qui étoient dedans

nous apperçurent, ils vinrent vers nous. Cette facilité nous troubla; & nous ne pûmes les voir venir sans être appelés, que nous ne les crussions d'humeur à nous faire quelque avanie.

Notre frayeur redoubla merveilleusement quand nous les vîmes descendre à terre au nombre de six, chacun le couteau à la main. Lorsqu'ils furent assez près de nous pour connoître que nous n'étions ni en état ni en humeur de les insulter, nous leur montrâmes nos bras décharnés, & un reste de la peau du buffle. Quoiqu'il y en eût peu, c'en étoit assez pour empoisonner les moins délicats; aussi ces gens, quelque brutaux & grossiers qu'ils fussent, firent cinq ou six pas en arrière en se bouchant le nez, & nous menaçant avec leurs couteaux. A leurs gestes nous reconnûmes qu'ils nous prenoient pour des gens de mauvaise foi, pour des hypocrites & pour des trompeurs. C'est pourquoi nous nous hâtâmes de leur montrer des feuilles d'arbres, & de leur faire comprendre par signes que c'étoit notre nourriture. Ils nous entendirent, ils se rapprochèrent, & tous émus de compassion, ils se frappèrent la poitrine, & levèrent les yeux au ciel. Lorsqu'ils furent radoucis nous leur marquâmes le besoin que nous avions d'eux pour nous mener au prochain village. Ils consentirent à nous faire cette amitié, pourvu qu'on leur payât leur voiture.

J'admirai dans cette rencontre combien les hommes sont intéressés, & le peu de penchant qu'ils ont à s'entr'aider les uns les autres. Ces barbares nous voyoient tout nus, car nous n'étions couverts que de quelques méchans morceaux de toile : nous étions comme des squelettes, & n'avions nullement la mine d'avoir ni sou ni maille. De plus ces gens nous témoignoient avoir pitié de nous qui étions étrangers, affligés, & apparemment dénués de tout. Avec tout cela sans argent nous n'en eussions eu aucun secours; & nous vîmes bien que sans ce métal la terre ferme n'eût pas été meilleure pour nous que l'île infortunée où nous avions si long-tems souffert. On convint donc de leur donner quelque chose, & on laissa le soin au plus vieux de faire marché pour toute la bande. Celui-ci offrit une pièce qui revenoit à un écu de notre monnoie. Les Bengalois nous firent entendre qu'il leur en falloit dix, & qu'à moins de cela ils ne pouvoient se détourner de leur ouvrage. On leur en offrit encore une, puis une troisième; & tout cela n'étant pas capable de les ébranler, notre vieillard leur montra ses poches vides, pour tâcher de leur insinuer que c'étoit tout ce qu'il avoit. Cette feinte nous réussit, mais mal-à-propos pour nos voituriers, à qui de bon cœur nous eussions donné mille francs pour nous porter en quelque lieu

où nous puſſions nous remettre un peu des fatigues paſſées.

Lorſque nous fûmes dans la barque, nous leur fîmes ſigne de nous donner quelque choſe à manger; ils répondirent qu'ils ne le pouvoient ſans argent: on leur donna encore un écu; & pour cela le plus vieux d'entr'eux nous mit dans un linge environ plein la main de riz, & un piſang grand comme le doigt. Chacun de nous étendit la main d'un air âpre & avide qui fit craindre au diſtributeur que ſa poignée de riz ne fût cauſe de quelque deſordre. Il ſe retira donc & en fit huit portions égales. Il fit de même du piſang qui eſt un fruit paſſablement bon; & quoique ce ragoût ne fût pas grand'choſe, nous le trouvâmes ſi délicieux au prix des ſaletés que nous mangions depuis un mois, que nous en ſouhaitions plein la barque; encore ne penſions-nous pas que ce fût aſſez pour nous raſſaſier. Les nègres s'étant apperçus que nous avions encore de l'argent profitèrent de l'occaſion; & ceſſant de ramer nous firent ſigne que nous n'avions pas aſſez donné, & que ſi nous voulions qu'ils avançaſſent il falloit encore quelques pièces. On leur en offrit une & ils donnèrent dix ou douze coups d'avirons, après quoi ils ſe reposèrent. On leur en donna encore une, ils firent les mêmes efforts, & c'étoit toujours à recommencer; eux ne ſe laſſant point de

demander, ni nous de donner, tant nous avions peur de n'être pas assez-tôt à terre.

En nous reposant de la sorte nous vîmes passer deux autres barques qui joignirent la nôtre & qui firent le même chemin. Leurs gestes faisoient assez voir que c'étoit de nous qu'ils parloient, & leur entretien dura long-[illegible]. Ensuite ils descendirent à terre, comme pour résoudre plus commodement ce qu'ils feroient de nous. Ils contoient l'argent qu'ils avoient reçu, & nous regardoient d'une manière qui nous fit craindre le succès de leur conférence.

Après avoir attendu une heure dans la barque; deux de nos compagnons en sortirent pour les prier de leur montrer où étoit l'eau douce. Dès que les nègres les apperçurent, un d'entr'eux les prit par le bras, & les fit rentrer dans la barque. Cette brutalité nous fit croire qu'ils n'étoient-là que pour résoudre des moyens de nous égorger, pour avoir notre argent; & dans cette pensée nous nous disposâmes à la mort. Ce ne fut pas néanmoins sans peine, & sans trouver un peu étrange que le ciel s'obstinât si fort à nous persécuter. Depuis que nous crûmes qu'ils avoient formé le dessein de nous noyer, il nous tardoit qu'ils ne l'exécutassent, & il nous sembloit que la mort seroit infiniment plus douce que la faim qui nous tourmentoit. Enfin, après avoir souffert

durant deux ou trois heures ce que ſouffrent ceux qui attendent qu'on les vienne égorger, les trois barques ſe ſéparèrent & nos voituriers revinrent à nous, pourſuivirent leur route, & pour une pièce d'un écu ils nous donnèrent plein un pot d'eau douce. Nous en bûmes tous avidement, & avec d'autant plus de plaiſir qu'il y avoit un mois que nous n'avions bu que de l'eau ſalée. Depuis que nous fûmes remplis d'eau, la faim ne nous preſſa plus tant, & nos eſtomacs commencèrent à nous donner un peu de repos.

Cependant nos guides nous firent entendre que vingt de nos compagnons étoient dans le prochain village, & pour cette bonne nouvelle nous leur donnâmes encore un écu. Depuis ce moment ils ſe hâtèrent de nous mener où ils étoient, & en entrant dans le village deux de nos guides vinrent avec nous chez le gouverneur, aux pieds duquel ils mirent les trois écus dont nous étions convenus pour notre voiture, après avoir touché par trois fois de la tête & des mains la terre, en diſant *ſalamabéta*, c'eſt-à-dire, *paix ſoit avec vous*. Le gouverneur nous reçut fort bien, & nous fit ſigne de reprendre l'argent qui étoit à ſes pieds. Nous lui fîmes comprendre que ſes gens l'avoient bien gagné, & que nous ne voulions pas les priver de leur ſalaire. Enſuite il donna ordre à deux ou trois de ſes domeſtiques,

de nous mener au logis de nos compagnons, qui nous ayant apperçus de loin, vinrent au-devant de nous, & témoignèrent une grande joie de nous revoir. Il y avoit cinq jours que ceux qui étoient demeurés dans l'île après nous, étoient dans ce village; & il y en avoit davantage que les cinq qui s'étoient servis d'un radeau, aussi-bien que nous, y étoient arrivés avec le secours de quelques pêcheurs qu'ils avoient rencontrés.

Aussi-tôt qu'ils nous virent, ils s'empressèrent à nous bien traiter; & peut-être eussent-ils mieux fait de ne point donner à des gens qui avoient jeûné si long-tems, de tant de sortes de viandes & en si grande quantité; car, sans le pisang & le miel qui nous servirent d'entremêts & de médecine, je crois que nous eussions tous crevé. Cette opération fut si heureuse, que toutes ces viandes ne nous causèrent aucune incommodité; & ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'encore que nous mangeassions beaucoup & souvent, nous avions le même appétit & toujours également faim.

Deux jours après que nous fûmes là, le gouverneur jugea à propos d'envoyer les premiers venus au bureau de la compagnie, pour informer les officiers du naufrage de leur vaisseau; & il leur fit dire par son truchement qu'ils ne manquassent pas de faire de grandes provisions, parce que le voyage étoit de plus de deux cens lieues, qu'au-

tre cela ils marcheroient cinq grandes journées dans un pays ſtérile & déſert; & que celui qu'on trouvoit enſuite, n'étoit gueres plus fertile ni plus habité. Cette nouvelle alarma ces pauvres gens, qui n'étoient encore ni bien remis de leurs fatigues, ni entièrement raſſaſiés, & il ſembloit même que plus ils mangeoient, plus ils avoient envie de manger. Nonobſtant cela, il fallut partir, & ils n'y répugnèrent pas, pour les raiſons que nous avons dites. Pour nous qui étions les derniers venus, après avoir donné les trois ou quatre premiers jours au repos & à la joie, je m'informai par quelle aventure nos compagnons étoient ſortis de l'île infortunée, & l'on me conta ce qui ſuit :

Après nous avoir dit adieu ils ſe retirèrent au lieu ordinaire, & comme il étoit tard ils tâchèrent de repoſer. Le lendemain s'étant apperçus qu'on leur avoit pris leurs proviſions, ils en eurent autant de douleur que ſi on leur eût ôté la vie. Dans le fort de leur affliction ils levèrent les yeux au ciel, & demandèrent à dieu avec toute l'ardeur dont les affligés ſont capables, qu'il les délivrât de cette misère. Chacun enſuite eut recours aux feuilles, mais ce ne fut pas ſans gémir de ſe voir réduits à ce triſte mets.

Sur le ſoir il y en eut deux qui, en s'entretenant de leur mauvais ſort, ſe trouvèrent inſenſiblement

ſiblement à la pointe de l'île, d'où ils découvrirent des pêcheurs. Dès qu'ils crurent en être vus, l'un des deux rompit une branche d'arbre où il attacha un morceau de toile pour ſervir de ſignal qu'il y avoit quelqu'un dans l'île. Les pêcheurs s'approchèrent, & baiſsèrent la voile à un jet de pierre du rivage. Après un quart d'heure de conſultation, ils s'approchèrent un peu plus près, & demandèrent aux nôtres en Portugais, quels gens ils étoient. On leur répondit en la même langue, & après avoir ſatisfait à tout, les pêcheurs deſcendirent à terre où ils attachèrent leurs trois barques. Ils étoient tous armés, les uns de dards & de javelots, & les autres d'arcs & de flèches; & quoiqu'ils viſſent bien que nos gens n'avoient pas la mine de les vouloir ſurprendre, ils usèrent de précaution & leur demandèrent leurs armes. Nos gens qui n'avoient que leurs couteaux, les jetèrent à terre ſans héſiter & un des nègres les ramaſſa. Enſuite ceux-ci s'approchèrent, demandèrent à voir les autres, & combien ils étoient. De peur que le nombre n'effrayât les nègres, les nôtres dirent qu'ils n'étoient que ſept & qu'ils alloient les leur faire voir. Ceux qui les guidoient, ravis de ſe voir ſur le point d'être délivrés, éclatèrent à l'entrée du bois, & jetèrent des cris qui causèrent une équi-

voque. Leurs compagnons qui les entendirent, crurent qu'on leur crioit arrête, & que quelque bête étoit blessée. Chacun, à ce bruit, s'arma d'un bâton, & courut de toute sa force vers le lieu où les voix se faisoient entendre. Quand les nègres les virent si ardens & si échauffés, ils s'imaginèrent qu'ils étoient trahis, & dans cette surprise, ils tirèrent quantité de flèches dont nul des nôtres ne fut atteint. Ceux-ci se voyant attaqués par des visages qu'ils prenoient pour des misérables esclaves qu'ils avoient vus de l'autre côté, deux jours après qu'ils furent dans l'île, se figurèrent que la faim les avoit poussés là, où trouvant nos gens à leur avantage, il les avoient voulu massacrer. Dans cette pensée ils s'animèrent de telle sorte, qu'ils étoient résolus de les mettre en pièces quand leurs carquois seroient épuisés. Les deux qui étoient près des nègres s'étant apperçus de la mépriſe de leurs compagnons, leur crièrent qu'ils se trompoient; qu'ils se défissent de leurs bâtons, & qu'ils approchassent hardiment. Ceux-ci obéirent, & en approchant ils demandèrent par signes aux nègres s'ils avoient de quoi manger, & qu'ils se hâtassent de leur en donner. L'un des pêcheurs répondit en bon hollandois que leurs besoins étoient évidens; qu'on leur donneroit ce qu'ils souhaitoient;

mais qu'il falloit auparavant qu'on leur mît en main toutes les armes de l'équipage, & on leur donna sans répugnance jusqu'aux couteaux.

Les pêcheurs ne craignant plus rien, donnèrent à nos gens un peu de riz cuit, qui fut mangé si avidement que les premiers en demeurèrent tout surpris. Cependant les nôtres, impatiens de se voir hors de là, demandèrent aux nègres s'ils vouloient bien les en tirer, & ceux-ci y consentirent, pourvu qu'on payât la voiture, alléguant qu'ils étoient pauvres & qu'ils ne pouvoient, sans s'incommoder, les porter à terre pour rien. Comme les nôtres avoient de l'argent on fut bientôt d'accord du prix, & l'on convint de leur donner quatre écus pour chacun, puis les pêcheurs s'occupèrent tout le jour suivant à renforcer leurs barques qu'ils disoient être trop legères & trop petites pour tant d'hommes. Pour ce qui est des vivres, ils dirent qu'ils avoient assez de riz pour eux & pour les Hollandois, & qu'ils espéroient prendre du poisson en assez grande quantité pour rassasier les plus affamés. C'étoit la meilleure nouvelle que pussent apprendre ces derniers; aussi en eurent-ils une joie extraordinaire; & dès ce moment il y en eut qui demandèrent plein leur chapeau de riz, ce qu'ils obtinrent pour le prix d'un demi-écu. Pendant que les nègres pêchoient, nos gens faisoient cuire le riz qu'ils leur avoient

donné ; & avant qu'il fût prêt, on leur apporta du poisson, & ce qu'il falloit pour l'apprêter. Le soir, avant que de nous coucher, le maître ordonna secrètement que nos gens veillassent l'un après l'autre, pour empêcher que les nègres ne les insultassent ; & ceux-ci, de leur côté, prirent la même précaution.

Deux jours après, les pêcheurs les avertirent de se tenir prêts pour partir la nuit suivante ; & dès que l'on fut embarqué, les pêcheurs ramèrent avec tant de force, qu'ils furent bientôt à leur village. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils menèrent nos gens chez le gouverneur, qui leur fit bon accueil, & qui dépêcha deux ou trois barques chargées de vivres vers ceux qui étoient sur le radeau. Après avoir donné cet ordre, il les fit asseoir autour de lui sur une grande nate, où les pêcheurs mirent les armes dont ils s'étoient saisis pour leur sûreté ; & l'argent donné pour le passage. Le truchement du gouverneur leur dit de sa part qu'il falloit qu'ils les reprissent ; mais ils ne reprirent que leurs armes, alléguant qu'il n'étoit pas juste que ces pauvres pêcheurs fussent frustrés de leur salaire. Dès qu'ils furent assis, un eunuque dit que la plupart des femmes du gouverneur avoient envie de voir les plus jeunes des Hollandois, & ils leur furent envoyés. Le lieu où ils entrèrent est un grand espace distingué

par plusieurs petits appartemens, au milieu desquels est une cour où l'eunuque les fit entrer. A peine y étoient-ils qu'ils furent entourés de ces femmes, dont les unes leur prenoient le nez; les autres leur pinçoient les joues; celles-ci les débouttonnoient pour voir & toucher leurs estomacs; celles-là leur passoient doucement la main sur le visage en les regardant d'un œil tendre; & il n'y en avoit pas une qui ne témoignât souhaiter que ces deux jeunes hommes demeurassent là quelques heures; mais le fâcheux eunuque sortit & leur fit signe de le suivre. Lorsqu'ils eurent joint leurs compagnons, ils furent menés tous ensembles dans l'auberge des étrangers. Le lendemain, qui étoit un jour de marché, le gouverneur les alla trouver, leur changea leur argent en certaines petites coquilles qui est la monnoie du pays, & leur aida à acheter les choses nécessaires, afin qu'on ne les trompât pas.

Le reste du jour fut employé à faire bonne chère; & sur le soir le teneur de livres ayant mis le nez à la porte, reçut un coup de pierre dont il fut fort incommodé. Celui-ci ayant fait ses plaintes, le gouverneur se mit en colère & fit chercher le criminel, qui étoit un de ses domestiques. Après l'avoir aigrement repris, il lui fit passer une flèche au travers des narrines; ensuite on lui attacha un tambour sur

les épaules, & dans cet équipage on le mena devant la maiſon du bleſſé, où, après avoir eu quelques coups de fouet ſur les épaules, il fut banni à perpétuité. Voilà l'aventure des quinze hommes qui étoient demeurés dans l'île après nous; voici celle des ſept qui s'étoient ſervis, auſſi-bien que nous, d'un radeau pour en ſortir.

Comme ils n'avoient point d'ancre, durant cinq jours & autant de nuits, ils luttèrent inutilement contre la force des courans qui les jetèrent contre un banc de ſable. Ce banc occupoit un grand eſpace, où ils crurent d'abord qu'ils trouveroient de l'herbe & des feuilles dont ils pourroient vivre quelque tems, ne leur reſtant plus rien de ce qu'ils avoient pris dans l'île. Cette opinion ne leur dura pas, car, après avoir bien cherché, ils ne virent en nul endroit qu'un peu de fiente de bufle qu'ils amaſsèrent avec ſoin. Il y avoit deux jours qu'ils ne vivoient que de la mouſſe que le flot de la mer fait naître ſur le bois qui en eſt frappé. Ainſi leurs eſtomacs étant accoutumés aux ordures, cette dernière leur parut fort bonne, & ils ne ſe plaignoient que de n'en trouver pas aſſez.

Cette fiente leur dura trois jours, & au bout de ce tems, ils ſe trouvèrent tous ſi foibles, qu'ils ne pouvoient plus ni ramer, ni ſe tenir debout qu'avec peine. Un de la troupe faiſant refléxion

ſur la néceſſité de mourir en ce triſte lieu : Que vous en ſemble, dit-il à quatre autres qui l'accompagnoient ? faut-il que nous mourions tous de faim ? & ne ſeroit-il pas plus juſte que quelques-uns fuſſent ſacrifiés pour les autres ? Il eſt vrai que la loi ordonne d'aimer ſon prochain, & qu'elle défend l'homicide ; mais eſt-il rien qui nous ſoit plus proche que nous-mêmes ? & ce précepte de prohibition ne ſemble-t-il pas nous inſinuer que tout eſt permis pour conſerver l'être que la nature nous a donné ? J'ai pour garant tout ce qui a vie, les grands poiſſons mangent les petits, & le moindre petit inſecte fuit par un inſtinct naturel les approches de ſon ennemi. La mort nous talonne ! s'écria-t-il ; de tous nos ennemis, c'eſt le plus terrible & le plus cruel. Pourquoi ne lui pas oppoſer le ſeul obſtacle qui nous reſte ? Tuons les plus foibles d'entre nous, la nature nous le conſeille, & je ne vois pas que vous puiſſiez éluder mon raiſonnement.

Faux raiſonnement, faux principe, reprit un de ceux à qui il parloit, la défenſe de tuer perſonne eſt ſi expreſſe dans la loi, que nulle raiſon ne nous en diſpenſe. Ces paroles, tu ne tueras point, ſont formelles & ne ſouffrent nulle exception, & ſans uſer de plus longs diſcours pour vous faire voir que vous vous trompez, ſachez que ſi vous continuez dans un ſi pernicieux deſ-

ſein, vous devenez l'ennemi de Dieu & des hommes.

Cet honnête homme qui ſe nommoit Adrien Raas eut beau prêcher ce cœur endurci, ſes raiſons furent mal reçues, & on lui oppoſa toujours que l'extrême néceſſité n'étoit ſujette à aucune loi. Les trois autres qui s'étoient trouvés à cette funeſte harangue ſe laiſsèrent perſuader, & ſe préparèrent tous enſemble à pouſſer à bout leur réſolution. Adrien Raas qui s'en apperçut alla avertir les deux victimes de ce qui ſe tramoit contr'elles. A cette nouvelle ces miſérables ſe lamentèrent de telle ſorte que leur ami leur promit de les aſſiſter. Dès ce moment il les mena dans un lieu écarté, où il leur aida à faire deux foſſes pour s'y cacher pendant la nuit, qui étoit le tems deſtiné à ce ſacrifice ſanglant. Par ce moyen leur deſſein ne réuſſit pas; c'eſt pourquoi ils prirent d'autres meſures & en usèrent comme il ſuit: Trois des complices voyant la peine qu'ils avoient à ſurprendre ceux qu'ils avoient envie d'égorger, jetèrent les yeux ſur un d'entr'eux qui étoit grand, & dans lequel ſeul ils crurent trouver ce qu'ils perdoient dans les deux autres. Celui-ci étoit pénétrant & il vit bientôt à leurs manières que c'étoit à lui qu'ils en vouloient.

Dès-lors il ſe tint ſur ſes gardes, ſans faire ſemblant de rien, il les flatta, les exhorta à bien

eſpérer ; & leur dit qu'il ne doutoit pas qu'il ne paſsât bientôt quelques barques, & qu'alors la langue du pays qu'il avoit appriſe à Coromandel où il avoit été ſoldat, leur viendroit fort à propos. Cette ruſe eut un bon ſuccès, on crut qu'étant auſſi habile qu'il diſoit l'être, il méritoit qu'on le conſervât. Adrien Raas qui étoit un homme de paix lui aida à pouſſer ſa pointe ; & quoiqu'il fût que ce qu'il diſoit étoit faux, il ne laiſſa pas de l'appuyer, & qu'un tel homme étoit un tréſor en pays étranger. Un des plus affamés voyant qu'on ne finiſſoit rien, & qu'on détruiſoit tous ſes projets. Hé bien! dit-il, eſt-ce là le fruit de tant de complots & de veilles ; & ne mourra-t-il donc perſonne ? Qu'on raiſonne comme l'on voudra, mais je déclare qu'il me faut un homme, & que je ne me couche point que je n'en aie fait un bon repas. Trois autres ayant dit la même choſe, Adrien Raas leur remontra qu'ils alloient tomber, par leur impatience, dans un péché criant : qu'ils y penſaſſent ſérieuſement, & qu'ils attendiſſent encore un peu. Ce n'eſt déjà que trop avoir attendu, reprit un des plus déterminés, & les deux qu'on veut maſſacrer ſont ſi peu dignes de la vie, que c'eſt péché de les laiſſer vivre. Adrien Raas voyant que ſes remontrances ne ſervoient de rien, leur propoſa de tirer au ſort, que nul de la troupe n'en fût

exempt, & il leur dit que celui sur qui le ciel le feroit tomber, seroit jugé digne de mort. Sa proposition fut rejetée, & comme on cherchoit un autre expédient, il y en eut deux qui s'offrirent d'aller chercher terre, d'où ils promirent d'envoyer du secours aux autres le plus promptement qu'ils pourroient. Cet avis plut à toute la troupe, & pour rendre la chose plus aisée, ceux qui demeurèrent sur le banc donnèrent aux deux aventuriers presque tout leur argent, avec quoi ces derniers partirent & arrivèrent inopinément à un village de Bengala. Comme ils ne savoient où ils étoient & qu'ils ne pouvoient se faire entendre, ils ne purent indiquer le lieu où étoient leurs compagnons. Cependant leur mal étant visible, les habitans les traitèrent bien pendant deux jours, puis on les mit dans une barque, où on leur fit faire trois cens lieues pour être présentés au général des armées du Grand Mogol.

Huit jours après qu'ils furent partis, les cinq misérables qui les attendoient virent passer des pêcheurs assez près du lieu où ils étoient pour en être vus. Ces derniers s'étant approchés à la portée de la voix, les Hollandois prièrent celui d'entr'eux qui s'étoit vanté de savoir leur langue de leur parler, & il leur cria *paï*, *paï*; ces deux mots ne signifiant rien, les pêcheurs n'avancèrent pas, c'est pourquoi les autres se repentirent de ne

l'avoir pas mangé. Après lui avoir fait des reproches, & l'avoir appelé cent fois le plus fourbe de tous les hommes, ils se firent entendre le mieux qu'ils purent; & les pêcheurs, en s'approchant, leur firent signe de se défaire de leurs couteaux avant que d'entrer dans leurs barques. Aussi-tôt qu'ils y furent, ils se battirent à qui auroit quelques poissons morts qu'ils apperçurent dans la barque, & dans ce tumulte, il leur tomba quelques sacs d'argent que les pêcheurs regardèrent d'un œil d'envie. Incontinent après ils se saisirent de nos malheureux affamés, & après leur avoir ôté jusqu'au dernier sol, ils en jetèrent trois sur un banc de sable, & deux qui résistoient dans l'eau, en leur disant par ironie, que ce bras de mer étoit Bengala. Ces pauvres gens ainsi maltraités, dépourvus de tout, & hors d'espérance de sortir de ce fatal endroit, se couchèrent sur le sable, où ils attendoient à tous momens que la mort vînt finir leurs misères. Après avoir été vingt-quatre heures dans cette détresse, il passa d'autres barques, qui apparemment étoient du nombre de celles que le gouverneur, dont nous avons parlé, avoit envoyées au-devant d'eux. Les Mores approchèrent d'eux-mêmes, & firent signe à nos malheureux d'y entrer. Aussi-tôt qu'ils y furent, on leur ouvrit un tonneau de miel qu'on leur abandonna. Ils étoient

tous surpris de se voir si bien régalés ; & cependant ils appréhendoient qu'on ne les laissât là ; c'est pourquoi la nuit ils remplirent leur chapeau de miel, qu'ils cachèrent pour l'avenir, en cas que les pêcheurs ne voulussent pas les emmener. Leur crainte néanmoins fut vaine, le lendemain ils furent menés à Sondiep, où le maître & ceux qui l'accompagnoient arrivèrent le même jour. Le gouverneur du village où ils arrivèrent les reçut favorablement, eut soin que rien ne leur manquât ; & cinq jours après il leur conseilla d'aller porter aux officiers de la compagnie la nouvelle de leur naufrage.

Pour nous qui étions les derniers venus, nous ne songeâmes qu'à nous repoſer, ou plutôt qu'à manger ; car, jour & nuit nous dévorions & avions toujours la même faim. Notre bonne chère néanmoins n'étoit pas toujours égale ; car, comme il étoit défendu d'avoir du feu la nuit, nous ne pouvions manger que du riz & des œufs tout crus.

Après avoir été là cinq jours, nous priâmes le gouverneur de nous permettre d'aller à Bolwa où nos compagnons étoient allés. D'abord il en fit difficulté, ne jugeant pas que nous fussions encore assez forts pour entreprendre un si long voyage ; mais quand il vit que nous y étions résolus, il nous fit préparer trois barques, l'une

pour nous porter, & les deux autres pour notre escorte.

La nuit suivante nous arrivâmes à Anam, pauvre & misérable village où nous ne pûmes rien trouver. Delà nous renvoyâmes nos trois barques, & nous en louâmes une autre jusqu'à Bolwa. A deux lieues de cette ville, nos guides nous menèrent à terre, & nous firent faire à pied le reste du chemin. Pendant qu'ils allèrent chez le gouverneur pour l'avertir de notre arrivée, nous achetâmes du lait & du riz que nous fîmes cuire dans un pot, qui nous fut prêté par des Mores qui parloient portugais. Il étoit presque cuit lorsque nos guides revinrent nous dire que le prince nous attendoit, & qu'il falloit partir tout-à-l'heure. Cette nouvelle nous déplut, car nous avions une faim canine, & nous ne pouvions nous résoudre à laisser à des étrangers ce que nous avions eu bien de la peine à apprêter. Nous prîmes donc le pot, & le portâmes tour-à-tour jusqu'à la porte du palais du prince, où nous mangeâmes avant que d'entrer. Ensuite on nous mena où étoient nos vingt compagnons qui étoient partis long-tems avant nous, & une demi-heure après nous fûmes tous ensemble introduits dans un salon où l'on voulut voir tout notre argent, afin de nous en tenir compte si nous étions volés en chemin. Ensuite on nous mena

au logis qui nous étoit préparé ; & par ordre du prince on nous y ſervit d'un conſommé nommé brenſie qui ne ſe voit que ſur la table des grands du pays. Ce mets ſe fait d'excellent riz, d'une oye fort graſſe & de deux poulets, qu'on preſſe dans un linge quand ils ont bouilli deux ou trois heures. On ajoute au ſuc ainſi préparé de pluſieurs ſortes d'épiceries, ſur-tout de la fleur de muſcade, du girofle, du ſucre, du ſafran & de la canelle. Ce conſommé eſt ſi nourriſſant, qu'en moins de trois ou quatre jours nous reprîmes notre embonpoint. Avec tout cela, nos eſtomacs n'en étoient pas fort ſatisfaits, & ils euſſent bien mieux aimé une viande moins ſucculente; mais il falloit nous laiſſer conduire, & l'on eût trouvé fort étrange que nous euſſions préféré un peu de riz ſec & du poiſſon cuit dans l'eau, à ce qui n'eſt que pour les perſonnes de la première qualité.

Cinq jours après que nous fûmes-là, les états du royaume que le prince avoit convoqués, s'aſſemblèrent devant ſon palais, où, à meſure qu'ils arrivoient, on les voyoit s'aſſeoir à la mode des Orientaux. Quand tous les membres y eurent pris place, le prince ſortit du palais au milieu de ſes gardes, les uns avec l'arc & la flèche, les autres avec le coûtelas & le bouclier, & alla s'aſſeoir comme les autres. Ils furent tous dans cette poſ-

ture depuis le matin jusqu'au soir; & ce qu'ils avoient résolu fut si peu secret, qu'une heure après le peuple en étoit informé. Je voulus savoir la raison d'une chose si peu commune, & l'on me répondit qu'on ne faisoit point là de mystère des affaires d'état, soit par coutume ou par impossibilité. La raison est que les chrétiens qui sont là fort considérés, composent la garde du prince; & bien que ces chrétiens ne le soient peut-être que de nom, car ce sont des nègres qui sont nés sujets du roi de Portugal; ils sont néanmoins estimés si braves, qu'on a pour eux un respect tout particulier; ainsi les grands se font un plaisir de leur amitié, & pour l'obtenir il n'y en a guères qui ne leur disent tout ce ce qui se passe au conseil. C'est par leur moyen que tout est su; car, comme ces gardes ont leurs amis, d'heure en heure ont fait dans la ville tout ce qui se fait à la cour.

Le lendemain le prince nous envoya dire qu'il nous étoit libre de partir & que les barques étoient toutes prêtes. Comme c'étoit ce que nous souhaitions le plus, nous partîmes une demi-heure après, & arrivâmes fort heureusement à Decka. Les officiers de la compagnie nous reçurent parfaitement bien. Nous leur contâmes nos aventures, & ils nous apprîrent le naufrage du vais-

ſeau nommé le Wéſop, vers les îles des Ananans, où les habitans avoient mangé quarante hommes de l'équipage.

Lorſque nous eûmes fait connoître que nos forces étoient revenues, le commandeur nous fit apprêter une barque pour aller à Ougueli, où les Hollandois ont un comptoir; mais une heure avant que de partir, le commandeur reçut une lettre du général du Grand Mogol, par laquelle il ordonnoit que nous allaſſions le trouver. Cet ordre étoit exprès, & quelque répugnance que nous euſſions à y obéir, on ne put nous en diſpenſer. On diſoit pour raiſon que ce général qui étoit puiſſant, menaçoit, en cas de refus, de faire eſclaves tous les Hollandois qui ſe trouveroient dans les états de ſon maître, & qu'il ne falloit pas l'irriter.

Il fallut donc céder à la force; & en nous préparant à un voyage de plus longue haleine que le premier, on nous dit que ce général nommé Nabab étoit un homme à qui la fortune avoit toujours été favorable. Qu'il n'avoit jamais perdu de batailles, ni levé le ſiège devant quelque place que ce fût; & qu'il avoit pris quantité de villes, défait des armées toutes entières, & rendu pluſieurs royaumes tributaires du Grand Mogol. Ces proſpérités nous firent

embarquer

embarquer de meilleur courage pour ſuivre les guides qui avoient ordre de nous mener à l'armée que commandoit un ſi vaillant homme.

Durant trente jours, nous allâmes, tantôt par mer, tantôt par terre, & nous paſsâmes par pluſieurs villes preſque déſertes, les habitans de ce pays-là ayant coutume en tems de guerre de quitter leurs maiſons pour ſuivre l'armée, quelque part qu'elle aille. Ces gens ſont doux & de bonne foi. Ils n'ont ni ambition, ni envie, & bien loin de chercher à s'emparer du bien d'autrui, ils ont peu de ſoin de leur intérêt, & ſe contentent de peu de choſes. Ils ſont querelleux & injurieux, mais dans leur plus grande colère ils ne parlent jamais du diable. Pour les ſermens, ils n'en font point que dans les affaires d'importance; & ces ſermens ſont ſi inviolables, qu'on s'y peut fier, y allât-il de tous les empires du monde.

Le trente-cinquième, nous allâmes à bord d'un des vaiſſeaux du Nabab; nous y trouvâmes quatre Anglois, quelques Portugais, & deux hommes de notre équipage dont nous avons parlé. Delà nous allâmes mouiller près de la ville de Renguémati, d'où nous joignîmes peu après l'armée du Mogol. Le général que nous ſaluâmes dans ſa tente, nous témoigna qu'il étoit bien aiſe de nous voir, & un moment après il nous fit donner une grande coupe pleine d'arak, pour

boire à la santé. Cette coupe étoit fermée d'une manière assez difficile à trouver ; aussi étoit-ce pour se divertir que le général nous la fit donner. Lorsque nous nous en apperçûmes, nous la prîmes tous l'un après l'autre avec peu de succès ; & nous étions sur le point de l'abandonner, quand il me tomba dans l'esprit que cette coupe n'étant que de bois elle étoit aisée à percer. Je la repris donc & y fis un trou avec la pointe de mon couteau. Comme elle étoit pleine jusqu'au haut, l'arak en sortit impétueusement, & par ce moyen nous en bûmes tous, & usâmes de la liberté que le Nabab nous avoit donnée, en disant qu'il falloit bien boire & bien combattre. Cette boisson étoit si forte, que nous en sentîmes les effets ; nous devînmes gais, libres, & hardis avec le général, qui nous fit dire que dans six mois il nous renverroit auprès de ceux de notre nation. Il nous accorda en même tems la jouissance de tout le butin que nous ferions sur les ennemis : nous promit cinquante (1) roupies pour chaque tête de Portugais que nous lui apporterions, & cent pour chaque prisonnier. Ensuite il dit à notre maître de navire qu'il le renverroit vers ses maîtres pour leur donner avis de la perte de leur vaisseau ; qu'il pouvoit prendre notre chi-

(1) La roupie vaut trente sols de notre monnoie.

turgien avec lui, & trois garçons de l'équipage, qui étoient trop jeunes pour suivre l'armée. Cependant l'arak nous avoit si fort étourdis, que sans considérer que nous étions dans la tente du général, nous pensâmes nous battre pour des oranges qu'on nous avoit servies, parce que quelques-uns en avoient pris plus que les autres. Le général excusa notre impertinence, & se contenta de commander à son chirurgien de nous emmener dans sa tente pour y boire modérément.

Le lendemain le général nous envoya trois cens roupies, & nous assigna certains bâtimens nommés gourapes, chacun desquels étoit monté de quatorze pièces de canon & de cinquante-cinq ou soixante hommes. Chaque gourape étoit appuyée de quatre kosses : ce sont des bâtimens à rames qui ne servent qu'à remorquer. Ils sont montés de quatre-vingt hommes. De plus, il y avoit deux vaisseaux, chacun desquels étoit commandé par quatre Anglois ; & une galiote dont les officiers qui étoient Portugais, eurent ordre de nous céder leurs places. La galiote & les deux vaisseaux avoient chacun cinq cens hommes, & huit gourapes pour les remorquer. Il y avoit aussi un très-grand nombre de gros bâtimens de leur bord, dont la poupe & la proue étoient

larges, & qui ne portoient point de mâts. Ces bâtimens avoient à proue trois batteries, dont la plus baſſe étoit de deux pièces qui portoient chacune trente-ſix livres de balle, la ſeconde de deux pièces, qui en portoient vingt-quatre, & la troiſième de deux autres pièces qui en portoient dix. Ils avoient deux batteries à poupe, chacune de trois pièces par bande; & chaque pièce de huit livres de balles. La plupart des officiers étoient Portugais, & le général avoit ſi bonne opinion des chrétiens, que pour peu qu'un More fût de portugais, il lui donnoit quelque belle charge, ſur-tout, s'il ſe diſoit chrétien.

Il y avoit encore pluſieurs vaiſſeaux qui n'étoient chargés que d'artillerie & de bonnes pièces de canon, afin que l'on n'en manquât pas. On y voyoit principalement de grands bâtimens diſtingués par de petites huttes fort propres, pour les femmes des grands qui ſuivoient l'armée. Le général en avoit cinq cens, ſes conſeillers trois cens, & ainſi des autres, à proportion de leur qualité & de leurs biens. Toutes ces femmes étoient gardées par des eunuques à qui l'on avoit tout coupé dès leur jeuneſſe, & qui avoient beaucoup de crédit auprès de leurs maîtres. Une infinité d'autres bâtimens chargés de toutes

ſortes de vivres, étoient diſperſés dans l'armée, où toutes les choſes néceſſaires étoient en abondance.

Dès qu'on eut ordre de marcher, nous cherchâmes les bâtimens que l'on nous avoit aſſignés, mais j'eus le malheur de m'égarer avec un de mes compagnons, & nous fûmes huit jours ſans nous reconnoître. Ce petit malheur me donna lieu de voir de plus près la cavalerie & l'infanterie qui étoient, celle-là de trois cent mille hommes, & celle-ci de cinq cent mille. Le général étoit au milieu de la cavalerie, & devant lui marchoient quantité de trompettes, & de timbaliers, tous montés ſur des éléphans. Il étoit ſuivi de vingt de ces animaux, chacun deſquels portoit deux petites pièces de canon, deux canonniers & deux chargeurs. Enſuite marchoient trois ou quatre mille Moſcovites tous montés ſur de beaux chevaux. L'infanterie n'étoit pas moins leſte que la cavalerie, & il y avoit un très-grand nombre d'éléphans ſur leſquels on diſoit que le général faiſoit fond.

Pluſieurs milliers de chameaux chargés du bagage, étoient ſuivis de toutes ſortes de marchands, d'artiſans, de courtiſannes, les uns montés ſur des chameaux, & les autres ſur des chevaux. On nous dit que ce grand corps coûtoit tous les jours au Grand Mogol plus de cinq mil-

lions, dont la plupart étoient payés par les courtisannes & par les marchands qui suivoient l'armée. Ce que je n'eus pas de peine à croire, parce que je savois qu'en ce pays-là n'y ayant rien à faire dans les villes pendant la guerre, les habitans étoient contraints de suivre l'armée, où par ce moyen on avoit de tout en abondance, excepté la boisson forte, dont l'usage étoit permis aux seuls chrétiens, parce que les Mores, pour peu qu'ils en boivent, sont cruels & sanguinaires.

Après une longue marche, nous entrâmes dans le Kolsbia, pays situé entre les royaumes de Bengala & d'Azo, dont le général se rendit maître avec peu de peine. Le roi d'Azo s'étoit figuré que les murailles de sa capitale étoient à l'épreuve de notre canon, & il s'y croyoit en sûreté; mais il éprouva bientôt le contraire, nous prîmes sa ville d'assaut, & lui-même fut fait prisonnier. On lui mit au cou un collier de fer, d'où pendoient deux grosses chaînes qu'on attacha à ses deux jambes; & dans cet état, il étoit servi par quatre valets. Si-tôt que le roi fut enchaîné, on indiqua au général certaines caves taillées dans le roc où étoient ses trésors; le reste fut mis au pillage, & nous pensions tous nous y enrichir, mais tous se trompèrent dans leur opinion; car, outre que ces gens-là n'ont pour tout habit qu'un morceau de toile qui leur descend depuis la ceinture jusqu'aux

génoux, ils avoient si bien tout caché, qu'il fut impossible de trouver chez les riches, non plus que chez les pauvres, autre chose qu'un pot plein de riz, & une boîte pleine de chaux & de quelques feuilles qu'ils mâchent toujours afin d'avoir la bouche nette. Nous nous attendions si peu à cela, que nous eûmes bien de la peine à croire ce que nous voyions, & notre surprise fut d'autant plus grande, que nos gages ne suffisant pas pour nous entretenir, nous avions fait fond par avance sur le butin de Kosbia. C'est pourquoi nous ne pûmes qu'avec un déplaisir extrême nous voir réduits à nous contenter de dix écus par mois, les vivres étant extrêmement chers, & n'ayant aucune ressource. La raison pour laquelle nous avions si peu c'est que nous étions-là malgré nous, & que nous n'y étions que pour un tems; au lieu que les Anglois & les Portugais qui s'étoient offerts d'eux-mêmes, & dont le tems n'étoit point fixé, touchoient vingt-cinq écus par mois.

Quelques jours après, le général fit proposer à nos deux charpentiers de lui construire un beau vaisseau sur un modèle qu'il leur montra: après quoi il leur promit de les remettre en liberté. Ils acceptèrent la proposition; ils furent envoyés à Déka, où ils entreprirent la construction du vaisseau qui plut au général, & celui-ci leur tint parole.

On nous demanda en même tems si quelqu'un de nous vouloit accepter le gouvernement du château d'Agra, & pour nous y engager, on nous promit qu'on nous y traiteroit en princes; mais toutes ces belles promesses ne nous tentèrent nullement; & quoiqu'on dise que c'est un grand avantage, ce n'en étoit pas un pour des gens qui ne pouvoient vivre parmi les Mores, & qui craignoient que cet emploi ne les attachât, en sorte qu'ils ne pussent plus sortir du pays.

Comme le général étoit un homme d'expédition, incontinent après la défaite du roi d'Azo, il se hâta de passer sur les terres du roi d'Assam qui étoit un des principaux ennemis du Grand Mogol. On dit que ce roi étant averti de sa marche, plaignit le peu de jugement de ce pauvre vieillard, & qu'il s'étonnoit qu'avec huit cent mille hommes seulement, il entreprît de faire ce que n'avoient pu deux millions d'hommes. En effet, il sembloit qu'il y eût un peu de témérité dans notre entreprise & que l'exemple d'une si prodigieuse armée qui venoit de périr au même endroit où nous allions, dût intimider notre général. Mais bien loin de craindre dans ces occasions, la difficulté du péril irritoit son courage: & de peur que l'eau qui inondoit tous les six mois plus de la moitié de ce royaume n'arrêtât ses projets, il avança à grandes journées, & se rendit avant ce

tems-là où il avoit envie d'aller. Dès que nous fûmes dans le pays de l'ennemi, la consternation fut générale; & la bonne opinion que tout le monde avoit du Nabab, fit résoudre une infinité des sujets de l'ennemi à se jeter de son côté comme le meilleur & le plus sûr: mais la chance tourna peu après, & la bonté de nos ennemis ne fut pas de longue durée.

Sur ces entrefaites, les Anglois & nous, ayant remarqué tous les signes d'une prochaine tempête, nous regardâmes avec attention si l'étoupe étoit bien poussée dans toutes les fentes du bordage de notre bâtiment, & nous en bouchâmes toutes les jointures avec des planches, des plaques de plomb, des pièces de bois, & d'autres matières propres à le tenir sain, étanché, & franc d'eau: mais tout cela n'empêcha pas que notre galiote ne périt. Comme elle n'étoit point lestée, les courans la renversèrent; & ce qui hâta notre perte, ce fut la sotte & extravagante curiosité d'un matelot qui en étoit le chef. Cet homme, pour mieux éprouver ce que pouvoit ce bâtiment, voulut qu'on fît force de voiles, & dès qu'on lui eut obéi, la rivière nous engloutit. Il y avoit assez près de nous des bâtimens qui eussent pu nous secourir, si la coutume l'eût permis; mais en de semblables rencontres les Mores n'assistent personne, non pas même leurs proches parens, ni leurs plus

inumes amis. Par bonheur néanmoins il se trouva une femme forte & bienfaisante, qui voyant cinq Hollandois sur le point de se noyer, s'approcha d'eux à force de rames, malgré deux hommes qui l'en empêchoient, & les reçut dans son bateau.

La largeur du Gange est inégale, étant en quelques endroits d'une demi-lieue, d'une lieue, & d'une lieue & demie: si-bien que lorsque le vent est grand, cette rivière a des lames & des houles comme la mer. Il périt dans ce naufrage quatre Hollandois & vingt-six Mores; & j'eusse été du nombre de ces malheureux, si après avoir nagé inutilement plus de quatre heures vers la terre, je ne m'étois trouvé auprès d'un vaisseau commandé par les Anglois. Dès que je me fus fait connoître, ils envoyèrent à mon secours plus de soixante hommes qui me firent passer dans leur barque, où ils m'échauffèrent le mieux qu'ils purent. Ensuite on me mena au vaisseau où je trouvai un de nos gens dont les Anglois avoient eu la même compassion. Le lendemain nous remerciâmes nos bienfaiteurs, & nous allâmes à l'armée, où nous cherchâmes l'occasion de parler au général.

C'étoit une assez facheuse nouvelle que la perte de sa galiote; mais nous ne pouvions nous dispenser de la lui dire, car nous n'avions plus de retraite. Quand il la sut il s'emporta d'une si

terrible manière, que nous nous crûmes tous deux perdus. Après quelques reproches d'avoir laissé perdre ce qu'il aimoit, principalement son canon de fonte, il nous commanda de nous retirer, & de nous hâter de choisir tel bâtiment que nous voudrions, parce qu'on attendoit à tout moment la flotte ennemie.

Nous fûmes si aises d'en être quittes à si bon marché, que nous nous hâtâmes d'obéir; ainsi quatre de nos compagnons choisirent une gourape, & deux autres & moi, une barque montée de six pièces de canon.

Deux jours après notre Amiral alla audevant de l'ennemi, & toute la flotte le suivit. Nous entendîmes en même-tems le bruit continuel du canon, d'où nous inférâmes qu'on étoit aux mains du côté de terre; mais pour nous, il n'y avoit aucune aparence que nous en vinssions si-tôt là, les vaisseaux ennemis étant encore bien loin de nous, du moins à ce que l'on croyoit. Quand l'Amiral eut mis la flotte dans l'ordre où il la souhaitoit, le chirurgien du général, qui étoit de notre nation, ému d'un zèle pour la patrie, nous exhorta à soutenir la bonne opinion qu'on avoit de nous, & à remplir dignement l'idée qu'on avoit conçue des Hollandois. Il nous représenta que si l'on en venoit aux mains, toute la flotte auroit les yeux sur les chrétiens, & principalement

ſur nous qui avions parmi les Mores la réputation d'être braves; qu'il importoit à la compagnie que l'on eût de nous cette haute eſtime, & que nous aurions bonne part à la gloire des belles actions qui ſeroient faites en cette rencontre.

Après qu'il eut ainſi parlé, nous réſolûmes d'avancer pour chercher l'ennemi; & quoique le vent fût forcé, nous continuâmes notre route, & trois ou quatre heures après nous heurtâmes ſi fort contre le terrein, que notre gouvernail ſauta. Peu après nous le recouvrâmes, & après l'avoir ratâché, nous pourſuivîmes notre route. Durant deux ou trois heures nous ne fîmes que ranger la côte, & ſur le point de doubler le cap, nous apperçûmes la flotte ennemie qui conſiſtoit en ſix cens voiles. Encore que nous la cherchaſſions nous fûmes extrêmement ſurpris de voir ſi près de nous ce que nous en croyions bien loin. Dès que l'ennemi nous eut reconnus, il avança vers nous, & nous l'attendîmes avec aſſez de réſolution, autant peut-être par néceſſité que par bravoure, le vent contraire nous empêchant de reculer. Pendant qu'il approchoit nous nous mîmes à table, & un moment après, un plat de viande qu'on venoit d'y mettre fut enlevé d'un coup de canon, qui ne nous fit point d'autre mal que celui de nous ôter une partie de notre pitance. D'abord nous courûmes à notre canon, & depuis cette

heure jusques à minuit il se fit de part & d'autre un feu continuel. Une heure après que l'ennemi se fut retiré, nous fumes joints par un bâtiment qui venoit à notre secours. C'étoit un More nommé le prince Ménorcan, qui avoit équipé trente vaisseaux pour le service du Grand Mogol. Ce prince voyant que notre poste étoit dangereux, nous commanda d'aller vers lui, & quand il fut que la chose étoit impossible, il nous fit remorquer par deux galéasses qui nous mirent au vent de l'ennemi. Dès que nous eûmes jeté l'ancre il s'éloigna de nous & promit de revenir le lendemain avec toute la flotte. Il ne pouvoit pas être loin, quand nous apperçûmes six voiles qui tâchoient de fondre sur nous. Il y en eut cinq qui ne purent surmonter la force des courans; & le sixième, qui étoit peut-être plus fin de voiles, s'approcha, se vint mettre en travers du nôtre, & nous donna insensiblement le côté. Si tôt qu'il fut à notre avantage, nous sautâmes dedans, & les ennemis nous l'abandonnèrent, s'imaginant avoir affaire à beaucoup plus de gens que nous n'étions. Ainsi nous eûmes le premier vaisseau qui fut pris sur l'ennemi, & les prémices du butin. Lorsque nous l'eûmes dépouillé de ce qu'il avoit de meilleur, nous l'abandonnâmes au courant, de peur d'en être embarrassés.

Une demi-heure après, huit ou neuf vaisseaux

ennemis avancèrent encore vers nous, & ce grand nombre nous intimida ; c'eſt pourquoi nous levâmes l'ancre ; nous nous rendîmes au poſte avancé, qu'occupoient les Hollandois & les Portugais, & ils ceſſèrent de nous ſuivre. Au point du jour, nous trouvâmes que notre amiral étoit encore à une demi-lieue de nous. Toute la flotte dont les Portugais & les Hollandois avoient l'avant-garde, étoit en bon ordre, & avançoit vers l'ennemi, autant que le pouvoit permettre le peu de vent qu'il faiſoit alors. Pour nous, les courans nous étoient contraires, c'eſt pourquoi nous fûmes contraints de nous faire remorquer par des Mores qui deſcendirent à terre. Cependant un trompette & dix ou douze cavaliers venant de la part du général, qui nous croyoit perdus, ſur de faux bruits qui avoient couru, nous crièrent de loin par pluſieurs repriſes, Sauwas Hollandois. Le mot de Sauwas ſignifie courage, & nous voyions bien à leur mine qu'ils le répétoient de bon cœur. Quand ils nous eurent joints, ils nous apprîrent que le général avoit paſſé un mauvaiſe nuit, ſur le faux rapport que lui avoit fait un More de la perte des Hollandois, des Anglois, & des Portugais ; mais qu'il l'auroit eue encore plus mauvaiſe, ſi ſon conſeil, mieux inſpiré, ne lui eût fait voir que cette nouvelle étoit peu vraiſemblable. Ils retournèrent donc vers leur maître,

qui sachant ce qui se passoit, fit couper la langue au misérable qui lui avoit donné cette alarme, & fouetter d'un fouet nommé chamboc, dont chaque coup fait dans la peau le même effet qu'un coup de rasoir.

Malgré la force des courans, & le grand avantage que les ennemis avoient sur nous, nous trouvâmes moyen de passer au vent de trois cens de leurs vaisseaux; & dès ce moment nous fîmes un feu continuel de notre canon. En quoi nous fûmes bientôt secondés des Anglois & des Portugais, & une heure après de toute la flotte. Lorsque l'ennemi la vit approcher, il fit de si grand cris qu'il sembloit que tout dût périr. Il ne laissa pas de se bien défendre, & durant trois heures on se battit, de part & d'autre, avec une égale vigueur. Depuis ce tems-là cette grande ardeur se ralentit de l'autre côté; les ennemis reculèrent insensiblement, & comme on les poussoit toujours avec la même impétuosité, ils abandonnèrent leurs bâtimens, & descendirent à terre, où se voyant suivis de plus près qu'ils n'avoient pensé, ils tâchèrent, mais vainement, de se saisir d'une haute digue, car nous les poussâmes si vivement, qu'ils demeurèrent tous sur la place, l'ordre étant de faire main-basse, & de ne donner point de quartier. Nous prîmes trois cens de leurs bâtimens, le moindre desquels

étoit monté de soixante & dix hommes ; & de tout ce grand nombre, il ne s'en sauva pas cinquante, que le roi, outré que ses ordres eussent été mal suivis, condamna au dernier supplice.

Ceux qui furent trouvés avec quelque reste de vie, furent attachés à des poteaux, où les goujats les achevèrent à coups de flèches. Ainsi périt cette nombreuse & puissante armée, dont à peine resta-t-il un homme pour porter la nouvelle de la perte de tous les autres. Un des plus heureux fut l'Amiral, qui s'étant déguisé afin de n'être pas reconnu, ne laissa pas de l'être. On le fit prisonnier, mais le général le relâcha à l'instance de quelques-uns de ses principaux officiers. Pour le butin, il ne fut pas grand, & il ne consistoit qu'en poudre, en plomb, & en quelques pièces de canon, dont nous nous pourvûmes sans opposition, suivant les articles de notre accord.

On dit que la faute de l'Amiral, qui venoit de perdre la bataille, étoit d'autant moins pardonnable, que ce chef d'armée avoit négligé les ordres de son roi. Ce prince lui avoit commandé d'aller, avec ses six cens voiles, nous attendre au-dessous de la ville de Goëati. C'étoit un poste aisé & commode pour nous couper les vivres, & nous enfermer dans le pays ; mais il avoit

avoit mieux aimé ſuivre ſes lumières, dans la penſée que les hurlemens de ſa flotte nous épouvanteroient, ce qui avoit mal réuſſi.

Les trois cens bâtimens qui avoient trouvé moyen de s'enfuir, eurent le malheur d'aller mouiller à un quart de lieue du général qui avançoit à grandes journées dans le pays. Auſſitôt qu'il ſut où ils étoient, il fit pointer de leur côté deux ou trois cens pièces de canon, & en foudroya [illegible] moitié; le reſte paſſa de l'autre côté de la rivière, où les nôtres les pourſuivirent avec ſuccès. Quelques uns prirent des détours où les Mores les maſſacrèrent.

La flotte ennemie étant diſſipée, nous paſsâmes au pied d'un roc eſcarpé, où étoit bâtie une forteresſe de difficile accès. Elle étoit néanmoins abandonnée, mais c'étoit pour nous attirer plus avant dans le pays. De-là nous nous rendîmes à la ville de Guéragan, d'où le roi s'étoit enfui, & notre amiral alla camper devant la ville de Lokwa, ſituée quelque ſix lieues au-delà. Quelque tems après, le général commanda aux chefs de notre flotte, de lui envoyer tout l'or & l'argent qui s'y trouveroit, & des proviſions pour l'armée; & nos chefs envoyèrent ſous une bonne eſcorte ſix bateaux, deux chargés d'or, & quatre d'argent; mais ces ſix bateaux

eurent le malheur de tomber entre les mains des ennemis, qui, dans la furie de la ſurpriſe en égorgèrent la plus grande partie. Ils réſervèrent, pour ſe divertir, quelques chrétiens à qui ils attachèrent ſous les bras quantité de bouchons de paille mêlés de poudre, & quand ces bouchons étoient conſumés, ils en remettoient d'autres juſqu'à ce qu'ils expiraſſent. Le plaiſir des barbares étoit d'entendre les cris des patiens, qui les divertiſſoient d'autant plus qu'ils crioient plus haut, & qu'ils témoignoient plus d'impatience. Ceux qui s'étoient ſauvés dans le bois, à force de marcher la nuit, joignirent enfin l'armée qui avoit dèjà de la peine à trouver de quoi ſubſiſter; & l'eau étoit déjà ſi haute, que l'on étoit preſque enfermé.

Notre campement étoit dans un lieu tout planté d'arbres fruitiers, & ſemé d'excellent riz. Les montagnes produiſent le poivre, le bois d'agra, de ſandal, & des ſimples qui ſont vendus au poids de l'or. Pour ce métal, il n'y eſt pas rare; & les éléphans y ſont ſi communs, que le terroir, tout bon qu'il eſt, ne ſuffit pas pour les bien nourrir; c'eſt pourquoi ils ſont toujours maigres.

Nous choiſîmes dans ce bon pays un lieu propre pour nous retrancher, & nous coupâmes, de

peur de surprise, tous les arbres d'alentour. Presque tous les jours il se faisoit des détachemens pour tenir la campagne, & pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Ceux qui tomboient dans nos partis étoient cruellement fouettés, puis on leur coupoit la tête que l'on pendoit dans des paniers à des branches d'arbres. Lorsqu'ils étoient en trop grand nombre pour être tous faits prisonniers, on coupoit la tête au deux tiers, & l'on pendoit au cou de chacun des autres deux de ces têtes qu'on leur faisoit porter au camp. Là on les fouettoit cruellement, & quand on les jugeoit sur le point de rendre l'esprit, on leur coupoit la tête, puis on les pendoit comme les autres dans des paniers à des branches d'arbres. Quelques-uns étoient empalés. A d'autres on fourroit dans le corps quatre doubles crochets qui leur déchiroient les entrailles; & dans cet état, on les portoit aux lieux fréquentés par les ennemis, afin que l'horreur du supplice les déterminât à abandonner le plus foible parti.

Si ces supplices étoient cruels, ceux des ennemis ne l'étoient pas moins; car ils faisoient si long-tems languir dans les tourmens nos pauvres prisonniers, que les plus durs en avoient pitié. Après les avoir fait expirer en les maltraitant, ils les attachoient debout sur des radeaux faits ex-

près, & les pouſſoient de la ſorte le long de la rivière, ou vers l'armée, ou vers la flotte, où ils étoient pris de loin pour un renfort qu'on nous envoyoit, & de près ils produiſoient un ſi triſte effet dans les eſprits, que la plupart ne les pouvoient voir ſans abattement & ſans frayeur.

Pour ceux qui ſe rendoient d'eux-mêmes, bien loin de leur ôter leurs biens, ils étoient careſſés & traités humainement. On reçut même des ambaſſadeurs du roi des antropophages ou mangeurs d'hommes, offrant le ſecours de ſon armée contre les ſujets du roi d'Aſſam; mais comme on connoiſſoit le peu de bonne foi de ces peuples, on ne voulut point accepter leurs offres, & on les aſſura de la protection du Mogol, en cas qu'ils ne donnaſſent aucun ſecours aux ennemis.

Ces peuples avoient le regard affreux, la démarche fière, le port terrible, & l'abord de gens qui ſembloient dévorer les autres tout vivans. En effet, ces peuples ſe nourriſſent de chair humaine, & ils feroient ſcrupule d'enterrer leurs morts qu'ils deſtinent à un meilleur uſage. Ceux qui ſont malades, ou qui languiſſent, ſont aſſommés & mangés, & c'eſt toute la charité qu'ils ont les uns envers les autres. Ils ne poſsèdent rien en propre, & ce qu'ils volent aux étrangers,

ils le portent de bonne foi dans la masse commune où ils ont tous le même droit. Quand nous leur disions que leur vie étoit toute opposée à celle du reste des hommes, & que c'étoit quelque chose de dénaturé que de manger son semblable ; ils répliquoient que l'opinion & la coutume faisoient trouver toutes choses bonnes ou mauvaises, & que nul homme ne pouvoit pécher en suivant celles qu'il avoit trouvées établies.

Il y avoit dans notre armée certains soldats dont la maxime est de ne reculer jamais, & de mourir plutôt que d'abandonner le poste qu'on leur a confié. Ceux qui meurent de cette manière sont assurés de leur salut, au lieu que les poltrons sont infailliblement damnés. C'est cette créance qui les rend braves ; en quoi ils ne sont peut-être pas si barbares qu'on s'imagine, des nations plus polies étant coiffées de cette opinion, que le plus haut point de la gloire consiste à périr pour leur patrie. Le général nous avoit dépeints si vaillans, que le seul bruit de notre nom fut valoir une armée. Les ennemis qui se réfugioient parmi nous, avoient tant d'estime de notre valeur, qu'ils nous faisoient place quand nous passions, & qu'ils avoient même du respect pour nos valets. Les Mores avoient la même considération,

mais les intrépides dont j'ai parlé, gardoient avec nous leur gravité, ils prétendoient dans les rencontres que nous leur cédaſſions le pas, & nous le cédions pour avoir la paix.

Après les Hollandois, certains cavaliers Arméniens étoient les plus conſidérés, tant à cauſe qu'ils étoient chrétiens, que parce qu'ils avoient ſoin d'être toujours bien montés, & de ſe tenir en bon ordre; notre réputation étant établie de la ſorte, l'amiral crut que nous étions les ſeuls capables de gouverner l'artillerie; il nous fit prier d'en prendre ſoin, & fit, pour nous y engager, de fort belles promeſſes, mais qui ne nous tentèrent point; les engagemens de ce pays-là n'ayant point de charme pour nous, nous le priâmes donc de jeter les yeux ſur quelqu'autre à qui cet emploi convînt mieux qu'à nous, qui ne ſavions pas aſſez la langue pour nous faire obéir, & cette raiſon le ſatisfit.

Chaque nouvelle une eſt un jour de fête pour les Mores, & cette fête commence par une décharge générale de l'artillerie, après quoi on paye les ſoldats & ce paiement conſiſte en cinquante roupies ou vingt-cinq écus pour chaque cavalier, quelques uns en ont cent, d'autres n'en ont que trente, que vingt, & que dix. l'infanterie a très-peu de choſe, & le prêt d'un

fantaſſin n'eſt chaque mois que de quatre ou cinq roupies. Pour les forçats qui travaillent preſque jour & nuit, on ne leur donne rien, ou ce qu'on leur donne eſt ſi peu de choſe, que la plupart meurent de faim.

Ces forçats étoient des Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie, & leur ſuperſtition étoit telle, que quelque faim qu'ils euſſent, ils aimoient mieux mourir que de manger ni chair ni poiſſon ; leur nourriture n'étoit que de riz, & quand il leur manquoit, (ce qui arrivoit fort ſouvent), ils mouroient gaiement, ne doutant pas que ce genre de mort ne leur procurât la vie éternelle. Ces miſérables ne parloient que du mépris de l'abondance, & des mérites de la diſette ; ils ne pouvoient comprendre que ceux qui ſont heureux dans ce monde, le puſſent être dans l'autre ; & dans cette penſée ils prenoient leur peine & leur misère comme une marque qu'ils étoient au nombre des élus.

Les habitans du pays d'Aſſam ſont une autre ſorte de ſuperſtitieux qui adorent la vache, & qui par conſéquent n'en tuent point, en quelque extrémité qu'ils ſoient. On ne voit dans leurs temples que des figures de ces animaux, la plupart d'or, & quelques-unes d'argent & de cuivre.

A trois heures du lieu où notre vaiſſeau étoit à l'ancre, nous pillâmes un de ces temples, où une de ces vaches d'or nous échut en partage. C'étoit pour ces pauvres payens une douleur amère que de voir enlever à leurs yeux leur chère divinité, & cependant ils nous vendoient de ces animaux à très-vil prix, car les plus belles vaches ne nous coûtoient que vingt-cinq ou trente ſols. Quel aveuglement diſois-je en moi-même! Ces peuples vendent leur divinité, il eſt vrai qu'il falloit promettre de ne les pas tuer, mais ils ſavoient bien le contraire; & quand on blâmoit leurs grimaces, ils demandoient ſi les chrétiens n'en faiſoient point, & ſi leurs actions répondoient toujours à la religion qu'ils profeſſent.

Comme notre vaiſſeau étoit éloigné de l'armée, nous ne ſavions qu'une partie de ce qui s'y paſſoit, & quoique nous ſuſſions que la misère y étoient grande, nous n'euſſions jamais cru qu'il y fût mort tant de milliers d'hommes, ſi la rivière ne nous les avoit amenés. L'eau fut ſi infectée par la prodigieuſe quantité des morts que l'on y jeta, que pluſieurs perſonnes en moururent; & il en fût mort bien d'avantage, ſi on ne s'étoit aviſé de faire bouillir l'eau avant que d'en uſer.

Après un campement de trois mois, l'eau ayant toujours été si haute qu'il étoit impossible de sortir de nos tranchées, l'ennemi crut que nous y étions affamés, & par conséquent qu'il étoit facile de nous défaire. A la vérité la famine y étoit fort grande, & il y avoit plus d'un mois qu'on ne se nourrissoit que d'éléphans, de chameaux, & de chevaux qui mouroient tous les jours, faute d'avoir de quoi les nourrir. Les ennemis étant donc venus presque assurés de la victoire, notre général commanda qu'on les laissât avancer comme si tout eût été mort, pendant qu'il fit prendre un grand tour à la cavalerie, pour les enfermer, s'il étoit possible. Son stratagême réussit; dès qu'ils commencèrent à nous attaquer, notre cavalerie leur donna le change; & de tous côtés ils furent surpris & battus de telle sorte, qu'il en demeura plus de vingt-cinq mille sur la place; pour nous, nous n'eûmes que dix blessés, & depuis cette attaque les eaux baissèrent si sensiblement, que nous eûmes ordre de nous tenir prêts pour livrer la bataille.

Pendant que l'on s'y préparoit, notre général fit charger quelques charriots de vivres, & les envoya au roi d'Assam, à qui il fit dire que c'étoit un présent qu'il lui faisoit, de peur

qu'il n'en manquât; que pour lui il en avoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour faire subsister son armée pendant plus de six mois. Le but de notre général étoit d'alarmer le roi d'Assam, qui méditoit alors de se retirer dans les montagnes, ayant perdu toute espérance de pouvoir résister. Ce prince pénétra dans le dessein du général, & vit bien que c'étoit une sommation tacite de se rendre à lui à discrétion, mais il n'avoit garde de s'y fier, & il connoissoit trop son ennemi pour en espérer aucune douceur. Il aima donc mieux lui répondre que sa personne lui étoit trop chère pour la confier au hasard, mais qu'il étoit prêt de souscrire à toute autre condition quelque onéreuse qu'elle pût être. Cette réponse fit connoître la foiblesse de l'ennemi, & le général qui étoit outré qu'il l'eût insulté dans ses tranchées, songea à l'en faire repentir. Il annonça donc à son conseil qu'il avoit dessein de donner bataille, & presque tous en étoient d'avis, pourvu qu'on ne différât plus; entre les plus hardis à ne rien celer de ce qu'ils pensoient il y en eut un qui s'exprima ainsi: « Seigneur, dit-il au général, » quand nous sommes venus ici nous avions » quatre armées toutes lestes & en bon ordre, » & maintenant il ne nous en reste pas une qui

» mérité de porter ce nom ; de ce grand nombre » de soldats qui composoient ces quatre armées, » la plupart sont morts, le reste est malade ou » languissant, & peut-être que dans un mois » ces malades ne seront plus ; à quoi tient-il » donc que dès-à-présent nous n'allions droit » à l'ennemi ? Attendons-nous que toutes nos » forces soient dissipées ? Et ne seroit-il pas » plus glorieux à notre monarque & plus ho- » norable à un chef tel que vous, seigneur, » d'aller insulter l'ennemi, que de languir ici, » où un plus long séjour ne peut être que » très-honteux. » Cet avis fit un bon effet, le général se résolut d'aller trouver le roi d'Assam, en cas qu'il refusât de signer les conditions suivantes : à savoir que ce prince céderoit au général la moitié de son royaume, & la plus jeune de ses filles pour concubine, deux mille éléphans, quelques millions d'argent comptant, & ses plus beaux vaisseaux chargés d'excellentes racines, dont le pays abonde ; & qui sont là au poids de l'or. Quoique l'armée du général fût dans la dernière misère, son ennemi ne laissa pas d'accepter ces conditions, & cette paix inespérée nous ouvrit le chemin du ciel, lorsque nous nous croyions perdus, car il est certain que jamais armée ne fut en plus mauvais état.

Dès que les eaux furent écoulées suffisamment, nous nous hâtâmes de plier bagage pour quitter ce malheureux poste, chargés de fatigues & de butin. Je dis chargés de fatigues; car il est certain que nous en étions accablés, de sorte que, pour peu d'efforts qu'eût fait l'ennemi, nous n'eussions fait nulle résistance.

Pour les richesses, nous en étions assez bien pourvus, & nous avions ouvert des tombeaux où il y en avoit une quantité prodigieuse. La coutume de ces peuples est d'enterrer avec leurs morts leurs plus beaux habits, leurs richesses, & la plupart de leurs valets qu'ils enterrent tout vivans, sans que ceux-ci y trouvent à redire. Bien loin de s'affliger de leur sort, ces pauvres gens ont de la joie d'être trouvés dignes de suivre leurs maîtres en un pays où dans trois jours ils espèrent être grands seigneurs, & jouir de certains plaisirs qui ne se goûtent point ici.

Notre général fit ouvrir quantité de ces caves où l'on trouva des trésors immenses qu'il emporta, mais dont il ne jouit pas, car il mourut peu de tems après; & suivant la coutume de l'empire du grand Mogol, qui est que ce prince devient héritier de tous ceux qui meurent sur ses terres, les conquêtes du général qui se montoient à plus de quatre millions, furent adjugées à ce monarque. Voilà ce que j'ai vu de cette

guerre contre le roi d'Assam, & voici ce qu'en a écrit un médecin de Montpellier qui étoit alors au Mogol.

Le prince Jamla, ou l'Emir (c'est ainsi qu'il nomme notre général) s'étant signalé en plusieurs rencontres, & ayant chassé Sultan Sujah, frère d'Auren-Zeb, du royaume de Bengale, supplia le Mogol de lui envoyer sa femme & ses enfans, pour vivre avec eux dans un lieu qu'il avoit choisi, éloigné du bruit & de l'embarras dont son grand âge n'étoit plus capable. Il s'imaginoit que ce prince dont il venoit d'affermir le trône, en chassant ses frères qui le troubloient dans la possession de l'empire, ne pouvoit honnêtement lui refuser ce qu'il demandoit. Mais son opinion le trompa. Auren-Zeb étoit pénétrant; il savoit que Jemla étoit les délices des soldats & l'admiration de ses peuples; qu'il étoit grand homme d'état, grand capitaine & le plus riche de l'empire. Il connoissoit son ambition & n'ignoroit pas qu'il aspiroit à voir Mahmet Emirkan son fils sur le trône de Bengale.

D'un autre côté il songeoit qu'il étoit dangereux de choquer un homme si puissant; ainsi, de peur de l'irriter, non-seulement il lui accorda ce qu'il demandoit; mais même il le fit mir-ul-omrag, dignité annexée à la seconde personne

de l'empire ; & pour ſon fils ; il le fit bacchis, ou général de la cavalerie, la troiſième charge de l'état, mais qui demande que celui qui en eſt revêtu ne ſorte jamais de la cour. Ce coup étoit d'un homme ruſé & conſommé dans les affaires ; il s'agiſſoit de couper pied aux projets du prince Jemla, on ne le pouvoit plus sûrement qu'en le ſéparant de ſon fils ; & celui-ci ne pouvoit être diſpenſé, à meilleur titre, de ſuivre ſon père, qu'en l'attachant à la cour par une charge ſi éclatante. Jemla vit le but d'Auren-Zeb, & ne trouvant d'abord aucun moyen de l'éluder, céda à la néceſſité, en attendant que le changement des affaires lui donnât moyen d'avoir par force ce que ſes ruſes ne lui pouvoient faire obtenir. Ces deux grands hommes ſe craignoient, & comme ils étoient également forts, ils s'accabloient de civilités apparentes, pendant que l'un & l'autre tâchoient de fortifier leur parti ſecrètement. L'année s'étant paſſée en diſſimulations réciproques, Auren-Zeb vit bien que l'émir n'étoit pas homme à ſe repoſer. Il jugea donc qu'il valoit mieux l'occuper au-dehors, que de lui donner le tems de troubler ſes états ; & pour le faire plus finement, il propoſa à l'émir de partir pour cette grande expédition dont celui-ci lui avoit autrefois parlé. C'étoit de marcher contre le raja ou

roi d'Aſſam, dont le pays eſt au nord du royaume de Deka, qui eſt ſur le golfe de Bengale. Il eſt vrai que l'émir en avoit parlé à Auren-Zeb qui, prévoyant l'éclat qui réſulteroit de ſes conquêtes, forma d'abord des difficultés, ſur leſquelles depuis il ferma les yeux, pour éloigner l'émir dont il étoit embarraſſé. Quoique l'émir ne doutât pas du deſſein d'Auren-Zeb, il obéit ſans héſiter, & ſe diſpoſa avec joie à la conquête d'un pays qui devoit achever d'établir ſa réputation. Il s'embarqua donc avec ſon armée ſur une rivière dont la ſource eſt dans ce pays-là; & après avoir fait environ ſoixante lieues, il arriva au château d'Azo que le raja d'Aſſam avoit enlevé depuis long-tems au roi de Bengale. L'émir attaqua cette place & l'emporta quinze jours après.

Enſuite il marcha vers Chamdara, frontière du pays d'Aſſam, où un mois après il livra bataille au roi d'Aſſam qui eut le deſſous. Ce prince vaincu ſe retira dans ſa capitale nommée Güerguon, où l'émir Jemla l'ayant ſuivi cinq jours après, il ſe ſauva dans les montagnes de Laſſa; & pour le faire plus commodément il ouvrit ſes tréſors dont l'émir augmenta les ſiens.

Ces montagnes n'étant pas un lieu où l'on pût mener des armées, l'émir n'y put ſuivre ſon ennemi; & pendant qu'il ſongeoit aux moyens de

le ſurprendre, la ſaiſon des pluies vint, durant leſquelles tout le pays eſt inondé, excepté les villages qui ſont bâtis ſur des collines. Cette ſaiſon, qui dura trois mois, borna les deſſeins de l'émir qui, ſe voyant ſi à l'étroit, tâcha vainement de ſe mettre au large, les eaux l'empêchant également d'avancer & de reculer. Ajoutez à cela que le raja fit enlever tous les vivres des montagnes, & mit par ce moyen l'émir dans une étrange extrémité. Ce mauvais tems dura trois mois, pendant leſquels la faim, les fatigues & l'incommodité du lieu, ruinèrent preſque toute ſon armée. Il ne ſongea donc plus qu'à ſe retirer ſans rien faire, & dans ſa retraite il fut harcelé par les ennemis qui, profitant de l'occaſion, enfermoient des troupes entières dans des plaines de boues, & ne leur donnoient point de quartier. Nonobſtant ces difficultés, l'émir retournà comme en triomphe & ſe retira malgré eux, chargé de gloire & de dépouilles. Son deſſein étoit d'aller l'année ſuivante achever la conquête de ce royaume, que le château d'Azo qu'il avoit fait bien fortifier, tenoit en bride, & qui pouvoit tenir long-tems contre les forces du raja. Mais à peine fut-il de retour à Bengale, que la diſſenterie déſola le reſte de ſon armée & lui ôta la vie. Par ce moyen Auren-Zeb n'eut plus rien à craindre,

craindre, & tout grand comédien qu'il étoit, il ne put s'empêcher de dire que cette mort le réjouissoit. Il dit même un jour au fils du défunt, en présence de toute sa cour, qu'il avoit perdu un père ; mais que pour lui il étoit défait d'un très-redoutable ami.

Après avoir été quinze mois entiers à l'armée du grand Mogol, le général de la compagnie obtint enfin notre passe-port, & nous partîmes mal escortés, tous ceux qui nous servoient étant morts ; ainsi tout las & fatigués que nous étions, il nous fallut ramer nous mêmes. Dans quinze jours nous fûmes à Déka où nous vîmes le beau vaisseau que nos deux charpentiers avoient fait pour le général. Il étoit monté de vingt-huit à trente pièces de canon, & ils avoient ordre d'en faire un autre qui seroit plus long de quinze pieds, & dont l'étrave & l'étambord étoient déjà dressés. De-là nous nous rendîmes à la loge des Hollandois, où l'on nous reçut parfaitement bien, mais nous n'y fûmes pas long-tems, parce qu'il falloit prendre la commodité des vaisseaux qui partoient d'Ongueli. Après avoir fait cent vingt lieues le long de la rivière, nous relâchâmes pour quelques heures à Cazimabahar, que le grand négoce des soies a rendu fort célèbre. De-là nous allâmes à Ongueli où est le principal

comptoir de la compagnie des Indes. Chacun y prit différens emplois, & le mien m'attacha tellement au service de ces messieurs, que je ne pus être de retour en ma chère patrie que l'an 1673.

Fin du Naufrage d'un Vaisseau Hollandois.

[Dubois-Fontanelle, Jean Gaspard, 1737-1812.]

NAUFRAGE
ET AVENTURES
DE M. PIERRE VIAUD,
NATIF DE ROCHEFORT,
CAPITAINE DE NAVIRE.

F.R.W

PRÉFACE

De l'Éditeur du Naufrage de M. Viaud.

Les aventures de M. Viaud ſont faites pour intéreſſer les cœurs honnêtes & ſenſibles. On ne ſera pas moins étonné qu'attendri des infortunes qu'il a éprouvées pendant quatre-vingt-un jours, depuis le 16 Février 1765, juſqu'au 8 Mai 1766. On conçoit à peine comment un homme a pu vivre dans une ſituation auſſi terrible. C'eſt dans cette occaſion qu'on peut dire que la vérité n'eſt pas vraiſemblable. Mais tout ce qu'on rapporte dans cette relation, eſt atteſté. M. Viaud eſt actuellement plein de vie, & eſtimé de ceux qui le connoiſſent. Sa bonne foi, ſon intelligence dans la Marine, lui ont mérité la confiance de pluſieurs négocians. Il ne craint pas de publier ſes aventures, & de

les laiſſer paroître ſous ſon nom : c'eſt lui-même qui les a écrites; on n'y a changé que quelques mots & quelques expreſſions en faveur de ces lecteurs difficiles, auxquels le ſtyle ſimple & ſouvent groſſier d'un marin auroit pu déplaire; mais on a conſervé précieuſement ſes idées, ſes réflexions, & autant qu'il a été poſſible, ſa manière de les rendre : on a préféré à une plus grande correction, cette rudeſſe marine, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, qui n'eſt peut-être pas ſans mérite, & qui a ſur-tout un ton de franchiſe & de vérité que l'on verra certainement avec plaiſir. On laiſſe l'élégance & la délicateſſe du ſtyle aux romanciers, qui en ont beſoin pour dédommager leurs lecteurs du vide de leurs productions. Quel effet pourroient produire, ſans cet attrait, les actions ſouvent mal imaginées de leurs héros chimériques? Elles attacheroient peut-être les jeunes gens qui recherchent avidement ces ſortes d'ou-

ouvrages, & dont le goût n'eſt pas difficile; mais les hommes faits les mépriſeroient ſans les lire. Les infortunes de M. Viaud n'ont pas beſoin de ces ornemens étrangers. On ne trouve pas ici l'hiſtoire de ſa vie : on n'y voit que la relation de ſon naufrage, & des malheurs qui l'ont ſuivi.

Qu'il nous ſoit permis d'ajouter un mot ſur cette nouvelle édition : on a lieu d'eſpérer qu'elle ſera auſſi-bien accueillie que la première : on en a retranché quelques répétitions; c'eſt à ces ſeules corrections qu'on a dû ſe borner. Ce n'eſt pas ici un roman qu'on peut augmenter ou élaguer à ſa volonté. Les faits ont dû reſter tels qu'ils ſont. Quelques lecteurs ont été révoltés du meurtre du nègre : on n'entreprendra pas de le juſtifier; mais on les priera de conſidérer un inſtant les circonſtances dans leſquelles ſe trouvoient M. Viaud & ſa malheureuſe compagne, lorſqu'ils ſe portèrent à cette atro-

cité. Si le déſeſpoir & la faim qui la leur firent commettre ne les juſtifient pas, ils les excuſent peut-être. Pluſieurs perſonnes ont prétendu que ce fait n'étoit pas vraiſemblable, & en ont conclu que la relation n'étoit qu'un roman. Si ce trait étoit unique, leur incrédulité pourroit être fondée; mais les voyageurs en fourniſſent une infinité d'exemples, dont la plupart ſont aſſez connus. Qu'elles nous permettent de leur en citer un qui l'eſt moins; nous le rapporterons d'après la dépoſition qui en fut faite au commencement de l'année 1766, entre les mains de M. George Nelſon, lord-maire de Londres, & reçue par M. Robert Shank, Notaire public.

David Harriſſon, commandant du petit bâtiment la Peggy, de la Nouvelle-Yorck, s'étoit rendu à Fyal, l'une des Açores, où il avoit chargé du vin & des eaux-de-vie. Il en étoit parti le 24 d'Octobre 1765, pour retourner à la Nouvelle-Yorck. Dès

le 29 le vent qui étoit favorable, changea tout-à-coup; des tempêtes qui ſe ſuccédèrent juſqu'au premier Décembre ſuivant, endommagèrent ſon vaiſſeau, y ouvrirent des voies d'eau, renversèrent ſes mâts, déchirèrent ſes voiles, & les mirent toutes hors d'état de ſervir, à l'exception d'une ſeule. Le mauvais tems continua encore après le 1er Décembre. Les proviſions étoient épuiſées; le navire avoit été écarté de ſa route, il ne pouvoit avancer : l'équipage étoit dans la ſituation la plus déplorable, n'attendant des ſecours que du haſard. Un matin on apperçut deux vaiſſeaux; l'un de la Jamaïque, & faiſant route pour Londres, & l'autre de la Nouvelle-Yorck, allant à Dublin. L'agitation de la mer ne permit pas au capitaine Harriſon de s'approcher de ces vaiſſeaux qui furent bientôt hors de ſa vue. L'équipage déſeſpéré, manquant de tout, ſe jeta ſur le vin & ſur les eaux-de-vie de la cargaiſon : il abandonna au capitaine deux petites meſures d'eau

de quatre pintes chacune, qui étoient l'unique reste des provisions. Quelques jours s'écoulèrent. Les matelots parvinrent, en s'enivrant, à adoucir les déchiremens de la faim. Ils rencontrèrent bientôt un nouveau navire ; ils lui firent les signaux ordinaires pour marquer leur détresse : ils eurent la consolation de voir qu'on y répondoit. La mer étoit calme ; les deux vaisseaux s'approchèrent : on promit du biscuit aux malheureux ; mais on ne le leur donna pas sur le champ. Le capitaine s'excusa de ce délai sur une observation qu'il avoit commencée & qu'il vouloit finir ; & il eut la barbarie de s'éloigner sans tenir sa parole ; la consternation & le désespoir de l'équipage de la Peggy augmentèrent. Il y avoit encore une paire de pigeons & un chat vivans dans le bâtiment : on les dévora les uns après les autres. La tête du chat échut au capitaine, qui assure qu'il n'a jamais rien mangé de plus délicieux. Les huiles, les chandelles, les cuirs, servirent encore

d'alimens à ces malheureux, & furent conſommés le 28 Décembre. On ne ſait comment ils vécurent juſqu'au 13 Janvier ſuivant; ils étoient encore tous vivans. Le matin ils ſe rendirent dans la chambre d'Harriſon, qui étoit retenu au lit par la goutte. Le contre-maître prenant la parole, après avoir peint des couleurs les plus terribles la ſituation déplorable à laquelle ils étoient tous réduits, lui déclara qu'il étoit néceſſaire d'en ſacrifier un pour ſauver les autres, & qu'ils étoient réſolus de tirer au ſort. Le capitaine fit tout ce qu'il put pour les détourner de cette horrible réſolution. Ils ne l'écoutèrent pas ; il lui répondirent qu'il leur étoit indifférent qu'il l'approuvât ou non; que ce n'étoit point par déférence qu'ils lui en avoient fait part; & que s'ils l'avoient prévenu qu'ils alloient tirer au ſort, c'étoit parce qu'il en devoit auſſi courir les riſques lui-même ; car, ajoutèrent-ils, l'infortune générale anéantit toutes les diſtinctions. Ils le quittèrent à

ces mots, & montèrent sur le pont, où ils firent parler le sort.

Le capitaine avoit un nègre, ce fut lui qui périt le premier. Il y a lieu de soupçonner que les matelots s'étant contentés de feindre de tirer au sort, l'avoient fait tomber sur lui. Il fut immolé sur le champ. L'un d'eux pressé par la faim, lui arracha le foie & le dévora, sans avoir la patience de le faire griller. Il en tomba malade, & mourut le lendemain avec tous les symptômes de la rage. Ses camarades auroient bien voulu le conserver pour le manger après le nègre; mais la crainte de mourir comme lui les en empêcha, & ils le jetèrent dans la mer.

Le capitaine ne voulut point partager leur horrible repas; il se contenta de son eau qu'il mêloit avec un peu de liqueur, & il ne prit point d'autre nourriture. Le corps du nègre ménagé avec beaucoup d'économie, dura jusqu'au 26 Janvier. Le

29, la troupe réſolut de chercher une autre victime : elle alla encore en inſtruire Harriſon, qui fut forcé d'y conſentir; mais craignant que s'il laiſſoit à ſes matelots le ſoin de faire prononcer le ſort ſans lui, ils ne lui donnaſſent pas beau jeu, il ranima ſes forces : il fit écrire ſur de petits billets le nom de chaque homme, & après les avoir pliés, il les mit dans un chapeau. L'équipage reſta dans le ſilence pendant ces préparatifs : la terreur étoit peinte ſur tous les viſages. Celui qui porta la main au chapeau pour en tirer un billet, ne le fit qu'en tremblant : il le remit au capitaine qui l'ouvrit, lut tout haut, & leur fit lire le nom de David Flat. Le malheureux que le ſort avoit nommé, parut ſe réſigner à ſa deſtinée. « Mes amis, dit-il à ſes compagnons, » tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt » de ne me pas faire ſouffrir : dépêchez-» moi auſſi promptement que le nègre » ; & ſe tournant vers celui qui avoit fait cette première exécution : « c'eſt toi que

» je choisis, ajouta-t-il, pour me porter » le coup mortel ». Il demanda ensuite une heure pour se préparer à la mort. Ses compagnons fondirent en larmes; la pitié combattit la faim, & ils résolurent de retarder le sacrifice jusqu'au lendemain matin à onze heures. Ils se déterminèrent à ce délai, dans l'espérance de trouver quelqu'autre secours. L'infortuné Flat n'en reçut qu'une foible consolation. La certitude de mourir le lendemain fit sur lui une impression si profonde, qu'il tomba dangereusement malade. Son état devint si cruel, qu'avant la nuit quelques matelots proposèrent de le tuer sur le champ, pour mettre fin à ses souffrances. Mais la résolution qu'on avoit prise d'attendre au lendemain matin, prévalut. A dix heures & demie on avoit déjà allumé un grand feu pour rôtir les membres du malheureux Flat. Celui qui devoit le tuer chargeoit déjà le pistolet dont il vouloit se servir, lorsqu'on apperçut un vaisseau: c'étoit *la Susanne* qui revenoit de la Vit-

gnie, & faisoit voile pour Londres. Le capitaine instruit de l'état de la Peggy, fit porter à l'équipage les secours les plus prompts, & le conduisit à Londres. Deux matelots périrent pendant la route. Flat recouvra sa santé, & le capitaine Harrison, à son arrivé, fit la déclaration dont on vient de voir le précis : elle est aussi authentique qu'on peut le désirer, & peu de relations sont aussi attestées que celle-là. Il étoit intéressant pour le commandant de la Peggy, qu'elle le fût, parce qu'il devoit répondre du vaisseau & de sa charge qui n'étoit point pour son compte. Son intérêt eût pu le porter à en imposer; mais il n'a pas été possible de douter des faits qu'il a déclarés : le témoignage de l'équipage de *la Susanne* a confirmé son récit. Aucun motif ne pouvoit engager M. Viaud à tromper sur sa situation. Il a été malheureux; mais lui seul a perdu dans son voyage, ainsi que ses compagnons. Il n'a écrit l'histoire de ses infortunes, qu'à la sollicitation d'un ami auquel il ne

pouvoit rien refuſer; & lorſqu'il a conſenti à la publier, il y a été déterminé par l'eſpoir triſte, mais conſolant, de voir les âmes honnêtes & ſenſibles s'attendrir ſur ſon ſort.

NAUFRAGE

NAUFRAGE
ET AVENTURES
DE M. PIERRE VIAUD,
CAPITAINE DE NAVIRE.

Vous avez été long-tems inquiet ſur mon ſort, mon ami, vous étiez preſque perſuadé, ainſi que ma famille, que j'avois péri dans mon dernier voyage; le tems que j'ai paſſé ſans écrire, vous confirmoit dans cette opinion; ma lettre, dites vous, a ſéché les larmes que l'idée de ma perte faiſoit couler: les regrets de mes amis me flattent & m'attendriſſent; ils me conſolent de mes malheurs paſſés, & je me féli-

cire de vivre pour goûter encore le plaiſir d'être aimé.

Vous vous plaignez de ce que je ne ſuis entré dans aucun détail ſur mon naufrage; raſſuré ſur ma vie & ſur ma ſanté, vous deſirez un récit plus circonſtancié de mes aventures : je n'ai rien à vous refuſer; mais c'eſt une entrepriſe pénible, & dont je viendrai difficilement à bout; je ne puis me rappeler ſans frémir les infortunes que j'ai eſſuyées : je ſuis étonné moi-même d'y avoir réſiſté; peu d'hommes en ont éprouvé de pareilles; pluſieurs exciteront la pitié d'une ame auſſi ſenſible que la vôtre; quelques-unes vous feront horreur. Vous verrez à quel excès a été quelquefois le déſeſpoir dans lequel m'ont plongé mes ſouffrances, & vous ne ſerez point ſurpris qu'elles aient épuiſé mes forces, affoibli mon tempérament; & qu'un état auſſi terrible que le mien m'ait ôté ſouvent l'uſage de la raiſon.

N'attendez pas ſur tout que je mette de l'ordre dans cette relation; j'ai perdu la plupart des dates; pouvoient-elles fixer mon attention lorſque j'étois accablé des peines les plus cruelles? Chaque jour ajoutoit à mes ſouffrances; le malheur préſent m'affectoit trop vivement pour me permettre de ſonger à celui qui l'avoit précédé; pendant près de deux mois mon ame a été inca-

pable de tout autre ſentiment que celui de la douleur; toutes ſes facultés ſembloient ſuſpendues par le délire & la fureur du déſeſpoir; les époques ſe ſont preſque toutes effacées de ma mémoire, & je ne me reſſouviens plus que d'avoir ſouffert. Je vous rapporterai les faits tels qu'ils ſont, ſans ornement, ſans art; ils n'en ont pas beſoin pour intéreſſer mon ami: vous ne chercherez pas de l'élégance dans mon ſtyle; vous y trouverez le ton d'un marin, beaucoup d'incorrections & de franchiſe.

Lorſque je partis de Bordeaux au mois de Février 1765, ſur le navire *l'aimable Suſette*, commandé par M. Saint Cric, à qui je ſervois de ſecond, je ne m'attendois pas aux malheurs que la fortune me préparoit dans le nouveau monde. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai à Saint Domingue ſans avoir éprouvé aucun accident. Je ne vous parlerai point de mon ſéjour dans cette île; des ſoins de commerce remplirent tous mes momens; je m'occupai enfin de mon retour en France; le tems en approchoit; il étoit déjà fixé; je tombai malade quelques jours avant l'embarquement. Affligé de ce contre-tems, ne l'imputant qu'au climat du pays, je me perſuadai que je me rétablirois auſſitôt que je l'aurois quitté; cette idée conſolante me fit deſirer avec impatience le jour du dé-

part : il arriva ; je n'en tirai point le ſoulagement que j'avois eſpéré ; la mer, le mouvement du vaiſſeau augmentèrent mon mal ; on me ſignifia que je ne pouvois continuer la route ſans danger ; ma foibleſſe m'en aſſuroit à chaque inſtant : je fus forcé de conſentir à redeſcendre à terre, & l'on me débarqua dans le mois de Novembre à la Caye de Saint-Louis (1). Cette néceſſité d'interrompre mon voyage fut la ſource de mes infortunes.

Quelques jours de repos à Saint-Louis, & les ſoins généreux de M. Deſclau, habitant de cette île, qui m'avoit donné un logement dans ſa maiſon, me rendirent bientôt ma première ſanté. J'attendois avec une vive impatience l'occaſion de retourner en Europe : il ne s'en préſentoit aucune ; un long ſéjour à Saint-Louis pouvoit nuire à ma fortune ; cette inquiétude ſe joignoit à l'ennui qui me dévoroit ; M. Deſclau, mon hôte, s'en apperçut ; la généroſité avec laquelle il m'avoit ſecouru pendant ma maladie, m'avoit inſpiré la reconnoiſſance la plus vive, &

(1) C'eſt un petit terrein de quatre à cinq cens pas de long, ſur ſoixante de large, qui n'a préciſément que la hauteur ſuffiſante pour n'être pas couvert d'eau quand la mer eſt haute ; il n'eſt ſéparé de Saint-Domingue que par un canal d'environ huit cens pas de large.

la plus tendre amitié ; je ne pus lui cacher la cauſe de mes chagrins ; il y prit part, & n'oublia rien pour me conſoler. Un jour il vint me trouver, & me tint ce diſcours : J'ai réfléchi ſur votre ſituation ; la crainte de reſter longtems ſans emploi eſt la ſeule choſe qui vous afflige ; l'eſpérance d'en trouver eſt le motif qui vous fait ſouhaiter de vous revoir promptement en France ; ſi vous m'en croyez ; vous renoncerez à ce projet : vous avez quelques fonds, tentez la fortune, vous pourrez les tripler ; je vous en fournirai les moyens. Je compte me rendre inceſſamment à la Louiſiane avec des marchandiſes dont la vente eſt ſûre ; celles que je me propoſe d'y prendre à mon retour, me produiront un bénéfice honnête. Je connois ce commerce, je l'ai fait pluſieurs fois, j'en connois tous les avantages ; il dépend de vous de les partager en me ſuivant ; vous me remercierez un jour du conſeil que je vous donne.

Dans la poſition où je me trouvois, je n'avois pas de meilleur parti à prendre ; ce diſcours de M. Deſclau lui étoit dicté par l'amitié ; je ne balançai pas à ſuivre ſes avis ; je m'aſſociai avec lui pour une partie de ſon fonds ; nous fîmes les achats néceſſaires, & il me ſervit dans cette occaſion avec le zèle le plus em-

preſſé, & la probité la plus exacte. Nous fretâmes le Brigantin *le Tigre*, commandé par M. la Couture; le chargement ſe fit avec toute la célérité poſſible, & nous nous embarquâmes au nombre de ſeize, ſavoir, le capitaine, ſa femme & ſon fils, ſon ſecond, neuf matelots, M. Deſclau, un nègre que j'avois acheté pour me ſervir, & moi.

Nous appareillâmes de la rade de Saint-Louis le 2 Janvier 1766, faiſant route vers le trou Jeremy, petit port au nord de la pointe du cap Dame-Marie, où nous reſtâmes vingt-quatre heures; nous en partîmes pour nous rendre au petit Goave (1); mais cette ſeconde traverſée ne fut pas ſi heureuſe que la première. Nous eſſuyâmes un grain forcé de douze heures qui nous auroit infailliblement jetés ſur le Cayes-Mittes (2), ſi la violence du vent qui céda un peu, ne nous eût permis de faire uſage de la voile pour nous écarter de cette côte.

(1) Ou *Gouave*; on diſtingue le grand & le petit. Le premier eſt à quatre lieues ſous le vent de Léogane; le ſecond eſt à une lieue du premier; on n'y mouille guère que dans des cas de néceſſité.

(2) Petites îles au couchant de l'île Eſpagnole, entre le quartier du nord & celui du ſud : elles ſont partie des Antilles.

Un peu moins d'entêtement, & plus d'expérience de la part de notre patron, auroient pu nous éviter ce danger. Je commençai dès lors à m'appercevoir qu'il avoit plus de babil que de science; je prévis que notre voyage ne se termineroit pas sans accident, & je me promis bien d'avoir l'œil sur sa manœuvre, pour prévenir, s'il étoit possible, les périls auxquels son ignorance pourroit nous exposer.

Nos affaires nous obligèrent de séjourner pendant trois jours au petit Goave; nous dirigeâmes, en partant, notre route vers la Louisiane; les vents nous furent presque toujours contraires. Le 26 Janvier, nous apperçûmes l'île des Pins (1), que notre capitaine soutint être le cap de Saint-Antoine. Je pris la hauteur: je découvris facilement qu'il se trompoit; j'essayai vainement de lui démontrer qu'il étoit dans l'erreur; son opiniâtreté ne lui permit pas d'en sortir; il continua sa route sans précaution, & il nous conduisit dans les brisans; nous y étions déja enfoncés, lorsque je m'en apperçus pendant la nuit à la clarté de la lune. Je ne m'amusai pas à lui faire des reproches; il com-

(1) Elle est au midi de la partie occidentale de Cuba, & en est séparée par un canal d'environ quatre lieues de largeur.

mençoit à sentir qu'il avoit eu tort de ne m'avoir pas cru, & la crainte faisant taire son amour-propre, le contraignit de l'avouer. Le danger étoit pressant; je pris la place du capitaine en second, qui étoit très-mal & hors d'état de nous servir. Je fis virer de bord, & je commandai la manœuvre qui seule pouvoit nous sauver la vie : le succès y répondit; mais après avoir évité ce péril, nous nous trouvâmes exposés à une infinité d'autres.

Notre bâtiment, fatigué par la mer, faisoit déja de l'eau dans plusieurs endroits; l'équipage étoit inquiet, il vouloit que je me chargeasse de la route; mais je n'avois qu'une connoissance théorique de ces côtes où je n'avois jamais été, & je savois qu'elle ne peut suppléer qu'imparfaitement à la pratique; je sentois d'ailleurs que ce feroit faire de la peine au capitaine; on ne pouvoit lui refuser le droit de conduire un navire qui lui appartenoit. Je ne voulus pas lui donner ce désagrément, & je me contentai d'observer attentivement sa manœuvre, tant pour ma tranquillité, que pour celle de tout le monde qui n'avoit plus de confiance qu'en moi.

Nous doublâmes enfin le cap de Saint-Antoine; de nouveaux coups de vent nous assaillirent, & ouvrirent encore des voies d'eau que les deux pompes épuisoient avec peine, quoi-

qu'on y travaillât sans relâche. Le vent ne cessoit pas de nous être contraire. Le mauvais tems augmentoit, la mer s'agitoit & nous menaçoit d'une tempête furieuse ; nous n'aurions pu y résister. L'alarme étoit générale sur notre bâtiment ; cette situation douloureuse & terrible ne paroissoit pas prête à changer. Dans ces circonstances funestes, le 16 Février à sept heures du soir, nous rencontrâmes une frégate espagnole venant de la Havane, & portant le gouverneur & l'état-major qui alloient prendre possession de Mississipi ; elle nous demanda compagnie, ce que nous accordâmes avec joie, car nous l'aurions priée de nous permettre de la suivre si elle ne nous avoit pas prévenus. Rien n'est plus consolant pour des marins, dans le cours d'un voyage fatigant & pénible, que de rencontrer quelque vaisseau qui tienne la même route ; ce n'est pas qu'ils puissent compter en tirer beaucoup de secours au milieu d'une tempête, où chacun est trop occupé de sa propre conservation pour songer à celle des autres ; mais dans l'attente d'un péril, il semble qu'il sera moindre lorsqu'on sait qu'il sera partagé.

Nous ne conservâmes pas long-tems la compagnie de la frégate, nous la perdîmes pendant la nuit ; elle faisoit route à petite voile, nous n'en pouvions porter aucune, & nous étions con-

craints de tenir à la cape. Le lendemain nous nous trouvâmes ſeuls ; nous découvrîmes une nouvelle voie d'eau qui redoubla notre conſternation. On me conſulta ſur ce qu'il falloit faire. Je ſentis qu'il étoit néceſſaire d'alléger promptement le bâtiment : néceſſité cruelle pour des marchands, qui ſont obligés de jeter eux-mêmes dans la mer une partie des biens qu'ils ont acquis avec beaucoup de peines, & ſur leſquels ils ont fait des ſpéculations qui pouvoient les augmenter ; mais dans de pareilles circonſtances, la conſervation de la vie eſt le premier intérêt, on l'écoute ſeul, & l'on oublie tous les autres. Je fis décharger le brigantin de toutes les marchandiſes de poids. J'établis un puits au grand pannean avec les barriques de notre cargaiſon, afin d'eſſayer ſi l'on pourroit achever d'épuiſer l'eau avec des ſeaux, les deux pompes ne ſuffiſant pas. Ces ſoins furent inutiles ; l'eau nous gagnoit de plus en plus ; le travail des matelots les épuiſoit avec de foibles ſuccès. Il étoit impoſſible de tenir la mer encore long-tems : nous prîmes la réſolution de relâcher à la Mobille : c'étoit le ſeul port où le vent nous permettoit de nous rendre, c'étoit auſſi le plus près ; nous étions à quatre ou cinq lieues des îles de la Chandeleur.

Nous dirigeâmes donc notre route vers la Mobille, mais le ciel ne nous permit pas d'y

arriver; le vent qui nous étoit favorable changea au bout de deux heures; nous fûmes obligés de renoncer à notre projet; nous fîmes tous nos efforts pour gagner Pallacole, port plus éloigné que celui de la Mobille; mais cette entreprise échoua encore. Les vents toujours déchaînés contre nous, nous contrarièrent de nouveau, & nous retinrent au milieu d'une mer agitée contre laquelle nous combattions, privés de l'espoir de prendre port nulle part, & attendant le moment où l'Océan ouvriroit ses abîmes pour nous engloutir.

J'ai fait plusieurs voyages dans ma vie, je ne me souviens pas d'en avoir fait aucun où j'aie tant souffert, & où la fortune m'ait été aussi contraire; jamais le ciel & la mer ne se sont réunis avec plus de fureur & de constance, pour tourmenter de malheureux voyageurs. Nous sentions enfin, qu'il étoit impossible de sauver notre bâtiment & nos effets; la conservation même de notre vie devenoit difficile; nous nous occupâmes de cet unique soin, & nous tentâmes de faire côte aux Appalaches, mais nous ne pûmes parvenir à les gagner. Nous restâmes à la merci des flots entre la vie & la mort, gémissant sur notre infortune, assurés de périr, & faisant néanmoins des efforts continuels pour sortir du danger. Tel fut notre état depuis le 12 Février jusqu'au 16. Le

ſoir à ſept heures, nous nous trouvâmes échoués ſur une chaîne de briſans, à deux lieues de la terre. Les ſecouſſes furent ſi terribles, qu'elles ouvrirent l'arrière de notre bâtiment; nous demeurâmes trente minutes dans cette ſituation, éprouvant des alarmes inexprimables. La violence & la force des lames nous jetèrent, au bout d'une demi-heure, hors de ces briſans, nous nous retrouvâmes à flots ſans gouvernail, combattus par l'eau qui nous environnoit, & par celle qui entroit dans notre vaiſſeau, & qui augmentoit à chaque inſtant.

Le peu d'eſpoir qui nous avoit encore ſoutenus juſqu'alors, s'évanouit tout-à-fait; notre bâtiment retentit des cris lamentables des matelots, qui ſe faiſoient leurs adieux, ſe préparoient à la mort, imploroient la miſéricorde du ciel, lui adreſſoient leurs prières, & les interrompoient pour faire des vœux, malgré l'affreuſe certitude où ils étoient de ne pouvoir jamais les accomplir. Quel ſpectacle, mon ami! Il faut en avoir été le témoin, pour s'en former une idée, & celle que je vous trace eſt bien imparfaite & bien au-deſſous de la réalité.

Je partageois les terreurs de l'équipage. Si mon déſeſpoir éclatoit moins, il étoit égal au ſien. L'excès du malheur, l'aſſurance qu'il étoit inévitable, me rendirent un reſte de fermeté; je me

soumis au sort qui m'attendoit, & qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de changer; j'abandonnai ma vie à l'Être qui me l'avoit donnée, & je conservai assez de courage pour envisager de sang-froid le moment fatal, & pour m'occuper des moyens qui pouvoient le retarder.

Ma tranquillité apparente en imposa à l'équipage; je lui inspirai, dans ce moment affreux, une espèce de confiance qui le rendit docile à mes ordres. Le vent nous poussoit vers la terre : je fis gouverner avec les bras & les écoutes de misaine; & par un bonheur inoui, & auquel nous ne devions pas nous attendre, nous arrivâmes le même soir à neuf heures à l'est de l'île des Chiens, & nous y fîmes côte à une portée de fusil de la terre; l'agitation de la mer ne nous permettoit pas de la gagner; nous songeâmes à couper nos mâts pour faire un radeau qui pût nous y conduire; pendant que nous nous occupions de cet ouvrage, la violence du vent, la force des vagues jetèrent notre brigantin sur le côté de bas-bord; ce mouvement imprévu faillit à nous être funeste, nous devions tous périr & tomber dans la mer; nous échappâmes à ce péril, & quelques-uns des matelots que la secousse y avoit précipités, eurent le bonheur de regagner le bâtiment, & de pouvoir profiter des secours que nous leur donnâmes pour y remonter.

La lune, qui juſqu'à ce moment, nous avoit prêté une foible clarté, que les nuages interceptoient ſouvent, ſe cacha tout-à-coup. Privés de ſa lumière favorable, il nous fut impoſſible de penſer à nous rendre à terre; il fallut nous réſoudre à paſſer la nuit ſur le côté de notre vaiſſeau. Que cette nuit nous parut longue! Nous étions expoſés à une pluie affreuſe; on eût dit que le ciel ſe fondoit en eau; les vagues qui s'élevoient à chaque minute couvroient notre navire, & ſe briſoient ſur nous; le tonnerre grondoit de toutes parts; les éclairs qui brilloient par intervales nous faiſoient découvrir, dans un horiſon immenſe, une mer furieuſe & prête à nous engloutir; les ténèbres qui leur ſuccédoient étoient plus terribles encore.

Attachés au côté de notre bâtiment, cramponnés pour ainſi dire à tout ce que nous avions pu ſaiſir, mouillés par la pluie, tranſis de froid, fatigués des efforts que nous faiſions pour réſiſter à l'impétuoſité des flots qui nous auroient entraînés avec eux, nous vîmes renaître le jour; il éclaira les dangers que nous avions courus, ceux que nous courions encore, & ſembla rendre ce ſpectacle plus terrible & plus effrayant. Nous appercevions la terre à peu de diſtance, & nous ne pouvions nous y rendre; l'agitation de la mer épouvantoit les plus intrépides nageurs; les ondes

roulaient avec une fureur dont on a peu vu d'exemples ; le malheureux qui s'y seroit exposé eût couru le risque d'être emporté en pleine mer, ou d'être écrasé contre le navire ou contre la terre. Le désespoir s'empara de nos matelots à cet aspect ; leurs cris plaintifs & lugubres redoublèrent, le sifflement des vents, le bruit du tonnerre, celui qu'excitoit l'Océan n'étouffoient point leurs plaintes, & en s'y mêlant, ils en augmentoient l'horreur.

Plusieurs heures s'écoulèrent sans apporter aucun changement à notre état : un matelot (1) qui, depuis le jour, n'avoit cessé de verser des larmes, & qui s'étoit montré plus foible que ses compagnons, les sèche tout-à-coup, garde un profond silence pendant quelques minutes, se lève enfin avec une agitation extraordinaire.

Qu'attendons-nous, s'écria-t-il avec la fermeté du désespoir ? La mort nous environne de tous côtés, elle ne tardera pas à fondre sur nous ; volons au-devant d'elle, hâtons ses coups lents à nous frapper, c'est dans les flots que nous devons la trouver ; peut-être que si nous la cherchons elle nous fuira. La terre est devant nous, il n'est pas impossible d'y arriver... Je vais le tenter. Si je ne réussis point, j'avance la

(1) Ce matelot étoit Hollandois.

fin de mes jours de quelques heures, & je diminue la durée de mes malheurs.

A ces mots il se plonge dans la mer : plusieurs, animés par son exemple, veulent le suivre ; je leur montre leur camarade roulé par les flots, se débattant inutilement contr'eux, entraîné vers le rivage qu'il touche déjà, remporté par la mer, disparoissant quelques minutes, & ne reparoissant que pour être vu écrasé contre un rocher. Ce tableau cruel les fit frémir, & leur ôta l'envie de l'imiter.

La plus grande partie du jour s'étoit écoulée, il étoit cinq heures du soir, nous songions avec terreur à la nuit que nous avions déjà passée ; nous frémissions d'avance de celle qui alloit la suivre. Les mâts & les haubans que nous avions coupés la veille, avoient été emportés par les vagues ; l'espoir de nous sauver dans un radeau s'étoit évanoui ; nous avions un mauvais canot, mais hors d'état de faire le court trajet du navire jusqu'à terre ; nous l'avions examiné à différentes reprises, & chaque fois nous avions renoncé à nous en servir. Trois matelots, plus courageux ou plus désespérés, osèrent s'embarquer sur cette frêle machine ; ils y descendirent sans avertir personne de leur dessein ; nous ne nous en apperçûmes que lorsqu'ils se furent éloignés ; nous les regardâmes comme des hommes perdus.

Nous

Nous fûmes témoins de leurs efforts, des peines qu'ils se donnèrent & des risques qu'ils coururent à chaque instant d'être submergés ; ils réussirent cependant contre notre attente, & abordèrent au rivage. Nous enviâmes leur félicité ; tous regrettèrent de n'avoir pas eu la même hardiesse ; chacun se plaignit de n'avoir pas été prévenu de leur projet. Si l'aspect d'un heureux a jamais été terrible aux yeux d'un infortuné, ce fut dans cette occasion ; les signes qu'ils nous faisoient, leurs démonstrations de joie étoient autant de coups de poignard pour nous ; leur bonheur sembloit ajouter à notre infortune. Ce que je vous dis ici est sans doute horrible & révolte l'humanité : ce sentiment affreux n'en est cependant pas moins dans la nature ; il ne lui fait pas honneur, je l'avoue, mais il est vrai. Que ceux qui le condamneront ne nous regardent pas pour cela comme des monstres, qu'ils se mettent d'abord à notre place, & qu'ils nous jugent.

La nuit nous déroba bientôt la vue de nos compagnons qui s'étoient sauvés : contraints de rester encore sur notre bâtiment, nous comparions leur situation à la nôtre qui nous paroissoit plus mauvaise ; nos souffrances sembloient augmenter, parce qu'ils ne les partageoient pas. Cette nuit fut aussi terrible que la première, la fatigue fut la même, & l'épuisement où nous

étions de la veille nous laiſſoit à peine la force de la ſupporter.

Depuis que notre navire étoit ſur le côté, nous n'avions pas pu pénétrer dans l'intérieur, nous n'avions pas oſé y faire des ouvertures, dans la crainte d'ouvrir de nouveaux paſſages à l'eau, qui, en le rempliſſant l'auroit eu bientôt briſé, & nous auroit privés du ſeul aſyle où nous puſſions nous repoſer; nous étions en conſéquence ſans proviſions, nous n'avions pas le pouvoir de nous en procurer, & nous avions paſſé tout ce tems ſans boire & ſans manger.

Le ciel ſembloit avoir pris plaiſir à raſſembler ſur nous toutes les infortunes; nos corps fatigués demandoient en vain du repos & des alimens pour réparer leurs forces, l'un & l'autre leur étoient refuſés; jamais nous n'avions vu la mort dans un appareil plus affreux. Notre brigantin échoué étoit retenu par de gros rochers; les vagues lui donnoient des ſecouſſes épouvantables qui l'ébranloient, & menaçoient à chaque inſtant de le rompre & de nous enſevelir: heureuſement pour nous il tint bon.

Le lendemain, 18 Février, nous revîmes le jour dont nous avions déſeſpéré de jouir encore. La mort qui nous eût délivrés de nos ſouffrances eût été ſans doute un bienfait; mais l'amour de la vie eſt le ſentiment le plus puiſſant ſur le

cœur de l'homme ; il le conserve jusqu'au dernier instant : les tourmens qu'il éprouve peuvent l'affoiblir ; il est rare qu'ils l'éteignent entièrement. Notre premier mouvement, en nous voyant encore sur le côté du brigantin, fut de remercier le ciel de nous avoir conservés jusqu'à ce moment, & d'élever vers lui nos mains suppliantes pour le conjurer d'achever son ouvrage, & de mettre le comble à son bienfait, en nous facilitant les moyens de nous rendre à terre.

Jamais prière ne fut plus ardente ; le ciel touché parut l'exaucer. Le vent se calma un peu ; l'agitation furieuse de la mer diminua, & nous offrit un spectacle terrible encore à la vérité, mais beaucoup moins que les jours précédens. Un de nos matelots, excellent nageur, après avoir examiné quelque tems le chemin qu'il y avoit à faire pour atteindre la terre, se détermina à risquer le passage. J'irai, nous dit-il, rejoindre mes compagnons ; nous essayerons de calfater & de cintrer le canot ; peut-être parviendrons-nous à le mettre en état de faire quelques voyages à bord pour vous sauver à tous la vie ; il n'y a plus que cette ressource à tenter ; nous ne devons pas différer ; nos forces s'affoiblissent à chaque instant ; n'attendons pas qu'elles soient absolument éteintes ; employons le peu de

vigueur qui nous reſte encore, à nous tirer de cet horrible état.

Nous applaudîmes à ſon diſcours; nous l'encourageâmes du mieux qu'il nous fut poſſible à l'exécution de ce deſſein, le ſeul qui pût nous être utile. Nous lui donnâmes des mouchoirs & dix braſſes de ligne qui pouvoient ſervir à calfater le canot; il s'en chargea & ſe jeta dans la mer; nous le vîmes pluſieurs fois ſur le point de périr; nos yeux inquiets s'attachoient à tous ſes mouvemens : nous le regardions comme notre unique reſſource, notre unique ſauveur; nous partagions les riſques qu'il couroit; notre ſort dépendoit du ſien; nous l'encouragions du geſte & de la voix; nous travaillions pour ainſi dire avec lui; nous ſouffrions lorſqu'il avoit de la peine à ſurmonter les obſtacles que lui préſentoient les flots; notre imagination, nos deſirs ardens nous mettoient à ſa place; nous éprouvions ce qu'il éprouvoit; nous triomphions des vagues; nous cédions à leur fureur; nous fatiguions autant que lui; nous demandions au ciel de le ſecourir; ſon ſalut devoit faire le nôtre. Enfin, après avoir paſſé cent fois alternativement de la crainte à l'eſpérance, nous le vîmes gagner le rivage avec des efforts infinis. Nous tombâmes auſſi-tôt à genoux pour en remercier

le ciel; un rayon de joie se répandit dans nos ames & les fortifia.

Il étoit alors sept heures du matin; nous attendîmes avec impatience le moment où l'on viendroit nous chercher; nous restions continuellement tournés vers la terre; nos yeux avides s'y élançoient; ils regardoient nos quatre matelots occupés autour du canot; ils ne perdoient aucun de leurs mouvemens, autant que l'éloignement le leur permettoit. Cette attention vive & soutenue sembloit adoucir notre impatience & nous faire trouver moins long le tems de l'attente; nous hâtions leur travail par nos vœux; il avançoit cependant avec lenteur, & nous frémissions quelquefois qu'il ne fût inutile; il fut fini à trois heures après midi; nous vîmes lancer le canot à l'eau, il s'approcha de notre bâtiment. Comment peindre la joie de l'équipage à cette vue! elle éclatoit par des cris, par des larmes délicieuses, chacun embrassoit son compagnon, & se félicitoit de cette faveur du ciel.

Cet attendrissement, cette sensibilité mutuelle ne durèrent pas; tout changea lorsqu'il fut question de s'embarquer: le canot étoit petit, il ne pouvoit contenir qu'une partie de notre monde, tous ne pouvoient y entrer sans le surcharger; chacun le sentoit, mais aucun ne vouloit rester pour un second voyage: la crainte de quelque

accident qui pût l'empêcher de revenir, celle de reſter encore expoſé ſur le brigantin, portoient tous les matelots à demander à paſſer les premiers. Ceux qui avoient amené le canot, me conjurèrent d'en profiter ſur le champ, en me diſant qu'ils n'eſpéroient pas qu'il fût en état de venir deux fois. Ces mots entendus de tout le monde excitèrent de nouveaux gémiſſemens, & rendirent les ſollicitations plus preſſantes. Je pris auſſi-tôt mon parti ; j'élevai la voix, & j'impoſai ſilence à tous. Vos clameurs, vos inquiétudes, leur dis-je, ſont inutiles & ne ſervent qu'à ſuſpendre notre ſalut. Vous périſſez tous, ſi vous perſiſtez à vouloir être tranſportés tous à la fois : écoutez la raiſon, ſoumettez-vous à ce qu'elle dicte, & eſpérez. Nous courons tous les mêmes riſques ; les préférences ſeroient odieuſes dans une occaſion telle que celle-ci ; le malheur nous rend tous égaux, que le ſort choiſiſſe ceux qui doivent partir les premiers, ſoumettez-vous à ſa déciſion ; & pour montrer à ceux de vous qu'il ne favoriſera pas, que ce n'eſt point une raiſon de perdre l'eſpérance, je reſterai avec eux, & je ne quitterai le brigantin que le dernier.

Cette réſolution les étonna & les mit d'accord : un matelot avoit par haſard des cartes dans ſa poche ; ce fut avec ce jeu que nous fîmes

parler le ſort. De onze que nous étions encore, quatre s'embarquèrent avec les quatre matelots qui avoient amené le canot; ils arrivèrent heureuſement à terre, & l'on revint chercher les autres. Pendant ce tems j'avois remarqué que la violence de l'eau avoit détaché en partie l'arcaſſe (1) de notre bâtiment: à l'aide de M. Deſclau & de mon nègre, je parvins à l'en ſéparer tout-à-fait; ce débris me parut propre à ſuppléer au canot pour me conduire à terre. M. Deſclau, à qui j'en parlai, en jugea comme moi. Nous y deſcendîmes avec mon nègre, lorſque tout le monde fut embarqué; nous ſuivîmes le canot, & nous abordâmes preſque en même tems.

Avec quelle joie ne nous vîmes-nous pas ſur la terre! Quelles graces ne rendîmes nous pas au ciel! Quelle douceur nous éprouvâmes à repoſer nos corps ſur un plancher ſolide, ſans crainte de le voir manquer ſous nous! Des huîtres que nous trouvâmes ſur le bord d'une rivière dont l'embouchure n'étoit pas éloignée, nous fournirent un repas délicieux; la privation de nourriture que nous avions ſoufferte depuis le 16, donna à celle-ci l'aſſaiſonnement le plus agréable; nous jouîmes de notre ſituation préſente; nous paſsâ-

(1) C'eſt un terme de marine, qui déſigne toute la partie extérieure de la poupe d'un vaiſſeau.

mes une nuit paisible dans un sommeil profond qui répara nos forces, & qui ne fut point troublé par les inquiétudes de l'avenir. Le lendemain nous nous éveillâmes avec la même satisfaction; mais elle ne fut pas de longue durée.

Notre capitaine en second étoit tombé malade quelques jours après notre départ; la fatigue du voyage, le mouvement du vaisseau, les alarmes perpétuelles dans lesquelles nous étions, avoient aggravé son mal; à peine avoit-il eu la force de quitter son lit lorsque nous avions échoué, & je suis encore étonné qu'il ait eu celle de gagner le côté du navire lorsque les flots l'eurent couché; le tems que nous passâmes dans cette situation, avoit achevé de l'épuiser. Lorsqu'il fut question d'entrer dans le canot, il fut le premier nommé par le sort, & il y descendit sans secours. La nature sembloit s'être ranimée en lui, mais c'étoit un effort dangereux que la crainte lui avoit fait faire, & qui, rassemblant toutes ses forces pour un moment, les épuisa. Il fut le seul de l'équipage qui passa une mauvaise nuit à terre: il eut la constance de souffrir sans se plaindre, il ne voulut point nous réveiller. Lorsque le jour nous eut arrachés des bras du sommeil, j'allai le voir, je le trouvai dans la plus grande foiblesse; j'appelai pour le secourir, tout le monde se rassembla autour de lui; mais

que pouvions-nous? Ma dernière heure eſt venue, nous dit-il, je remercie le ciel de m'avoir conſervé juſqu'au moment où je vous verrois tous ſauvés. Cette inquiétude ne me ſuit point au tombeau. O mes chers compagnons, puiſſiez-vous profiter des faveurs que le ciel vous accorde! Vous n'êtes peut-être pas encore à la fin de vos peines; j'aime à me perſuader que vous avez paſſé les plus graves; je n'en partagerai plus avec vous; priez pour moi... Je meurs.

Il perdit connoiſſance à ces mots, & un inſtant après il rendit le dernier ſoupir. Sa perte nous arracha des larmes & ſuſpendit notre joie: elle nous fit faire des réflexions. Nous étions dans un lieu déſert; la terre ferme n'étoit pas éloignée; mais comment nous y tranſporter? Nous nous empreſsâmes de rendre les derniers devoirs à notre ſecond capitaine (1). Nous l'enſevelîmes dans ſes habits, & nous creusâmes ſa foſſe dans le ſable. Après avoir terminé cette pieuſe & lugubre cérémonie, nous nous promenâmes ſur le bord de la mer; nous y trouvâmes nos malles, pluſieurs bariques de taffia, & quantité de balots de marchandiſes que la mer y avoit jetés, & qui devoient y être arrivés avant nous. Ces effets, à la réſerve du taffia, étoient

(1) Il ſe nommoit Dutronche.

alors d'une bien foible valeur à nos yeux ; nous aurions préféré un peu de biſcuit, des armes à feu pour nous défendre, pour nous procurer du gibier, & ſur tout du feu dont nous manquions, & qui auroit ſéché nos habits & nos membres tranſis par le froid & l'humidité. Ce dernier beſoin étoit celui qui ſe faiſoit ſentir avec le plus de violence : notre imagination ſe tournant toute entière de ce côté, ne s'exerçoit que ſur les moyens de le ſatisfaire ; nous eſſayâmes en vain la méthode des ſauvages, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre ; mais notre mal-adreſſe ne nous permit pas d'en venir à bout.

Nous renoncions enfin à l'eſpoir de faire du feu, lorſque je remarquai que la mer s'étoit preſqu'entièrement calmée ; je réſolus de faire un voyage à bord, à l'aide du canot ; ſi par haſard il venoit à me manquer, le trajet n'étoit pas long, je ſavois nager, & les flots conſidérablement abaiſſés ne m'expoſoient pas à un grand danger. Je tâchai d'engager un ou deux matelots, très-bons nageurs, à m'accompagner. Ils frémirent à ma ſeule propoſition ; ils ſe reſſouvenoient de ce qu'ils avoient ſouffert ſur le côté du brigantin ; ils trembloient de s'y revoir encore ſans eſpérance de revenir, ſi la mer recommençoit à s'agiter. Je ne jugeai pas à propos d'inſiſter, je n'aurois rien gagné peut-être ; & s'ils s'étoient

déterminés à me ſuivre, toujours en proie à leurs craintes, tremblans à la moindre vague qu'ils auroient vu s'élever, ils ne m'auroient été d'aucun ſecours, & n'auroient fait que me nuire & m'embarraſſer dans mon entrepriſe. L'idée ſeule de notre navire effrayoit tout le monde : on eſſaya même de me détourner de mon projet. Je plaignis cette terreur panique, & je courus m'embarquer avec précipitation, ſans vouloir rien entendre, de peur que tous les avis réunis ne me rendiſſent auſſi foible ; car j'ai remarqué dans pluſieurs occaſions où je me ſuis trouvé, combien l'exemple de pluſieurs peut influer ſur un ſeul. Un brave ſoldat devient puſillanime avec des lâches, comme un lâche prend ſouvent le courage de ceux qui l'entourent.

J'arrivai heureuſement au brigantin; la mer, en s'abaiſſant, avoit laiſſé une partie de l'entrée libre; j'y amarrai mon canot, & je paſſai dedans, non ſans peine. Il y avoit beaucoup d'eau, j'en eus quelquefois juſqu'à la poitrine. Je ne trouvai pas facilement ce que je cherchois, tout avoit été bouleverſé ; par un haſard dont je me félicitai, je rencontrai ſous ma main un petit baril, qui contenoit environ vingt-cinq livres de poudre à tirer ; il étoit placé dans un endroit où l'eau n'étoit pas montée ; le baril d'ailleurs en auroit été difficilement pénétré ; c'étoit une autre autre-

fois employée à mettre de l'eau-de-vie, qui étoit bien conditionnée, & dans laquelle M. Lacouture avoit mis ſa poudre. Je pris avec cela ſix fuſils, pluſieurs mouchoirs de pariaca, des couvertures de laine; & un ſac qui pouvoit contenir trente-cinq à quarante livres de biſcuit; je trouvai encore deux haches, & c'eſt tout ce que je pus tirer.

Je revins dans l'île avec ma petite cargaiſon; elle y fut reçue avec une joie générale. Je fis ramaſſer un gros tas de bois ſec, dont on trouvoit une grande quantité ſur la côte, & je fis auſſi-tôt du feu; ce fut une douceur incroyable pour toute notre petite troupe. Nous nous occupâmes à ſécher nos habits, les couvertures que j'avois apportées, & quelques-unes des hardes que nous avions trouvées dans nos malles. J'ordonnai enſuite à quelques matelots de prendre de l'eau de la rivière pour paſſer notre biſcuit que la mer avoit preſque entièrement gâté; cette eau étoit plus ſalée que douce, mais elle n'étoit point amère; nous la corrigions avec du taffia, & nous nous en contentions, parce que nous n'imaginions pas que cette île en fournît d'autre (1).

(1) Nous nous trompions: l'île des Chiens eſt arroſée par un grand nombre de rivières; mais nous ne le ſavions pas, & nous nous écartions peu de la côte où nous avions abordé.

Pendant que quelques-uns s'occupoient à paſſer notre biſcuit, & à l'étendre enſuite pour le faire ſécher, d'autres nettoyoient les ſix fuſils, & les mettoient en état de ſervir; ils furent bientôt prêts. J'avois mis dans ma malle quelques livres de plomb en grains; j'en donnai avec de la poudre à nos deux plus adroits tireurs; ils chaſsêrent, & nous apportèrent au bout d'une heure cinq ou ſix pièces de gibier, car il eſt très-abondant ſur cette côte. Nous le fîmes cuire, & il nous fournit un excellent ſouper le ſoir même. Nous paſsâmes enſuite la nuit auprès de notre feu, enveloppés dans nos couvertures qui étoient sèches; nous étions chaudement, & les autres commodités nous euſſent paru peu de choſe en comparaiſon de celle-là.

Le lendemain 20 Février, nous réfléchîmes ſur ce que nous avions à faire; le paſſage du mal-être à un état meilleur, & nos occupations de la veille ne nous avoient pas permis de ſonger à l'avenir; nous nous étions eſtimés heureux depuis que nous avions échappé au naufrage; nous ceſsâmes de l'être en penſant à ce que nous allions devenir. Nous étions dans un lieu deſert; il n'y avoit aucun chemin frayé pour nous conduire à quelqu'endroit habité; il falloit traverſer des rivières extrêmement larges, des bois épais & inacceſſibles dans leſquels on riſque de s'égarer à

chaque pas. Les bêtes féroces étoient à craindre ; la rencontre des sauvages n'étoit pas moins dangereuse ; nous ignorions s'il n'y en avoit pas actuellement dans notre île ; nous savions que ceux qui habitent la côte des Appalaches, abandonnent leurs villages pendant l'hiver, se rendent dans les îles voisines où ils chassent jusqu'au mois d'Avril, qu'ils retournent sur la terre ferme, avec les dépouilles des animaux qu'ils ont tués, & vont les troquer avec les Européens, contre les armes, la poudre & l'eau-de-vie, dont ils ont besoin. Il se pouvoit faire que nous fussions surpris par un parti considérable de ces sauvages, au moment où nous nous y attendrions le moins ; qu'ils ne nous arrachassent la vie pour s'approprier les misérables effets qui nous restoient encore. Nous craignîmes aussi que les barriques de taffia qui étoient sur la côte ne tombassent entre leurs mains. Ces barbares qui aiment cette liqueur, auroient pu s'enivrer, nous rencontrer dans cet état où il est impossible de leur faire entendre raison, & nous massacrer sans pitié. Nous ne balançâmes pas à prévenir ce péril en défonçant toutes ces barriques ; nous n'en conservâmes que trois ; nous les cachâmes dans un bois ; & pour plus grande sûreté, nous les enterrâmes dans le sable.

Nous demeurâmes ce jour entier & le suivant

dans les inquiétudes que ne pouvoient manquer de nous inſpirer ces réflexions. Nous tremblions à chaque inſtant d'être attaqués par les ſauvages; nous n'oſions plus nous écarter les uns des autres; le jour & la nuit nous veillions alternativement, regardant de tous côtés, dans la crainte d'être ſurpris. Quelques-uns qui ſe défioient de la vigilance de celui qui faiſoit ſentinelle, interrompoient leur repos pour veiller en même tems. Je n'ai jamais vu raſſemblés ſur un ſi petit nombre d'hommes, tant de malheurs & tant de timidité.

Le 22 Février au matin, preſque toute notre troupe fatiguée de la veille de la nuit, s'étoit enfin laiſſé ſurprendre au ſommeil. Tout à-coup, deux matelots que la crainte tenoit encore les yeux ouverts, s'écrient d'un ton lamentable: Alerte, voici des ſauvages, nous ſommes perdus. Tous ſe levent à ce mot, & ſans ſonger à prendre d'autres informations, ſe préparent à fuir. Je réuſſis enfin à les arrêter; je les force à regarder ces ſauvages qu'on nous annonçoit; ils étoient au nombre de cinq, deux hommes, trois femmes, tous armés d'un fuſil & d'un caſſe-tête. Que craignez vous, leur dis je? Cette troupe eſt-elle ſi redoutable? N'eſt elle pas inférieure à la notre? Nous ſommes en état de leur faire la loi, s'ils ne viennent pas avec des intentions

pacifiques ? Attendons-les ; ils peuvent nous ſervir & nous aider à ſortir de ce lieu.

Mes compagnons rougirent de leur terreur ; & ſe raſſirent tranquillement auprès de leur feu. Les ſauvages arrivèrent ; nous les reçûmes avec de grandes démonſtrations d'amitié ; ils y répondirent par de pareilles. Nous leur fîmes préſent de quelques-unes de nos hardes, & de quelques taſſes de taffia qu'ils burent avec plaiſir. Celui qui étoit à leur tête parloit un peu eſpagnol ; un de nos matelots qui entendoit cette langue, lia converſation avec lui, & nous ſervit d'interprète.

Nous apprîmes du ſauvage qu'il s'appeloit Antonio, & qu'il étoit de Saint-Marc des Appalaches ; il étoit venu hiverner dans une île éloignée de trois lieues de celle où nous étions. Quelques débris de notre naufrage, que la mer avoit entraînés ſur la côte où il s'étoit établi, l'avoient engagé à venir dans l'île aux Chiens. Il avoit avec lui ſa famille, compoſée de ſa mère, de ſa femme, de ſa ſœur & de ſon neveu. Nous lui demandâmes s'il vouloit nous conduire à Saint-Marc des Appalaches, en l'aſſurant qu'il ſeroit content de nous. Il ſe retira à l'écart à cette propoſition ; il parla pendant près d'une heure avec ſa famille ; nous remarquâmes que durant ce tems il porta ſouvent les yeux ſur nos armes, ſur nos malles, nos couvertures & nos autres

autres effets. Nous ne savions que penser de cette conférence : nous conçûmes quelques soupçons contre lui ; mais l'air ouvert avec lequel il nous revint trouver, & l'offre qu'il nous fit de venir nous prendre incessamment, les dissipa ; il nous dit que nous n'étions qu'à dix lieues de Saint-Marc des Appalaches, & il nous trompoit, car il y en avoit vingt-six ; mais nous l'ignorions : peut-être que si nous eussions été plus instruits, ce petit défaut de bonne foi nous auroit fait tenir sur nos gardes.

Antonio repartit avec nos présens ; trois de nos matelots ne firent point de difficulté de s'en aller avec lui ; il promit de revenir le lendemain avec sa pirogue. Il tint effectivement parole ; nous le vîmes le 23 ; il nous apporta une outarde & la moitié d'un chevreuil. Comme il étoit arrivé tard, nous ne nous embarquâmes point ce jour-là. Le 24 nous chargeâmes une partie de nos effets, & nous partîmes au nombre de six, parce que sa pirogue n'en pouvoit contenir davantage. Ceux qui restèrent derrière nous, exigèrent que je m'en allasse le premier ; bien assurés, disoient ils, que je ne les oublierois pas, & que si le sauvage refusoit de les venir prendre, je saurois l'y forcer.

Antonio nous débarqua dans l'autre île, où nous trouvâmes nos trois compagnons, qui

l'avant-veille avoient pris les devans. Je n'eus rien de plus preſſé, à mon arrivée, que de répondre à la confiance qu'avoient en moi les cinq matelots que nous avions laiſſés dans l'île aux Chiens : je conjurai notre hôte de les amener avec le reſte de nos effets ; mais je ne pus le déterminer à entreprendre tout de ſuite ce voyage ; il vouloit, diſoit-il, nous conduire auparavant en terre ferme. Je n'y conſentis point ; ſon opiniâtreté me devint ſuſpecte, & je le forçai de céder à la mienne. Après deux jours entiers de ſollicitations, j'obtins qu'il ſe mît en route, & le 28 Février nous nous trouvâmes tous réunis ; ce fut une conſolation pour nous : dès que nous n'étions pas enſemble, il ſembloit qu'il nous manquoit quelque choſe. Nous nous regardions comme des frères, nous nous prêtions mutuellement des ſecours & de l'appui ; la diſtinction des états avoit diſparu, le capitaine & le matelot étoient amis & égaux : rien de plus tendre que les liaiſons formées par le malheur ! Nous étions quatorze, nous ne formions tous qu'une famille.

Dès que tout notre monde fut raſſemblé, je ſommai le ſauvage de tenir ſa promeſſe, & de nous conduire enfin en terre ferme ; mais l'ardeur qu'il avoit d'abord montrée s'étoit beaucoup ralentie ; il nous fuyoit pour éviter nos ſollici-

tations. Tout le jour il alloit chaſſer avec ſa famille, & le ſoir il ne paroiſſoit point dans ſa cabanne qu'il nous avoit abandonnée, & que nous habitions; nous ne ſavions que penſer de ſa conduite. Que vouloit-il faire de nous? Épioit-il le moment de s'emparer de nos effets & de nous quitter? Ce ſoupçon nous excita à la vigilance, & nous la fîmes ſi exacte, qu'il lui fut impoſſible de nous voler. Quelques-uns de nos compagnons, las de ſes délais, propoſèrent un parti violent, mais qui nous auroit épargné peut-être bien des malheurs: c'étoit de tuer les cinq ſauvages, & de nous emparer de leur pirogue, pour tenter d'arriver aux Appalaches. Je les détournai de ce deſſein, dont les conſéquences me parurent très-dangereuſes; il étoit à craindre que les ſauvages de leur nation ne fuſſent inſtruits de leur mort, & ne vouluſſent la venger; aucun de nous ne connoiſſoit ces îles & ces mers; comment aurions-nous trouvé la terre ferme? Le haſard ſeul pouvoit nous y conduire. Mais eſt-il prudent de s'embarquer ſans autre eſpérance que celle qui eſt fondée ſur le haſard?

Nous demeurâmes cinq jours dans cette île, vivant de notre pêche & de notre chaſſe, économiſant notre biſcuit, dans la crainte de le voir manquer, & nous bornant à une once par jour.

Enfin, à force de chercher Antonio, nous le rencontrâmes, nous parvînmes à le gagner par nos prières & par quelques préſens ; il conſentit à nous mener. Notre troupe ſe diviſa encore, & le 5 Mars nous chargeâmes dans la pirogue la meilleure partie de nos effets : nous nous y embarquâmes au nombre de ſix ; ſavoir, M. Lacouture, ſa femme, ſon fils âgé de quinze ans, & qui par un prodige inconcevable avoit réſiſté, ainſi que ſa mère, à toutes nos traverſes, M. Deſclau & moi. J'emmenai auſſi mon nègre qui faiſoit le ſixième. Antonio & ſa femme vinrent avec nous ; les trois autres ſauvages reſtèrent avec nos huit matelots, dont nous ne nous ſéparâmes pas ſans verſer bien des larmes. Nous éprouvâmes, les uns & les autres, un ſerrement de cœur, un ſaiſiſſement qui ſembloit nous annoncer que nous nous faiſions nos derniers adieux, & que nous ne nous verrions plus.

Ce voyage ſi ardemment deſiré, obtenu avec tant de peine, devoit nous être plus funeſte que celui où nous avions fait naufrage. Nous avions déjà eſſuyé bien des infortunes, de nouvelles nous attendoient. C'eſt ici, mon ami, que j'ai eu le plus beſoin de ma fermeté ; & qu'elle m'a abandonné pluſieurs fois. Vous trouverez dans ce que je vais vous raconter, des malheurs extraordinaires, & ces événemens horribles que je vous

ai annoncés, & dont le souvenir seul me fait frémir encore.

Antonio nous avoit assurés que notre voyage ne dureroit pas plus de deux jours; nous avions fait nos provisions en conséquence. La crainte des événemens nous avoit cependant fait prendre des vivres pour quatre jours; ils consistoient en six à sept livres de biscuit, & plusieurs quartiers d'ours & de chevreuils boucannés. Cette précaution étoit raisonnable; mais elle ne fut pas suffisante; notre route devoit être plus longue, & nous nous en apperçûmes dès le premier jour. Antonio s'arrêta après trois lieues, & nous descendit dans une île, où il nous força de demeurer jusqu'au lendemain, que nous ne fîmes pas un chemin plus considérable. Je remarquai qu'au lieu de nous passer du côté de la grande terre, il s'amusoit à nous promener d'îles en îles (1). Cela me donna des inquiétudes, & augmenta la défiance que sa conduite m'inspiroit. Six jours s'écoulèrent dans ces petites traversées; nos provisions étoient épuisées; nous n'avions

(1) Ces îles ne me sont pas bien connues; lorsqu'on les voit de la pleine mer, on diroit qu'elles font partie de la terre ferme; mais elles en sont séparées par un canal d'environ deux lieues. Je suis descendu sur quatre de ces îles; elles sont fort basses & fort sablonneuses.

plus d'autre nourriture que les huîtres que nous rencontrions sur le rivage, & un peu de gibier que le sauvage nous donnoit quelquefois.

Les jours suivans ne changèrent rien à la manière dont Antonio nous faisoit voyager. Nous partions à huit ou dix heures du matin, il nous contraignoit de nous arrêter à midi jusqu'au lendemain; souvent nous faisions nos haltes dans des lieux désagréables où nous ne trouvions rien à manger, & où l'eau nous manquoit aussi.

Il y avoit sept jours que nous étions en route; la terre ferme, cet objet de tous nos desirs, le but de notre voyage, ne paroissoit point; nous étions accablés de fatigue, épuisés par la mauvaise nourriture que nous prenions en très-petite quantité; nous étions déjà sans forces, & presque incapables de pouvoir ramer. Cet état cruel fit sur moi une impression qu'il n'avoit pas encore fait; l'excès du malheur échauffa mon sang, aigrit mon caractère; je ne vis dans Antonio qu'un scélérat adroit qui vouloit abuser de notre infortune, & nous faire périr insensiblement. Ces réflexions m'agitoient au milieu de la nuit, & me tenoient réveillé auprès d'un grand feu que nous avions allumé, & autour duquel dormoient mes compagnons. J'appelai M. Defclau & M. Lacoûture; je leur fis part des idées sinistres qui m'occupoient; je leur fis sentir ce que

nous devions attendre de ce perfide ſauvage ; ce qu'il avoit fait déjà juſtifioit ma défiance. Je leur dis nettement qu'il en vouloit à nos jours, & que c'étoit fait de nous ſi nous ne le prévenions pas. Je ne conçois pas comment je pus inſiſter avec tant de chaleur ſur la néceſſité de tuer Antonio ; c'étoit moi qui dans l'île, avois empêché nos matelots de s'en défaire. Je ne ſuis pas né barbare ; mais l'infortune m'avoit rendu féroce, capable de méditer un meurtre & de l'exécuter ; la circonſtance où j'étois me ſervoit d'excuſe, & ce qui arriva enſuite, acheva de juſtifier ma réſolution à mes yeux.

M. Deſclau & M. Lacouture jugerent différemment de ce deſſein ; ils me rappelèrent les mêmes raiſonnemens dont je m'étois ſervi pour en détourner nos matelots. Ils ne me perſuadèrent pas ; mais je cédai à leurs repréſentations ; je paſſa le reſte de la nuit avec eux ſans rien entreprendre.

Le lendemain 12 Mars, nous fîmes encore deux lieues, & nous deſcendîmes à l'ordinaire dans une île, abattus par la misère, preſſés du beſoin de dormir. Nous prîmes chacun une couverture dans laquelle nous nous enveloppâmes ſuivant notre uſage, & nous nous couchâmes autour d'un grand feu. Le ſommeil nous gagna, & nous nous y livrâmes avec joie, parce que c'étoit autant de tems de diminué ſur notre in-

ne produiſoit aucune racine, aucun fruit que nous puſſions manger, la mer n'y jetoit aucun coquillage. Quelle ſituation affreuſe! Quelle eſpérance nous reſtoit-il? Et comment ſe ſoutenir par le courage avec tant de raiſon de le perdre?

Dès que le jour commença à paroître, nous ramaſſâmes nos couvertures, qui étoient l'unique bien qui nous reſtoit; nous nous rendîmes ſur le rivage, dans l'eſpérance incertaine d'y trouver quelques huîtres pour ſoulager notre faim. Nos recherches furent inutiles, nous marchâmes pendant près de deux heures ſans appercevoir le moindre aliment, ni même une goutte d'eau potable.

Nous arrivâmes enfin au bout de cette île ſtérile; de-là, nous en découvrîmes une autre qui n'étoit ſéparée de celle où nous étions que par un trajet d'eau d'un demi-quart de lieue; nous y avions paſſé un jour & une nuit avec le ſauvage. Je me rappelai que nous y avions trouvé d'excellens coquillages & de la bonne eau. Combien nous regrettâmes de n'avoir pas été plutôt abandonnés ſur celle-là! Nous y aurions du moins vécu. Cette réflexion ajoutoit à notre douleur. Nous nous aſsîmes ſur le ſable, en contemplant d'un œil avide cette île deſirée & en gémiſſant de la ſtérilité de la nôtre.

Après nous être repoſés quelque tems, nous

sentant pressés par la faim, nous délibérâmes s'il falloit hasarder de traverser le bras de mer qui séparoit les deux îles : nous devions nous attendre à mourir si nous ne le tentions pas. Personne n'hésita, mais lorsque nous allions l'entreprendre, nous fûmes arrêtés par une réflexion qui ne s'étoit pas encore présentée. Nous avions avec nous madame Lacouture & son fils : comment pourroient-ils nous suivre ? Ce passage n'étonnoit pas des hommes accoutumés à l'eau ; mais comment une femme & un enfant l'entreprendroient-ils sans danger ? Nous voyions déjà M. Lacouture inquiet, mesurant des yeux le canal, & songeant au moyen de conduire sûrement deux personnes qui lui étoient si chères. L'humanité ne nous permettoit pas de les laisser derrière nous. Nous offrîmes de nous relayer successivement pour leur donner la main à tous les deux, tandis que mon nègre qui étoit le plus petit de la troupe, marcheroit devant, sonderoit le terrein, & nous avertiroit des endroits où il ne seroit pas uni.

Je pris la main de madame Lacouture. M. Desclau prit celle du jeune homme : le mari fit deux paquets de nos couvertures & d'une partie de nos habits que nous quittâmes, en chargea un sur la tête de mon nègre, garda l'autre, & nous nous mîmes en route. Heureusement le fond

étoit assez solide & assez égal ; l'eau, dans sa plus grande profondeur, ne nous alloit que jusqu'à l'estomac. Nous marchâmes avec lenteur, & nous arrivâmes à l'autre bord. Madame Lacouture, pendant cette traversée pénible, montra un courage & une vigueur qui me surprirent ; elle les conserva dans toutes les circonstances, & on ne peut pas dire que sa compagnie fut inutile ni embarrassante.

Parvenus enfin à cette île où nous espérions trouver des alimens, nous éprouvâmes une autre incommodité qui pensa nous être funeste. Nous avions passé une heure & demie dans l'eau, le froid nous saisit aussi-tôt que nous en fûmes sortis ; il nous étoit impossible de faire du feu pour nous sécher & pour nous réchauffer ; nous n'avions aucun instrument pour cela. Il n'y avoit pas une seule pierre dans cette île, ni dans toutes celles où nous nous étions arrêtés.

Nous sentîmes vivement la privation du feu ; c'est en nous donnant du mouvement, en nous agitant sans cesse, que nous parvînmes à nous échauffer ; nous marchâmes, pour cet effet, pendant quelques heures, en cherchant des huîtres que nous dévorions à mesure que nous en rencontrions. Dès que nous fûmes rassasiés, nous en fîmes une petite provision que nous portâmes auprès d'une source d'eau douce où nous nous

établîmes. Nous nous y reposâmes. Le soleil qui étoit fort chaud, nous permit de rester quelque tems assis sans souffrir du froid que nous craignions d'éprouver; il sécha nos habits mouillés, sans quoi leur humidité nous auroit prodigieusement incommodés pendant la nuit. Cela n'empêcha pas que nous ne la passassions d'une manière très-désagréable; le froid nous réveilla plusieurs fois, & nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre pour l'éloigner, que celui de nous lever & de nous promener.

Le lendemain il fit un vent de sud & de sud-est, qui contribua à nous échauffer: nous allâmes chercher des coquillages vers le bord de la mer; elle n'étoit point baissée, & nous n'en trouvâmes point; nous fûmes forcés de nous en tenir à ceux que nous avions amassés la veille: nous eûmes occasion de remarquer que lorsque le vent venoit du même côté, la mer ne se retiroit point, & qu'il falloit se précautionner d'avance pour des provisions, & les faire toujours avant l'heure de la marée. Nous n'acquîmes cette connoissance qu'à nos dépens, après avoir resté quelquefois sans vivres; nous étions obligés de chercher parmi les herbes & les racines, celles que nous croyions pouvoir suppléer aux coquillages: nous ne pûmes faire

uſage que d'une plante qu'on appelle la petite vinette, & qui eſt une eſpèce d'oſeille ſauvage.

Je ne m'arrêterai pas ſur ce que nous fîmes pendant les dix premiers jours qui s'écoulèrent depuis celui où Antonio nous avoit abandonnés. Nous eûmes beaucoup à ſouffrir du froid pendant la fraîcheur des nuits, & quelquefois de la faim; nous paſſions les journées entières à chercher de quoi fournir à notre ſubſiſtance, à pleurer ſur nos infortunes, & à demander au ciel de daigner y mettre un terme. Notre état étoit toujours le même, & nos peines, nos plaintes, nos inquiétudes ne vous préſenteroient que des détails monotones ſur leſquels il eſt inutile de m'appéſantir.

Le 22 Mars ou environ, car je ne puis vous répondre de l'exactitude des dates qui vont ſuivre, pendant que nous continuions nos gémiſſemens ordinaires, & que nous rêvions aux moyens de quitter ce triſte ſéjour, nous nous rappelâmes que dans une île voiſine, où notre ſauvage nous avoit menés; il y avoit une vieille pirogue qu'on avoit abandonnée ſur la côte. Nous imaginâmes qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de la raccommoder & de nous en ſervir pour traverſer le bras de mer qui nous ſéparoit de la terre ferme. Cette idée nous ſéduiſit; l'eſ-

poit qu'elle nous inſpira pouvoit être chimérique, mais nous nous y livrâmes avec autant d'ardeur que ſi nous euſſions été certains de ſa réalité. Les malheureux ne ſont pas difficiles en eſpérances; ils ne voient dans tous les projets qu'ils font que le terme de leurs maux : c'eſt à ce point que ſe terminent toutes leurs combinaiſons. Les circonſtances qui peuvent les empêcher d'y arriver, les obſtacles inévitables qu'ils trouveront ſouvent devant eux, ne ſe préſentent que foiblement à leur imagination; leur eſprit les rejette avec effroi, & refuſe de les examiner, de peur qu'ils ne lui faſſent perdre l'idée flatteuſe qui les conſole.

Nous raiſonnâmes donc, M. Deſclau, M. Lacouture & moi, ſur les moyens de nous rendre auprès de cette vieille pirogue. Nous nous orientâmes du mieux que nous pûmes; nous évaluâmes le chemin que nous aurions à faire pour arriver à cette île; nous conjecturâmes que nous n'en étions qu'à quatre ou cinq lieues, & effectivement nous ne nous trompions pas. Nous ne nous diſſimulâmes point les difficultés que nous rencontrerions dans ce voyage; nous nous attendîmes à trouver des rivières & un bras de mer à traverſer; mais cela ne nous rebuta point. Nous réſolûmes de tenter l'entrepriſe, ſûrs de l'exécuter, pourvu qu'elle fût poſ-

ſible. Dès le même jour nous nous mîmes en marche; nous ne voulûmes point conduire avec nous Madame Lacouture & ſon fils : l'un & l'autre n'auroient fait que nous retarder; ils ne pouvoient ſupporter comme nous la peine & la fatigue; nous aurions été obligés peut-être de les laiſſer derrière nous ſur le bord de quelque rivière où nous n'aurions pas trouvé de gué, & qu'il auroit fallu abſolument paſſer à la nage. Madame Lacouture ſentit ces raiſons; elle conſentit à nous attendre avec ſon fils; je leur laiſſai mon nègre pour les ſervir, &, nous partîmes, après leur avoir promis de revenir inceſſamment avec la pirogue, ſi nous la raccommodions, & ſans elle, ſi elle ne pouvoit nous être utile, ou ſi nous ne pouvions la trouver.

Le projet que nous avions formé étoit notre unique eſpoir & notre ſeule reſſource; nous nous en entretînmes pendant notre route; nous en parlions comme d'une choſe dont l'exécution étoit ſûre; cela ranimoit notre courage, nous donnoit une nouvelle vigueur, & nous faiſoit trouver le chemin moins long. Dans tous les états de la vie, dans toutes les circonſtances, les hommes ſe bercent de chimères : on en voit quitter les plaiſirs réels dont ils jouiſſent, pour en imaginer de nouveaux & s'amuſer de l'illuſion : c'eſt pour les infortunés qu'elle eſt réellement

un

un bonheur ; tant qu'elle les occupe, le ſentiment de leurs peines les affecte moins vivement, ils les oublient pour ainſi dire.

Nous arrivâmes enfin, après trois heures & demie de marche, à l'extrémité de notre île. Nous n'avions point rencontré de rivières aſſez larges pour nous arrêter long-tems ; celles que nous vîmes n'auroient paſſé que pour de foibles ruiſſeaux en Europe ; il ne nous fut pas difficile de les traverſer. Nous trouvâmes au bout de l'île une eſpèce de canal d'un quart de lieue, qui nous ſéparoit de celle où nous dirigions nos pas : cette étendue d'eau à traverſer nous cauſa quelque effroi ; nous la meſurions des yeux avec une certaine inquiétude ; le deſir de nous procurer une voiture, l'ardeur avec laquelle nous nous occupions à ſortir de notre miſère, ſoutinrent notre réſolution. Nous nous aſſîmes pendant une heure pour nous repoſer ; nous avions beſoin de toutes nos forces pour réuſſir dans le trajet que nous allions entreprendre ; nous ignorions ſi le canal ſeroit partout guéable ; nous tremblions qu'il ne le fût pas, & que l'eſpace que nous aurions à traverſer à la nage, ne fût trop conſidérable pour nos forces ; cette idée nous retint encore en ſuſpens pendant une demi-heure ; enfin nous réſolûmes de tout riſquer. Avant d'entrer dans

l'eau, nous nous jetâmes à genoux; nous adreſſâmes au ciel une prière courte, mais fervente, dans laquelle nous lui demandions ſon appui. Des infortunes auſſi longues que les nôtres, les périls ſans ceſſe renaiſſans auxquels nous étions expoſés, nous avoient fait ſentir plus que jamais le beſoin d'un ſecours ſurnaturel, & la néceſſité de recourir à Dieu. Après avoir rempli ce devoir, nous nous jetâmes dans l'eau, en nous confiant à la Providence; ce fut elle qui nous ſoutint & qui nous empêcha de périr dans cette traverſée.

Le terrein ſur lequel nous marchions étoit très-inégal; nous ne faiſions, pour ainſi dire, que monter & deſcendre : nous n'étions pas à cent pas du bord, que nous perdîmes tout-à-coup le gué; nous plongeâmes malgré nous; ce contre-tems nous étourdit, il nous fit preſque prendre la réſolution de revenir ſur nos pas : nous avancions cependant à la nage; nous trouvâmes bientôt le fond, & nous nous apperçûmes que ce qui nous avoit ſi fort effrayés, étoit un trou dans lequel nous étions tombés, & que nous autions évité ſi nous nous étions écartés de dix ou douze pas. Nous finîmes notre route ſans accident, trouvant tantôt plus d'eau, tantôt moins, & en ayant quelquefois juſqu'au menton.

Nous n'en pouvions plus lorſque nous arrivâmes à l'autre bord; nous fûmes contraints de nous jeter par terre, & de nous y repoſer, en attendant que nous euſſions aſſez de forces pour pouvoir aller plus loin. Le tems, heureuſement pour nous, étoit très-ſerein, aucun nuage ne cachoit le ſoleil; ſes rayons qui dardoient à plomb ſur nous, nous garantirent du froid, dont nous n'aurions pu nous défendre ſans ce ſecours, & ſéchèrent nos habits & nos couvertures que nous avions apportés avec nous.

Dès que nous fûmes repoſés pendant quelque tems, nous ramaſsâmes des coquillages que le haſard nous préſenta, & qui réparèrent nos forces. Nous rencontrâmes à peu de diſtance une eſpèce de puits, dans lequel nous trouvâmes de l'eau douce qui ſervit à nous déſaltérer. Nous marchâmes enſuite vers la côte où devoit être la pirogue; nous ne tardâmes pas à la découvrir; perſonne ne pouvoit nous en diſputer la poſſeſſion. Nous l'examinâmes en arrivant d'un œil avide & curieux; elle étoit dans l'état le plus déplorable. Au premier aſpect, il nous parut impoſſible de la rendre jamais capable de quelque uſage. Nous ne nous en tînmes cependant pas à ce premier examen; il eût été affreux pour nous d'avoir fait un voyage auſſi pénible & auſſi long, dans cette eſpérance, pour la voir enſuite trompée. Nous la

retournâmes de tous les côtés, nous en ſondâmes toutes les parties, & je reconnus que tous nos efforts ſeroient inutiles. M. Deſclau & M. Lacouture n'en jugèrent pas comme moi; je me rendis à leur raiſonnement : après tout, il n'y avoit aucun riſque à eſſayer de la raccommoder; ce ne ſeroit que du tems & de la peine perdus. Nous étions accoutumés à la peine; & quant au tems, à quelle autre choſe pouvions-nous l'employer? Cette occupation pouvoit d'ailleurs nous diſtraire, nourrir un foible reſte d'eſpérance, & tout cela étoit précieux dans une ſituation auſſi fâcheuſe que la nôtre.

Nous nous mîmes ſur le champ à cet ouvrage; nous ramaſſâmes des gaules & une certaine herbe qui croît au haut des arbres, & que l'on appelle *Barbe eſpagnole* : c'étoient les matériaux que nous devions employer pour radouber notre frêle bâtiment. Ce ſoin nous occupa le reſte de la journée : nous fûmes enfin obligés de quitter ce travail de bonne heure pour chercher des alimens, & heureuſement nous n'en manquâmes pas.

Le ſoleil venoit de ſe coucher; un vent frais commençoit à s'élever, & nous menaçoit d'une nuit qui ſeroit très-froide. Chaque fois que nous nous trouvions dans ces circonſtances, nous pleurions amèrement l'impuiſſance où nous étions de faire du feu : la découverte du moindre caillou

auroit été pour nous le tréſor le plus précieux; mais j'ai déja dit qu'on n'en voyoit aucun dans ces îles. Dans ce moment, je me rappelai que le ſauvage qui nous avoit ſi cruellement trahis, avoit changé la pierre de ſon fuſil le jour qu'il nous avoit fait faire halte dans cette île. Ce ſouvenir fut un trait de lumière qui ramena un léger eſpoir dans mon ame. Je me lève avec une précipitation qui ſurprend mes deux camarades; je les quitte ſans leur dire où je vais; je cours avec précipitation vers le lieu où Antonio nous avoit débarqués: il n'étoit pas éloigné. J'y arrive, je reconnois la place où nous avions paſſé la nuit: on y voyoit encore les reſtes des cendres du feu que nous y avions allumé. Je parcours lentement les endroits voiſins; je cherche avec attention le lieu où le ſauvage avoit changé ſa pierre & jeté la mauvaiſe; il n'y a pas un coin que je n'examine avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, pas un brin d'herbe que je ne ſoulève pour voir ſi elle ne me cache point cette pierre ſi précieuſe: pendant un gros quart d'heure je fais des recherches vaines; la nuit approche; je ne jouis plus que d'un foible crépuſcule, à l'aide duquel je diſcerne à peine les objets. Je renonçois déjà à mon eſpérance, & je me diſpoſois à rejoindre mes compagnons, plus triſte & plus affligé que je ne l'étois en les quittant, lorſque je ſens ſous mes pieds nuds, car j'avois quitté

mes ſouliers qui ne pouvoient plus être d'aucun uſage, je ſens, dis-je, un corps dur; je m'arrête avec un ſecret frémiſſement, partagé entre la crainte & l'eſpérance : je me baiſſe, je porte une main tremblante ſous mon pied que je n'avois oſé déranger, de peur de perdre le corps qu'il couvroit; je le ſaiſis : c'étoit en effet la pierre à fuſil que je cherchois; je la reconnois avec une joie qu'il me ſeroit difficile de vous exprimer, & qui vous ſurprendra ſans doute, ainſi que ceux qui n'ont pas été dans ma ſituation, & qui, dans cette vieille pierre, ne verront qu'un miſérable caillou. O mon ami! puiſſiez-vous ignorer toujours ce que c'eſt que le beſoin, le malheur qui empêche de le ſatisfaire; & quelle importance & quel prix il attache aux choſes les plus viles à nos yeux.

Tranſporté de joie, je courus à mes compagnons : bonne nouvelle, m'écriai-je de fort loin, & avant même qu'ils puſſent m'entendre : je l'ai trouvée, je l'ai trouvée. Ils accoururent à mes cris, & m'en demandèrent la cauſe. Je leur montrai ma pierre à fuſil; je leur dis de cueillir du bois ſec; je tirai mon couteau, le ſeul inſtrument de fer que nous poſſédions; je déchirai mes manchettes qui me ſervirent d'amadou, & je parvins à allumer un grand feu qui nous défendit contre la fraîcheur de la nuit, & repoſa, en les

échauffant, nos membres fatigués. Que cette nuit nous parut délicieuse en comparaison de celles que nous avions passées précédemment? Avec quelle volupté nous nous étendîmes autour de notre feu! Que notre sommeil fut long & paisible! Les rayons du soleil, en tombant sur nous à son lever, occasionnèrent seuls notre réveil.

Il est inutile de vous dire avec quel soin je serrai cette pierre véritablement précieuse; la crainte de la perdre & d'être privé de ce secours, vous garantit les précautions que je pris; je n'en négligeai aucune: je ne voulus jamais m'en séparer; elle resta enveloppée dans deux mouchoirs que j'attachai à mon cou, & encore ne pus-je m'empêcher plusieurs fois d'interrompre mon ouvrage pour y porter la main, & tâter si elle y étoit encore.

Nous passâmes le second jour de notre arrivée dans cette île, à continuer nos travaux pour réparer la pirogue; nous la cintrâmes avec une de nos couvertures que nous sacrifiâmes à cet objet: nous achevâmes notre ouvrage au moment où le jour finissoit, & nous passâmes une seconde nuit avec l'espoir de ne pas voir notre peine inutile: le desir d'en faire l'épreuve nous éveilla de bonne heure: nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre notre pirogue à l'eau; tout ce que nous avions fait ne l'avoit pas rendue meilleure; il

étoit impossible de s'y exposer sans danger. M. Lacouture jugea encore qu'on la remettroit peut-être en état, en employant deux autres couvertures. Il se proposa de la conduire dans l'île où nous avions laissé sa femme & son fils. M. Desclau & moi, nous songeâmes à chercher les moyens de rejoindre celle du sauvage où étoient nos huit matelots, dans l'espérance d'y retrouver Antonio, & de le forcer à nous mener aux Appalaches, ou à nous ôter la vie. Nous promîmes à M. Lacouture de ne point l'abandonner si nous réussissions, & de lui envoyer des secours prompts, ou de le rejoindre si nous ne venions pas à bout de notre dessein. Nous lui fîmes nos adieux, & nous gagnâmes l'autre extrémité de l'île; mais nous ne fîmes encore que nous fatiguer inutilement par ce voyage : nous n'apperçûmes aucun passage qu'il fût prudent & même possible de tenter. Un canal d'une lieue nous retenoit loin de l'île d'Antonio : un pareil trajet n'étoit point praticable à deux hommes seuls, qui n'avoient d'autre secours que celui qu'ils pouvoient tirer de leurs bras & de leurs jambes.

Nous revînmes sur nos pas; nous ne trouvâmes plus M. Lacouture sur la côte où nous l'avions laissé; il en étoit déjà parti avec sa pirogue pour se rendre auprès de sa femme; il

avoit côtoyé le rivage, & nous reprîmes le chemin que nous avions fait lorſque nous étions venus. Nous n'arrivâmes que ſur le ſoir au bord du canal qui nous reſtoit à traverſer : nous attendîmes le lendemain pour entreprendre ce paſſage : notre laſſitude ne nous auroit, ſans doute, pas permis de l'exécuter avec ſuccès. Les alarmes que nous avions eues la première fois, ſe repréſentèrent à notre ſouvenir, & nous ne jugeâmes pas à propos de nous y expoſer pendant la nuit. L'infortune rend l'homme extrêmement timide ; en vain dans certains momens il appelle la mort qu'il regarde comme ſon aſyle & le terme de tous ſes maux : dès qu'elle s'approche, il fait tous ſes efforts pour l'éloigner.

Le lendemain nous repaſsâmes le canal avec autant de bonheur que la première fois, & avec moins de riſques. Nous arrivâmes auprès de madame Lacouture, qui n'avoit pas paſſé le tems de notre abſence ſans inquiétude ſur notre ſort & ſur notre retour : nous trouvâmes ſon mari auprès d'elle ; il étoit arrivé la veille avec la pirogue qu'il avoit amenée heureuſement ; mais ce voyage, quelque court qu'il eût été, n'avoit pas laiſſé de l'endommager beaucoup. Le travail que nous y avions fait n'avoit aucune ſolidité ; la plupart de ſes parties s'étoient déjointes, & ouvroient de tous côtés des paſſages à l'eau. Ce

peu de succès nous découragea d'abord, & nous fit renoncer à l'idée d'y travailler encore. Nous passâmes le reste de cette journée à nous reposer. Notre retour avec ma pierre à fusil fut un bonheur pour madame Lacouture, qui depuis si long-tems avoit été privée du feu. Nous en allumâmes un qui lui donna de nouvelles forces.

Les huîtres & les racines avoient fait jusqu'à ce moment notre unique nourriture, & quelquefois nous n'en avions pas une quantité suffisante. La providence nous en fournit ce jour-là d'une autre espèce. J'avois quitté mes compagnons pour me promener sur la côte : les réflexions déchirantes qui m'occupoient, m'empêchèrent de m'appercevoir que je m'en écartois beaucoup ; elles me menèrent loin & long-tems. Un chevreuil mort que je rencontrai devant mes pas, me retira de ma rêverie : je l'examinai & le tournai de tous les côtés ; il étoit encore assez frais : il me parut avoir été blessé, & s'être sauvé à la nage jusques dans ce lieu, où la perte de son sang, la douleur que devoit lui avoir causé sa blessure, l'avoient sans doute forcé de s'arrêter, & où il étoit mort ensuite. Je le regardai comme un présent du ciel, & le chargeant avec peine sur mes épaules, je revins auprès de mes compagnons, que je ne

retrouvai qu'après environ une heure de marche.

Tout notre monde fut surpris de mon heureuse découverte, & en remercia le ciel. Nous avions besoin d'une nourriture plus solide que celle dont nous usions tous les jours. Nous nous préparâmes à faire le meilleur repas que nous eussions fait depuis long-tems. Nous nous empressâmes tous autour de notre chevreuil, que nous eûmes bientôt écorché & dépecé. Nous en fîmes cuire à notre feu une quantité suffisante pour nous rassasier, & nous passâmes ensuite une nuit paisible.

Le jour suivant, qui étoit, je crois, le 26 Mars, le desir de sortir de cette île nous fit encore courir à notre pirogue, à laquelle nous revenions sans cesse avec une nouvelle ardeur, & que nous n'abandonnions jamais sans un regret mortel. Le peu de succès de notre premier travail ne nous empêcha pas d'en entreprendre un second. Nous nous flattâmes de réussir mieux, & de profiter de l'expérience que pouvoient nous donner les fautes que nous avions faites la première fois. Nous fîmes usage de la même espèce de matériaux que nous avions déjà employés : nous ne nous pressâmes point; nous mîmes trois jours entiers à cet ouvrage, auquel nous sacrifiâmes encore deux couvertures pour le cintrer. Lorsqu'il fut achevé, nous n'eûmes

pas lieu d'en être plus contens. Cette malheureuſe pirogue ne pouvoit être un quart d'heure ſur l'eau ſans ſe remplir. Cet inconvénient nous déſeſpéroit, & nous n'y trouvions point de remède. Cependant nous n'avions pas d'autre bâtiment pour nous tirer de l'état déplorable auquel nous étions réduits. Empreſſés d'en ſortir, nous fermâmes les yeux ſur le danger. Nous n'avions que deux lieues à faire pour arriver à la terre ferme; mais il étoit impoſſible de nous embarquer tous; c'eût été ſubmerger la pirogue, & la faire enfoncer en y entrant. Nous nous déterminâmes à partir tous trois, M. Lacouture, M. Deſclau & moi. Pendant que deux de nous rameroient, le troiſième devoit s'occuper ſans ceſſe à tirer l'eau qui entreroit dans le bâtiment. Nos chapeaux devoient ſervir à ce travail; nous pouvions, par ce moyen, diminuer le danger : il n'en exiſtoit pas moins à la vérité; mais enfin il falloit s'y expoſer, s'abandonner à la Providence, & attendre d'elle les ſecours dont nous avions beſoin pour réuſſir dans ce trajet périlleux.

Cette réſolution ayant été priſe, nous en remîmes l'exécution au lendemain. Nous employâmes le reſte de la journée à faire conſentir Madame Lacouture à attendre avec ſon fils & mon nègre que nous puſſions lui envoyer un

bateau plus ſolide, ce qui ne nous ſeroit pas difficile ſi nous parvenions à la terre ferme. Ce ne fut pas ſans peine que nous vînmes à bout de la conſoler & de la déterminer à nous laiſſer partir ſans elle. Je lui promis de lui laiſſer ma pierre à fuſil & mon couteau; & j'avoue que ce ne fut pas ſans quelques regrets que je conſentis à céder ces deux meubles qui nous avoient été ſi utiles, & dont je pouvois avoir beſoin moi-même, ſi je faiſois un ſecond naufrage avec la pirogue, ou ſi j'arrivois dans un lieu déſert; mais il falloit bien qu'elle eût quelque ſecours.

Dès que nous eûmes appaiſé ſes regrets, & mis fin à ſes lamentations, nous ramaſſâmes des proviſions pour elle & pour nous; nous en embarquâmes quelques-unes pour nous en ſervir pendant notre voyage. Enfin le 29 Mars, au lever du ſoleil, nous entrâmes dans la pirogue: elle étoit à flot; nous ſentions le plancher ſur lequel nous étions fléchir ſous nos pieds: le poids de trois corps tels que les nôtres la fit un peu enfoncer, & nous vîmes bientôt l'eau qui la gagnoit. Cet aſpect m'ôta toute eſpérance; je ne pus me défendre d'un ſecret frémiſſement: la terreur la plus profonde s'empara de mon ame; il me fut impoſſible d'y réſiſter: je voyois déjà la mort devant moi; je ne

voulus plus risquer le trajet : je sortis avec précipitation de la pirogue. Non mes amis, m'écriai-je en me tournant vers M. Lacouture & M. Desclau, non, nous ne pouvons entreprendre ce voyage; nous ne ferons pas un quart de lieue avec ce bâtiment; il s'enfoncera avant ce tems, & nous laissera au milieu d'une mer inconnue, & loin de toute île où nous puissions nous réfugier. Restons dans celle où nous sommes; attendons-y les secours du ciel, ou la mort, mais n'en précipitons pas l'instant : il mettra fin à nos longues souffrances, & notre patience & notre résignation nous mériteront peut-être bientôt ce bienfait.

J'avois sauté sur le rivage en disant ces mots. M. Lacouture me pressoit de revenir, & se moquoit de ma peur. Mes sollicitations, mes raisonnemens ne purent le gagner : il persista dans le dessein de tout risquer, & M. Desclau partit avec lui. Je restai sur le bord, d'où je les regardai avec tristesse : je les vis avancer avec peine, tourner une petite île qui étoit à une portée de fusil de la nôtre, & qui les déroba bientôt à mes yeux : je ne doute point qu'ils n'ayent péri; je n'en ai jamais eu aucune nouvelle, & sans doute leur naufrage ne tarda pas long-tems. Sans l'île qui étoit entre nous, & qui me les cachoit, j'aurois vu la pirogue

s'enfoncer, & mes malheureux compagnons s'enſevelir avec elle dans les flots. L'état de ce bâtiment eſt une preuve à laquelle il n'y a point de réplique à faire; & quelques rapports que j'eus occaſion d'entendre, & dont je parlerai dans la ſuite, ne ſervirent qu'à m'aſſurer de leur perte.

Je revins auprès de madame Lacouture, qui ne s'attendoit plus à me revoir : elle n'avoit pas voulu être préſente à notre embarquement; comme elle n'y conſentoit qu'avec peine, ce ſpectacle auroit augmenté ſa douleur. Je la trouvai aſſiſe auprès du feu, le dos tourné contre le rivage, & pleurant amèrement ſur ſa ſituation. Ma préſence la ranima. Vous n'êtes donc pas encore partis, me dit-elle? Ah! qui vous arrête? Croyant votre départ certain, je cherchois à m'accoutumer à notre ſéparation : cette idée affligeante commençoit à m'affecter moins, par l'eſpérance que vous ne m'oublieriez pas; mais je vous revois, je n'oſe me livrer à la joie; les regrets vont bientôt la faire diſparoître, & ſe renouveler avec plus d'amertume.

Je ne jugeai pas à propos de lui donner de plus vives inquiétudes, en lui diſant naturellement la cauſe de mon retour, & les craintes que je concevois pour nos deux voyageurs, dont l'un étoit ſon mari. Je lui cachai le péril auquel il étoit

exposé ; je lui dis simplement que pour surcharger encore moins la pirogue, j'avois préféré de rester avec elle ; que M. Lacouture enchanté de ma résolution qui rendoit son voyage moins périlleux, & l'assuroit qu'il laissoit du moins un ami sûr auprès de sa femme & de son fils, avoit continué sa route avec plus de tranquillité, & que je lui avois promis de ne rien épargner pour leur rendre tous les services qui seroient en mon pouvoir. Madame Lacouture me remercia avec la plus vive reconnoissance ; ma présence sembloit la consoler & la rassurer tout-à-fait sur l'avenir.

Nous n'étions enfin plus que quatre dans notre île, & j'étois obligé de songer à la conservation & à la subsistance de tous. Madame Lacouture & son fils étoient trop foibles pour m'être d'un grand secours ; je n'en tirois guères que de mon nègre ; mais c'étoit une espèce de machine organisée, qui n'avoit que des bras & des jambes à employer à notre service ; il manquoit à chaque instant de jugement & de prévoyance, & j'étois obligé d'en avoir pour lui comme pour les autres : il ne m'étoit utile que dans les occasions où il falloit agir, & où ses forces m'étoient nécessaires.

Pendant quelques jours que nous passâmes encore dans cette île, les vents de sud & de sud-est

ſud-eſt ſoufflèrent long-tems, & nous furent très-funeſtes en nous empêchant de trouver des proviſions. Nous fûmes obligés de nous reſtreindre à la vinette, qui faiſoit une nourriture très-legère, ſans ſubſtance; & qui affoibliſſoit notre eſtomac ſans le raſſaſier. Le chevreuil que j'avois trouvé avoit été bientôt dévoré; le haſard qui me l'avoit procuré ne renaiſſoit plus, & il ne falloit pas compter deux fois ſur ſes bienfaits. Nos peines enfin augmentoient à chaque inſtant.

Six jours s'étoient écoulés depuis le départ de M. Lacouture & de M. Deſclau : j'avois quelquefois eſpéré, foiblement à la vérité, de recevoir de leurs nouvelles, & des ſecours de leur part; mais je n'oſai pas m'en flatter. Madame Lacouture elle-même ne comptoit plus ſur eux; elle me diſoit qu'elle croyoit ne les plus revoir, & que ſans doute ils avoient péri. Je ne pouvois calmer ſes craintes & ſes ſoupçons, je les éprouvois moi-même, & je connoiſſois d'ailleurs la fragilité de leur bâtiment. Le mal-aiſe que je reſſentois, mes longues infortunes me donnoient de l'humeur, de l'ennui, du dégoût; & dans cet état j'étois incapable de déguiſer ce que je penſois, & d'avoir des ménagemens.

Las de ma ſituation douloureuſe, reconnoiſſant avec amertume que je ne devois attendre que de moi les moyens de la changer, j'imaginai

de faire un radeau ſur lequel nous puſſions nous embarquer. Je ſaiſis vivement cette idée, & je regrettai de ne l'avoir pas eue avant le départ de mes deux compagnons ; ils m'auroient ſecondé dans ce travail plus utile & plus sûr que celui que nous avions fait à cette malheureuſe pirogue que nous avions été chercher ſi loin. Je réſolus du moins de ne pas différer l'exécution de ce nouveau deſſein, tandis qu'il me reſtoit encore des forces pour l'entreprendre. J'en fis part à madame Lacouture, qui l'adopta avidement, & qui, ſurmontant la foibleſſe naturelle à ſon ſexe, & que nos malheurs avoient encore augmentée, mit elle-même la main à l'ouvrage : nous nous en occupâmes tous les quatre. Je chargeai le jeune Lacouture de dépouiller quelques arbres de leur écorce, en lui indiquant ceux qui pouvoient nous être plus utiles. Nous nous mîmes, ſa mère, mon nègre & moi, à raſſembler les plus groſſes pièces de bois ſec que nous pûmes trouver. Il y en avoit de conſidérables que nous avions de la peine à remuer, & que nous roulâmes tous les trois avec effort ſur le rivage. Nous y en conduiſîmes une douzaine ; ce ſoin nous retint un jour entier à cauſe de notre foibleſſe ; à chaque inſtant nous étions contraints de nous repoſer ; après avoir pris haleine pendant quelques momens, nous recom-

mencions à travailler avec une conſtance que ſoutenoit ſeul le deſir de ſortir du lieu de notre exil.

Nous étions tous extraordinairement fatigués, lorſque la nuit nous força d'interrompre notre beſogne. Nous trouvâmes heureuſement auprès de notre feu une grande quantité d'huîtres, de palourdes, de lambies & d'autres coquillages que le jeune Lacouture avoit pris ſur le bord de la mer, & qu'il y avoit tranſportés. Ces alimens crus étoient très-groſſiers & très-indigeſtes; nous imaginâmes de les faire griller ſur des charbons : c'étoit la première fois que cette idée nous étoit venue; nous l'eſſayâmes, & nous nous en trouvâmes bien. Ces ſortes de poiſſons perdirent toute leur mauvaiſe qualité par la cuiſſon; ils devinrent plus légers, plus nourriſſans, mais ils furent moins agréables au goût : nous ne pouvions les aſſaiſonner; un peu de ſel nous auroit ſuffi, mais nous n'en avions point, & nous ne ſavions comment en faire. Le radeau qui nous occupoit abſolument, ne nous permit pas d'en chercher les moyens. Nous pouvions nous paſſer de ſel, mais nous ne pouvions ſonger à finir nos jours dans cette île.

Le lendemain nous reprîmes notre ouvrage de la veille : les écorces d'arbres que le jeune Lacouture avoit préparées, me ſervirent à atta-

cher nos pièces de bois les unes aux autres. Ce lien ne me parut pas ſuffiſant; j'occupai madame Lacouture à couper une de nos couvertures par bandes, qui me ſervirent à faire un lien plus ſolide. Mon nègre, pendant ce tems, roula auprès de moi quelques autres pièces de bois moins peſantes, que je joignis à celles qui étoient déjà raſſemblées. Mon radeau fut fini à midi. Je pris un morceau de bois que j'aſſujettis de mon mieux au milieu de mon ouvrage, pour ſervir de mât; j'y attachai une couverture entière qui devoit nous tenir lieu d'une voile.

Nous défîmes enſuite une partie de nos bas, dont le fil fut employé à faire des cordages pour les haubans, les bras & les écoutes. Tous ces différens travaux nous tinrent le reſte de la journée; mais enfin nous les achevâmes. Je me munis d'une dernière pièce de bois de moyenne groſſeur, dont je me propoſai de me ſervir comme d'un gouvernail. Réſolus de partir le lendemain de grand matin, nous commençâmes tout de ſuite à faire proviſion d'huîtres & de racines: nous fûmes aſſez heureux pour en trouver une quantité prodigieuſe, dont nous chargeâmes ce que nous crûmes néceſſaire ſur notre radeau. Il étoit amarré avec ſoin dans le ſable; la marée montante devoit le mettre à flot: elle commençoit ordinairement à ſe retirer au point du jour,

& nous comptions en profiter pour partir. En attendant ce moment, nous nous reposâmes auprès de notre feu; nous n'y goûtâmes pas longtems le ſommeil; il ſurvint un orage affreux pendant la nuit. La pluie, la clarté des éclairs, le bruit du tonnerre nous réveillèrent : la mer s'enfla beaucoup; elle s'agita avec la plus grande fureur : nous tremblâmes pour le radeau qui nous avoit donné tant de peine. Hélas! nous ne pûmes point en profiter; les vagues le détachèrent & l'entraînèrent à la mer, après l'avoir mis en pièces. Ce tems affreux dura toute la nuit; il ne ceſſa qu'au retour du ſoleil.

Nous étions accourus ſur le rivage pour voir ſi notre machine n'auroit point réſiſté à la tempête : nous ne la vîmes plus, elle avoit diſparu. Le courage nous abandonna : nous paſsâmes le reſte du jour à nous déſoler, à nous plaindre, ſans ſonger à rien entreprendre de nouveau. Un autre fléau vint encore nous accabler depuis que nos malheurs avoient commencé, nous n'avions point été malades, notre ſanté s'étoit conſervée, & nous n'éprouvions pas d'autres incommodités que notre foibleſſe. Mon nègre, pendant que nous nous affligions, avoit couru la côte pour chercher quelques coquillages : il n'en vit aucun; mais il trouva la tête & la peau d'un marſouin qu'il nous apporta. Le tout nous parut fort cor-

rompu; mais le beſoin écarte la délicateſſe, & notre eſtomac avide demandoit cette nourriture dont la vue étoit ſi dégoûtante. Nous la mangeâmes toute entière : une heure après nous ſentîmes un mal-aiſe inſupportable : notre eſtomac étoit ſurchargé, & ne pouvoit ſe débarraſſer de cet horrible aliment. Nous eûmes recours à l'eau, dont heureuſement nous ne manquions pas : nous en bûmes beaucoup; elle ne nous ſoulagea que par degré. Nous fûmes tous incommodés d'une dyſſenterie cruelle, qui nous fatigua pendant cinq jours, & qui mit le fils de madame Lacouture aux portes du tombeau.

L'idée de conſtruire un autre radeau m'étoit venue lorſque j'avois vu le premier emporté; mais la laſſitude me força de renoncer à l'entreprendre ſur le champ, & je ne fus pas en état de le faire, tant que dura notre maladie. Elle finit enfin, mais elle nous laiſſa tous dans une foibleſſe extraordinaire. La crainte de la voir augmenter me détermina à m'occuper ſur le champ de la conſtruction d'un nouveau radeau : il ne falloit pas attendre que l'épuiſement total de mes forces me mît dans la néceſſité de renoncer pour toujours à ce projet. J'exhortai madame Lacouture à me ſeconder encore; elle fit comme moi un effort ſur elle-même, & nous nous mîmes tous à l'ouvrage, à l'exception de ſon fils qui

étoit très-mal, & dont l'état me causoit les plus vives alarmes.

Nous étions alors au 11 Avril ou environ. Nous travaillâmes sans relâche, & avec autant de promptitude que notre foiblesse, qui étoit extrême, nous le permit. Nous n'eûmes entièrement achevé que le 15 au soir. Les pièces de bois que nous employâmes nous donnèrent beaucoup de peine à rouler; nous étions obligés de les aller chercher au loin : celles qui étoient le plus près de la mer avoient été employées déjà au radeau que nous avions perdu. Nous tremblions à chaque instant que le mauvais tems ne vînt interrompre notre ouvrage, & le détruire avant qu'il fût achevé : nous ne pouvions prendre aucune précaution; il falloit l'exécuter sur le rivage, & dans le lieu le plus près de la mer; afin qu'en montant, elle le mît elle-même à flot : il nous auroit été impossible de l'y mettre nous-mêmes; comment serions-nous venus à bout de le remuer? Le moindre nuage que nous appercevions dans le ciel, le moindre degré de force qu'acquéroit le vent, nous faisoient frémir, & sembloient nous présager une tempête. Nous nous arrêtions alors; nous n'osions poursuivre notre travail, dans la crainte qu'une seconde fois nous ne pussions en profiter.

Nous nous y remettions cependant, mais

lieu où nous trouverions des hommes & du ſecours. Il ne fallut plus ſonger à les embarquer ce jour-là ; la mère & le fils étoient trop foibles. Partir, c'étoit les expoſer à une mort certaine. Les laiſſer, c'étoit une inhumanité dont l'idée ſeule révoltoit mon cœur, & dont j'étois incapable. Reſter moi-même avec eux ; c'étoit m'expoſer à ne voir jamais la fin de mes peines, à perdre le radeau qui m'avoit tant coûté, à le voir emporter par les flots. Cette dernière idée, que le premier malheur que nous avions éprouvé fortifioit encore, déchiroit mon cœur, & me jetoit dans un déſeſpoir que rien ne pouvoit calmer, & que chaque minute augmentoit. Je ne balançai pas cependant ; je remplis les devoirs que l'humanité m'impoſoit : je me réſignai à tous les maux qui m'étoient encore préparés ; je les offris au ciel, & j'en attendis ma récompenſe.

Je courus décharger le radeau des proviſions que nous y avions placées. Mon cœur ſaigna encore à la vue de cet ouvrage qui alloit peut-être encore devenir inutile. Je ſongeai à l'amarrer de manière qu'il pût réſiſter long-tems à l'impétuoſité des flots, s'il ſurvenoit une nouvelle tempête. J'en détachai le mât, les cordages, & tout ce que je ne pouvois plus eſpérer de recouvrer ſi je venois à le perdre, & je les mis dans

un lieu sûr à l'abri de la fureur de la mer. Je pris la couverture surtout que je portai à nos malades qui avoient besoin de ce meuble. Je passai la journée à leur donner des soulagemens : heureux s'ils pouvoient contribuer à les rétablir, & à lever les obstacles qui s'opposoient à notre départ !

La douleur de madame Lacouture, ses inquiétudes sur son fils, étoient la seule cause de son mal. Je parvins à les dissiper en partie, non pas en lui donnant des espérances que je n'avois pas, car j'étois persuadé que nous perdrions le jeune homme, mais en lui inspirant du courage, & en l'exhortant à la soumission aux volontés du ciel. Je croyois qu'il étoit important de la préparer ainsi par degrés au coup qui devoit la frapper, & que je n'imaginois pas être fort éloigné. En effet le jeune homme étoit dans la position la plus douloureuse ; il avoit toute sa connoissance ; mais sa foiblesse étoit si grande, qu'il étoit forcé de se tenir couché. Ses membres ne pouvoient soutenir le poids de son corps, & ce n'étoit qu'avec des efforts infinis qu'il se tournoit d'un côté sur l'autre. S'il vouloit changer de place, il étoit obligé de ramper & de se traîner sur le ventre.

Je veillai sans cesse auprès de lui pendant la nuit, lui-même ne ferma pas l'œil : s'il me parloit

quelquefois ; c'étoit pour me remercier de mes ſoins, & pour me témoigner combien il y étoit ſenſible, & le regret qu'il avoit de retarder notre voyage. Je n'ai rien entendu de plus tendre & de plus touchant que les diſcours qu'il me tenoit ſur ce ſujet. Ce jeune homme avoit une ſenſibilité profonde, un ſens & une fermeté qu'on n'a pas ordinairement à cet âge. Il ſe trouva très-mal vers le point du jour, il n'y avoit preſque pas de minutes où je ne m'attendiſſe à le voir paſſer: j'avois eu la précaution de tenir ſa mère à quelque diſtance de lui, afin qu'elle ne le vît point expirer, s'il venoit à rendre le dernier ſoupir. Ce ſpectacle eſt toujours affreux pour des étrangers, combien l'auroit-il été pour une mère! Je n'aurois pas répondu que madame Lacouture eût conſervé la fermeté que j'avois tâché de lui inſpirer, & je voulois lui dérober au moins cette cruelle image, dont l'effet eſt ſouvent moins ſenſible lorſqu'on ne l'a pas ſous les yeux.

Le jeune homme, dans ce moment, me dit avec effort : Pardonnez-moi les inquiétudes & les peines que je vous donne ; je n'attends plus aucun ſuccès de vos ſoins; je ſens que l'inſtant de ma mort eſt proche ; je ne quitterai pas cette île, quand même mes jours ſe prolongeroient, je ne pourrois vous ſuivre, mes jambes me refuſeroient abſolument tout ſervice : arrivé avec vous ſur la

terre ferme, je n'en ſerois pas plus heureux : les endroits habités ne ſe trouvent pas ſur la côte ; comment pourrois-je m'y rendre ? Il me faudroit reſter expoſé dans les bois aux bêtes farouches, & à des incommodités plus cruelles encore que celles que j'éprouve à préſent. M'en croirez-vous, M. Viaud, ajouta-t-il, après un inſtant de réflexion, partez ſans m'attendre, ne vous inquiétez pas de mon ſort : il ne peut être long ; profitez de votre radeau; craignez de perdre avec lui l'eſpérance qui vous reſte de vous ſauver : emmenez ma mère, ce ſera une conſolation pour moi ; tant qu'elle ſera avec vous, je ne craindrai rien pour elle. Vous laiſſerez ſeulement auprès de moi le plus de proviſions que vous pourrez ramaſſer, & j'en ferai uſage tant que le ciel me laiſſera la vie. Si vous arrivez en lieu de ſûreté, vous ne m'oublierez point, & vous aurez ſans doute l'humanité de revenir ici me porter des ſecours dont je profiterai ſi je reſpire encore, ou me donner la ſépulture ſi vous me trouvez mort. Ne me répondez point, ajouta-t-il, en voyant que j'allois l'interrompre, ce que j'exige eſt juſte : il ne faut pas que l'eſpérance incertaine de me mettre en état de partir avec vous, vous faſſe riſquer de périr avec moi : je ſuis déterminé à périr ſeul, mais éloignez-vous, ſauvez ma mère, & cachez-lui mon état & le conſeil que je vous donne.

Je demeurai confondu à ce discours : je n'y répondis point ; j'en étois incapable : une foule d'idées confuses se présentèrent à mon imagination, & toutes me disoient que notre salut dépendoit de ce conseil, que la nécessité m'ordonnoit de le suivre. Agité de mille mouvemens de compassion, de douleur & d'incertitude, je me jetai sur le jeune homme que j'embrassai avec tendresse ; je mouillai son visage de mes larmes, en vantant son courage, en l'exhortant à le conserver, sans lui parler de mes réflexions, & sans lui dire non plus que je ne pouvois céder à son avis. Il me serra les mains, en me disant de réfléchir à ce qu'il m'avoit proposé.

Je le quittai, & je fus en effet occupé de son discours : je l'admirois ; mais je songeois, en frémissant, que c'étoit fait de nous tous, si je balançois à entreprendre un voyage qu'il paroissoit désirer. Cependant l'idée de le laisser me désespéroit ; j'aurois pu le porter sur le radeau, & lui faire partager notre fortune pendant la traversée ; mais qu'en aurois-je fait quand nous serions arrivés à terre ? Il ne pouvoit se remuer ; son séjour dans l'île étoit moins dangereux ; il n'y avoit point de bêtes féroces contre lesquelles il eût à se défendre. A force de m'arrêter sur cette idée, mon ame s'y ac-

coutuma ; & je l'avouerai, celle d'abandonner le jeune Lacouture me parut moins terrible. Mon intérêt, celui de ſa mère, notre perte inévitable, me firent penſer qu'une néceſſité auſſi preſſante que celle dans laquelle nous étions, me diſpenſoit de toute eſpèce de ménagement.

Je dois cependant dire qu'au milieu de ces réflexions, il s'en préſentoit d'autres qui raſſuroient l'humanité gémiſſante d'une réſolution qu'elle ne prenoit qu'avec peine. Je penſois que mon voyage ſeroit court, que j'arriverois promptement dans un lieu habité, où je pourrois prendre un bateau & des hommes pour le venir chercher & le tranſporter auprès de ſa mère. Ce raiſonnement étoit haſardé, le ſuccès l'étoit encore davantage ; mais le malheur me le fit regarder comme très-ſolide & très-ſenſé.

Cependant je ne pus me réſoudre à partir de toute la journée. Le ſoir, le jeune Lacouture me fit des reproches de mes délais. Si votre ſéjour en ce lieu pouvoit prolonger ma vie, me dit-il, je n'aurois rien à vous oppoſer ; mais vos efforts ſeront inutiles, je le ſens ; je puis languir encore un jour ou deux, & pendant ce tems il peut s'élever une autre tempête qui vous privera de votre radeau : vous voudrez alors vous éloigner, & vous n'en aurez plus le pouvoir ; vous gémirez d'avoir différé, &

vos regrets ſeront d'autant plus violens, que ce délai m'aura été inutile : j'aurai péri ſous les yeux de ma mère ; j'emporterai en mourant l'affreuſe aſſurance qu'elle me ſuivra bientôt ; je la laiſſerai dans les pleurs & dans le déſeſpoir ; ce lieu cruel qu'elle ne pourra plus quitter, me rappelera ſans ceſſe à ſon ſouvenir, & renouvelera la ſource de ſes pleurs. L'abſence, l'éloignement, le tems pourroient la conſoler. Profitez de cette nuit pour faire vos préparatifs ; raccommodez votre bâtiment ; ramaſſez vos proviſions, laiſſez-m'en une certaine quantité, & partez demain au point du jour : réveillez ma mère au moment du départ ; elle croira que je ne ſuis plus, & que vous voulez l'arracher à ce ſpectacle funeſte ; ne la tirez pas de ſon erreur, partez & conſolez-là.

L'état de ce jeune homme, le ſang-froid avec lequel il prononçoit ce diſcours, la néceſſité enfin, tout me détermina. Je pris la couverture dont il étoit enveloppé, & je lui donnai à la place une redingotte que je portois par-deſſus mon habit. Je me dépouillai encore de ma veſte que je lui laiſſai : j'allai redreſſer le mât de mon radeau ; j'y attachai la couverture : pendant ce tems, mon nègre fut ramaſſer des coquillages ; il en trouva beaucoup ; ma cargaiſon fut bientôt prête ; je l'aidai à

tranſporter

transporter une quantité suffisante de vivres auprès du jeune Lacouture. Nous séchâmes plusieurs poissons au feu, afin qu'ils pussent se conserver plus long-tems; nous les mîmes à sa portée. Le printems étoit venu, les nuits n'étoient plus aussi fraîches; & le feu lui devenoit moins nécessaire.

Je me reposai quelques heures en attendant celle de mon départ; mais je ne dormis point; je parlai long-tems avec le jeune homme, qui faisoit des efforts continuels sur lui-même, pour me consoler de notre séparation, & pour me recommander sa mère. Une heure avant le jour il tomba dans une nouvelle foiblesse; il perdit la connoissance; je ne pus réussir à le faire revenir: dès cet instant, je le regardai comme un homme mort. Le dirai-je? je vis dans son trépas un bonheur pour lui, & un soulagement pour moi; je l'abandonnois avec moins de regret. Le jour vint, il respiroit encore, mais il ne parloit plus: il me paroissoit dans les douleurs de l'agonie; je ne pensai pas qu'il pût vivre encore une demi-heure. Je mis cependant près de lui le plus d'alimens qu'il me fut possible; je remplis d'eau toutes les écailles des huîtres que nous avions ouvertes, afin qu'il trouvât des secours, s'il reprenoit assez de forces pour pouvoir en profiter; mais je ne l'espérois

pas, & en rempliſſant ce ſoin, je ne doutois pas qu'il ne fût inutile. Je le recommandai au ciel, & je courus auprès de ſa mère que je réveillai avec peine. Ranimez votre courage, Madame, lui dis-je bruſquement, le ciel veut que nous nous éloignions; obéiſſons à ſes décrets; hâtons-nous : craignons un délai qui nous ſeroit ſans doute funeſte, & qu'il ne ſeroit plus en notre pouvoir de réparer. Juſte ciel! s'écria-t-elle, mon fils eſt mort... je n'ai déja plus d'époux... j'ai tout perdu.

Elle ſe tut à ces mots; elle répandit un torrent de larmes; je ne m'amuſai pas à les eſſuyer : je la pris dans mes bras, & avec l'aide de mon nègre, je la tranſportai dans le radeau, ſans qu'elle fît la moindre réſiſtance. J'avois craint qu'elle ne demandât à voir ſon fils : ce mouvement naturel eût pu lui être dangereux, & retarder encore notre départ juſqu'au lendemain. La perſuaſion où elle étoit qu'il avoit rendu le dernier ſoupir, l'empêcha d'y ſonger. De quel ſecours lui eût-elle été après ſa mort? Elle n'avoit pas beſoin d'un ſpectacle de cette eſpèce, capable de lui ôter les forces qui lui reſtoient, & qu'il lui étoit important de conſerver.

Moi-même, quand nous eûmes gagné le large, je fus perſuadé que le jeune homme

n'étoit plus. Occupé de ces idées en gouvernant notre bâtiment, j'adreſſai pour lui mes prières au ciel, & je le conjurai en même tems de nous être plus favorable.

Nous étions partis le 19 Avril, ſi ma mémoire ne me trompe point. Nous voguâmes vers la terre ferme, ſans éprouver le moindre accident, ſi ce n'eſt beaucoup de fatigue. Notre navigation dura douze heures, au bout deſquelles nous prîmes terre. Notre premier mouvement fut de rendre graces à Dieu de notre heureuſe arrivée. Nous abandonnâmes notre radeau, & nous n'emportâmes que nos proviſions, notre couverture & les cordages que nous avions faits de nos bas. Nous nous avançâmes dans le pays, que nous trouvâmes impraticable, & preſque généralement inondé. Cet inconvénient nous affligea; il nous fit reconnoître que le malheur ne nous quitteroit pas de ſi-tôt, & qu'il nous accompagneroit encore ſur la terre ferme.

Le ſoleil alloit ſe coucher; la laſſitude que nous éprouvions, la crainte de nous égarer pendant la nuit dans un lieu que nous ne connoiſſions pas, nous fit ſonger à chercher un endroit où nous puſſions la paſſer avec le moins d'incommodité. Nous choisîmes un terrre que ſon élévation mettoit à l'abri de l'humidité. Trois

gros arbres qui étoient à peu de distance les uns des autres, & dont les branches épaisses se joignoient, nous servirent de couvert. Je tirai ma pierre à fusil que je n'avois point négligé d'emporter, & j'allumai un grand feu, auprès duquel nous mangeâmes une partie des provisions que nous avions apportées.

Nous nous attendions à reposer tranquillement, & nous en avions un véritable besoin ; mais à peine nos yeux furent-ils fermés, que nous entendîmes des hurlemens affreux qui nous réveillèrent, & portèrent l'effroi dans nos ames : c'étoient les cris des bêtes féroces. Nous les entendions de tous côtés : elles sembloient se répondre & nous environner. Nous nous levâmes avec une terreur dont rien ne peut rendre l'idée. Nous nous attendions à chaque minute à voir fondre sur nous ces monstres furieux : nous portions nos regards par-tout où nous entendions leurs hurlemens, qui ne faisoient qu'augmenter. Il sembloit que ces animaux farouches s'approchoient de nous : nous en jugions du moins ainsi par leurs cris, qui, de minute en minute nous paroissoient plus violens & plus forts.

Mon nègre, dans ce moment, ne put résister à sa peur : il courut à l'un des arbres sous lesquels nous étions, & s'élançant avec une rapidité inconcevable, il y grimpa sur le champ, & courut

ſe cacher au ſommet. Madame Lacouture l'avoit ſuivi ; elle le prioit à mains jointes de l'attirer avec lui, & de l'aider à gagner cet aſyle. En vain je l'appelois, & lui criois de ne pas s'éloigner du feu, dont les bêtes féroces ne s'approcheroient pas, & que je tâchois d'augmenter en y jetant beaucoup de bois. Elle ne m'écoutoit point ; elle continuoit à pleurer, à ſupplier mon nègre, que ſa propre frayeur rendoit ſourd à ſa voix. Je tâchois vainement auſſi de me faire entendre, & je n'oſois courir auprès d'elle pour la ramener ; je craignois de m'écarter du feu qui faiſoit ma ſûreté. Dans un inſtant je l'entendis pouſſer un cri terrible, & crier : au ſecours, M. Viaud, je ſuis perdue. Je ne pus me réſoudre à l'abandonner ; je ſaiſis un gros tiſon enflammé, & mon zèle ſupérieur à mon effroi, me conduiſit de ſon côté. Je la vis accourant de toutes ſes forces, & pourſuivie par un ours d'une groſſeur démeſurée, qui s'arrêta à mon aſpect. J'avouerai que ſa vue me fit frémir. Je m'avançai d'un pas chancelant en lui préſentant mon tiſon. Je joignis madame Lacouture, & je la ramenai à notre braſier, où l'ours ne nous ſuivit pas. Je le lui fis obſerver, en lui apprenant que l'on ſe ſervoit du feu avec ſuccès pour écarter les monſtres des forêts. L'ours qu'elle vit de loin immobile, & nous regardant

d'un œil étincelant, la persuada de la vérité de ce que je lui disois, & la rassura.

L'arbre sur lequel étoit monté mon nègre, étoit à quelques pas de nous. Sa terreur ne lui avoit pas permis de choisir : il n'avoit pas même fait attention qu'il y en avoit un beaucoup plus proche. Je l'entendis bientôt pousser à son tour un cri horrible : je portai mes regards de ce côté. Le feu que j'avois allumé étoit très-flamboyant ; il m'aida à voir l'ours qui s'étoit dressé contre l'arbre sur lequel s'étoit refugié ce malheureux, & qui se disposoit à y monter. Je ne savois comment m'y prendre pour le secourir. Je lui criai de monter au sommet de l'arbre, de chercher les branches les plus pliantes, mais qui fussent capables de le soutenir, & où il ne fût pas possible à l'ours de le joindre : car ces animaux guidés par leur instinct, s'attachent, autant qu'il est possible, aux branches les plus grosses, & craignent de se fier à celles qui plient sous leur corps. Je m'avisai en même-tems de lancer de ce côté de gros tisons allumés, pour effrayer l'animal, & l'engager à quitter son entreprise. J'en jetai plusieurs avec tant d'adresse & de bonheur, qu'ils s'arrêtèrent au pied de l'arbre, se croisèrent les uns sur les autres en tombant, & continuèrent d'y brûler comme dans notre feu, qui par le soin

que j'avois pris, étoit devenu un bûcher extrêmement ardent. La clarté que jetèrent ces brandons éblouit l'ours, qui redeſcendit avec précipitation, en prenant le côté du tronc qui leur étoit oppoſé, & s'éloigna ſur le champ.

Il ne fallut pas ſonger à dormir de toute cette nuit : c'étoit une choſe impoſſible au milieu de ces hurlemens continuels, qui ſembloient redoubler de momens en momens. Jamais je n'ai rien entendu de ſi terrible & de ſi affreux. Pluſieurs ours s'approchèrent encore de nous, & à une diſtance aſſez peu éloignée pour que nous puſſions les appercevoir à la clarté de notre feu. Nous tremblions que la faim ne les fît s'élancer avidement ſur leur proie, à travers les flammes dont nous cherchions à les éblouir & à nous couvrir. Dans notre effroi qui augmentoit ſans ceſſe, nous crûmes voir parmi les monſtres qui nous environnoient, des animaux des eſpèces les plus féroces, de celles même qui ſont étrangères à ces climats. Pendant quelques momens la peur anéantit toutes nos facultés & nous retint immobiles. Nous ne ſortîmes de cet état qu'à la vue d'un ours qui s'avança davantage ; nous courûmes à notre bûcher ; & quelques brandons enflammés que nous lançâmes de ſon côté, l'obligèrent de s'éloigner : mais ce ne fut pas ſans avoir jeté des

cris furieux auxquels tous ces monstres répondirent.

Pour nous débarrasser de la visite que d'autres auroient été tentés de nous faire encore, & de plus près, nous jetâmes beaucoup de tisons à une certaine distance autour de notre grand feu, de manière que nous en étions presque environnés. Cette précaution, en forçant ces animaux à s'écarter loin de nous, les déroboit à notre vue, & diminuoit par là nos frayeurs; mais nous ne pûmes le faire qu'aux dépens de notre bûcher; le bois qui le composoit étoit presque tout consumé, & nous craignions fort qu'il ne le fût entièrement avant le jour; mais heureusement la nuit étoit plus avancée que nous ne le croyions. Les hurlemens qui nous avoient si fort épouvantés, diminuèrent, s'éloignèrent, & cessèrent enfin aussi-tôt que le jour parut. Les bêtes féroces, à son approche, rentrent dans leurs repaires, pour n'en sortir que lorsque les ténèbres ont pris sa place.

Je profitai de ce moment pour ramasser quelques pièces de bois que je jetai encore dans notre feu. J'appelai ensuite mon nègre, que j'eus bien de la peine à faire descendre de l'arbre où il s'étoit caché, & qui vint enfin plus mort que vif.

Après la fatigue & l'effroi de la nuit, nous ne pouvions nous remettre ſur le champ en route; nous avions beſoin de repos, & nous le cherchâmes. Notre agitation ne nous permit pas de le trouver facilement; nous ſommeillâmes plutôt que nous ne dormîmes juſqu'à midi; alors nous prîmes un léger repas qui conſomma le reſte de nos proviſions. Nous nous mîmes enſuite en route, & nous marchâmes du côté de l'eſt, dans le deſſein de nous rendre à Saint-Marc des Appalaches, eſpérant de rencontrer dans notre marche quelques ſauvages qui daigneroient nous guider, nous fournir des vivres, ou nous donner la mort : nous n'en avions rien de pis à craindre, & nous aurions mieux aimé mourir tout d'un coup, que de vivre comme nous avions vécu, paſſant de malheurs en malheurs, expoſés à périr par la faim, ou ſous la dent des monſtres.

Nos forces ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin; notre journée ſe borna à une marche d'une heure & demie : nous nous hâtâmes de faire halte avant l'entier épuiſement de nos forces. Encore pleins de l'effroi de la veille, nous voulions avoir le tems & le courage de faire le plus grand amas de bois. Nous en entaſſâmes autant que nous le pûmes, dans un lieu ſitué comme celui où nous nous étions arrêtés la veille. Après avoir préparé notre bûcher, ſans y mettre

le feu, j'en disposai douze autres à l'entour, à vingt pas de distance, & dans un égal éloignement les uns des autres; nous devions, par cette précaution, en être entourés de tous les côtés : elle nous parut la plus sûre pour nous garantir des attaques des bêtes féroces.

La crainte étoit le premier sentiment qui avoit réclamé nos soins : il falloit qu'il fût bien puissant, puisqu'il étoit supérieur à notre faim. Nous songeâmes enfin à chercher de quoi la contenter. Le terrein sur lequel nous étions étoit extrêmement stérile; nous n'y voyions ni coquillages, ni racines bonnes à manger : toutes nos perquisitions furent inutiles; nous ne découvrîmes rien qui pût nous servir d'aliment; trop heureux de trouver une eau bourbeuse, mais douce, & dont nous bûmes beaucoup : ce fut toute la nourriture que nous prîmes ce soir-là.

Dès que la nuit parut, je fis du feu, & j'allumai tous nos bûchers. Je n'avois pas voulu le faire plutôt, parce qu'il nous étoit inutile, & que je voulois ménager le bois que j'avois amassé avec peine, afin qu'il durât jusqu'au jour. Nous nous couchâmes aussi-tôt, afin de goûter quelques heures de sommeil, avant que les bêtes farouches se répandissent dans la plaine, & vinssent nous troubler par leurs hurlemens. Elles ne nous interrompirent en effet qu'à minuit : nous dor-

mêmes très-profondément jusqu'à ce moment ; notre lassitude nous empêcha de les entendre plutôt, & j'en juge ainsi par le bruit effroyable qu'elles faisoient à l'instant de notre réveil : on eût dit que tous les monstres sauvages du nouveau monde s'étoient réunis dans ce désert pour nous épouvanter par leurs cris. Nous les entendions à une distance peu éloignée : il s'embloit qu'ils étoient autour de nous, & que nous n'en étions séparés que par nos feux : c'étoit une barrière que nous nous savions bon gré de leur avoir opposée. Aucun n'en approcha assez près pour se laisser distinguer, & ce fut un bonheur pour nous : car étourdis comme nous l'étions de leurs hurlemens qui les annonçoient en si grand nombre, nous n'aurions pu soutenir leur vue ; un seul que nous aurions apperçu, nous auroit fait craindre l'approche d'un plus grand nombre, & nous aurions succombé à notre effroi.

La constance & la fermeté que j'avois tant de fois admirées dans madame Lacouture pendant le cours de nos malheurs, l'avoient abandonnée ; elle fut, ainsi que mon nègre, dans un état affreux ; je les vis plus d'une fois prêts à s'évanouir ; ma terreur n'étoit assurément pas moindre que la leur ; j'osai cependant leur parler pour les rassurer. Hélas ! en les exhortant au courage, j'avois perdu le mien ; une sueur froide couloit de tout

mon corps : j'étois saisi, & le feu auprès duquel j'étois couché, me fut d'un grand secours.

Le jour, en écartant les bêtes féroces, mit fin à nos alarmes ; elles avoient suspendu le sentiment de la faim ; nous l'éprouvâmes dans sa plus grande violence, aussi-tôt que nos craintes furent dissipées. C'est ainsi que nous souffrions alternativement les maux les plus cruels. Le besoin de manger, l'impossibilité de le satisfaire, sont assurément les plus insupportables. Nous essayâmes de tout ce qui se présentoit à nos yeux ; nous ramassions de la terre, nous la portions dans notre bouche, & nous la rejetions aussi-tôt.

Nous ne pensâmes point à nous reposer le matin, comme nous avions fait la veille ; nous marchâmes, dans l'espérance de rencontrer quelque chose. Nous goûtâmes de toutes les plantes que la terre produisoit dans ce désert ; mais c'étoient des espèces de bruyères, des ronces sans feuilles, dont la tige étoit un bois dur que nos dents avoient de la peine à broyer, & que nous ne pouvions avaler ensuite. Chaque essai que nous faisions avec aussi peu de succès, nous arrachoit des larmes & augmentoit notre désespoir. A une heure après midi, nous nous arrêtâmes, accablés de douleur, & hors d'état de pouvoir aller plus avant. Nous nous couchâmes sur la terre, incertains si nous aurions la faculté de nous

relever, attendant la mort, l'appelant par nos cris, & mettant en elle tout notre eſpoir.

Mon nègre qui étoit auſſi foible que nous, ranimé par la fureur du beſoin, ſe lève, & court à un arbre dont les branches étoient peu élevées, & auxquelles il pouvoit atteindre en levant les bras. Il en arrache les feuilles & les dévore avec une avidité qui nous étonne, & qui nous fait imaginer que ces feuilles ont un goût délicieux. L'idée qu'elles peuvent ſervir de nourriture, leur donne à nos yeux un air appétiſſant : nous volons après mon nègre, pour partager ſon triſte repas : notre imagination prête à ces feuilles une ſaveur qu'elles n'ont point ; nous ne les mangeons pas, nous les dévorons : ce mets charge notre eſtomac ſans le raſſaſier. Après en avoir pris beaucoup, nous ſongeons que la quantité peut nous être nuiſible, & nous nous impoſons la loi d'être ſobres.

Contens de ce repas, que nous ſuppoſons nourriſſant, nous travaillons à nous mettre en état de paſſer la nuit ; nous ranimons nos forces pour préparer des bûchers comme la veille ; nous nous mettons tous à cet ouvrage ; l'abondance de bois ſec qui eſt répandue autour de nous, facilite ce travail ; il eſt bientôt fini. Nous nous aſſeyons en attendant l'heure d'y mettre le feu ; mais à peine nous fûmes-nous repoſés une heure que nous

nous sentîmes tous très-mal; les feuilles que nous avions mangées, causèrent un ravage affreux dans notre estomac. Nous recourûmes à l'eau; nous nous traînâmes avec efforts auprès d'une source voisine, à laquelle nous arrivâmes avec bien des difficultés. A peine eûmes-nous bu, que nous nous sentîmes extrêmement gonflés : il sembloit que ces feuilles étoient des éponges. Nous essuyâmes un vomissement qui nous en débarrassa par degrés, avec des convulsions horribles, & nous ne les rendîmes pas sans beaucoup de sang.

Nous demeurâmes long-tems sans force & presque sans mouvement auprès de cette source; croyant toucher à notre dernière heure, incapables de nous en éloigner. Le soleil, en se couchant, nous laissa dans cette situation déplorable. La nuit s'avançoit; nous n'avions plus la faculté de nous remuer; nous gémissions de ne pouvoir retourner à nos feux pour les allumer; nous nous représentions déjà les bêtes féroces fondant sur nous & nous dévorant. Cette appréhension augmentoit encore notre foiblesse; nous soupirions, nous versions des larmes, nous proférions quelques plaintes; nous n'avions pas la force de pousser des cris.

La nuit parut tout-à-fait, & augmenta notre effroi. Nous essayâmes de nous traîner encore

vers nos bûchers ; nous fîmes les plus grands efforts pour y réuſſir, & nous frémiſſions des obſtacles que nous éprouvions. Nous nous y rendîmes enfin, mais nous étions épuiſés. A peine pus-je frapper des coups aſſez forts ſur ma pierre pour en tirer des étincelles ; je parvins difficilement à les recevoir ſur une manchette que madame Lacouture avoit arrachée de ſa chemiſe ; & lorſque je l'eus enfin allumée, je me vis preſque ſur le point de renoncer à l'eſpoir de communiquer le feu à quelques morceaux d'écorces sèches & à des feuilles : ni les uns ni les autres, nous ne pouvions ſouffler pour les enflammer. Ce travail nous tint près d'une demi-heure. Nous jetâmes ces écorces allumées ſur notre bois, qui s'enflamma heureuſement ſans difficulté.

Le bruit affreux que nous avions entendu les nuits précédentes, recommença alors dans l'éloignement. Nous nous félicitions d'être parvenus à faire du feu ; nous en ſentions la néceſſité. Pour nous raſſurer tout-à-fait, il falloit allumer les autres bûchers que nous avions dreſſés autour de nous. Nous fîmes de nouveaux efforts pour cela ; nous nous partageâmes cette beſogne, & chacun ayant pris deux brandons dans chaque main, alla les jeter dans différens tas de bois, & vint en prendre de nouveaux pour allumer les autres. La peur qui nous animoit, nous donna les forces &

l'activité nécessaires ; nous demeurâmes même moins de tems à cette opération que notre foiblesse ne sembloit en exiger. A peine l'eûmes-nous finie, que les cris que nous avions entendu s'approcher de nous, retentirent de toutes parts, & à une très-petite distance.

Combien alors nous sentîmes-nous heureux d'avoir pu allumer nos feux, & de nous trouver au moins en sûreté sous leur abri! Nous les avions beaucoup multipliés ce soir-là, & ce soin nous avoit rendus plus tranquilles : il ne nous empêcha cependant pas d'éprouver la plus vive épouvante, elle étoit augmentée par la foiblesse où nous étions, & par le besoin de nourriture. Celle que nous avions prise nous avoit encore plus affoiblis; elle nous avoit horriblement fatigués. Sur la fin de la nuit, nous nous endormîmes cependant; ce fut l'épuisement qui en fut sans doute la cause.

Nous ne nous réveillâmes qu'au grand jour, un peu reposés à la vérité, soulagés en partie, mais tourmentés plus vivement par le besoin dévorant de la faim. Nous regardâmes avec un frémissement & un dégoût supérieur encore au besoin, l'arbre dont les feuilles nous avoient semblé si appétissantes la veille, & qui nous avoient mis à deux doigts de la mort. Nous nous levâmes pour continuer notre route, dans l'espoir de faire enfin quelque

quelque découverte plus heureuſe qui nous ſoutînt. Nous fîmes, comme le jour précédent, divers eſſais de différentes ſubſtances, mais avec auſſi peu de ſuccès : nous ne rencontrions plus que des arbres & des arbriſſeaux qui ne nous fourniſſoient rien.

La faim cependant devenoit plus vive ; l'eſpoir de la ſoulager nous ſoutenoit à chaque pas, & nous fit continuer notre marche juſqu'à midi. Nos regards erroient autour de nous, & s'élançoient dans le plus grand éloignement ſans rien découvrir. Nous étions ſur une hauteur d'où nous appercevions de tous côtés un horiſon immenſe ; à droite étoit la mer ; un bois ſur notre gauche qui s'étendoit à perte de vue ; & devant nous, ſur le chemin que nous devions prendre, une plaine aride & déſerte, où l'œil n'appercevoit que des traces de bêtes féroces, & rien qui pût nous nourrir. Cette perſpective nous jeta dans le déſeſpoir le plus amer ; notre ame abattue perdit tout courage ; nous ne ſongeâmes plus à continuer notre route, puiſque nous ne voyions pas à quoi elle devoit aboutir, & qu'il n'y avoit pour nous aucune apparence de conſolation ou d'alimens.

Nous deſcendîmes vers la gauche ; nous dirigeâmes nos pas vers la forêt ; elle n'étoit pas éloignée : ſon épaiſſeur nous fit trembler ; les

arbres étoient preſſés les uns contre les autres; on ne pouvoit paſſer entr'eux que dans certains endroits; le chemin qu'on eût voulu y prendre, y finiſſoit après quelques pas; & l'on trouvoit d'autres paſſages, dont pluſieurs ramenoient à l'entrée, tandis qu'un plus grand nombre auroit pu conduire le voyageur plus loin dans l'intérieur, où il ſe ſeroit égaré, ſans eſpoir d'en ſortir jamais, & ſûr d'y périr victime de la faim ou des bêtes féroces.

Aucun de ces arbres n'offroit quoi que ce ſoit à nos yeux pour notre ſubſiſtance; la plupart portoient des feuilles de l'eſpèce de celles qui nous avoient cauſé tant de mal, C'en eſt fait, mécriai-je avec le ſentiment le plus amer de la douleur; c'en en fait, il faut mourir; nous ne pouvons plus ſoutenir notre miſérable vie.

Je me jetai à terre en prononçant ces mots. Madame Lacouture ſe mit à côté de moi: mon nègre ſe plaça à nos pieds, & à quelque diſtance: nous répandions tous des larmes; nous ne nous regardions pas; nous obſervions un ſilence farouche; nous étions enſevelis dans des réflexions funeſtes; nous nous devinions mutuellement; nous n'avions pas beſoin de nous communiquer nos penſées; elles n'avoient que notre affreuſe ſituation pour objet.

Dans ce moment les plus noires idées m'agi-

roient. Eſt il quelqu'un, me diſois-je, qui jamais ſe ſoit vu réduit à la même extrémité que moi? Quel homme s'eſt trouvé dans un déſert, manquant de tout, & prêt à ſuccomber ſous la faim? Il me vint auſſi-tôt à l'eſprit les aventures de quelques voyageurs, qui éloignés de leur route par la tempête, retenus dans des mers inconnues par des vents contraires, ſurpris quelquefois par des calmes, ont vu épuiſer leurs proviſions, ſans pouvoir les renouveler. Je ſongeai qu'après avoir ſouffert la faim juſqu'à la dernière extrémité, ces malheureux n'avoient pas eu d'autre reſſource que de ſacrifier l'un d'eux pour le ſalut de tous; & que le ſort avoit choiſi quelquefois la victime qui devoit, en perdant la vie, ſoutenir celle de ſes compagnons, en leur donnant ſon corps même pour aliment.

Oſerai-je vous l'avouer, mon ami? Vous allez frémir en liſant ce qui me reſte à vous apprendre; mais croyez que votre terreur n'eſt pas encore égale à la mienne. Voyez à quel excès le déſeſpoir & la faim peuvent nous porter, & plaignez-moi des malheurs auxquels j'ai été expoſé.

Lorſque ces aventures terribles ſe préſentèrent à mon imagination, mes yeux égarés tombèrent ſur mon nègre: ils s'y arrêtèrent avec une eſpèce d'avidité. Il ſe meurt, m'écriai-je avec fureur;

là mort la plus prompte ſeroit un bienfait pour lui : il va y ſuccomber lentement; tous les efforts humains ſont inſuffiſans pour l'en garantir; pour quoi ſa mort ne me ſeroit-elle pas utile?

Cette réflexion affreuſe, je l'avouerai, ne révolta pas mon imagination : ma raiſon étoit aliénée; elle éprouvoit la foibleſſe de mon corps: la faim me preſſoit; je ſouffrois des déchiremens cruels dans mes entrailles; le deſir de les appaiſer me dominoit tout entier; les moyens étoient impoſſibles; il n'y avoit que celui-là : mon ame troublée étoit incapable de réfléchir & d'examiner; elle formoit des ſouhaits horribles & me fourniſſoit mille ſophiſmes pour les juſtifier.

Quel mal ferai-je, continuai-je encore? Il eſt à moi, je l'ai acheté pour me ſervir; quel plus grand ſervice peut-il jamais me rendre? Madame Lacouture, agitée des mêmes idées funeſtes, avoit entendu ces derniers mots : elle ignoroit les réflexions qui les avoient amenés, & les raiſonnemens qui les avoient précédés; mais le beſoin l'éclairoit : elle m'appela d'une voix foible; je jetai les yeux ſur elle : elle porta les ſiens ſur mon nègre, & me le montrant de la main, elle les retourna ſur moi d'une manière terrible, & fit un geſte plus expreſſif encore, & que j'entendis.

Il ſembloit que ma fureur attendoit le mo-

ment où elle ſeroit avouée par un conſeil : je n'héſitai plus; ravi de la voir penſer comme moi, je me crus juſtifié; je me lève avec precipitation, &, ſaiſiſſant un bâton noueux dont je me ſervois, pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du nègre qui étoit aſſoupi, & je lui en décharge un coup violent ſur la tête : il le tira de ſon aſſoupiſſement, & l'étourdit. Ma main tremblante n'oſa pas redoubler; mon cœur frémit; l'humanité gémiſſante y pouſſa un cri qui m'ôta la force de continuer.

Le nègre, revenant à lui, ſe leva ſur ſes genoux, joignit les mains, & me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languiſſant, & avec l'accent de la douleur : *Que fais-tu mon maître?... Que t'ai-je fait? ... Grace... grace, grace au moins pour la vie!.....*

Je ne pus réſiſter à mon attendriſſement; mes larmes coulèrent; pendant deux minutes il me fut impoſſible de répondre & de prendre un parti. Les déchiremens de la faim étouffèrent enfin en moi la voix de la raiſon : un cri lugubre, un nouveau coup d'œil de ma compagne, me rendirent toute ma fureur. Egaré, hors de moi-même, plein d'un tranſport inoui, je me jette ſur ce malheureux, je le précipite à terre, je pouſſe des cris pour achever de m'étourdir, & pour m'empêcher d'entendre les ſiens qui auroient dé-

truit ma cruelle résolution. Je lui lie les mains derrière le dos; j'appelle ma compagne qui vient m'aider dans cette barbare opération : elle appuye un genou sur la tête de l'infortuné, tandis que moi je tire mon couteau.... je l'enfonce de toutes mes forces dans sa gorge, & j'y fais une ouverture très large, qui le prive sur le champ de la vie.

Il y avoit un arbre renversé auprès de nous; j'y traînai le negre; je l'y plaçai dessus en travers pour faciliter l'écoulement de son sang. Madame Lacouture me prêta encore la main dans cette circonstance.

Ce coup horrible avoit épuisé nos forces & notre fureur : nos yeux se détournèrent avec effroi de ce corps sanglant, qui vivoit le moment d'auparavant : nous frémîmes de ce que nous venions de faire; nous courûmes rapidement à une source voisine, pour y laver nos mains sanglantes, que nous ne regardions plus qu'avec horreur. Nous tombâmes à genoux pour demander pardon au ciel de l'acte d'inhumanité que nous venions de commettre; nous le priâmes aussi pour le malheureux que nous venions d'égorger.

Combien la nature réunit les extrêmes! Que de sentimens opposés nous agitèrent en un instant! La piété succédoit à la férocité : celle-ci

reprit bientôt ſes droits. La faim preſſante interrompit nos prières. Grand Dieu! nous écriâmes-nous, vous voyez notre ſituation & notre misère épouvantable!..... C'eſt elle qui a ordonné le meurtre que nos mains ont commis..... Pardonnez à des infortunés, & béniſſez au moins la nourriture affreuſe qu'ils vont prendre; ne la leur rendez pas funeſte..... elle leur a ſuffiſamment coûté.

A ces mots, nous nous levons, nous allumons un grand feu, nous conſommons enfin notre action inhumaine. Oſerai-je entrer dans ces détails? ils me révoltent au ſeul ſouvenir. Non, mon ami, je n'ai jamais été barbare..... Je le fus..... Hélas! je n'étois pas né pour l'être. Vous me connoiſſez aſſez pour que je n'aie pas beſoin d'apologie auprès de vous. Vous devez être mon ſeul lecteur; & je ſupprimerois cette partie de mon hiſtoire, ſi j'imaginois que j'en euſſe jamais d'autres. Quelle idée ſe formeroient-ils de mon caractère? De quelles atrocités ne me ſoupçonneroient-ils pas capable? C'eſt d'après un oubli de ma raiſon, occaſionné par les plus grands malheurs, qu'ils prétendroient peut-être m'apprécier. Peu ſeroient aſſez juſtes pour méditer ſur mes infortunes, & pour ſentir que celles de l'eſpèce des miennes ſont faites pour opérer de grands changemens dans le naturel des hommes.

& que les écarts auxquels elles peuvent les livrer, ne doivent pas leur être imputés à crime.

Auſſi-tôt que notre feu fut prêt, j'allai couper la tête du nègre; je l'attachai au bout d'un bâton, & la plaçai devant le braſier où j'eus ſoin de la retourner ſouvent pour la faire cuire également. Notre faim ne nous permit point d'attendre que cette cuiſſon fût entière, nous la dévorâmes en peu de tems; & après nous être raſſaſiés, nous nous arrangeâmes pour paſſer la nuit dans ce lieu, & pour nous couvrir des atteintes des bêtes féroces. Nous nous attendions que leur approche nous empêcheroit de dormir, & nous ne nous trompâmes point. Nous paſsâmes la nuit à dépecer par morceaux la chair de notre nègre, à la faire griller ſur des charbons, à la paſſer à la fumée pour la rendre propre à ſe conſerver. Ce que la faim nous avoit fait ſouffrir, nous faiſoit craindre d'y être expoſés encore, & nous ne pouvions l'éviter qu'en nous aſſurant des proviſions qui puſſent durer long-tems. Nous reſtâmes encore le lendemain & la nuit ſuivante dans le même lieu, pour finir nos préparatifs. Pendant ce tems, nous fûmes très-économes de nos alimens, & nous ne mangeâmes que ce qu'il étoit difficile de conſerver, & que par conſéquent nous ne pouvions pas emporter avec nous. Nous fîmes pluſieurs paquets du reſte que nous enve-

loppâmes dans des mouchoirs qui nous reſtoient, dans des morceaux de l'étoffe de nos habits, & nous les attachâmes ſur nous avec les cordages de notre radeau.

Le 24 Avril ou environ, nous nous remîmes en chemin; le ſéjour que nous avions fait nous avoit repoſés; la nourriture que nous avions priſe nous avoit rendu des forces; ſûrs de n'en pas manquer de quelque tems, nous ne craignîmes point de nous engager au milieu du déſert qui nous avoit paru ſi terrible le jour où nous avions donné la mort au nègre. Notre voyage ſe fit avec lenteur: nous ne nous remîmes pas en route tous deux ſeuls ſans regretter le compagnon qui nous ſuivoit auparavant, & dont nous portions les triſtes reſtes avec nous. Nous marchâmes pluſieurs jours avec beaucoup de fatigue & d'embarras, à travers des joncs voiſins de la mer, ou au milieu des ronces, des épines, & d'autres plantes non moins dangereuſes, qui nous mettoient les pieds & les jambes en ſang.

Cette incommodité, moins terrible que la faim, ne laiſſa pas de nous retarder ſouvent. Les piqûres des mouſtiques, des maringouins, & de la multitude des autres inſectes que l'on rencontre ſur ces côtes, nous avoient défigurés de manière que nous n'étions plus reconnoiſ-

sables. Notre visage, nos mains, nos jambes étoient couverts de ces piqûres, qui les avoient prodigieusement enflés. Pour les éviter, s'il étoit possible, nous nous rendîmes sur le bord de la mer, résolus de le suivre désormais, dans l'espérance d'y faire aussi quelquefois d'heureuses découvertes, qui nous procurant sur le champ quelques vivres, ménageroient ceux que nous portions. Nous ne fûmes point trompés dans cette attente; lorsque la mer étoit basse, & que le tems étoit beau, nous trouvions quelquefois sur le sable de petits coquillages & de petits poissons plats, que nous prenions à l'aide d'un bâton pointu par un bout avec lequel nous les perçions; mais nous n'en avions jamais suffisamment pour nous rassasier, & nous en trouvions encore très rarement; c'étoit cependant un secours qui n'étoit pas à dédaigner, & que nous recevions de la Providence avec des cœurs touchés & reconnoissans.

Je ne puis vous donner, jour par jour, le détail de cette route pénible que nous suivions avec constance, & dont le terme sembloit s'éloigner. Les joncs dont le bord de la mer étoit couvert dans plusieurs endroits, & à travers desquels nous étions contraints de passer, nous étoient aussi funestes que les ronces que nous avions voulu fuir: ces joncs secs & cassés par

les vents, nous déchiroient les jambes, & les entamoient de la manière la plus cruelle. Les bêtes féroces nous effrayoient toutes les nuits, & ce que nous trouvions de plus affreux, c'étoit la néceſſité de manger ſouvent de l'horrible mets que nous avions préparé. Notre fureur s'étoit appaiſée avec la faim ; la raiſon avoit repris ſon empire ; elle frémiſſoit à l'idée ſeule d'une nourriture humaine ; nous n'y recourions qu'à l'extrémité, lorſque nous ne trouvions abſolument rien, & que la faim renaiſſante faiſoit diſparoître le dégoût.

Un ſoir, comme nous faiſions notre halte ordinaire, je me ſentis ſi foible, qu'à peine eus-je la force de ramaſſer le bois néceſſaire pour notre feu ; il me fut impoſſible de préparer des bûchers autour de notre aſyle, comme je le faiſois toutes les nuits ; mes jambes prodigieuſement enflées ne pouvoient plus me ſoutenir. J'imaginai de ſuppléer à ces bûchers, en mettant le feu aux joncs & aux bruyeres : le vent qu'il faiſoit ne pouvoit manquer de l'étendre ; cela ſuffiſoit pour écarter les bêtes féroces. Il devoit en réſulter un autre avantage pour notre voyage, c'eſt qu'il dépouilleroit notre chemin de ces joncs incommodes, & que nous pourrions marcher plus facilement ſur le rivage en ſuivant la trace du feu. Effectivement le len-

demain le feu nous avoit marqué notre route. Je regrettai de ne m'être pas aviſé plutôt de cet expédient qui nous auroit préſervés des bleſſures que nous avions aux jambes, qui nous faiſoient beaucoup ſouffrir, & nous obligeoient de faire de très-petites journées.

Nous trouvâmes auſſi ſur notre chemin quelques proviſions qui nous furent très-agréables : c'étoient deux ſerpens à ſonnettes; l'un en avoit quatorze, & l'autre vingt-une; ce qui fait connoître leur âge, ſi réellement il leur croît une ſonnette à la fin de chaque année : ils étoient très-gros; le feu les avoit ſurpris pendant leur ſommeil, & les avoit étouffés; ces ſerpens nous fournirent des alimens frais pour toute cette journée & pour la ſuivante : nous ſéchâmes auſſi partie de leur chair pour la conſerver, & nous la joignîmes aux proviſions que nous avions déjà.

Dans le cours de notre voyage, je trouvai encore l'occaſion de les augmenter. J'apperçus un matin dans une marre d'eau voiſine, un cayman (1) endormi : je m'en approchai pour le reconnoître. La vue de ce monſtre ne m'inſpira aucune terreur, quoique je ſuſſe combien il eſt dangereux. La ſeule idée qui ſe préſenta à mon

(1) C'eſt une eſpèce de Crocodile : celui dont je parle étoit de douze pieds de long.

Imagination, fut que ſi je pouvois le tuer, ce ſeroit un ſupplément conſidérable à nos alimens. J'hésitai un moment à l'attaquer; mais ce ne fut pas la crainte qui m'arrêta, ce fut l'incertitude de la manière dont je devois m'y prendre.

Je m'avançai avec mon bâton qui étoit d'un bois dur & peſant, je lui en déchargeai précipitamment trois coups ſur la tête, avec une telle vigueur, que je l'étourdis au point qu'il ne put ſe jeter ſur moi, ni fuir : il ouvrit ſeulement une gueule affreuſe, dans laquelle j'enfonçai promptement le bout de mon bâton qui formoit une pointe aſſez aiguë : je trouvai la gorge que je traverſai, & baiſſant auſſi-tôt l'extrémité de mon arme ſur la terre, j'y tins le monſtre comme cloué : il faiſoit des bonds & des mouvemens ſi affreux, que ſi mon bâton n'avoit pas été fortement aſſujetti dans le ſable, & à une certaine profondeur, il m'eût été impoſſible de contenir cet animal farouche, & j'aurois été la victime de ma témérité.

J'employois toutes mes forces pour le retenir : j'étois dans une poſition fatigante qui ne me permettoit pas de faire d'autre mouvement pour achever de tuer le monſtre. J'appelai madame Lacouture, en la priant de venir me ſecourir ; mais elle n'oſa pas le faire : elle fut ſeulement me chercher un morceau de bois de trois ou quatre

pieds de long, & me l'apporta. Je m'en ſervis pour achever d'étourdir l'animal, en le frappant d'une main, & en tenant mon bâton de l'autre. Dès qu'il ne fit preſque plus aucun mouvement, ma compagne raſſurée prit ma place, & pouvant alors employer mes deux mains, j'achevai de caſſer la tête au cayman, & je lui coupai la queue.

Ce triomphe me coûta beaucoup de peine, & m'en dédommagea. Nous ne ſongeâmes point à pourſuivre notre route de ce jour-là : nous nous occupâmes à faire un bon repas, & à préparer la chair du cayman, comme nous avions préparé celle de notre nègre : nous la coupâmes par morceaux de la grandeur de la main, afin qu'ils ſéchaſſent plus facilement, & nous retinſſent moins long-tems. La peau me ſervit à faire des ſouliers à la ſauvage pour madame Lacouture & pour moi : nous nous enveloppâmes les jambes d'un autre morceau de cette peau qui nous tint lieu de bottines, & nous garantit de la piqûre des inſectes qui nous avoient tant fait ſouffrir, & que leurs aiguillons ne pouvoient pénétrer : d'autres morceaux ſervirent à couvrir nos mains & notre viſage. Nous nous fîmes des eſpèces de maſques, que nous trouvâmes d'abord incommodes, mais qui nous préſervant encore des morſures, nous rendirent le plus grand ſervice.

Tels furent les ſecours différens que nous tirâmes de notre cayman : nous paſsâmes tout ce jour & la nuit ſuivante à ces préparatifs : nous ne voulûmes point dormir, & nous renvoyâmes à la nuit ſuivante le ſoin de goûter quelque repos : nous craignions d'allonger notre voyage par des ſéjours : il étoit déjà aſſez long par les petites journées que nous étions contraints de faire. Le lendemain notre marche fut arrêtée au bout d'une heure, par une rivière qui ſe jetoit dans la mer : elle étoit peu large, mais ſon courant étoit très-rapide. J'examinai ſi nous pourrions la traverſer ; je me deshabillai & j'allai la ſonder : je trouvai des obſtacles inſurmontables, la profondeur de l'eau qui obligeoit de ſe mettre à la nage, la force du courant qu'il étoit difficile de couper, & qui, infailliblement, m'auroit entraîné dans la mer. Quand j'aurois pu vaincre ces difficultés, madame Lacouture ne l'auroit pu elle-même. Je revins à terre avec un chagrin inconcevable : il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de remonter cette rivière, en ſuivant le bord, juſqu'à ce que nous trouvaſſions ſon cours plus tranquille, ou quelque haut fond qui rendît le trajet plus aiſé.

Nous recommençâmes à marcher : deux jours entiers s'écoulèrent, & nous ne vîmes rien qui nous donnât de l'eſpérance. Plus nous allions,

plus la rivière nous paroiſſoit impraticable; nos inquiétudes & notre déſeſpoir augmentèrent; nous déſeſpérions déjà de quitter le pays; nous n'avions rencontré aucun aliment pendant ce tems; nous avions été en conſéquence forcés de recourir au cayman, laiſſant le nègre pour la dernière extrémité : nous tremblions d'épuiſer nos proviſions avant d'être arrivés dans quelque lieu habité, & de ne trouver aucun moyen de les renouveler.

Effrayés du paſſé, incertains de l'avenir, & de la durée de nos infortunes, nous paſſions les heures à eſpérer, à gémir, à déſeſpérer. Enſuite la vue d'une rivière toujours rapide ajoutoit à notre laſſitude, l'impoſſibilité de la traverſer, la néceſſité de marcher encore, ſans ſavoir quand nous trouverions un lieu favorable, nous ôtoient le courage.

Sur la fin du ſecond jour que nous ſuivions cette rivière, je tournai ſur le bord avec mon bâton, une tortue qui pouvoit peſer environ dix livres. Cette nouvelle reſſource que la providence nous envoyoit, ſuſpendit les murmures qui nous échappoient à chaque inſtant, & les changea en actions de graces. Nous avions vu auparavant une groſſe poule d'Inde qui venoit boire tous les ſoirs & tous les matins à notre vue, & qui paroiſſoit avoir ſon nid dans les environs;

environs ; mais nous le cherchâmes en vain : l'eſpoir de trouver un aliment très-ſain dans ſes œufs, nous avoit fait faire les recherches les plus exactes ; elles ne nous réuſſirent point : c'étoit un chagrin pour nous, qui ne contribuoit pas peu à nous donner de l'humeur, & à nous faire maudire notre deſtinée.

La découverte de la tortue nous réconcilia un peu avec la fortune : nous ſongeâmes à la faire cuire ; notre foyer étoit déjà préparé. Quelle fut ma conſternation, lorſque je ne trouvai plus ma pierre à fuſil ! Je vidai toutes mes poches, je les retournai ; je défis les paquets qui contenoient nos vivres ; je fouillai par-tout avec l'attention la plus ſcrupuleuſe ; Madame Lacouture me ſecondoit ; nous ne la trouvâmes point. Quels furent nos regrets ! Ils étoient proportionnés au beſoin que nous avions de cette pierre, & aux ſecours que nous en aurions tirés. Jamais perte n'a donné plus de douleur à un homme. Nous regardions cette tortue, que nous avions trouvée avec tant de joie, de l'œil le plus indifférent ; nous l'aurions troquée volontiers contre la pierre ; nous aurions perdu avec moins de chagrin la moitié des proviſions que nous avions. Comment, ſans ſon ſecours, nous garantir du froid & des attaques des bêtes féroces ? Com-

ment cuire nos alimens, nous en procurer, nous mettre à l'abri de l'humidité.

Madame Lacouture n'étoit pas moins affligée que moi. Je songeai que nous n'avions pu perdre cette pierre que dans le lieu où nous avions reposé la nuit précédente, ou sur la route que nous avions faite depuis. Malgré ma foiblesse & ma lassitude, je ne balançai pas un instant à retourner sur mes pas pour la chercher. Je proposai à Madame Lacouture de me suivre ou de m'attendre. Elle fut obligée de se déterminer au dernier parti; elle n'avoit pas assez de forces pour entreprendre de marcher encore. Elle tremboit cependant de rester seule; mais elle ne desiroit pas moins que moi, que nous eussions le bonheur de découvrir le trésor que nous avions perdu. Elle me fit promettre de ne pas l'abandonner, & de revenir le plutôt qu'il me seroit possible.

Nous avions fait heureusement peu de chemin; une heure & demie avoit été la durée de la course du jour; la nuit étoit encore éloignée. Je retournai sur mes pas, dans le dessein d'être de retour avant les ténèbres; mais la chose ne fut impossible: j'étois trop foible pour avancer promptement; je ne faisois d'ailleurs pas un pas, sans regarder si je ne retrouverois pas ma pierre; j'espérois qu'elle auroit été perdue sur le chemin,

que je la rencontrerois, sans être obligé d'aller bien loin; mais il fallut poursuivre jusqu'au lieu où nous nous étions reposés.

J'avois mis beaucoup de tems; la nuit paroissoit déjà lorsque j'arrivai; je ne distinguois presque plus les objets; je cherchai par tout où je remarquai des traces de nos pas: soins inutiles, je ne découvris rien. Je me couchois sur la terre; je passois mes mains par-tout; elles suppléoient à mes yeux, dont l'obscurité ne me permettoit pas de faire usage.

Las de me fatiguer en vain, je courus au feu que j'avois allumé la nuit précédente, pour voir si j'y trouverois encore quelque charbon qui me mît en état de le renouveler, & de m'éclairer ensuite dans mes perquisitions. Il étoit absolument éteint: je n'y vis plus que des cendres, & pas la moindre étincelle.

Accablé de ce nouveau contre-tems, comme si je n'eusse pas dû m'y attendre, je restai couché, livré à la douleur la plus profonde, désespérant de tirer aucun fruit de ma peine, incapable de rejoindre madame Lacouture de cette nuit, & ne songeant pas même à l'entreprendre. L'idée de repartir sans ma pierre, me désoloit; je resolus d'attendre le jour, pour la chercher de nouveau, espérant de réussir enfin à la trouver.

J'allai me jeter sur les tas de fougères, de feuilles & de plantes différentes qui nous avoient servi de lit; je pensai que c'étoit peut être dans cet endroit que j'avois fait ma perte. Je délibérai un instant si j'attendrois le lendemain pour y faire mes recherches : c'étoit le parti le plus raisonnable. Le grand jour m'etoit absolument nécessaire; je ne devois pas m'attendre à rien trouver dans l'obscurité : j'en étois bien persuadé; mais mon impatience étoit trop vive pour supporter des délais.

Je passai mes mains à plusieurs reprises sur tous les points de la surface de ce lit; elles ne sentirent rien sous elles. Mon premier dessein étoit de me borner à cet essai, & de renvoyer au jour des recherches plus exactes; mais je ne pus résister à mon impatience. Je dérangeai cet amas de plantes, poignée par poignée : il n'y en eut pas une qui ne me passât par les mains. Je les mettois dans un autre endroit après les avoir bien examinées. Je demeurai la plus grande partie de la nuit dans cette occupation; je désespérois déjà de retrouver mon trésor. Toutes ces plantes avoient changé de place. J'étendis mes mains sur le terrein nud qui en étoit auparavant couvert, & elles s'arrêtèrent sur l'objet de mes recherches. Je le saisis avec une joie égale au regret que m'avoit

causé sa perte; je le serrai soigneusement, & je pris toutes sortes de précautions pour n'en être plus privé à l'avenir.

Pendant que j'avois été occupé de ce soin, je n'avois pas été sans inquiétude au sujet des bêtes féroces. Leurs cris s'étoient fait entendre, mais dans un grand éloignement. Je frémis plusieurs fois & pour moi, & pour ma malheureuse compagne qui se trouvoit seule, & dont l'effroi devoit être extrême au milieu de la nuit. Je songeai à me rendre auprès d'elle pour la rassurer, s'il étoit possible; mais j'avoue que la crainte de faire quelque rencontre dangereuse, me retint longtems en suspens. Je réfléchis enfin que le soin que nous avions eu de mettre le feu par-tout sur notre route, avoit dû éloigner les monstres, & qu'ils s'étoient retirés, pour le fuir, aux extrémités de ces déserts. En effet, depuis ce tems, ils ne s'étoient jamais approchés des lieux où nous faisions nos haltes, & nous n'avions plus entendu leurs hurlemens que dans un certain éloignement, qui diminuoit de beaucoup nos terreurs. Je me persuadai enfin que je n'en rencontrerois aucun, & je me mis en route; mais ce ne fut pas sans frémir, & sans être plusieurs fois sur le point de m'arrêter & de faire du feu pour me rassurer.

Je poursuivis cependant mon chemin; la crainte me donna des aîles, & malgré ma foiblesse,

j'arrivai encore auprès de madame Lacouture environ deux heures avant le jour. Je faillis à la manquer & à m'écarter beaucoup de l'endroit où je l'avois laissée : l'obscurité, la peur m'empêchoient de reconnoître le lieu. Un gémissement que j'entendis par hasard & qui me fit frissonner, m'avertit que j'allois passer auprès d'elle sans m'en appercevoir. Elle avoit entendu le bruit de mes pas, & dans son effroi elle avoit imaginé que c'étoit une bête farouche qui venoit à elle : c'est ce qui lui avoit fait pousser ce gémissement. Je l'appelai à haute voix : est-ce vous, madame ? Oui, me répondit-elle, d'une voix presque éteinte. Bon Dieu! que vous m'avez effrayée, & que votre éloignement & votre retard m'ont fait passer de cruels momens! Avez-vous entendu ces hurlemens horribles ?..... Ils ont frappé mon oreille. J'ai cru que puisque vous ne reveniez point, vous aviez été dévoré, & que je ne tardetois pas à l'être.

Je vis encore, m'écriai-je; je vous retrouve; nous en avons été tous deux quittes pour la peur : j'ai retrouvé ma pierre ; nous allons avoir du feu ; nous pourrons nous reposer & prendre quelque nourriture.

En disant ces mots, je ramassois quelques morceaux de bois sec ; je tirois du feu de ma pierre ; un lambeau de ma chemise qui étoit entière-

ment uſée & preſque réduite en charpie, me tint lieu d'amadou : depuis long-tems elle me ſervoit à cet uſage, & j'employois indiſtinctement la mienne ou celle de madame Lacouture.

Nous eûmes bientôt un grand feu, auquel nous fîmes cuire une partie de notre tortue, dont la chair étoit très-tendre & très ſucculente. Nous trouvâmes dans ſon corps, en l'ouvrant, une multitude de petits œufs que nous grillâmes ſur les charbons, & qui nous procurèrent un aliment également ſain & rafraîchiſſant, qui nous fit beaucoup de bien. Nous nous endormîmes enſuite, & le repos dont nous avions beſoin, & qui dura cinq heures, nous ſoulagea & nous rendit quelques forces.

A notre réveil, nous conſultâmes entre nous, ſi nous continuerions notre route. En regardant la rivière dont le cours étoit aſſez droit, nous déſeſpérâmes de trouver de long-tems un lieu commode pour la traverſer. Nous nous déterminâmes à riſquer le paſſage dans celui où nous étions. Pour cela j'imaginai de conſtruire un radeau. Six arbres effeuillés par le tems, que l'eau avoit entraînés, & qui s'étoient arrêtés vers le bord, auprès d'un autre arbre que le vent avoit couché ſur l'eau, & dont les racines tenoient encore fortement à la terre, me parurent des matériaux ſolides & faciles à employer. J'entrai

dans l'eau qui, heureuſement, n'étoit pas profonde dans cet endroit : j'amarrai quatre de ces arbres enſemble ; ils étoient ſuffiſans : les liens que j'employai furent des écorces : j'y ajuſtai de mon mieux une longue perche, plus groſſe à une extrémité qu'à l'autre, pour me ſervir de rame & de gouvernail.

Cet ouvrage étant fini, nous nous préparâmes à partir. Nous nous dépouillâmes de nos habits, dont nous fîmes un paquet que nous aſſujettîmes avec des écorces. Nous prîmes cette précaution afin de pouvoir nous ſauver plus facilement, s'il nous arrivoit quelque accident. Nos habits nous auroient incommodés, ſi nous étions tombés dans l'eau ; & en les réuniſſant dans un paquet, nous nous ménagions la facilité de les rattraper, s'il falloit que je me miſſe à la nage pour les aller chercher. L'événement nous prouva que nous avions eu raiſon de nous précautionner ainſi.

L'état où nous étions, madame Lacouture & moi, nous rendoit inutiles les ménagemens qu'exige la pudeur. A peine ſongions-nous, depuis que nous voyagions enſemble, que nous étions d'un ſexe différent. Je ne m'étois apperçu de celui de ma compagne, que par la foibleſſe ordinaire aux femmes. Elle ne voyoit dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchois de lui inſpirer, & les ſecours que mes forces, un

peu plus grandes que les ſiennes, me mettoient dans le cas de lui donner. Tout autre ſentiment étoit mort en nous, & la nature épuiſée, indifférente ſur tout autre objet, ne nous demandoit que des alimens.

La crainte des accidens qui pouvoient nous arriver, ne nous permit pas de nous ſéparer de nos proviſions comme de nos habits; la perte de ceux-ci nous eût moins affligés que celle des autres. Nous défîmes nos paquets pour les arranger de manière à pouvoir les attacher autour de notre corps, aſſurés de les ſauver avec nous, ou de périr avec eux. Nous deſcendîmes ſur notre radeau, que je pouſſai au large, en gouvernant du mieux que je le pus avec ma perche. Le courant nous entraîna d'abord avec une rapidité qui me fit trembler: il nous avoit tranſportés en un inſtant à plus de trois cens pas du lieu où nous nous étions embarqués: je craignois qu'il ne nous entraînât de-même juſqu'à la mer. Je manœuvrai avec une peine infinie pour parvenir à le couper. J'y réuſſis à la fin, mais c'étoit toujours en cédant & en deſcendant prodigieuſement, de manière que je ne comptois arriver à l'autre bord qu'à une demi-lieue plus bas que le point d'où nous étions partis.

Après bien des efforts, je parvins à paſſer le milieu de la rivière. Le courant alloit bientôt

ceſſer d'être ſi rapide. Nous étions preſqu'au bout de l'endroit où il avoit le plus de violence, lorſqu'il jeta notre radeau en travers ſur un arbre qui ſe trouvoit près de nous à fleur d'eau. Le mouvement que je fis pour l'éviter, contribua à notre naufrage. La ſecouſſe fut ſi forte, que les liens de notre bâtiment ſe rompirent : les pièces de bois qui le compoſoient ſe ſéparèrent : nous tombâmes dans l'eau, & nous nous ſerions infailliblement noyés, ſi je ne m'étois pas pris d'une main aux branches de cet arbre : je ſaiſis en même tems, de l'autre, madame Lacouture par les cheveux, au moment où elle plongeoit déjà, prête à diſparoître ſans doute pour toujours. Le ſommet de ſa tête étoit ſeulement à fleur d'eau. Je la tirai avec précipitation ; elle n'avoit pas perdu connaiſſance : je lui criai de remuer les bras & les jambes pour m'aider à la ſoutenir.

L'endroit où nous étions étoit très profond. Je la fis grimper ſur le corps de l'arbre, dont je fis le tour à la nage. L'autre extrémité touchoit au bord, & cela me donna la facilité de l'y conduire : elle s'y aſſit. Je détachai les paquets de vivres que j'avois autour de moi, & que je mis à ſes côtés. Je revins à la rivière pour voir ſi je découvrirois nos habits : ils s'étoient arrêtés aux branches de l'arbre où je les vis encore ; mais le mouvement de l'eau les en détachoit ; & au mo-

ment où je m'y jetois pour les aller chercher, le courant commençoit à les emporter. Je nageai après eux : j'eus le bonheur de les atteindre, & je les poussai devant moi vers le rivage, où je les conduisis.

Mon premier soin fut de les porter à madame Lacouture, qui les délia, en exprima l'eau, & les étendit au soleil, pendant que je préparois du feu pour les sécher plus promptement, & pour faire cuire encore quelques morceaux de notre tortue que nous avions apportée. Nous ne perdîmes rien dans notre naufrage. Nous ne regrettions pas notre radeau, qui, s'il nous avoit menés à l'autre bord, eût alors cessé de nous être utile, & que nous aurions abandonné.

Après avoir pris un repas qui nous rétablit de de notre fatigue, nous fîmes sécher nos provisions. Ce soin nous prit toute la journée. Nous passâmes la nuit dans ce lieu, & le lendemain nous trouvant reposés & rafraîchis, nous nous remîmes en marche, cherchant toujours à nous rendre à Saint-Marc des Appalaches, nous orientant comme nous pouvions, & tremblant toujours de nous égarer. Les bois qui se trouvoient du côté de la rivière, n'étoient pas plus praticables ; les bruyères, les joncs étoient aussi désagréables & aussi dangereux : nos chaussures, nos bottines, nos espèces de gants & de masques étoient usées ;

l'eau qui les avoit mouillées, les avoit mis hors d'état de ſervir davantage : les ronces nous déchiroient ; les mouſtiques & les maringouins nous tourmentoient comme auparavant ; leurs morſures venimeuſes & continuelles avoient prodigieuſement enflé nos corps ; nous trouvions encore moins de vivres que de l'autre côté : notre nègre & notre cayman furent notre unique reſſource.

Nous marchâmes pluſieurs jours avec toutes ces incommodités, qui augmentoient journellement : nous ſouffrions également du corps & de l'eſprit, l'eſpérance conſolante ne venoit plus nous bercer de ſes chimères : nous étions dans un état affreux, & nous reſſemblions plus à des tonneaux ambulans qu'à des hommes. Nous marchions peſamment, pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, & nous relevant difficilement lorſque nous étions aſſis.

Madame Lacouture réſiſta plus long-tems que moi : tant que j'avois eu quelques forces, j'avois ménagé les ſiennes, & je m'étois chargé de tous les ſoins pénibles : ſon eſprit étoit auſſi plus tranquille que le mien, parce qu'elle ſe repoſoit de tout ſur moi ſeul. J'avois eu juſqu'alors tous les embarras ; mais il étoit tems de céder à de ſi longues infortunes.

Un jour, n'en pouvant plus, abattu, voyant à peine, parce que les ampoules qu'avoient

faites autour de mes yeux les insectes dont j'ai parlé, les avoient affoiblis, & les couvroient presque tout-à-fait, je m'étois jeté sur le rivage, sous un arbre, à une centaine de pas de la mer. Après m'être reposé pendant une heure, j'essayai de me lever pour continuer de marcher : cette entreprise étoit au-dessus de mes forces.

C'en est fait, dis-je à ma compagne, je ne puis aller plus loin; ce lieu-ci sera le terme de mon voyage, de mes infortunes & de ma vie : profitez des forces qui vous restent encore, pour tâcher de gagner un lieu habité : emportez avec vous nos provisions; ne les consommez pas inutilement à m'attendre ici : je vois que le ciel ne veut pas que j'en sorte; il m'en avertit par mon épuisement : le courage & la santé qu'il vous a conservés, montrent qu'il a d'autres vues sur vous : jouissez de ses bienfaits, & pensez quelquefois à un infortuné qui a partagé si long-tems vos malheurs, qui vous a soulagée autant qu'il a pu, & qui ne vous eût jamais abandonnée, s'il lui avoit été permis de vous suivre, & s'il avoit le pouvoir de vous être encore utile : cédons à la nécessité cruelle qui nous impose de si dures loix : partez, tâchez de vivre; & lorsque vous aurez oublié, dans l'abondance, la disette que nous éprouvons, dites quelquefois : *J'ai perdu un ami dans les déserts de l'Amérique.*

Vous vous retrouverez ſans doute un jour avec des Européens ; les occaſions des vaiſſeaux qui retournent dans ma patrie, ne vous manqueront pas : profitez-en pour me rendre un ſervice, l'unique que je puiſſe ſouhaiter, & que j'attends de votre amitié : écrivez à mes parens le ſort de l'infortuné Viaud ; apprenez-leur qu'il n'eſt plus, & qu'ils peuvent ſe partager les triſtes débris de ſa fortune, les employer comme ils le jugeront à propos, ſans craindre que je reparoiſſe jamais pour les réclamer : dites-leur de me plaindre & de prier pour moi.

Madame Lacouture ne me répondit que par des larmes ; ſa ſenſibilité me toucha : c'eſt une conſolation pour les malheureux de voir qu'ils excitent la compaſſion ; elle me prenoit les mains, les ſerroit avec tendreſſe : je tentai encore de la diſpoſer à notre ſéparation ; je lui prouvai en vain qu'elle étoit néceſſaire. Non, mon ami, me dit-elle, non, je ne vous quitterai pas ; je vous rendrai, ſelon mon pouvoir, les ſoins que je vous dois, & que j'ai reçus de vous ſi long-tems : prenez courage, vos forces peuvent revenir : ſi mon eſpérance eſt trompée, je ſerai toujours à tems de m'expoſer ſeule dans ce vaſte déſert, où je ne ſerois accompagnée que par mes craintes, où je croirois à chaque inſtant que le ciel enverroit contre moi des bêtes féroces,

pour me déchirer & me punir de vous avoir laissé dans un moment où je pouvois vous être utile. A l'égard de nos provisions, nous tâcherons de les ménager : j'irai en chercher de fraîches sur le bord de la mer ; peut-être en trouverai-je ; elles vous seront plus salutaires. Je vais commencer dès-à-présent à vous servir ; mais pour vous garantir des insectes dont vous avez peine à vous défendre, prenez-ceci.

En me disant ces mots, elle détachoit un de ses jupons ; elle n'en avoit que deux : à l'aide de mon couteau, elle le partagea en deux pièces, dont elle mit l'une sur mes jambes, & l'autre sur mes bras & sur mon visage : ce fut un grand soulagement pour moi : ils me garantirent en effet des piqûres que je craignois. Ma compagne fit ensuite du feu, & alla vers la mer, d'où elle revint avec une tortue. J'imaginai que le sang de cet animal pourroit me soulager, en m'en servant à frotter mes blessures. Je l'essayai, & je conseillai à madame Lavouture de faire comme moi : elle m'imita volontiers, car elle avoit la tête, le cou & les bras couverts des morsures des maringouins. Nous nous reposâmes ensuite ; mais ma foiblesse ne passa point : je me sentois si mal, que je ne doutois pas que ma mort ne fût très-prochaine.

Une grosse poule d'Inde que nous apperçûmes

alors, & qui ſe retiroit dans un taillis qui n'étoit qu'à deux pas, nous fit penſer qu'elle couvoit, & nous donna le deſir de nous emparer de ſes œufs. Madame Lacouture ſe mit en devoir d'aller les chercher; je n'étois pas en état de le faire moi-même; il m'étoit impoſſible de me remuer, & je demeurai couché auprès de mon feu.

Je reſtai ſeul, & dans cette poſition, pendant environ trois heures. Le ſoleil venoit de ſe coucher. J'étois dans une eſpèce d'anéantiſſement ſtupide, ſans mouvement, & preſque entièrement privé de l'uſage de la raiſon. Je ne puis comparer mon état qu'à ce calme profond qui eſt entre le ſommeil & la veille. Un engourdiſſement affreux avoit ſaiſi mes membres appéſantis : je ne ſentois pas de douleur, mais un malaiſe général par tout mon corps. Dans ce moment j'entendis des cris qui me tirèrent de ma léthargie, & réveillèrent mon attention. Je prêtai l'oreille : ils me parurent venir du côté de la mer, & je les pris pour ceux de quelques ſauvages qui s'approchoient & qui ſuivoient le rivage.

Grand Dieu! m'écriai-je, eſt-ce la fin de mes peines que ces clameurs m'annonçent? Avez-vous envoyé ces ſauvages à mon ſecours, ou viennent-ils m'arracher le foible reſte de ma vie languiſſante? Quoi que vous ordonniez, je me ſoumets;

soumets; frappez ou secourez-moi, ce sera toujours me délivrer de mes maux; & dans l'un & l'autre cas, ma reconnoissance est égale.

Les mêmes cris se firent entendre à diverses repriſes. Un rayon d'espoir vint luire dans mon ame. J'essayai de me lever pour me mettre sur mon séant, & je n'en vins pas à bout sans de violens efforts. Cette réflexion cruelle vint diminuer ma joie. Peut-être, pensai-je, les hommes que j'entends sont-ils sur la mer, dont ils cotoyent le bord dans leur canot; peut-être vont-ils plus loin : ils ne me verront pas s'ils ne descendent à terre; & si leur dessein n'est pas de descendre ici, que deviendrai-je? Dans l'accablement où je suis, comment pourrai-je leur faire connoître qu'il y a dans ce lieu un être infortuné qui a besoin de leurs secours?

Cette idée me désespéra : j'essayai de crier; ma voix étoit éteinte. La crainte cependant de perdre l'unique ressource qui se fût présentée depuis si long-tems, me rendit une partie de mes forces; je m'en servis pour me traîner sur mes genoux & sur mes mains, le plus près du rivage qu'il me fut possible. J'apperçus distinctement un gros canot qui descendoit le long de la côte, & qui ne m'avoit pas encore passé. Je me levai sur mes genoux, & prenant mon bonnet à la

main, je fis des ſignes que j'étois forcé d'interrompre à chaque inſtant, parce que je ne pouvois me ſoutenir & que je retombois ſur le ventre. Combien ne regrettai-je point de n'avoir pas alors madame Lacouture auprès de moi! elle auroit pu gagner le bord de la mer, courir, crier, appeler au ſecours, & parvenir à ſe faire entendre; mais elle étoit éloignée, & il falloit que les cris des gens qui étoient dans le canot ne fuſſent point allés juſqu'à elle, puiſqu'elle n'étoit pas accourue.

A ſon défaut, je n'épargnai rien pour me faire voir. Une longue perche que je trouvai à côté de moi, me ſervit à élever mon bonnet, & un morceau du jupon que ma compagne d'infortune m'avoit laiſſé. Cette eſpèce de drapeau flottant dans l'air, attira les regards de ceux qui conduiſoient le canot. Je le connus aux nouveaux cris qu'ils pouſsèrent, & au mouvement de leur bâtiment, qui ceſſa de deſcendre, & qui s'approcha vers le bord. Je plantai ma perche en terre, afin qu'ils ne perdiſſent pas de vue mon ſignal, & je me laiſſai aller ſur le ſable, où je me couchai tout de mon long, fatigué des efforts que je venois de faire, mais conſolé par la certitude d'une prochaine délivrance, & en remerciant le ciel des bienfaits qu'il daignoit m'accorder.

En considérant attentivement le canot, j'avois observé que les hommes qui le montoient étoient habillés. Cette observation qui me convainquit que j'avois affaire à des Européens, & non à des sauvages, me délivra de toutes les inquiétudes que l'abord des premiers n'auroit pas manqué de me causer encore. En attendant mes libérateurs, je tournai mes regards du côté de mon feu; je cherchai madame Lacouture; j'étois impatient de la voir, pour lui annoncer le bonheur qui nous arrivoit, & le lui faire partager; je n'en pouvois bien goûter l'étendue sans elle. Les soins tendres qu'elle prenoit de moi, sa résolution de ne point m'abandonner, avoient resserré l'amitié qui m'unissoit à elle, & que nos infortunes communes avoient fait naître. Je ne l'apperçus point, & ce fut le seul chagrin que j'éprouvai dans ce moment; mais il m'affecta foiblement, parce que sa félicité n'en seroit pas moins réelle, & qu'elle ne seroit différée que de très-peu d'instans: elle ne pouvoit effectivement tarder à revenir; il se faisoit tard, & la nuit n'étoit pas éloignée.

Les personnes dont j'attendois tout désormais, arrivèrent en ce moment. L'excès de ma joie, en les voyant si près de moi, faillit à m'être funeste; elle m'occasionna un saisissement si violent, que je fus pendant quelques minutes sans répondre

à leurs queſtions, & ſans pouvoir proférer une parole. Une goutte de taffia qu'ils me donnèrent, me fortifia & me mit en état de leur témoigner ma reconnoiſſance, & de leur dire un mot de mes malheurs. Ils virent au premier abord tout le danger de ma ſituation : ils eurent le ménagement de ne pas m'obliger à parler ; & moi, ſatisfait de voir des Européens, jugeant à la manière dont ils s'exprimoient dans ma langue, qu'elle ne leur étoit pas naturelle ; je ne ſongeai point à leur demander de quelle nation, ils étoient ; cette connoiſſance en vérité, m'importoit peu : il me ſuffiſoit de voir que j'étois avec des hommes, & que je pouvois compter ſur eux.

Je les priai de vouloir bien crier, encore, & de chercher du côté du taillis qui étoit devant nous, pour ſe faire entendre à madame Lacouture, dont la longue abſence commençoit à m'inquiéter. Un moment après je n'eus plus rien à deſirer, elle parut : je la vis courir à moi de toutes ſes forces : elle avoit attrapé la poule d'Inde & ſon nid qu'elle nous apporta. Ma bonne amie, lui dis-je, ces proviſions arrivent fort à propos ; nous allons les partager avec ces meſſieurs que le ciel amène à notre ſecours. Réjouiſſez-vous : la fortune ne vous abandonne point,

& votre compaſſion pour moi n'eſt pas ſans récompenſe.

Comme la nuit étoit venue, il fut inutile de ſonger à s'embarquer avant le lendemain. J'appris alors que nous tenions le 6 du mois de Mai : car juſqu'à ce moment, je n'avois pas été sûr de la plupart des dates. Nous nous rendîmes tous auprès de mon feu, où mes libérateurs ſe donnèrent la peine de me porter. Nous mangeâmes notre poule d'Inde & ſes œufs : on y joignit quelque viande fumée, & quelques verres de taffia.

Notre repas fut un des plus gais que j'euſſe fait depuis mon naufrage. Le contentement de l'eſprit contribue au ſoulagement du corps. Je ſentis revenir mes forces. Mes hôtes m'apprirent qu'ils étoient Anglois : leur chef étoit un officier d'Infanterie au ſervice de ſa majeſté britannique; il s'appeloit M. Wright. Je l'entretins pendant le ſouper d'une partie des aventures de madame Lacouture & des miennes. Je le vis frémir pluſieurs fois des misères affreuſes que nous avions eſſuyées. Lorſque je lui parlai de la néceſſité qui nous avoit contraints à chercher dans mon malheureux nègre une nourriture que la nature entière nous refuſoit dans ce déſert, il voulut voir cet horrible mets : la curioſité l'engagea à en porter un morceau à ſa bouche : il le

rejeta sur le champ avec une horreur inexprimable, & il nous plaignit d'avoir été réduits à un aliment aussi dégoûtant.

J'observerai, en passant, que comme il n'y avoit que l'officier & un soldat qui parloient françois, & que tous les autres ayant témoigné le desir d'entendre mon histoire, j'avois été contraint de la faire en Anglois : comme j'avois été fait deux fois prisonnier pendant la dernière guerre, j'avois eu occasion d'apprendre cette langue; elle me fut d'une grande ressource quelque tems après ; & dans ce moment, elle me concilia l'affection de mes libérateurs.

Lorsque j'eus fini mon récit, je demandai à mon tour à M. Wright à quel heureux hasard nous devions sa rencontre, Il me répondit qu'il étoit du détachement de Saint-Marc des Appalaches, commandé par M. Sevettenham ; que quelques jours auparavant, un sauvage ayant rapporté qu'il avoit trouvé sur la côte un homme mort, dont le reste des vêtemens qui le couvroient, annonçoit que c'étoit un Européen, & qu'il lui manquoit le ventre & le visage, qui paroissoient avoir été dévorés par les bêtes farouches, M. Sevettenham l'avoit détaché avec quatre soldats & son interprète, pour courir la côte dans un canot, & ramasser les malheureux

qui pourroient s'y trouver en état de profiter de ſes ſecours. Il ajouta que ſon commandant qui avoit remarqué la conſtance du mauvais tems, avoit ſoupçonné que quelque bâtiment avoit fait naufrage, & qu'il craignoit que ce n'en fût un qu'il attendoit de Paſſacole, chargé de vivres pour ſa troupe.

Je ne doutai pas que ce cadavre apperçu par le ſauvage, dont le rapport avoit occaſionné le voyage de M. Wright, ne fût celui du malheureux M. Lacouture, ou de M. Deſclau, mon aſſocié. Tous deux s'étoient noyés ſans doute; l'un avoit pu être emporté au milieu de la mer & dévoré par les caymans, & l'autre jeté ſur la côte: tout ſert à m'en convaincre, puiſqu'on n'en a reçu aucune nouvelle depuis ce tems.

Après nous être entretenus ainſi pendant quelques heures, nous nous abandonnâmes au ſommeil: il fut bientôt interrompu par un orage affreux qui s'éleva: la pluie, le vent, le tonnerre & les éclairs ne ceſsèrent pas un inſtant du reſte de la nuit; ils incommodèrent beaucoup les Anglois; mais madame Lacouture & moi, nous y étions accoutumés depuis long-tems; & cette nuit, ils nous furent encore moins inſupportables, à cauſe du ſecours dont nous étions aſſurés, & que nous poſſédions déjà. Le ſenti-

ment de nos infortunes n'étoit plus ſi vif, depuis que nous en appercevions la fin. Notre foibleſſe, nos bleſſures ſembloient nous faire moins ſouffrir, & nous commencions même à les regarder comme des accidens paſſagers qui ſe termineroient bientôt à l'aide d'un peu de ſoin & de repos.

Le jour naiſſant vit diminuer l'orage qui ſe diſſipa entièrement au lever du ſoleil : nous ne ſongeâmes plus qu'à nous embarquer. J'avois repris un courage qui me ſoutenoit aſſez pour me permettre de me rendre ſans ſecours juſqu'au canot ; mais M. Wright ne le voulut pas permettre ; il eut l'attention de m'y faire porter. Je vous félicite de reprendre des forces, me dit-il ; mais il ne faut pas en abuſer : ménagez les, vous aurez le tems & l'occaſion d'en uſer. Madame Lacouture m'accompagna à pied : elle me regardoit pendant le chemin avec une joie brillante & naïve. Voyez, me dit-elle, ſi j'ai eu tort de vous réſiſter & de reſter auprès de vous : nous revenons tous les deux à la vie, & nous pouvons en jouir ſans trouble & ſans remords. Ah ! lui répondis-je, je ne me ſerois jamais conſolé de vous avoir preſſée de me fuir, ſi ce ſecours m'étoit venu ſans que vous en puſſiez profiter.

Nous entrâmes tous dans le canot, où j'achevai de me repoſer. M. Wright ſongea à achever de remplir ſa miſſion. Il avoit déjà parcouru pluſieurs îles; il lui en reſtoit une à viſiter avant de retourner à Saint-Marc des Appalaches. Il y dirigea ſon canot : nous y arrivâmes après douze heures de navigation par un vent favorable. Je la reconnus pour celle d'où nous étions partis, madame Lacouture & moi, & dans laquelle nous avions laiſſé ſon fils. Les malheurs que j'avois eſſuyés depuis notre départ, ne m'avoient guères permis de ſonger à lui. Mon retour dans cette île le rappela à mon ſouvenir : je ne pus m'empêcher de donner encore quelques larmes à ſon ſort. Au milieu de mes regrets, je me rappelai qu'il n'étoit pas encore mort lorſque je l'avois quitté. Cette idée m'agita : celle qu'il pouvoit vivre encore, & recevoir quelques ſecours, me frappa, en vain la raiſon la rejetoit comme une choſe impoſſible; je ne pus m'empêcher de ſouhaiter de m'aſſurer de ſon état.

Nous voguions toujours dans le deſſein de faire le tour de l'île. Nos ſoldats, pendant ce tems, crioient de toutes leurs forces par intervalles, afin de ſe faire entendre; perſonne ne leur répondoit. Ce ſilence ne calma ni mes inquiétudes, ni mon agitation ſecrète. Le malheureux jeune

homme pouvoit entendre ces cris, & être hors d'état de faire entendre les siens. Je pensai à ma situation sur la côte, lorsque les Anglois s'en étoient approchés. Celle de Lacouture, s'il vivoit, devoit être encore plus déplorable. Je ne pus résister plus long-tems à l'impatience de m'éclaircir. Je fis part de mes aventures & des mes soupçons à M. Wright. Cet officier me fit quelques représentations sur le peu d'utilité d'une recherche de cette espèce, qui vraisemblablement ne feroit que nous retarder sans fruit. Cependant son humanité l'empêcha d'insister : il voulut bien s'arrêter, & il envoya un soldat à terre, avec ordre de voir en quel état étoit le jeune homme.

Le soldat revint un demi-quart d'heure après, nous annoncer qu'il l'avoit vu, & qu'il étoit mort. M. Wright lui ordonnoit déjà de se rembarquer, lorsque je m'approchai de lui. Vous me trouverez indiscret sans doute, lui dis-je; mais j'ai une nouvelle grace à vous demander. Ce jeune homme m'étoit cher : sa fermeté seule nous a fait sortir de cette île, sa mère & moi. Je lui dois de la reconnoissance; elle ne peut éclater que foiblement; mais que je fasse ce que je puis : permettez-moi de lui rendre les derniers devoirs; accordez-nous le tems de l'enterrer.

M. Wright étoit la politeſſe & la complaiſance même. Il conſentit encore à me donner cette ſatisfaction. Il commanda à tout ſon monde de débarquer & de me porter auprès du mort. Nous nous y rendîmes tous. Madame Lacouture voulut auſſi être préſente à ce pieux office. Mon fils infortuné, s'écria-t-elle en ſoupirant, a ſuivi ſon père au tombeau ; ſa mere lui ſurvit : le ſecours qui m'arrive commence à m'être moins cher, puiſque je ne puis le partager avec lui.

Nous arrivâmes auprès de ce malheureux jeune homme : il étoit couché ſur le ventre, le viſage contre terre : ſon corps étoit d'un rouge hâlé ; il ſentoit déjà mauvais, ce qui nous fit préſumer qu'il étoit mort depuis quelques jours. Il avoit des vers autour de ſes jarretières : c'étoit un ſpectacle hideux & dégoûtant dont mon cœur étoit pénétré. Je me mis en prière pendant que les ſoldats creuſoient ſa foſſe : dès qu'elle fut faite, ils vinrent le prendre pour l'y jeter. Quelle fut leur ſurpriſe, quelle fut la mienne & celle de ſa mère, lorſque nous apperçûmes que ſon cœur battoit encore ! au moment où l'un des ſoldats s'avançoit pour le prendre par la jambe, nous la lui vîmes retirer. Dans l'inſtant nous nous empreſsâmes de lui donner tous les ſecours qui étoient en notre pouvoir. On lui fit avaler un peu de taffia avec

de l'eau : on ſe ſervit du même mêlange pour laver les plaies qu'il avoit ſur les genoux, & d'où nous tirâmes pluſieurs vers qui les avoient peut-être faites, & qui ſervoient à les envenimer.

Madame Lacouture, immobile d'étonnement, paſſoit tour à tour de la crainte à la joie, voyant ſon fils qu'elle avoit cru mort, reſpirant encore; & ſe défiant de ſes yeux; cela eſt-il poſſible, s'écrioit-elle, dans une eſpèce de délire? Au nom de Dieu, ne m'en impoſez pas; aſſurez-moi de ce qui en eſt; craignez de me donner une fauſſe eſpérance, qui rendroit ma douleur plus vive, ſi je la voyois trompée.

Après avoir dit ces mots, elle couroit à ſon fils, l'examinoit; nous regardoit enſuite, & cherchoit à lire ſur nos viſages ce que nous penſions de ſon état. Un moment après, elle retournoit à lui, le prenoit dans ſes bras, cherchoit à le réchauffer par ſes baiſers. Nous fûmes obligés de la forcer à s'en éloigner, parce qu'elle nous troubloit dans les ſoins que nous lui donnions. J'étois incapable d'en offrir beaucoup. Je la priai de s'aſſeoir auprès de moi, & je l'entretins de tout ce qui pouvoit la flatter. Elle m'écoutoit avec inquiétude; à chaque inſtant ſes yeux ſe tournoient du côté de ſon fils : elle ſe

levoit avec précipitation; j'étois contraint de ranimer mes forces pour l'arrêter.

Un moment, lui disois-je, laissez agir ces généreux Anglois, ne les interrompez point; votre vivacité leur seroit nuisible. Je le vois, me répondit-elle; je vais vous obéir.... je demeure. Et un instant après, elle tentoit de m'échapper. Je l'exhortois à la patience; je lui renouvelois mes représentations; je lui rappelois qu'elle m'avoit promis de rester tranquille. Je le sais, je l'ai promis, je dois l'être; mais, mon cher Viaud, je ne suis pas maîtresse de moi: je serois rassurée, si je le voyois un instant, un seul instant?... Pourquoi me retenez-vous.... Que vous êtes cruel! Ah! si vous saviez ce que c'est d'être mère! Avez-vous jamais eu un fils? Et sans attendre ma reponse, elle me faisoit de nouvelles questions, me demandoit ce que je pensois de cette aventure, si j'espérois que son enfant pût vivre, n'écoutoit point ce que je lui répondois, & continuoit à essayer de me quitter.

Enfin M. Wright vint à nous, & nous dit qu'il avoit repris le sentiment, qu'il ouvroit les yeux, qu'il pleuroit, qu'il regardoit tout ce monde qu'il ne connoissoit pas, & qu'il demandoit sa mère, qu'il m'appeloit aussi. Nous nous

transportâmes auprès de lui ; il nous reconnut. C'eſt vous, nous cria-t-il d'une voix languiſſante ! Eſt-il poſſible que vous ſoyez encore ici.... Je ne vous ai pas vus pendant quelque tems..... où étiez-vous donc ?

Ce n'étoit pas le moment d'entrer dans des explications. Nous lui dîmes que nous venions le délivrer de ſes misères, & nous l'exhortâmes à prendre courage. On le fit tranſporter dans le canot ; on m'y conduiſit auſſi : je le fis coucher ſur les habits de quelques ſoldats qui conſentirent à les prêter : je le couvris avec d'autres, & je me chargeai d'en avoir ſoin pendant la route. Sa mère ne le quitta pas d'un inſtant, & j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de ſe livrer à ſa tendreſſe babillarde, & à ſes careſſes fatigantes.

Comme il étoit tard, nous ne fîmes pas beaucoup de chemin. Nous nous rendîmes à l'autre extrémité de l'île, où nous débarquâmes pour y paſſer la nuit. Deux de nos ſoldats chaſsèrent, & eurent le bonheur de tuer trois outardes graſſes qui nous procurèrent un bon ſouper. Le jeune homme prit quelque nourriture, & dormit toute la nuit. Le lendemain il ſe trouva mieux, c'eſt-à-dire qu'il reprit entièrement connoiſſance. Il ne put cependant nous rendre compte

de ce qu'il avoit fait depuis notre départ. Il nous apprit ſeulement qu'il s'étoit trouvé mal pluſieurs fois, & que lorſqu'il reprenoit connoiſſance, il ſe ſentoit un grand beſoin de boire & de manger. L'eau & les proviſions que nous avions miſes auprès de lui, lui furent d'un grand ſecours. Il étoit ſi foible, qu'il ſe traînoit ſur les huîtres qu'il ramaſſoit avec la bouche pour les manger. Il ignoroit abſolument le tems qu'il avoit paſſé ſeul dans cette ſituation. Il croyoit que nous n'étions point partis, & que nous avions trouvé ſur le champ le ſecours dont il avoit profité.

Nous nous gardâmes bien de le détromper alors; mais la manière dont il avoit vécu juſques-là, ne nous en parut pas moins inconcevable. Si on nous l'eût raconté, nous ne l'aurions pas cru; & tout en effet ſe réunit pour rendre ce fait incroyable. Nous étions ſortis de l'île le 19 Avril, & c'étoit le 7 Mai que nous y étions revenus; cela faiſoit dix-neuf jours, pendant leſquels il avoit vécu. Comment avoit-il pu ſe ſoutenir ſi long-tems ſans miracle? Nous y vîmes le doigt de Dieu, madame Lacouture & moi. Elle ſe jeta à genoux. Grand Dieu! s'écria-t-elle, tu as conſervé mon fils... tu me l'as rendu... daigne ne pas me l'ôter! Achève ton

ouvrage... Accorde moi, dès ce monde, ce dédommagement de mes souffrances... Et si tu veux l'attirer à toi, si tu ne me l'as montré que pour me l'enlever tout-à-fait... donne-moi la force de soutenir ce dernier malheur, ou précipite-moi dans son tombeau.

Je joignis mes vœux aux siens, & j'osai tout espérer. Nous nous embarquâmes le même jour pour Saint Marc des Appalaches : le vent nous fut très-favorable. Cette traversée se fit heureusement, & je me convainquis par mes observations, que sans les Anglois, nous n'aurions jamais pu nous y rendre. La partie de la côte où l'on nous avoit trouvés, n'en est éloignée que de quinze lieues, en s'y rendant par mer ; mais la distance est bien plus considérable par terre, à cause des sinuosités que forme le rivage : on peut l'évaluer à plus du double. Comment aurions-nous pu arriver à Saint-Marc ? Comment aurions-nous traversé plusieurs rivières très-larges qui se trouvoient sur notre route, & dont je vis, en passant, les embouchures qui m'annonçoient assez leur largeur, leur profondeur, & la rapidité de leur cours? Que d'obstacles insurmontables à notre foiblesse ! Combien de fois il eût fallu nous écarter de notre chemin pour remonter ces rivières, par des déserts inconnus, en cherchant un

un gué ou un passage sans danger! De combien ces détours auroient augmenté le nombre des lieues que nous avions à faire! C'est ce qu'il est impossible d'évaluer. La seule chose qui est sûre, c'est que nous n'aurions jamais réussi, & que nous serions morts à la peine.

Le même jour 8 Mai, nous arrivâmes à sept heures du soir à Saint-Marc des Appalaches. M. Sevettenham nous reçut avec beaucoup d'humanité. Il commença par me faire porter chez lui, & il envoya madame Lacouture & son fils chez le caporal de son détachement. Il ordonna en même tems à son chirurgien de nous donner tous les secours de son art. Il poussa la bonté jusqu'à partager son lit avec moi, en me faisant prendre un de ses matelas. Il fit porter aussi des draps à madame Lacouture. Il n'oublia aucun des soins qui pouvoient nous soulager, & dont nous avions un si grand besoin.

Notre bonheur nous fit tomber entre les mains d'un homme bienfaisant, & nous ne tardâmes pas à en éprouver les heureux effets. Que serions-nous devenus, si nous avions trouvé un officier moins sensible qui, croyant avoir satisfait à l'humanité, en nous tirant de notre désert, nous auroit laissé le soin de chercher par nous-mêmes les autres secours qui nous étoient si nécessaires?

Il étoit tems que nous trouvassions un terme à nos souffrances : elles avoient commencé d'une manière terrible le 16 Février 1766, que nous avions fait naufrage : elles avoient duré quatre-vingt-un jours, jusqu'au 7 Mai. Que ce tems nous avoit paru long ! Par combien d'épreuves horribles avions-nous passé ! Quel homme peut dire qu'il a été plus malheureux ! Il n'est pas étonnant que de si longues infortunes eussent épuisé notre tempérament : il l'est sans doute davantage que nous y ayons résisté & que nous nous soyons rétablis. Mais notre guérison fut pendant quelques jours incertaine. Nous enflâmes prodigieusement. Le chirurgien qui nous soignoit, désespéra d'abord de notre vie : ce ne fut que par des alimens bien nourrissans, & en très-petite quantité, qu'il parvint à réparer les ravages qu'avoit faits sur nous le manque de nourriture, ainsi que sa mauvaise qualité. Il réussit à nous guérir, à ressusciter le jeune Lacouture, dont le mal étoit, sans contredit, le plus dangereux. Il eut beaucoup moins de peine à rétablir sa mère.

Je demeurai treize jours dans le fort. Pendant ce tems, j'appris par un chef de sauvages, qui vint apporter des lettres à M. Stevenham, de la part de l'officier Anglois qui commandoit à Passacole, des nouvelles du perfide Antonio, &

des matelots qui étoient restés derrière nous dans l'île où il nous avoit tous conduits. Ces infortunés, après avoir attendu vainement le retour de ce sauvage, avoient surpris pendant leur sommeil, sa mère, sa sœur & son neveu, & les avoient massacrés. Ils s'étoient emparés ensuite de leurs armes à feu, de leur poudre, & d'une petite pirogue. Comme ce bâtiment ne pouvoit contenir que cinq personnes, ils avoient tiré au sort quels seroient ceux qui s'embarqueroient, & ceux qui resteroient à terre. Trois furent contraints d'attendre dans ce lieu une meilleure fortune, & virent avec douleur le départ de leurs compagnons. Deux jours après, Antonio revint pour prendre le reste de nos effets, & les emporter chez lui. Il vengea sur eux la mort de ses parens, & les tua les uns après les autres à coups de fusil. De retour dans son village, il se vanta de cette expédition. C'est par ce moyen que le chef des sauvages en fut instruit, & qu'il me l'apprit. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoient devenus les cinq qui s'étoient embarqués dans la pirogue. Tout sert à me persuader que de seize personnes avec lesquelles j'avois entrepris ce funeste voyage, nous ne sommes réchappés que trois.

Après un séjour d'environ treize jours à Saint-

Marc des Appalaches, me trouvant une meilleure ſanté, & n'ayant plus beſoin que de la fortifier, je ſongeai à quitter ce fort; & comme il s'en préſenta une occaſion, je réſolus d'en profiter ſur le champ, dans la crainte de n'en pas trouver d'autre de long-tems. Il y vient très-rarement des bâtimens; on y reſte quelquefois ſix mois entiers ſans en voir. J'avois été prévenu qu'il devoit partir le 21 un bateau pour Saint-Auguſtin. Je me déterminai à m'y embarquer. Je penſai que je ſerois plus à portée de me procurer dans cette ville les ſecours néceſſaires à ma ſituation, que dans un poſte auſſi reculé que celui de Saint-Marc, où je ne pouvois d'ailleurs demeurer plus long-tems, ſans diminuer les proviſions du commandant, & les vivres de la garniſon.

Madame Lacouture m'auroit ſuivi bien volontiers, mais ſon fils n'étoit pas encore en état de faire le voyage, & elle ne voulut pas l'y expoſer. Comme elle étoit de la Louiſiane, où ſes parens étoient établis, elle préféra de s'y rendre. On l'avoit aſſurée qu'elle en trouveroit l'occaſion à la fin du mois ſuivant, & que ſon fils pourroit alors faire ce voyage ſans péril. Nous nous ſéparâmes avec regret. L'habitude d'errer & de ſouffrir enſemble, nous avoit unis d'une amitié ten-

dre : l'infortune en avoit formé les liens : les ſecours que nous nous étions prêtés réciproquement les avoient reſſerrés. Iſolés pendant long-tems au milieu des vaſtes déſerts de l'Amérique, nous n'avions trouvé de ſoulagemens, d'encouragemens, de conſolations que dans nous mêmes. Le plus grand malheur que nous redoutions, étoit d'être ſéparés. La ſolitude eût alors paru affreuſe au ſurvivant. Le beſoin & l'intimité nous attachoient l'un à l'autre. Le tems étoit enfin venu où il falloit nous quitter : la raiſon, les circonſtances qui avoient changé, nous en faiſoient un devoir ; nous le remplîmes en gémiſſant : mais nous étions accoutumés à céder à la néceſſité ; elle nous entraînoit dans des climats différens. Ce qui nous conſoloit, c'eſt que nos malheurs étoient finis, & que nous n'avions aucun ſujet d'inquiétude ſur le ſort l'un de l'autre. Nos adieux furent touchans ; nous ne pûmes nous empêcher de verſer des larmes : nous nous promîmes de ne point nous oublier. Son fils, qui dans ce moment étoit dans ſon lit, ſe joignit à nous : il ſe leva, & ſe mettant à genoux, il cria : Mon Dieu, conſervez celui qui m'a rendu ma mère, qui m'a rappelé moi-même à la vie ; récompenſez-le de ces deux bienfaits, & daignez m'acquitter envers lui.

Cette effusion d'un cœur honnête & sensible m'attendrit encore davantage, je l'embrassai avec transport, en lui disant que j'étois trop payé par ses sentimens, qu'il ne me devoit rien; que si j'avois eu le bonheur d'être utile à sa mère, ses secours ne m'avoient pas moins servi; qu'à son égard, j'avois fait mon devoir, & qu'en contribuant à le tirer de l'île, je ne me flattois point d'avoir expié la barbarie que j'avois eue de l'y abandonner.

Toutes les fois que je songeois à l'état où je l'avois trouvé, j'avois horreur de moi-même, & je me félicitois de l'idée que j'avois eue de le faire chercher à terre, & ensuite de l'inhumer. Je frémissois, en pensant qu'il ne seroit plus, si lorsque le soldat étoit venu nous dire qu'il étoit mort, nous avions continué notre route.

Je quittai enfin madame Lacouture, & j'allai faire mes remerciemens à M. Sevettenham & à M. Wright. Ils ne voulurent point m'entendre parler de reconnoissance; ils m'embrassèrent d'une manière qui l'augmenta. Ils m'accompagnèrent au bâtiment, où je vis qu'ils avoient déjà fait transporter toutes les provisions dont j'avois besoin pour mon voyage: tous deux me recommandèrent au capitaine, de la manière la plus pressante, & se firent promettre qu'il auroit

les plus grands égards pour moi, & qu'il me rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui ; ils ſe chargèrent même de ma reconnoiſſance ; ils m'embraſsèrent de nouveau. M. Sevettenham me remit enſuite un paquet pour le gouverneur de Saint-Auguſtin, & il me donna un certificat de la ſituation dans laquelle M. Wright nous avoit trouvés, madame Lacouture & moi, & enſuite ſon fils (1). Ces deux officiers s'éloignèrent enfin, & me laiſsèrent pénétré d'admiration & de reconnoiſſance pour leurs procédés.

Mon voyage de Saint-Marc des Appalaches à Saint-Auguſtin, dura vingt-quatre jours. Je n'entrerai pas dans des détails ; je me contenterai de vous dire que la première choſe que fit le patron du bateau, fut d'oublier les recommandations de M. Sevettenham. Il eut pour moi des manières extrêmement brutales, auxquelles je n'avois pas lieu de m'attendre, & dont je n'ai jamais connu le motif. Elles me rendirent la traverſée fort déſagréable, & me firent trouver le chemin bien

(1) On trouvera la traduction de ce certificat à la fin de cette relation. Je l'avois demandé à mon arrivée à Saint-Marc, M. Sevettenham l'avoit préparé, & il me le donna à mon départ.

long. J'eus auſſi le malheur de manquer d'eau, & le capitaine eut la dureté de m'en refuſer. Cette privation d'une liqueur ſi néceſſaire à un convaleſcent, faillit à m'occaſionner une rechûte très-dangereuſe; & j'aurois fait ſans doute, une maladie conſidérable, ſi nous n'avions pas été ſur la fin de notre route.

J'arrivai le 13 Juin à Saint-Auguſtin. Le bateau mouilla à la barre. Le canot du pilote me débarqua ſur le rivage, où un caporal vint me prendre. Il me conduiſit chez M. Grant, qui commandoit dans ce lieu, & à qui je remis le paquet de M. Sevettenham. Si j'avois eu lieu de me louer de cet officier, je n'éprouvai pas moins de bontés de la part de M. Grant. Il ne voulut point me laiſſer ſortir du gouvernement : il y fit arranger une chambre & un bon lit pour moi. Son chirurgien vint me viſiter par ſon ordre, j'avois quelques ulcères à la gorge, occaſionnés par le manque d'eau : une partie de mon corps avoit recommencé à enfler. Les ſoins qu'on prit de moi, firent enfin diſparoître tous ces ſymptômes. Le 7 Juillet, je me trouvai en état de ſortir & de me promener par la ville. C'eſt à la généroſité de M. Grant que je dois la conſervation de la vie, que M. Wright & M. Sevettenham m'avoient rendue. Je ne puis penſer, ſans attendriſſement

aux bontés que les uns & les autres ont eues pour moi, & qu'un étranger inconnu n'avoit guères droit d'attendre : mais j'étois malheureux, & c'en étoit assez pour exciter leur sensibilité bienfaisante.

Je demeurai chez M. Grant jusqu'au 21 Juillet, que je partis pour la nouvelle Yorck. Je n'oublierai jamais la manière dont le généreux gouverneur couronna ses bienfaits. Il eut la complaisance de faire venir le capitaine du bateau, auquel il me recommanda : il lui donna trente-sept schellings pour mon passage ; & après avoir choisi lui-même les provisions qu'il me falloit pour mon voyage, il les fit embarquer avec quelques rafraîchissemens particuliers, & pourvut ainsi au commode & au nécessaire. Il fit porter aussi une petite malle remplie de linge & d'habits pour mon usage, dont j'avois aussi grand besoin. Lorsque j'allai lui témoigner ma reconnoissance & lui dire adieu : ne parlons point de cela, me répondit-il ; vous avez souffert : j'ai fait ce que je voudrois qu'on fît pour moi, si je me trouvois jamais à votre place. Mais ce n'est pas assez, ajouta-t-il, vous ne devez pas être en argent, & cependant il en faut un peu. Vous trouverez de l'emploi à la nouvelle Yorck, je pense que vous ne vous attendez pas à en avoir en arrivant ;

quelques jours peuvent s'écouler ; pendant ce tems vous aurez des besoins : dix guinées peuvent vous être utiles ; j'espère qu'il ne vous en faudra pas davantage : les voilà.

M. Grant me les mit alors dans la main. La manière dont elles m'étoient offertes, la bonté avec laquelle on me prévenoit, me pénétrèrent, je voulus balbutier un remerciement ; ma sensibilité étoit trop vive : un sentiment profond s'exprime toujours difficilement. M. Grant m'embrassa : c'est une bagatelle, me dit-il, & vous êtes trop sensible ; vous m'affligerez si vous m'en parlez : faites comme moi, oubliez tout cela ; je je ne m'en souviens déjà plus.

Je fus forcé de me taire ; mais mon cœur & mes yeux se firent entendre. On vint m'avertir alors qu'on n'attendoit plus que moi pour partir, & je quittai mon bienfaiteur avec le plus vif regret.

Après quatorze jours de traversée, sous la conduite d'un capitaine plus honnête que le premier, & qui n'auroit pas eu pour moi moins d'attention ni moins d'égards, quand même je ne lui aurois pas été recommandé par le gouverneur de Saint-Augustin, j'arrivai à la nouvelle Yorck. Nous étions au 3 Août. Je fis connaissance avec des François établis dans cette ville,

& qui, touchés de mes infortunes, m'offrirent tous leurs ſecours. Ils me préſentèrent le 7 du même mois à M. Dupeyſtre, l'un des plus riches négocians de cette ville qui m'offrit généreuſement de l'emploi ; mais après avoir écouté le récit de mes traverſes inouies ; il ne ſeroit pas prudent à vous, me dit-il, de ſonger à vous occuper de quelque tems : un long repos vous eſt néceſſaire après tout ce que vous avez ſouffert ; & pour le rendre plus ſalutaire, il faut que vous ſoyiez délivré de toute inquiétude ſur le préſent & ſur l'avenir. Il vous faudra auſſi des ſoins & des remèdes : tout cela me regarde. Dès ce jour vous devenez mon hôte ; vous trouverez dans ma maiſon une bonne chambre, un bon lit, une table abondante & ſaine. Lorſque je vous verrai tout-à-fait rétabli, je ne vous empêcherai pas de chercher de l'occupation, & je vous en procurerai moi-même. Ces arrangemens vous conviennent, ajouta-t-il, en me prenant la main ; & ſur le champ, il donna des ordres pour qu'on préparât mon appartement, & que je ne manquaſſe de rien.

Je ne vous parlerai point de la reconnoiſſance que ces procédés m'inſpirèrent. Depuis que j'étois ſorti de la côte déſerte, où j'étois expirant, je n'avois trouvé que des ames honnêtes, ſenſibles

& généreuſes. En eſt-il beaucoup comme celles-là? Qu'elles m'ont dédommagé de mes malheurs! C'eſt à eux que je dois leur connoiſſance.

Pendant que mes jours s'écouloient tranquillement dans la maiſon de M. Dupeyſtre, j'écrivis à ma famille que je vivois encore, & que j'avois éprouvé pendant quatre-vingt-un jours des peines inexprimables. C'eſt cette lettre qu'on vous a montrée, & dont les détails n'ont pas ſatisfait votre amitié. Je me ſervis de l'occaſion d'un vaiſſeau qui partoit pour Londres. Ignorant ſi mon ſéjour ſeroit bien long à la nouvelle Yorck, je ne demandai point de réponſe, me réſervant de donner une adreſſe sûre, lorſque je ſaurois ma véritable deſtination.

M. Dupeyſtre me retint chez lui juſqu'au mois de Février 1767, qu'il me propoſa de conduire à Nantes le Senau le comte d'Eſtaing. Je partis en conſéquence le 6 Février, & je ſuis arrivé à bon port le 27 du même mois. Mon Senau étoit à l'adreſſe de M. Walch, que j'ai trouvé auſſi ſenſible à mes malheurs que M. Dupeyſtre ſon correſpondant. C'eſt de Nantes que j'ai encore écrit à ma famille; c'eſt dans cette ville que j'ai reçu ſes réponſes & votre lettre. Vous me demandiez le récit détaillé de mes infortunes : je n'ai rien pu refuſer à l'amitié;

J'ai employé le loiſir que m'ont laiſſé mes affaires, à les tracer ſur le papier. Je ne doute pas que cette triſte relation ne vous attendriſſe, & ne vous faſſe plaindre le ſort de votre ami. Puiſſe l'empreſſement avec lequel je me ſuis hâté de répondre à vos deſirs, vous convaincre de plus en plus de l'attachement que je vous ai voué pour la vie, & de l'importance que j'attache au retour le plus tendre de votre part!

Fin du Naufrage & des Aventures de M. Pierre Viaud.

TRADUCTION du Certificat donné par M. SEVETTENHAM, Commandant du Fort Saint-Marc des Appalaches, à M. VIAUD.

JE soussigné, Georges Sevettenham, lieutenant au service de sa majesté britannique, en son neuvième régiment d'infanterie, & commandant au fort Saint-Marc des Appalaches, certifie que sur l'avis d'un sauvage, qui me dit avoir vu un corps mort sur le sable, à environ quarante milles du Fort Saint-Marc, ayant de fortes raisons de soupçonner que quelque bâtiment avoit péri dans ces mers, craignant que ce n'en fût un que j'attendois depuis plusieurs jours, & dont je ne recevois aucune nouvelle, j'ai détaché quatre soldats & mon interprète, sous la conduite de M. Wright, enseigne dans le même régiment, pour visiter la côte, & secourir les infortunés qui pouvoient y avoir fait naufrage. M. Wright à son retour m'a présenté le sieur Viaud, François, & une femme, qu'il a trouvés

sur une côte déserte, tous deux dans une situation déplorable, & presque mourans de faim, n'ayant que quelques huîtres, & le reste d'un nègre qu'ils avoient tué pour conserver leur vie. Le sieur Viaud m'a dit qu'il étoit capitaine de navire & officier bleu au service du roi; qu'un sauvage qu'il avoit rencontré, & qui lui avoit promis de le mener ici, a Saint-Marc, lui avoit enlevé ce qu'il avoit sauvé du naufrage, & s'étant enfui pendant la nuit dans son canot, l'avoit abandonné dans une île déserte. M. Wright m'a présenté encore un jeune homme, fils de la dame qui étoit avec le sieur Viaud, qu'il avoit trouvé sur une île, dans un état plus triste, qui vraisemblablement sans son secours, n'auroit pu vivre plus d'une demi-journée sans nourriture, & qui avoit perdu le mouvement & la connoissance lorsqu'il l'a rencontré. L'affreuse situation dans laquelle ils étoient, leur foiblesse extrême & ce que j'ai appris depuis par quelques sauvages, me prouvent que le rapport que m'a fait le sieur Viaud au sujet du sauvage qui l'a volé & abandonné, est véritable : en foi de quoi j'ai donné le présent certificat audit sieur Viaud, qui doit partir, dès

que faire ſe pourra, pour Saint-Auguſtin, & paſſer de-là dans quelque Colonie Françoiſe. Au fort Saint-Marc des Appalaches, le 12 Mai 1766.

Signé SEVETTENHAM.

RELATION

[Godin des Odonais, Jean, 1712-1792.]

RELATION
DU NAUFRAGE
DE MADAME GODIN,
SUR LA RIVIÈRE DES AMAZONES.

D 12W

RELATION
DU NAUFRAGE
DE MADAME GODIN,
SUR LA RIVIÈRE DES AMAZONES.

LETTRE de M. GODIN DES ODONAIS à M. DE LA CONDAMINE.

VOUS me demandez, monſieur, une relation du voyage de mon épouſe, par le fleuve des Amazones, la même route que j'ai ſuivie auprès de vous. Les bruits confus qui vous ſont parvenus, des dangers auxquels elle s'eſt vue expoſée, & dont elle ſeule, de huit perſonnes, eſt échappée, augmentent votre curioſité. J'avois réſolu de n'en parler jamais, tant le ſouvenir

m'en eſt douloureux ; mais le titre de votre ancien compagnon de voyage, titre dont je me fais honneur, la part que vous prenez à ce qui me regarde, & les marques d'amitié que vous me donnez, ne me permettent pas de refuſer de vous ſatisfaire.

Nous débarquâmes à la Rochelle, le 26 Juin dernier (1773), après ſoixante-cinq jours de traverſée, ayant appareillé de Cayenne le 21 Avril. A notre arrivée, je m'informai de vous, & j'appris avec déplaiſir que vous n'y étiez plus depuis quatre à cinq mois. Ma femme & moi vous donnâmes des larmes, que nous avons eſſuyées avec toute la joie poſſible, en reconnoiſſant qu'à la Rochelle, on lit moins les journaux littéraires, & les nouvelles des académies, que les gazettes de commerce. Recevez, monſieur, notre félicitation, ainſi que madame de la Condamine, à qui nous vous prions de faire agréer nos reſpects.

Vous vous ſouviendrez que la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, en 1742, lorſque vous partîtes de Quito, je vous dis que je comptois prendre la même route que vous alliez ſuivre, celle du fleuve des Amazones, autant par le deſir que j'avois de connoître cette route, que pour procurer à mon épouſe, la voie la plus

commode pour une femme, en lui épargnant un long voyage par terre, dans un pays de montagnes, où les mules ſont l'unique voiture. Vous eûtes l'attention, dans le cours de votre navigation, de donner avis dans les miſſions eſpagnoles & portugaiſes établies ſur ſes bords, qu'un de vos camarades devoit vous ſuivre; & ils n'en avoient pas perdu le ſouvenir pluſieurs années après votre départ. Mon épouſe deſiroit beaucoup de venir en France; mais ſes groſſeſſes fréquentes ne me permettoient pas de l'expoſer, pendant les premières années, aux fatigues d'un ſi long voyage. Sur la fin de 1748, je reçus la nouvelle de la mort de mon père; & voyant qu'il m'étoit indiſpenſable de mettre ordre à des affaires de famille, je réſolus de me rendre à Cayenne ſeul, en deſcendant le fleuve, & de tout diſpoſer pour faire prendre commodément la même route à ma femme. Je partis en Mars 1749, de la province de Quito, laiſſant mon épouſe groſſe. J'arrivai en Avril 1750 à Cayenne. J'écrivis auſſi-tôt à M. Rouillé, alors miniſtre de la marine, & le priai de m'obtenir des paſſeports & des recommandations de la cour de Portugal, pour remonter l'Amazone, aller chercher ma famille, & l'amener par la même route. Un autre que vous, monſieur, ſeroit ſurpris que j'aie entrepris

ſi leſtement un voyage de quinze cens lieues, uniquement pour en préparer un autre; mais vous ſavez que dans ce pays-là les voyages exigent moins d'appareil qu'en Europe. Ceux que j'avois faits depuis douze ans, en reconnoiſſant le terrein de la meridienne de Quito, en poſant des ſignaux ſur les plus hautes montagnes, en allant & revenant de Carthagène, m'avoient aguerri; je profitai de cette occaſion pour envoyer pluſieurs morceaux d'hiſtoire naturelle au jardin du cabinet du roi; entr'autres la graine de Salſe-Pareille, la Butua dans ſes cinq eſpèces, & une grammaire imprimée à Lima, de la langue des Incas, dont je faiſois préſent à M. de Buffon, de qui je n'ai reçu aucune réponſe. Par celle dont M. Rouillé m'honora, j'appris que ſa majeſté trouvoit bon que MM. les gouverneurs & intendans de Cayenne me donnaſſent des recommandations pour le gouverneur du Para. Je vous écrivis alors, monſieur, & vous eûtes la bonté de ſolliciter mes paſſeports. Vous m'envoyâtes auſſi une lettre de recommandation de M. le commandeur de la Cerda, miniſtre de Portugal en France, pour le gouverneur du Para, & une lettre de M. l'abbé de la Ville, qui vous marquoit que mes paſſeports étoient expédiés à Lisbonne, & envoyés au Para. J'en demandai des nouvelles au gouver-

neur de cette place, qui me répondit n'en avoir aucune connoissance. Je répétai mes lettres à M. Rouillé, qui ne se trouva plus dans le ministère. Depuis ce tems, j'ai sollicité quatre, cinq & six fois chaque année, pour avoir les passeports, & toujours infructueusement. Plusieurs de mes lettres ont été perdues ou interceptées pendant la guerre. Je n'en puis douter, puisque vous avez cessé de recevoir les miennes, quoique j'aye continué de vous écrire. Enfin, ayant ouï dire que M. le comte d'Hérouville avoit la confiance de M. le duc de Choiseul, je m'avisai en 1765, d'écrire au premier sans avoir l'honneur d'en être connu. Je lui marquois en peu de mots qui j'étois, & le suppliois d'intercéder pour moi auprès de M. de Choiseul, au sujet des passeports. Je ne puis attribuer qu'aux bontés de ce seigneur, le succès de ma démarche; puisque le dixième mois, à compter de la date de ma lettre à M. le comte d'Hérouville, je vis arriver à Cayenne une galiote pontée, armée au Para, par ordre du roi de Portugal, avec un équipage de trente rameurs, & commandée par un capitaine de la garnison de Para, chargé de m'y conduire, & du Para, en remontant le fleuve, jusqu'au premier établissement espagnol, pour y attendre mon retour, & me ramener à Cayenne avec ma famille: le

tout aux frais de ſa majeſté très-fidèle ; généroſité vraiment royale & peu commune, même parmi les ſouverains. Nous partîmes de Cayenne les derniers jours de Novembre 1765, pour aller prendre mes effets à Oyapok (1), où je réſidois. Je tombai malade, & même aſſez dangereuſement. M. de Rebello, chevalier de l'ordre de Chriſt, & commandant de la galiote, eut la complaiſance de m'attendre ſix ſemaines. Voyant que je n'étois pas en état de m'embarquer, & craignant d'abuſer de la patience de cet officier, je le priai de ſe mettre en chemin, en me permettant d'embarquer quelqu'un que je chargerois de mes lettres, & de tenir ma place pour ſoigner ma famille au retour. Je jetai les yeux ſur Triſtan d'Orcaſval, que je connoiſſois depuis long-tems, & que je crus propre à remplir mes vues. Le paquet dont je le chargeois, contenoit des ordres du père général des Jéſuites, au provincial de Quito & au ſupérieur des miſſions de Maïnas, de faire fournir les canots & équipages néceſſaires pour le voyage de mon épouſe. La commiſſion dont je chargeois Triſtan, étoit uniquement de porter ces lettres au ſupérieur réſident à la Laguna,

(1) Fort ſur la rivière du même nom, à trente lieues au ſud de la ville de Cayenne.

chef-lieu des miſſions eſpagnoles de Maïnas, que je priois de faire tenir mes lettres à Riobamba, afin que mon épouſe fût avertie de l'armement fait par ordre du roi de Portugal, à la recommandation du roi de France, pour la conduire à Cayenne. Triſtan n'avoit d'autre choſe à faire, ſinon d'attendre à la Laguna la réponſe de Riobamba. Il partit du poſte d'Oyapok, ſur le bâtiment portugais, le 24 Janvier 1766. Il arriva à Lorèto, premier établiſſement eſpagnol, dans le haut du fleuve, au mois de Juillet ou d'Août de la même année. Lorèto eſt une miſſion nouvellement fondée au-deſſous de celle de Pévas, & qui ne l'étoit pas encore lorſque vous deſcendîtes la rivière en 1743, ni même lorſque je ſuivis la même route en 1749, non plus que la miſſion de Tavatinga, que les Portugais ont auſſi depuis fondée au-deſſus de Sanpablo, qui étoit leur dernier établiſſement en remontant. Pour mieux entendre ceci, il ſeroit bon d'avoir ſous les yeux la carte que vous avez levée du cours de l'Amazone, ou celle de la province de Quito, inſérée dans votre journal hiſtorique du voyage à l'équateur. L'officier Portugais, M. de Rebello, après avoir débarqué Triſtan à Lorèto, revint à Tavatinga, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus d'y attendre l'arrivée de madame Godin; & Triſ-

tan, au lieu de se rendre à la Laguna, chef-lieu des missions espagnoles, & d'y remettre mes lettres au supérieur, ayant rencontré à Lorèto un missionnaire Jésuite, Espagnol, nommé le père Xesquen, qui retournoit à Quito, lui remit le paquet de lettres par une bévue impardonnable, & qui a toute l'apparence de la mauvaise volonté. Le paquet étoit adressé à la Laguna, à quelques journées de distance du lieu où se trouvoit Tristan : il l'envoye à près de cinq cens lieues plus loin, au-delà de la Cordilliere (1), & il reste dans les missions portugaises à faire le commerce. Remarquez qu'outre divers effets dont je l'avois chargé pour m'en procurer le débit, je lui avois remis plus que suffisamment de quoi subvenir aux dépenses du voyage dans les missions d'Espagne. Malgré sa mauvaise manœuvre, un bruit vague se répandit dans la province de Quito, & parvint jusqu'à madame Godin, qu'il étoit venu non-seulement des lettres pour elle, qui avoient été remises à un père Jésuite, mais qu'il étoit arrivé, dans les missions les plus hautes de Portugal, une barque armée par ordre de sa majesté

(1) La chaîne de hautes montagnes, connues sous le nom de *Cordillière des Andes*, qui traverse toute l'Amérique méridionale du nord au sud.

portugaise, pour la transporter à Cayenne. Son frère, religieux de Saint-Augustin, conjointement avec le père Férol, provincial de l'ordre de Saint-Dominique, firent de grandes instances au provincial des Jésuites pour recouvrer ces lettres. Le Jésuite comparut, & dit les avoir remises à un autre; celui-ci se disculpa de la même manière, sur ce qu'il en avoit chargé un troisième; mais quelques diligences qu'on put faire, le paquet n'a jamais paru. Je vous laisse à penser l'inquiétude où se trouva ma femme, sans savoir le parti qu'elle avoit à prendre. On parloit diversement dans le pays de cet armement; les uns y ajoutoient foi, les autres doutoient de la réalité. Se déterminer à faire une si longue route, arranger en conséquence ses affaires domestiques, vendre les meubles d'une maison, sans aucune certitude, c'étoit mettre tout au hasard. Enfin, pour savoir à quoi s'en tenir, madame Godin résolut d'envoyer aux missions un nègre d'une fidélité éprouvée. Le nègre part avec quelques Indiens de compagnie; & après avoir fait une partie du chemin, il est arrêté & obligé de revenir chez sa maîtresse, qui l'expédia une seconde fois avec de nouveaux ordres & de plus grandes précautions. Le nègre retourne, surmonte les obstacles, arrive à Loreto, voit Tristan, & lui

parle; il revient avec la nouvelle que l'armement du roi de Portugal étoit certain, & que Triſtan étoit à Lorèto. Madame Godin ſe détermina pour lors à ſe mettre en chemin; elle vendit ce qu'elle put de ſes meubles, laiſſa le reſte, ainſi que ſa maiſon de Riobamba, le jardin & les terres de Guaslen, un autre bien entre Galté & Maguazo, à ſon beau-frère. On peut juger du long tems qui s'écoula depuis le mois de Septembre 1766, que les lettres furent remiſes au Jéſuite, par le tems qu'exigèrent le voyage de ce père à Quito, les recherches pour retrouver le paquet paſſé de main en main, l'éclairciſſement des bruits répandus dans la province de Quito, & parvenus à madame Godin à Riobamba, ſes incertitudes, les deux voyages de ſon nègre à Lorèto, ſon retour à Riobamba, la vente des effets d'une maiſon, & les préparatifs d'un ſi long voyage; auſſi ne put-elle partir de Riobamba, quarante lieues au ſud de Quito, que le premier Octobre 1769.

Le bruit de l'armement portugais s'étoit entendu juſqu'à Guayaquit & ſur les bords de la mer du Sud, puiſque le ſieur R....., ſoi-diſant médecin François, qui revenoit du Haut-Pérou, & alloit à Panama ou Porto-Bello, chercher un embarquement pour paſſer à Saint-Domingue

ou à la Martinique, ou du moins à la Havane, & de-là en Europe, ayant fait échelle dans le Golfe de Guyaquit, à la pointe Sainte-Helène, apprit qu'une dame de Riobamba se disposoit à partir pour le fleuve des Amazones, & s'y embarquer sur un bâtiment armé par ordre du roi de Portugal, pour la conduire à Cayenne. Il changea aussi-tôt de route, monta la rivière de Guyaquit, & vint à Riobamba demander à madame Godin qu'elle voulût bien lui accorder passage, lui promettant qu'il veilleroit sur sa santé; & auroit pour elle toutes sortes d'attentions. Elle lui répondit d'abord qu'elle ne pouvoit pas disposer du bâtiment qui étoit venu la chercher. Le sieur R.... eut recours aux deux frères de madame Godin, qui firent tant d'instances à leur sœur, en lui représentant qu'un médecin pouvoit lui être utile dans une si longue route, qu'elle consentit à l'admettre dans sa compagnie. Ses deux frères, qui partoient aussi pour l'Europe, ne balancèrent pas à suivre leur sœur, pour se rendre plus promptement, l'un à Rome où les affaires de son ordre l'appeloient, l'autre en Espagne, pour ses affaires particulières. Celui-ci amenoit un fils de neuf à dix ans, qu'il vouloit faire élever en France. M. de Grandmaison, mon beau-père, avoit déjà pris les

devants, pour tout diſpoſer ſur la route de ſa fille, juſqu'au lieu de l'embarquement au-delà de la grande Cordelière. Il ſe trouva d'abord des difficultés de la part du préſident & capitaine-général de la province de Quito. Vous ſavez, monſieur, que la voie de l'Amazone eſt défendue par le roi d'Eſpagne; mais les difficultés furent bientôt levées. J'avois apporté à mon retour de Carthagène, où j'avois été envoyé en 1740, pour les affaires de notre compagnie, un paſſeport du vice-roi de Santa-Fé, don Sébaſtien de Eſclava, qui nous laiſſoit la liberté de prendre la route qui nous paroîtroit la plus convenable; auſſi le gouverneur Eſpagnol de la province de Maïnas & d'Omagnas, prévenu de l'arrivée de mon épouſe, eut la politeſſe d'envoyer à ſa rencontre un canot avec des rafraîchiſſemens, comme fruits, laitage, &c. qui l'atteignit à peu de diſtance de la peuplade d'Omagnas; mais quelles traverſes, quelles horreurs devoient précéder cet heureux moment! Elle partit de Riobamba, lieu de ſa réſidence, avec ſon eſcorte, le premier Octobre 1769; ils arrivèrent à Canélos, lieu de l'embarquement, ſur la petite rivière de Bobonaſa, qui tombe dans celle de Paſtaſa, & celle-ci dans l'Amazone. M. de Grandmaiſon qui les précéda d'environ un mois, avoit trouvé le

village de Canélos peuplé de ſes habitans, & s'étoit auſſi-tôt embarqué pour continuer ſa route, & prévenir des équipages à l'arrivée de ſa fille dans tous les lieux de ſon paſſage. Comme il la ſavoit bien accompagnée de ſes frères, d'un médecin, de ſon nègre & de trois domeſtiques, mulâtreſſes ou Indiennes, il avoit continué ſa route juſqu'aux miſſions portugaiſes. Dans cet intervalle, une épidémie de petite vérole, maladie que les Européens ont portée en Amérique, & plus funeſte aux Indiens, que la peſte, qu'ils ne connoiſſent pas, ne l'eſt au levant, avoit fait déſerter tous les habitans du village de Canélos, qui avoient vu mourir ceux que ce mal avoit attaqués les premiers; les autres s'étoient diſperſés au loin dans les bois, où chacun d'eux avoit ſon abattis; c'eſt leur maiſon de campagne. Ma femme étoit partie avec une eſcorte de trente-un Indiens, pour la porter elle & ſon bagage. Vous ſavez que le chemin, le même qu'avoit pris don Pedro Maldonado, auſſi parti de Riobamba pour ſe rendre à la Laguna, où vous vous étiez donné rendez-vous, que ce chemin, dis-je, n'eſt pas praticable, même pour des mulets; que les hommes en état de marcher le font à pied, & que les autres ſe font porter. Les Indiens que madame Godin avoit amenés, & qui étoient

payés d'avance, ſuivant la mauvaiſe coutume du pays, à laquelle la méfiance quelquefois bien fondée de ces malheureux, a donné lieu, à peine arrivés à Canélos, retournent ſur leurs pas, ſoit par la crainte du mauvais air, ſoit de peur qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avoient jamais vu un canot que de loin. Il ne faut pas même chercher de ſi bonnes raiſons pour leur déſertion; vous ſavez, monſieur, combien de fois ils nous ont abandonnés ſur nos montagnes, ſans le moindre prétexte, pendant le cours de nos opérations. Quel parti pouvoit prendre ma femme en cette circonſtance? Quand il lui eût été poſſible de rebrouſſer chemin, le deſir d'aller joindre cette barque diſpoſée pour la recevoir par ordre de deux ſouverains, celui de revoir un époux après vingt ans d'abſence, lui firent braver tous les obſtacles dans l'extrémité où elle ſe voyoit réduite.

Il ne reſtoit plus dans le village que deux Indiens échappés à la contagion; ils étoient ſans canot. Ils promirent de lui en faire un, & de la conduire à la miſſion d'Andoas, environ douze journées plus bas, en deſcendant la rivière de Bobonaſa, diſtance qu'on peut éſtimer de cent quarante à cent cinquante lieues. Elle les paya d'avance : le canot achevé, ils partent tous de Canélos;

Canélos; ils naviguent deux jours : on s'arrête pour passer la nuit. Le lendemain matin, les deux Indiens avoient disparu; la troupe infortunée se rembarque sans guide, & la première journée se passe sans accident. Le lendemain, sur le midi, ils rencontrent un canot arrêté dans un petit port voisin d'un carbet (1). Ils trouvent un Indien convalescent, qui consentit d'aller avec eux, & de tenir le gouvernail. Le troisième jour, voulant ramasser le chapeau du sieur R..., qui étoit tombé à l'eau, l'Indien y tombe lui-même; il n'a pas la force de gagner le bord, & se noye. Voilà le canot dénué de gouvernail, & conduit par des gens qui ignoroient la moindre manœuvre : aussi fut-il bientôt inondé; ce qui les obligea de mettre à terre, & d'y faire un carbet. Ils n'étoient plus qu'à cinq ou six journées d'Andoas. Le sieur R.... s'offrit à y aller, & partir avec un autre François de sa compagnie, & le fidèle nègre de madame Godin, qu'elle leur donna pour les aider. Le sieur R..... eut grand soin d'emporter ses effets. J'ai reproché depuis à

(1) C'est le nom que l'on donne, dans nos colonies des îles & en Canada, aux feuillées qui servent d'habitations aux sauvages, & d'abri aux voyageurs. Les Espagnols leur donnent le nom de *Ranche*.

mon épouse de n'avoit pas envoyé aussi un de ses frères avec le sieur R..... chercher du secours à Andoas ; elle m'a répondu que ni l'un ni l'autre n'avoient voulu se rembarquer dans le canot, après l'accident qui leur étoit arrivé. Le sieur R.... avoit promis, en partant, à madame Godin & à ses frères, que, sous quinze jours, ils recevroient un canot & des Indiens. Au lieu de quinze, ils en attendirent vingt-cinq ; & ayant perdu l'espérance à cet égard, ils firent un radeau sur lequel ils se mirent avec quelques vivres & effets. Ce radeau, mal conduit aussi, heurta contre une branche submergée, & tourna. Effets perdus, & tout le monde à l'eau. Personne ne périt, graces au peu de largeur de la rivière en cet endroit. Madame Godin, après avoir plongé deux fois, fut sauvée par ses frères. Réduits à une situation encore plus triste que la première, ils résolurent tous de suivre à pied le bord de la rivière. Quelle entreprise ! Vous savez, monsieur, que les bords de ces rivières sont garnis d'un bois fourré d'herbes, de lianes & d'arbustes, où l'on ne peut se faire jour que la serpe à la main, en perdant beaucoup de tems. Ils retournent à leur carbet, prennent les vivres qu'ils y avoient laissés, & se mettent en route à pied. Ils s'apperçoivent, en suivant le bord de la rivière, que

ſes ſinuoſités alongent beaucoup leur chemin : ils entrent dans le bois pour les éviter, &, peu de jours après, ils s'y perdent. Fatigués de tant de marches dans l'âpreté d'un bois ſi incommode pour ceux même qui y ſont faits, bleſſés aux pieds par les ronces & les épines, leurs vivres finis, preſſés par la ſoif, ils n'avoient d'autres reſſources que quelques graines, fruits ſauvages, & choux palmiſtes. Enfin, épuiſés par la faim, l'altération, la laſſitude, les forces leur manquent, ils ſuccombent, ils s'aſſeyent, & ne peuvent plus ſe relever. Là ils attendent leurs derniers momens : en trois ou quatre jours, ils expirent l'un après l'autre. Madame Godin, étendue à côté de ſes frères & de ces autres cadavres, reſta deux fois vingt-quatre heures étourdie, égarée, anéantie, & cependant tourmentée d'une ſoif ardente. Enfin, la providence, qui vouloit la conſerver, lui donna le courage & la force de ſe traîner, & d'aller chercher le ſalut qui l'attendoit. Elle ſe trouvoit ſans chauſſure, demi-nue : deux mantilles & une chemiſe en lambeaux par les ronces, la couvroient à peine. Elle coupa les ſouliers de ſes frères, & s'en attacha les ſemelles aux pieds. Ce fut à peu près du 25 au 30 Décembre 1769, que cette troupe infortunée périt au nombre de ſept. J'en juge par des dates poſ-

térieures, bien conſtatées ; & ſur ce que la ſeule victime, échappée à la mort, m'a dit que ce fut neuf jours après avoir quitté le lieu où elle avoit vu ſes frères & ſes domeſtiques rendre les derniers ſoupirs, qu'elle parvint au bord du Bobonaſa. Il eſt fort vraiſemblable que ce tems lui parut très-long. Comment, dans cet état d'épuiſement & de diſette, une femme délicatement élevée, réduite à cette extrémité, put-elle conſerver ſa vie, ne fût-ce que quatre jours? Elle m'a aſſuré qu'elle a été ſeule dans le bois dix jours, dont deux à côté de ſes frères, attendant elle-même ſon dernier moment, & les autres huit, à ſe traîner çà & là. Le ſouvenir du long & affreux ſpectacle dont elle avoit été témoin, l'horreur de la ſolitude & de la nuit dans un déſert, la frayeur de la mort toujours préſente à ſes yeux, frayeur que chaque inſtant devoit redoubler, firent ſur elle une telle impreſſion, que ſes cheveux blanchirent. Le deuxième jour de ſa marche, qui ne pouvoit pas être conſidérable, elle trouva de l'eau, &, les jours ſuivans, quelques fruits ſauvages & quelques œufs verts qu'elle ne connoiſſoit pas, mais que j'ai reconnus, par la deſcription qu'elle m'en a faite, pour des œufs de perdrix (1). A peine elle pouvoit

(1) C'eſt du moins le nom que donnent les Eſpagnols à

avaler, tant l'œsophage s'étoit rétréci par la privation des alimens. Ceux que le hasard lui faisoit rencontrer, suffirent pour substanter son squelette. Il étoit tems que le secours qui lui étoit réservé parût.

Si vous lisiez dans un roman, qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une rivière, retirée à demi-noyée, s'enfonce dans un bois elle huitième, sans route, & y marche plusieurs semaines, se perd, souffre la faim, la soif, la fatigue, jusqu'à l'épuisement, voit expirer ses deux frères beaucoup plus robustes qu'elle, un neveu à peine sorti de l'enfance, trois jeunes femmes, ses domestiques, un jeune valet du médecin qui avoit pris les devants; qu'elle survit à cette catastrophe; qu'elle reste seule deux jours & deux nuits entre ces cadavres, dans des cantons où abondent les tigres & beaucoup de serpens très-dangereux (1), sans avoir jamais

ce gibier, assez commun dans le pays chaud de l'Amérique.

(1) J'ai vu, dans ces quartiers, des Onces, sorte de tigre noir la plus féroce. Il y a aussi, en serpens, des espèces les plus venimeuses, telle que le serpent à sonnette, celle que les Espagnols nomment *Corat*, & le fameux Balalao, qu'on nomme à Cayenne *Serpent Grage*.

rencontré un ſeul de ces animaux ; qu'elle ſe relève, ſe met en chemin, couverte de lambeaux, errante dans un bois ſans route, juſqu'au huitième jour qu'elle ſe trouva ſur le bord du Bobonaſa, vous accuſeriez l'auteur du roman, de manquer à la vraiſemblance ; mais un hiſtorien ne doit à ſon lecteur que la ſimple vérité. Elle eſt atteſtée par les lettres originales, que j'ai entre les mains, de pluſieurs miſſionnaires de l'Amazone, qui ont pris part à ce triſte évènement, dont je n'ai eu d'ailleurs que trop de preuves, comme vous le verrez par la ſuite de ce récit. Ces malheurs ne ſeroient point arrivés, ſi Triſtan n'eût pas été un commiſſionnaire infidèle. Si, au lieu de s'arrêter à Lorèto, il avoit porté mes lettres au ſupérieur à la Laguna, mon épouſe eût trouvé, comme ſon père, le village de Canélos peuplé d'Indiens, & un canot prêt pour continuer ſa route.

Ce fut donc le huit ou neuvième jour, ſuivant le compte de madame Godin, qu'après avoir quitté le lieu de la ſcène funeſte, elle ſe trouva ſur les bords du Bobonaſa à la pointe du jour ; elle entendit du bruit à environ deux cens pas d'elle. Un premier mouvement de frayeur la fit d'abord ſe renfoncer dans le bois ; mais faiſant réflexion que rien ne pouvoit lui arriver de pis

que ſon état actuel, & qu'elle n'avoit par conſéquent rien à craindre, elle gagna le bord, & vit deux Indiens qui pouſſoient un canot à l'eau. Il eſt d'uſage, l'orſqu'on met à terre pour faire nuit, d'échouer en tout ou en partie les canots, pour éviter les accidens. Et en effet, un canot à flot pendant la nuit, & dont l'amarre ceſſeroit, s'en iroit à la dérive; & que deviendroient ceux qui dorment tranquillement à terre? Les Indiens apperçurent de leur côté madame Godin, & vinrent à elle. Elle les conjura de la conduire à Andoas. Ces Indiens, retirés depuis long-tems de Canélos avec leurs femmes pour la contagion de la petite vérole, venoient d'un abattis qu'ils avoient au loin, & deſcendoient à Andoas. Ils reçurent mon épouſe avec des témoignages d'affection, la ſoignèrent & la conduiſirent à ce village. Elle auroit pu s'arrêter quelques jours, pour ſe repoſer, & l'on peut juger qu'elle en avoit grand beſoin; mais indignée du procédé du miſſionnaire à la merci duquel elle ſe trouvoit livrée, & avec lequel, pour cette raiſon même, elle ſe vit obligée de diſſimuler, elle ne voulut pas prolonger ſon ſéjour à Andoas, & n'y eût pas même paſſé la nuit, s'il lui eût été poſſible d'agir autrement.

Il venoit d'arriver une grande révolution dans

les missions de l'Amérique espagnole, dépendantes de Lima, de Quito, de Charcas & du Paraguay, desservies & fondées par les Jésuites depuis un & plusieurs siècles. Un ordre imprévu de la cour de Madrid, les avoit expulsés de tous leurs colléges & de leurs missions. Ils avoient tous été arrêtés, embarqués & envoyés dans l'état du pape. Cet évènement n'avoit pas causé plus de trouble que n'eût fait le changement d'un vicaire de village. Les Jésuites avoient été remplacés par des prêtres séculiers. Tel étoit celui qui rempliſſoit les fonctions des missionnaires à Andoas, & dont je cherche à oublier le nom. Madame Godin, dénuée de tout, & ne sachant comment témoigner sa reconnoissance aux deux Indiens qui lui avoient sauvé la vie, se souvint qu'elle avoit au col, suivant l'usage du pays, deux chaînes d'or du poids d'environ quatre onces; elle en donna une à chaque Indien, qui crut voir les cieux ouverts; mais le missionnaire, en sa présence même, s'empara des deux chaînes, & les remplaça, en donnant aux Indiens trois ou quatre aunes de cette grosse toile de coton fort claire, que vous savez qui se fabrique dans le pays, & qu'on nomme *cuzuyo*. Ma femme fut si irritée de cette inhumanité, qu'elle demanda à l'instant même un canot & un équipage, &

partit dès le lendemain pour la Laguna. Une Indienne d'Andoas lui fit un jupon de coton, qu'elle envoya payer dès qu'elle fut arrivée à Laguna, & qu'elle conserve précieusement, ainsi que les semelles des souliers de ses frères, dont elle s'étoit fait des sandales : triste monument qui m'est devenu cher ainsi qu'à elle.

Pendant qu'elle erroit dans les bois, son fidèle nègre remontoit la rivière avec les Indiens d'Andoas, qu'il amenoit à son secours. Le sieur R....., plus occupé de ses affaires personnelles, que de presser l'expédition du canot qui devoit rendre la vie à ses bienfaiteurs, à peine arrivé à Andoas, en étoit parti avec son camarade & son bagage, & s'étoit rendu à Omagnas. Le nègre arrivé au carbet, où il avoit laissé sa maîtresse & ses frères, suivit leur trace dans les bois, avec les Indiens du canot, jusqu'à la rencontre des corps morts déjà infects & méconnoissables. A cet aspect, persuadés qu'aucun n'avoit échappé à la mort, le nègre & les Indiens reprirent le chemin du carbet, recueillirent tout ce qu'on y avoit laissé, & revinrent à Andoas avant que ma femme y fût arrivée. Le nègre à qui il ne restoit plus de doute sur la mort de sa maîtresse, alla trouver le sieur R..... à Omagnas, & lui remit tous les effets dont il s'étoit chargé. Celui-ci n'ignoroit pas que M. de

Grandmaiſon, arrivé à Lorèto, y attendoit ſes enfans avec impatience. Une lettre de Triſtan que j'avois entre les mains, prouve même que mon beau-père, informé de l'arrivée du nègre Joachim, recommandoit à Triſtan de l'aller chercher & de le lui amener; mais ni Triſtan ni le ſieur R..... ne jugèrent pas à propos de ſatisfaire mon beau-père; & loin de ſe conformer à ſon deſir, le ſieur R....., de ſon autorité, renvoya le nègre à Quito, en gardant les effets qu'il avoit rapportés.

Vous ſavez, monſieur, que la Laguna n'eſt pas ſituée ſur le bord de l'Amazone, mais à quelques lieues en remontant le Guallaga, l'une des rivières qui groſſiſſent ce fleuve de leurs eaux. Joachim congédié par le ſieur R...., n'eut garde d'aller rechercher à la Laguna ſa maîtreſſe qu'il croyoit morte. Il retourna droit à Quito; ce nègre étoit perdu pour elle & pour moi. Vous n'imagineriez pas quelle raiſon m'a depuis alléguée le ſieur R.... pour ſe diſculper d'avoir renvoyé un domeſtique fidèle, & qui nous étoit ſi néceſſaire. « Je craignois, me dit-il, qu'il ne » m'aſſaſſinât «. Qui pouvoit, lui répliquai-je, vous donner un tel ſoupçon d'un homme dont vous connoiſſez le zèle & la fidélité; & qui avoit navigué avec vous pendant long-tems? Si vous

craigniez qu'il ne vous vît de mauvais œil, & qu'il ne vous imputât la mort de sa maîtresse, que ne l'envoyiez-vous à M. de Grandmaison, qui le réclamoit, & qui n'étoit pas loin de vous? Que ne le faisiez-vous au moins mettre aux fers? Vous étiez chez le gouverneur d'Omagnas, qui vous auroit prêté main-forte. J'ai de tout cela un certificat de M. d'Albanet, commandeur d'Oyapok, en présence de qui je fis ces reproches au sieur R..., & ce certificat est légalisé par le juge de Cayenne.

Pendant ce tems, madame Godin, avec le canot & les Indiens d'Andoas, étoit arrivée à la Laguna, où elle fut reçue avec toute l'affabilité possible par le docteur Roméro, nouveau supérieur des missions, qui, par ses bons traitemens pendant environ six semaines qu'elle y séjourna, n'oublia rien pour rétablir sa santé fort altérée, & pour la distraire du souvenir de ses malheurs. Le premier soin du docteur Roméro fut de dépêcher un exprès au gouverneur d'Omagnas, pour lui donner avis de l'arrivée de madame Godin, & de l'état de langueur où elle se trouvoit. Sur cette nouvelle, le sieur R..., qui lui avoit promis tous ses soins, ne put se dispenser de la venir trouver, & lui apporta quatre assiettes d'argent, un pot à boire, une jupe de velours,

une de perſienne, une autre de taffetas, quelques linge & nippes, tant à elle qu'à ſes frères, en ajoutant que tout le reſte étoit pourri. Il oublioit que des bracelets d'or, que des tabatières, des reliquaires d'or, & des pendans d'oreilles d'émeraudes ne pourriſſent point, non plus que d'autres effets de cette nature, ou qui ſont dans le même cas. Si vous m'aviez ramené mon nègre, ajouta madame Godin, je ſaurois de lui ce qu'il a fait des effets qu'il a dû trouver dans le carbet. A qui voulez-vous que j'en demande compte? Allez, monſieur, il ne m'eſt pas poſſible d'oublier que vous êtes l'auteur de mes malheurs & de mes pertes : prenez votre parti, je ne puis plus vous garder en ma compagnie. Mon épouſe n'étoit que trop bien fondée; mais les inſtances de M. Roméro, à qui elle n'avoit rien à refuſer, & qui lui repréſenta que ſi elle abandonnoit le ſieur R...., il ne ſauroit que devenir, triomphèrent de ſa répugnance, & elle conſentit enfin à permettre au ſieur R... de la ſuivre.

Quand madame Godin fut un peu rétablie, M. Roméro écrivit à M. de Grandmaiſon qu'elle étoit hors de danger ; qu'il eût à lui envoyer Triſtan, pour la conduire à bord de la barque de Portugal. Il écrivit auſſi au gouverneur, qu'il avoit repréſenté à madame Godin, dont il louoit

le courage & la piété, qu'elle ne faiſoit que de commencer un long & pénible voyage, quoiqu'elle eût déjà fait quatre cens lieues & plus; qu'il lui en reſtoit quatre ou cinq fois autant juſqu'à Cayenne; qu'à peine échappée à la mort, elle alloit s'expoſer à de nouveaux riſques; qu'il lui avoit offert de la faire reconduire en toute ſûreté à Riobamba ſa réſidence; mais qu'elle lui avoit répondu qu'elle étoit étonnée de la propoſition qu'il lui faiſoit; que Dieu l'avoit préſervée ſeule des périls où tous les ſiens avoient ſuccombé; qu'elle n'avoit d'autre déſir que de joindre ſon mari; qu'elle ne s'étoit miſe en route qu'à cette intention, & qu'elle croiroit contrarier les vues de la providence, en rendant inutile l'aſſiſtance qu'elle avoit reçue de ſes deux chers Indiens & de leurs femmes, ainſi que tous les ſecours que lui-même, M. Roméro, lui avoit prodigués; qu'elle leur devoit la vie à tous, & que Dieu ſeul pouvoit les récompenſer. Ma femme m'a toujours été chère; mais de pareils ſentimens m'ont fait ajouter le reſpect à la tendreſſe. Triſtan n'arrivant point, M. Roméro, après l'avoir attendu inutilement, arma un canot, & donna ordre de conduire madame Godin à bord du bâtiment du roi de Portugal, ſans s'arrêter en aucun endroit. Ce fut alors que le gouverneur

d'Omagnas, ſachant qu'elle deſcendoit le fleuve, & ne devoit mettre à terre nulle part, envoya un canot à ſa rencontre, avec quelques rafraîchiſſemens.

Le commandant Portugais, M. de Rebello, en ayant eu avis, fit armer une pirogue commandée par deux de ſes ſoldats, & munie de proviſions, avec ordre d'aller au-devant de madame Godin. Ils la joignirent au village de Pévas. Cet officier, pour remplir plus exactement encore les ordres du roi ſon maître, fit remonter avec beaucoup de peine ſon bâtiment, en doublant les rameurs, juſqu'à la miſſion eſpagnole de Lorèto, où il la reçut à ſon bord. Elle m'a aſſuré que, depuis ce moment juſqu'à Oyapok, pendant le cours d'environ mille lieues, rien ne lui manqua pour les commodités les plus recherchées, ni pour la chère la plus délicate; à quoi elle ne pouvoit s'attendre, ce qui n'a peut-être pas d'exemple dans une pareille navigation, proviſions de vins & de liqueurs pour elle, dont elle ne fait aucun uſage, abondance de gibier & de poiſſon, au moyen de deux canots qui prenoient les devants de la galiote. M. le gouverneur du Para avoit envoyé des ordres dans la plupart des poſtes, & de nouveaux rafraîchiſſemens.

J'oublioís de vous dire que les ſouffrances de mon épouſe n'étoient pas finies ; qu'elle avoit le pouce d'une main en fort mauvais état. Les épines qui y étoient entrées dans le bois, & qu'on n'avoit pu encore extirper, y avoient formé un abcès ; le tendon & l'os même étoient endommagés. On parloit de lui couper le pouce. Cependant, à force de ſoins & de topiques, elle en fut quitte pour les douleurs de l'opération, par laquelle on lui tira quelques eſquilles à San-Pablo, & pour la perte du mouvement de l'articulation du pouce. La galiote continua ſa route à la forteresſe de Curupa, que vous connoiſſez, à ſoixante lieues environ au-deſſus du Para. M. de Martel, chevalier de l'ordre du Chriſt, major de la garniſon du Para, y arriva le lendemain par ordre du gouverneur, pour prendre le commandement de la galiote, & conduire madame Godin au fort d'Oyapok. Peu après le débouquement du fleuve, dans un endroit de la côte où les courans ſont très-violens (1), il perdit une de ſes ancres ; & comme il eût été imprudent de s'expoſer avec une ſeule, il envoya ſa chaloupe à Oyapok chercher du ſecours, qui lui fut

(1) A l'embouchure d'une rivière dont le nom indien, corrompu à Cayenne, eſt le Carapa-pourri.

auſſi-tôt envoyé. A cette nouvelle, je ſortis du port d'Oyapok, ſur une galiote qui m'appartenoit, avec laquelle j'allai croiſer ſur la côte, à la rencontre du bâtiment que j'atteignis, le quatrième jour, par le travers de Mayacaré; & ce fut ſur ſon bord, qu'après vingt ans d'abſence, d'alarmes, de traverſes & de malheurs réciproques; je rejoignis une épouſe chérie, que je ne me flattois plus de revoir. J'oubliai, dans ſes embraſſemens, la perte des fruits de notre union, dont je me félicite même, puiſqu'une mort prématurée les a préſervés du ſort funeſte qui les attendoit, ainſi que leurs oncles, dans les bois de Canélos, ſous les yeux de leur mère, qui n'auroit ſûrement pas ſurvécu à ce ſpectacle (1). Nous mouillâmes à Oyapok, le 22 Juillet 1770. Je trouvai en M. de Martel un officier auſſi diſtingué par ſes connoiſſances, que par les avantages extérieurs. Il poſsède preſque toutes les langues de l'Europe, la latine même fort bien,

(1) Ma dernière fille étoit morte de la petite vérole, dix-huit mois avant le départ de ſa mère, de Riobamba, âgée de dix-huit à dix-neuf ans. Elle étoit née trois mois après mon départ de la province de Quitto; & c'eſt par une de vos lettres de Paris, que j'en reçus la nouvelle à Cayenne, en 1752.

& pourroit briller ſur un plus grand théâtre que le Para. Il eſt d'origine françoiſe, de l'illuſtre famille dont il porte le nom. J'eus le plaiſir de le poſſéder pendant quinze jours à Oyapok, où M. de Fiedmond, gouverneur de Cayenne, à qui le commandant d'Oyapok donna avis de ſon arrivée par un exprès, dépêcha auſſi-tôt un bateau avec des rafraîchiſſemens. On donna au bâtiment portugais une carène dont il avoit beſoin, & une voiture propre à remonter la côte contre les courans. M. le commandant d'Oyapok donna à M. de Martel un pilote-côtier, pour l'accompagner juſqu'à la frontière. Je me propoſois de le conduire juſque-là dans ma galiote; mais il ne me permit pas de le ſuivre plus loin que le cap d'Orange. Je le quittai avec tous les ſentimens que m'avoient inſpirés, ainſi qu'à mon épouſe, les procédés nobles & les attentions fines qu'elle & moi avions éprouvés de cet officier & de ſa généreuſe nation. J'y avois été préparé dès mon précédent voyage.

J'aurois dû vous dire plutôt, qu'en deſcendant l'Amazone, en l'année 1749, ſans autre recommandation pour les Portugais, que le ſouvenir de la nouvelle que vous aviez répandue à votre paſſage en 1743, qu'un de vos compagnons de voyage prendroit la même route que vous,

je fus reçu dans tous les établiſſemens du Portugal, par les miſſionnaires & tous les commandans des forts, avec toute l'affabilité poſſible. J'avois fait, en paſſant à San-Pablo, l'acquiſition d'un canot, ſur lequel j'avois deſcendu le fleuve juſqu'au fort de Curupa, d'où j'écrivis au gouverneur du grand Para, M. François Mendoza Gorjaô, pour lui faire part de mon arrivée, & lui demander la permiſſion de paſſer de Curupa à Cayenne, où je comptois me rendre en droiture. Il m'honora d'une réponſe ſi polie, que je n'héſitai pas de quitter ma route, & à prendre un très-long détour pour l'aller remercier, & lui rendre mes devoirs. Il me reçut à bras ouverts, me logea, ne permit pas que j'euſſe d'autre table que la ſienne, me retint huit jours, & ne voulut pas me laiſſer partir avant qu'il ne partît lui-même pour Saint-Louis de Maranao, où il alloit faire ſa tournée. Après ſon départ, je remontai à Curupa, avec mon canot, eſcorté d'un autre plus grand, que m'avoit donné le commandant de ce fort, pour deſcendre au Para, qui, comme vous l'avez remarqué, eſt ſur une grande rivière, qu'on a priſe mal-à-propos pour le bras droit de l'Amazone, avec laquelle la rivière de Para communique par un canal naturel, creuſé par les marées, qu'on nomme *Tagipuru*. Je trouvai à

Curupa une grande pirogue qui m'attendoit, armée par ordre du gouverneur de Para, commandée par un ſergent de la garniſon, & armée de quatorze hommes, pour me conduire à Cayenne, où je me rendis à Macapa, en côtoyant la rive gauche de l'Amazone juſqu'à ſon embouchure, ſans faire, comme vous, le tour de la grande île de Joannes ou de Marajo. Après un pareil traitement, reçu ſans recommandation expreſſe, à quoi ne devois-je pas m'attendre depuis que S. M. T. S. avoit daigné donner des ordres précis pour expédier un bâtiment juſqu'à la frontière de ſes états, & deſtiné à recevoir ma famille, pour la tranſporter à Cayenne?

Je reviens à mon récit. Après avoir pris congé de M. de Martel ſur le cap d'Orange, avec toutes les démonſtrations d'uſage en pareil cas entre les marins, je revins à Oyapok, d'où je me rendis à Cayenne.

Il ne me manquoit plus que d'avoir un procès que j'ai gagné bien inutilement. Triſtan me demandoit le ſalaire que je lui avois promis de 60 livres par mois. J'offris de lui payer dix-huit mois, qui étoient le tems au plus qu'auroit duré ſon voyage, s'il eût exécuté ſa commiſſion. Un arrêt du conſeil ſupérieur de Cayenne, du 7 Janvier dernier, l'a condamné à me rendre compte

de ſept à huit mille francs d'effets que je lui avois remis, déduction faite de mil quatre-vingt livres que je lui offrois pour dix-huit mois de ſalaire entre nous convenus : mais ce malheureux, après avoir abuſé de ma confiance, après avoir cauſé la mort de huit perſonnes, en comptant l'Indien noyé, & tous les malheurs de mon épouſe; après avoir diſſipé tout le produit des effets que je lui avois confiés, reſtoit inſolvable, & je n'ai pas cru devoir augmenter mes pertes, en le nourriſſant en priſon.

Je crois, monſieur, avoir ſatisfait à ce que vous déſiriez. Les détails où je viens d'entrer m'ont beaucoup coûté; en me rappelant de douloureux ſouvenirs. Le procès contre Triſtan, & les maladies de ma femme depuis ſon arrivée à Cayenne, qui n'étoient que la ſuite de ce qu'elle avoit ſouffert, ne m'ont pas permis de l'expoſer, plutôt que cette année, à un voyage de long cours par mer. Elle eſt actuellement avec ſon père dans le ſein de ma famille, où ils ont été reçus avec tendreſſe. M. de Grandmaiſon ne ſongeoit pas à venir en France; il ne vouloit que remettre ſa fille à bord du bâtiment portugais; mais, ſe voyant dans un âge avancé, ſans enfans, pénétré de la plus vive douleur, il abandonna tout, & s'embarqua avec elle, chargeant

ſon autre gendre, le ſieur Savala, réſident auſſi à Riobamba, des effets qu'il y avoit laiſſés. Quelques ſoins que l'on ſe donne pour égayer mon épouſe, elle eſt toujours triſte : ſes malheurs lui ſont toujours préſens. Que ne ma-t-il pas coûté pour tirer d'elle les éclairciſſemens dont j'avois beſoin, pour les expoſer à mes juges dans le cours de mon procès! Je conçois même qu'elle ma tu, par délicateſſe, des détails dont elle voudroit perdre le ſouvenir, & qui ne pouvoient que m'affliger. Elle ne vouloit pas même que je pourſuiviſſe Triſtan, laiſſant encore agir ſa compaſſion, & ſuivant les mouvemens de ſa pitié envers un homme ſi mal-honnête & ſi injuſte.

FIN du douzième Volume.

TABLE

DES

VOYAGES IMAGINAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Avertissement de l'Éditeur, page 1

Aventures d'un Espagnol, 7

Relation du Naufrage d'un Vaisseau Hollandois, 75

Préface 213

Naufrage et Aventures de M. Pierre Viaud, Capitaine de Navire, 225

Relation du Naufrage de Madame Godin, sur la riviere des Amazones, 387

Fin de la Table.

OCT 2 0 1966